ALMANACH

DE LA

QUESTION SOCIALE

ET DE

LA LIBRE-PENSÉE

POUR

1893

REVUE ANNUELLE DU SOCIALISME INTERNATIONAL

(Troisième année)

SOUS LA DIRECTION DE P. ARGYRIADÈS

Avocat à la Cour d'Appel de Paris

L'almanach est chose plus grave que ne le croient les esprits futiles.

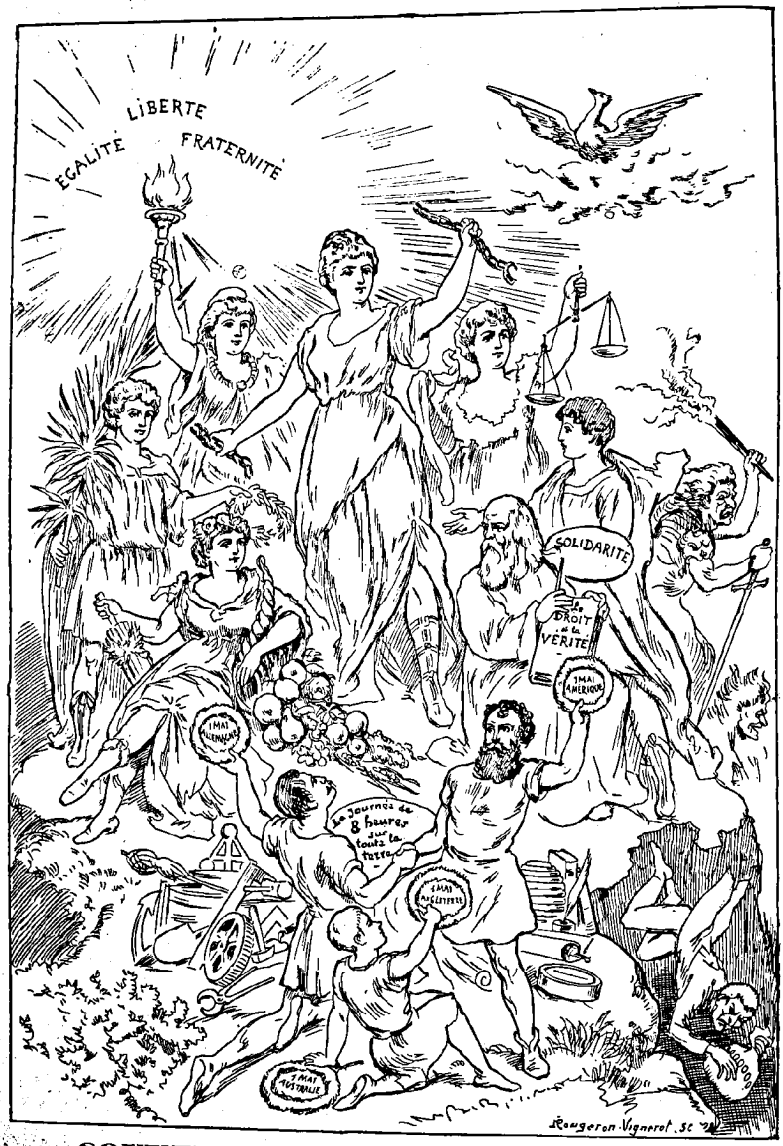
MICHELET

PARIS

A L'ADMINISTRATION DE "*LA QUESTION SOCIALE*"

5, Boulevard Saint-Michel, 5

Source : Les Passerelles du Temps - Lyon 2010



SOUVENIR DE LA FÊTE DU 1er MAI

Association Passerelles du Temps et Lyon

AVANT-PROPOS

Cette année, notre Almanach se présente à nos lecteurs avec un attrait de plus que les deux précédentes.

Il est illustré.

A côté des gravures originales qu'il contient, il reproduit les portraits des socialistes français[1] donnés par l'*Illustration* du 30 Avril 1892, ainsi que la plupart des gravures révolutionnaires publiées par le *Figaro graphic* du 1er Mai dernier.

Nous continuerons les années suivantes la publication des portraits des socialistes internationaux et nous tâcherons de faire encore mieux que cette année en donnant beaucoup de gravures originales et en glanant tout ce qui nous paraîtra intéressant dans les gravures que publieront les journaux ou revues socialistes illustrés du monde entier pour les reproduire dans notre Almanach. Nous espérons ainsi arriver en quelques années à faire de notre publication, non-seulement une Revue où toutes les sommités du Socialisme et de la Littérature collaboreront ainsi qu'ils l'ont fait jusqu'à présent, mais encore une galerie très intéressante, des portraits et gravures socialistes et révolutionnaires.

Au point de vue des idées, l'Almanach s'est tracé une règle dont il ne se départira jamais, c'est de n'attaquer que les souteneurs du régime actuel et jamais des socialistes à quelque école qu'ils appartiennent. Son but au contraire est de servir comme trait-d'union entre tous les socialistes. C'est chez lui que se donneront en quelque sorte rendez-vous, une fois par an, les socialistes de toutes les écoles et leurs écrits condensés dans ce volume, formeront un boulet qui, à chaque fin d'année, sera lancé contre la forteresse bourgeoise qui abrite tant d'injustices et tant de criantes et monstrueuses inégalités.

LA RÉDACTION

---

[1] Nous avons donné en dehors des portraits des socialistes français ceux de nos amis Domela Nieuwenhuis et de Cipriani dont l'esprit, les tendances, le tempérament et même l'éducation au point de vue socialiste sont français.

Bibliothèque Nationale de France - Paris - Les Jours du Temps - Lyon

ANNUAIRE POUR L'ANNÉE 1893

Année 6606 de la période julienne.

— 2669 des Olympiades, ou la 1re année de la 668e olympiade, commence en juillet 1893, en fixant l'ère des Olympiades 775 1/2 ans avant J-C. ou vers le 1er juillet de l'an 3938 de la période julienne.

— 2646 de la fondation de Rome, selon Varron.

— 2640 depuis l'ère de Nabonassar, fixée au mercredi 26 février de l'an 3967 de la période julienne, ou 747 ans avant J.-C. selon les chronologistes et 746 suivant les astronomes.

— 1893 du calendrier grégorien établi en Octobre 1582 depuis 310 ans ; elle commence le Dimanche 1er janvier.

— 1893 du calendrier julien ou russe, commence 12 jours plus tard, le vendredi 13 janvier.

— 101 du calendrier républicain français, commence le jeudi 22 septembre 1892 et l'année 102 commence le vendredi 22 septembre 1893.

— 21 du calendrier socialiste, commence le Dimanche 20 mars 1892 et l'année 22 commence le lundi 20 mars 1893.

— 5653 de l'ère des Juifs, commence le jeudi 22 septembre 1892 et l'année 5654 commence le lundi 11 septembre 1893.

— 1310 de l'hégire, calendrier turc, commence le mardi 26 juillet 1892 et l'année 1311 commence le samedi 15 juillet 1893, suivant l'usage de Constantinople, d'après l'*art de vérifier les dates*.

ÉCLIPSES

Il y aura en 1893 deux éclipses de soleil.

Éclipse totale du Soleil, le 16 Avril 1893, visible à Paris comme éclipse partielle.

Éclipse annulaire de Soleil, le 9 octobre 1893, invisible à Paris.

FÊTES MOBILES

Septuagésime, 29 janvier.
Cendres, 15 février.
Pâques, 2 avril.
Rogations, 8, 9, 10 mai.
Ascension, 11 mai.
Pentecôte, 21 mai.
Trinité, 28 mai.
Fête-Dieu, 1er juin.
1er dimanche de l'Avent, 3 décembre.

Les Passerelles du Temps - Lyon 2

Levers et Couchers DU SOLEIL		AN 1893 du calendrier grégorien	AN 101 du calendrier républicain	AN 21 de la Commune (Calendrier) socialiste	*Éphémérides socialistes* ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h m.	Janvier	Nivôse	Nivôse	
7.56	4.12	D 1	12	18 pridi	Fête de la Fraternité univers.
7.56	4.13	L 2	13	19 quartidi	1800 Naissance de H. Heine.
7.56	4.14	M 3	14	20 *quintidi*	Les Gracques.
7.56	4.15	M 4	15	21 primidi	1885 Mort de P. Tkatscheff.
7.56	4.16	J 5	16	22 duodi	Spartacus.
7.55	4.17	V 6	17	23 tridi	Pythagore.
7.55	4.18	S 7	18	24 quartidi	1878 Mort de F.-V. Raspail.
7 55	4.20	D 8	19	25 *quintidi*	Épicure.
7.54	4.21	L 9	20	26 primidi	Lucrèce.
7.54	4.22	M 10	21	27 duodi	Platon, 1er communiste.
7.53	4.23	M 11	22	28 tridi	Anaxagore.
7.53	4.25	J 12	23	29 quartidi	1846 Mort de Troncin.
7.52	4.26	V 13	24	30 *quintidi*	1881 Mort de Theisz.
				Pluviôse	
7.52	4.27	S 14	25	1 primidi	Eschyle.
7.51	4.29	D 15	26	2 duodi	1808 Naiss. de Proudhon.
7.50	4.30	L 16	27	3 tridi	Solon.
7.49	4.32	M 17	28	4 quartidi	Lycurgue.
7.49	4.33	M 18	29	5 *quintidi*	Zoroastre.
7.48	4.35	J 19	30	6 primidi	1865 Mort de Proudhon.
			Pluviôse		
7.47	4.36	V 20	1	7 duodi	1737-1814 Bernardin de St-Pierre.
7.46	4.38	S 21	2	8 tridi	Mort de Hertzen. Exécution de Louis XVI.
7.45	4.39	D 22	3	9 quartidi	1536. Suppl. de J. de Leyde.
7.44	4.41	L 23	4	10 *quintidi*	Rabelais.
7.43	4.42	M 24	5	11 primidi	1878 Vera Zassoulicht tire sur Trépoff.
7.42	4.44	M 25	6	12 duodi	Confucius.
7.41	4.46	J 26	7	13 tridi	Papinien.
7.39	4.47	V 27	8	14 quartidi	Lucain.
7.38	4.49	S 28	9	15 *quintidi*	1878 Ouv. du Cong. de Lyon.
7.37	4.50	D 29	10	16 primidi	1678-1751 Bolingbrocke.
7.36	4.52	L 30	11	17 duodi	1592 Mort. de Montaigne.
7.34	4.54	M 31	12	18 tridi	1530-1562 La Boétie.

Phases lunaires

P. L. le 2, à 1 h. 50 soir
D. Q. le 9, à 1 h. 38 soir
N. L. le 18, à 1 h. 38 matin.
P. Q. le 25, à 6 h 36 matin.

Source gallica.bibliotheque.fr / Bibliothèque de la Ville de Lyon

Levers et Couchers du soleil		AN 1893 du calendrier grégorien	AN 101 du calendrier républicain	AN 21 de la Commune (Calendrier socialiste)	*Ephémérides socialistes* et de la LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	Février	Pluviôse	Pluviôse	
7.33	4.55	M 1	13	19 quartidi	Cornélie, mère des Gracques.
7.32	4.57	J 2	14	20 *quintidi*	1798-1874 Michelet.
7.30	4.59	V 3	15	21 primidi	1848-1869 Icariens s'embarquent au Havre pr le Texas
7.29	5.00	S 4	16	22 duodi	Condamnation de Myschkine.
7.27	5.02	D 5	17	23 tridi	1619 Supplice de Vanini.
7.26	5.04	L 6	18	24 quartidi	Lucien
7.24	5.05	M 7	19	25 *quintidi*	Supplice de Reinsdorf et Kuchler.
7.23	5.07	M 8	20	26 primidi	1524-1579 Camoëns.
7.21	5.09	J 9	21	27 duodi	1788-1860 Shopenhauer.
7.19	5.10	V 10	22	28 tridi	1755 Mort de Montesquieu.
7.18	5.12	S 11	23	29 quartidi	1650 Mort de Descartes.
7.16	5.14	D 12	24	30 *quintidi*	1647-1706 Bayle.
				Ventôse	
7.14	5.15	L 13	25	1 primidi	1882 M. d'Hessa Heffmann. 1885 Mort de Jules Vallès.
7.13	5.17	M 14	26	2 duodi	Julien l'Apostat.
7.00	5.19	M 15	27	3 tridi	1564 Naissance de Galilée.
7.09	5.20	J 16	28	4 quartidi	Pyrrhon.
7.08	5.22	V 17	29	5 *quintidi*	1600 Supplice de J. Bruno.
7.06	5.24	S 18	30	6 primidi	1563 Michel-Ange.
			Ventôse		
7.04	5.25	D 19	1	7 duodi	1584-1656 M. Molé.
7.02	5.27	L 20	2	8 tridi	1694 Naissance de Voltaire.
7.00	5.28	M 21	3	9 quartidi	1879 Exécution de Kropotkine, gouv. de Kharkow.
6.58	5.30	M 22	4	10 *quintidi*	Brutus.
6.56	5.32	J 23	5	11 primidi	Cassius.
6.55	5.33	V 24	6	12 duodi	1468 Mort de Gutemberg.
6.53	5.35	S 25	7	13 tridi	Fête du suffrage universel.
6.51	5.36	D 26	8	14 quartidi	Tacite.
6.49	5.38	L 27	9	15 *quintidi*	1854 Mort de Lamennais.
6.47	5.40	M 28	10	16 primidi	Darwin.

Phases lunaires

P. L. le 1, à 2 h. 20 matin.
D. Q. le 8, à 8 h. 21 soir.
N. L. le 16, à 4 h. 26 soir.
P. Q. le 23, à 2 h. 23 soir.

Source : Les Passerelles du Temps - Lyon

Levers et Couchers DU SOLEIL		AN 1893 du calendrier grégorien	AN 101 du calendrier républicain	AN 21 de la Commune (Calendrier socialiste)	*Éphémérides socialistes* ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	Mars	Ventôse	Ventôse	
6.45	5.41	M 1	11	17 duodi	1854 M. et Mme de Gamond.
6.43	5.43	J 2	12	18 tridi	1792-1822 Shelley.
6.41	5.44	V 3	13	19 quartidi	1654-1722 Mme Dacier.
6.39	5.46	S 4	14	20 *quintidi*	1541-1603 Charron.
6.37	5.48	D 5	15	21 primidi	1749 Fréret.
6.35	5.49	L 6	16	22 duodi	1866 Proc. de l'Int. des trav.
6.34	5.41	M 7	17	23 tridi	1879 Exécution de Knoop.
6.31	5.52	M 8	18	24 quartidi	1888 Mort de Brinstein.
6.29	5.54	J 9	19	25 *quintidi*	1762 Supplice de Calas.
6.27	5.55	V 10	20	26 primidi	1872 Mort de Mazzini.
6.25	5.57	S 11	21	27 duodi	1554-1586 Sidney.
6.23	5.58	D 12	22	28 tridi	1560-1641 Sully.
6.20	6.00	L 13	23	29 quartidi	1881 Exéc. du Tzar Alex. II.
6.18	6.02	M 14	24	30 *quintidi*	1883 Mort de Karl Marx.
6.16	6.03	M 15	25	31 primidi	1313-1415 Jean Huss.
6.14	6.05	J 16	26	32 duodi	1873 Cong. soc. de Bologne.
6.12	6.06	V 17	27	33 tridi	1849 Suppl. de Daix et Labr.
6.10	6.08	S 18	28	34 quartidi	1871 Commune de Paris.
6.08	6.09	D 19	29	35 *quintidi*	1888 Cong. de la Libre-Pensée à Oran.
				AN 22 Germinal	
6.06	6.11	L 20	30	1 primidi	1849 Supplice de Vangler, Brambosch et Jurkowich.
			Germinal		
6.04	6.12	M 21	1	2 duodi	1642. Newton.
6.04	6.14	M 22	2	3 tridi	1632-1704 Locke.
5.59	6.15	J 23	3	4 quartidi	1819 Sand exéc. Kotzebue.
5.57	6.17	V 24	4	5 *quintidi*	1794 Mort d Anacharsis Clootz
5.55	6.18	S 25	5	6 primidi	1672-1719 Adisson.
5.53	6.20	D 26	6	7 duodi	Le curé Meslier.
5.51	6.21	L 27	7	8 tridi	1794 Mort de Condorcet.
5.49	6.23	M 28	8	9 quartidi	Swetozar Markovitz.
5.47	6.24	M 29	9	10 *quintidi*	1884 Congrès de Roubaix.
5.45	6.26	J 30	10	11 primidi	1647-1714 Denis Papin.
5.43	6.27	V 31	11	12 duodi	1705-1781 Saurin, auteur de « Spartacus. »

Phases lunaires

P. Q. le 2, à 4 h. 12 soir.
D. Q. le 10, à 5 h. 23 soir.
N. L. le 18, à 4 h. 43 matin.
P. Q. le 24, à 9 h. 43 soir.

Passerelles du Temps - Lyon

Levers et Couchers du soleil		AN 1893 du calendrier grégorien	AN 101 du calendrier républicain	AN 22 de la Commune (Calendrier socialiste)	*Éphémérides socialistes* et de la LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	Avril	Germinal	Germinal	
5.41	6.29	S 1	12	13 tridi	1744 Naissance de Lamark.
5.38	6.30	D 2	13	14 quartidi	1871 Mort de Flourens.
5.36	6.31	L 3	14	15 *quintidi*	1871 Mort de Duval.
5.34	6.33	M 4	15	16 primidi	1695 La Fontaine.
5.32	6.34	M 5	16	17 duodi	1885 Ouverture du Congrès de Bruxelles.
5.30	6.36	J 6	17	18 tridi	1871 Mort de Bourgouin.
5.28	6.37	V 7	18	19 quartidi	1772 Naiss. de Ch. Fourrier.
5.26	6.39	S 8	19	20 *quintidi*	1834 Insurr. de la faim à Lyon
5.24	6.40	D 9	20	21 primidi	1732-1807 Lalande.
5.22	6.42	L 10	21	22 duodi	Ferdinand Gambon.
5.20	6.43	M 11	22	23 tridi	1825 Naissance de Lassalle.
5.18	6.45	M 12	23	24 quartidi	1871 Mort de P. Leroux.
5.16	6.46	J 13	24	25 *quintidi*	1834 Massacre de la rue Transnonain.
5.14	6.48	V 14	25	26 primidi	1879 Attentat de Solovieff contre le Tzar.
5.12	6.49	S 15	26	27 duodi	1881 Mort de S. Pérowskaïa.
5.10	6.51	D 16	27	28 tridi	1847 Exécut. prolét. à Buzançais
5.08	6.52	L 17	28	29 quartidi	1790 Mort de Franklin.
5.06	6.54	M 18	29	30 *quintidi*	1763-1794 Chaumette.
				Floréal	
5.04	6.55	M 19	30	1 primidi	1583-1645 Grotius.
			Floréal		
5.02	6.57	J 20	1	2 duodi	Hérodote.
5.00	6.58	V 21	2	3 tridi	1747-1827 Volta.
4.58	7.00	S 22	3	4 quartidi	Aristarque.
4.57	7.01	D 23	4	5 *quintidi*	1785 Mort de Mably.
4.55	7.03	L 24	5	6 primidi	1547-1616 Cervantès.
4.53	7.04	M 25	6	7 duodi	1860 Ouverture du Cong Gand
4.51	7.06	M 26	7	8 tridi	1544-1595 Le Tasse.
4.49	7.07	J 27	8	9 quartidi	1849 Condamn. de Laccollonge
4.48	7.08	V 28	9	10 *quintidi*	Euclide.
4.46	7.10	S 29	10	11 primidi	1750-1803 Sylvain Maréchal.
4.44	7.11	D 30	11	12 duodi	1869 Mort de Thoré.

Phases lunaires

P. L. le 1, à 7 h. 27 matin.
D. Q. le 9, à 11 h. 45 matin.
N. L. le 16, à 2 h. 44 soir.
P. Q. le 23, à 5 h. 36 matin.
P. L. le 30, à 11 h. 32 soir.

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

Levers et Couchers du soleil		AN 1893 du calendrier gregorien	AN 101 du calendrier républicain	AN 22 de la Commune (Calendrier) socialiste	*Ephémérides socialistes* et de la LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	**Mai**	**Floréal**	**Floréal**	
4.42	7.13	L 1	12	13 tridi	Manifest. ouv. inter. Martyrs de Fourmies. Fête du travail.
4.41	7.14	M 2	13	14 quartidi	1818 Naiss^e de Karl Marx.
4.39	7.16	M 3	14	15 *quintidi*	1867 Mort d'A. Delvau.
4.37	7.17	J 4	15	16 primidi	1681-1741 Rollin.
4.36	7.19	V 5	16	17 duodi	Archimède.
4.34	7.20	S 6	17	18 tridi	1715-1780 Condillac.
4.32	7.21	D 7	18	19 quartidi	Socrate.
4.31	7.23	L 8	19	20 *quintidi*	1632-1677 Spinoza.
4.29	7.24	M 9	20	21 primidi	1805 Mort de Schiller.
4.28	7.26	M 10	21	22 duodi	1536-1616 Du Harley.
4.26	7.27	J 11	22	23 tridi	1707-1788 Buffon. Fête des parents.
4.25	7.28	V 12	23	24 quartidi	Homère.
4.24	7.30	S 13	24	25 *quintidi*	1571-1630 Kepler.
4.22	7.31	D 14	25	26 primidi	Exécution d'Ossinsky.
4.21	7.32	L 15	26	27 duodi	François Vidal.
					Manif. à Mars. en fav. de Jessa Heffmann. Le drap rouge porté par la cit. Paule Minck est arboré p^r la 1re fois en France dep. la Commune.
4.20	7.34	M 16	27	28 tridi	1802-1885 Victor Hugo.
4.18	7.35	M 17	28	29 quartidi	Auguste Roussel.
4.17	7.36	J 18	29	30 *quintidi*	1803-1875 E. Quinet.
				Prairial	
4.16	7.38	V 19	30	1 primidi	1825 Mort de Saint-Simon.
			Prairial		
4.15	7.39	S 20	1	2 duodi	1471 Naiss^e d'Albert Durer.
4.13	7.40	D 21	2	3 tridi	1566 Mort de Chr. Colomb.
4.12	7.41	L 22	3	4 quartidi	1639 Mort de Campanella.
4.11	7.42	M 23	4	5 *quintidi*	1868 Procès de l'Internat^le
4.10	7.44	M 24	5	6 primidi	1498 Mort de Savonarole.
4.09	7.45	J 25	6	7 duodi	1871 Martyrs de la Commune.
4.08	7.46	V 26	7	8 tridi	1871 Mort de Delescluze.
4.07	7.47	S 27	8	9 quartidi	1871 Mort de Millière.
4.07	7.48	D 28	9	10 *quintidi*	1797 Mort de Babeuf et Darthé.
4.06	7.49	L 29	10	11 primidi	1871 Mort de Varlin.
4.05	7.50	M 30	11	12 duodi	1214-1294 Roger Bacon.
4.04	7.51	M 31	12	13 tridi	1813-1878 Claude Bernard.

Phases lunaires

D. Q. le 9, à 2 h. 34 matin — P. Q. le 22 à 3 h. 1 soir.
N. L. le 15. à 10 h. 56 soir — P. L. le 30 à 3 h. 32 soir.

Numérique - Les Passerelles du Temps

Levers et Couchers du soleil		AN 1893 du calendrier grégorien	AN 101 du calendrier républicain	AN 22 de la Commune (Calendrier socialiste)	*Éphémérides socialistes* et de la LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	Juin	Prairial	Prairial	
4.03	7.52	J 1	13	14 quartidi	1822. Mort de Garibaldi.
4.03	7.53	V 2	14	15 *quintidi*	Fête des sciences. 1881 Condam.des manifest. du 15 mai, Paule Minck, Fava, Dr Susini et Tressaud.
4.02	7.54	S 3	15	16 primidi	1785-1857 Frédéric Sauvage.
4.01	7.55	D 4	16	17 duodi	1752-1834 Jacquart.
4.00	7.56	L 5	17	18 tridi	1732-1792 Arkhwright.
4.00	7.57	M 6	18	19 quartidi	1832 Insur.du cloître St-Merri
4.00	7.58	M 7	19	20 *quintidi*	Hobbes.
4.00	7.58	J 8	20	21 primidi	1809 Mort de Th. Payne.
3.59	7.59	V 9	21	22 duodi	1525 Mort de Geyer.
3.59	8.00	S 10	22	23 tridi	1869 Fusill. de la Ricamarie.
3.59	8.00	D 11	23	24 quartidi	1499-1589 Bern. de Palissy.
3.58	8.01	L 12	24	25 *quintidi*	Georges Duchêne.
3.58	8.02	M 13	25	26 primidi	1803-1885 Toussenel.
3.58	8.02	M 14	26	27 duodi	Georges Avenel.
3.58	8.03	J 15	27	28 tridi	1381 Mort de Wat-Tyler.
3.58	8.03	V 16	28	29 quartidi	C. A. Rosetti.
3.58	8.04	S 17	29	30 *quintidi*	Sophocle.
				Messidor	
3.58	8.04	D 18	30	1 primidi	Théocrite.
			Messidor		
3.58	8.04	L 19	1	2 duodi	1782 Naissance de Lamennais
3.58	8.04	M 20	2	3 tridi	1882 Supplice de Pougatcheff.
3.58	8.05	M 21	3	4 quartidi	1866 Mort de Buchez.
3.58	8.05	J 22	4	5 *quintidi*	1810-1838. Hégés. Moreau.
3.59	8.05	V 23	5	6 primidi	1848 Insurrection dans Paris.
3.59	8.05	S 24	6	7 duodi	1848 M.de Roguinard et Belval
3.59	8.05	D 25	7	8 tridi	1848 Mort de Laroque.
4.00	8.05	L 26	8	9 quartidi	1869 Mort de Barbès.
4.00	8.05	M 27	9	10 *quintidi*	Diogène.
4.00	8.05	M 28	10	11 primidi	1863 Mort de J. Reynaud.
4.01	8.05	J 29	11	12 duodi	1878 M. de Baudet Dulary.
4.02	8.05	V 30	12	13 tridi	1876 Mort de Bakounine.

Phases lunaires

D. Q. le 7, à 1 h. 52 m. soir.
N. L. le 14, à 6 h. 0 m. matin.
P. Q. le 21, à 2 h. 47 matin.
P. L. le 29, à 6 h. 35 matin.

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 20

Levers et Couchers DU SOLEIL		AN 1893 du calendrier grégorien	AN 101 du calendrier républicain	AN 22 de la Commune (Calendrier) socialiste	*Ephémérides socialistes* ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	Juillet	Messidor	Messidor	
4.02	8.05	S 1	13	14 quartidi	1775-1854 Schelling.
4.03	8.04	D 2	14	15 *quintidi*	1869 Mort de Barraut.
4.03	8.04	L 3	15	16 primidi	1778 M. de J.-J. Rousseau.
4.04	8.04	M 4	16	17 duodi	1759-1824 Schiller.
4.05	8.03	M 5	17	18 tridi	Joseph Fontana.
4.06	8.03	J 6	18	19 quartidi	1535 Supplice de Thomas Morus.
4.06	8.02	V 7	19	20 *quintidi*	1740-85 Frères Montgolfier.
4.07	8.02	S 8	20	21 primidi	1870 Procès de l'Internat.
4.08	8.01	D 9	21	22 duodi	1873 Insurrection d'Alcoy.
4.09	8.01	L 10	22	23 tridi	Théophraste.
4.10	8.00	M 11	23	24 quartidi	Epictète.
4.11	7.59	M 12	24	25 *quintidi*	1873 Insurrection de Cartha. gène.
4.12	7.59	J 13	25	26 primidi	1877 Supplice de Bogolubof.
4.13	7.58	V 14	26	27 duodi	1789 Prise de la Bastille.
4.14	7.57	S 15	27	28 tridi	1793 Marat.
4.15	7.55	D 16	28	29 quartidi	1832 Mort de Talabot.
4.16	7.56	L 17	29	30 *quintidi*	1857 Mort de Béranger.
				Thermidor	
4.17	7 54	M 18	30	1 primidi	1745-1803 T. Louverture.
			Thermidor		
4.18	7.53	M 19	1	2 duodi	Vercingétorix.
4.19	7.52	J 20	2	3 tridi	1623-1662 Pascal.
4.20	7.51	V 21	3	4 quartidi	1892 Mort de Léon Cladel.
4 21	7 50	S 22	4	5 *quintidi*	1668-1747 Le Sage.
4.23	7.49	D 23	5	6 primidi	1857 Mt de Car. Pisacane.
4.24	7.48	L 24	6	7 duodi	Esope.
4.25	7.47	M 25	7	8 tridi	1564-1616 Shakespeare.
4.26	7.45	M 26	8	9 quartidi	1737-1813 Parmentier.
4.28	7.44	J 27	9	10 *quintidi*	Rigas Feralos.
4.29	7.43	V 28	10	11 primidi	Théodor Vladimirescu.
4.30	7.41	S 29	11	12 duodi	1784. Mort de Diderot.
4.31	7.40	D 30	12	13 tridi	Virgile.
4.33	7.39	L 31	13	14 quartidi	Cratès.

Phases lunaires

D. Q. le 6, à 10 h. 15 soir.
N. L. le 13, à 0 h. 57 soir.
P. Q. le 20, à 5 h. 12 soir.
P. L. le 28, à 8 h. 19 soir.

inévitablement à mesure que la démocratie militante verra grandir son influence, et le temps viendra où il ne sera plus nécessaire d'entretenir gratuitement des rentiers inutiles et oisifs pour donner des loisirs à un Stuart Mill ou un Renan. Artistes et savants n'auront plus besoin d'être rentés pour avoir des moyens d'existence : retranchés dans le domaine collectif, les uns pourront, tranquilles comme des bénédictins dans leur cellule, faire de la théorie pure, pendant que les autres lanceront joyeusement leurs flèches d'or contre les Philistins.

D'autre part, à mesure que l'action des grèves et des lois de fabrique donnera aux ouvriers manuels quelques heures de loisir, les musées, les bibliothèques, les établissements de haut enseignement, concourront de plus en plus, d'une autre manière encore, à exproprier la bourgeoisie de son monopole intellectuel. Voyez ce qui se passe dès à présent en Angleterre : les trois-huit sont presque un fait accompli et les ouvriers commencent à n'être plus seulement des machines vivantes ; ils visitent les musées, fréquentent les bibliothèques, s'intéressent aux questions les plus ardues. L'enseignement supérieur se transforme, les universités se déplacent, une véritable armée de professeurs se répand dans les centres industriels. Une brochure qui vient de paraître, sur les *Universités itinérantes* nous apprend en effet, que les institutions de haut enseignement du Royaume Uni — Oxford, Cambridge et Londres — envoyent chaque année, dans toutes les villes qui en font la demande, les meilleurs de leurs professeurs. Ces missionnaires d'un nouveau genre sont payés par ceux-mêmes à qui ils apportent la bonne parole. L'année dernière, plus de 250.000 personnes se sont cotisées pour organiser un cours, et ce chiffre comprend une très forte proportion d'ouvriers manuels.

Des tisserands de Manchester, des mineurs de Durham, des métallurgistes du nord de l'Angleterre suivent en foule des cours de mathématiques, de chimie, d'histoire, d'économie sociale. Dans certains districts, où les ouvriers sont trop pauvres pour payer la cotisation réglementaire, ou bien demeurent trop loin de la ville où les cours se donnent, ils délèguent deux ou trois de leurs camarades, chargés de prendre des notes et de reproduire ensuite aussi fidèlement que possible les leçons qu'on leur a données.

En présence de pareils faits, est-il possible de prétendre — et c'est l'argument favori de bien des docteurs ès sciences sociales — que le maintien du régime capitaliste soit indispensable à la conservation et au développement de la vie intellectuelle ! Ne voit-on pas au contraire, que dans une société collectiviste, rien ne serait plus facile que de créer

Numérisation Mémoire - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

Levers et Couchers DU SOLEIL		AN 1893 du calendrier grégorien	AN 101 du calendrier républicain	AN 22 de la Commune (Calendrier socialiste)	*Ephémérides socialistes* ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	Septembre	Fructidor	Fructidor	
5.17	6.42	V 1	15	16 primidi	1867 Cong. Inter. Lausanne
5.19	6.40	S 2	16	17 duodi	1872 Cong. Inter. La Haye.
5.20	6.38	D 3	17	18 tridi	Gougenot Desmousseaux.
5.22	6.36	L 4	18	19 quartidi	Fra Paolo.
5.23	6.34	M 5	19	20 *quintidi*	1568 Naissance de Campanelle
5.24	6.31	M 6	20	21 primidi	1775-1847 O'Connell.
5.26	6.29	J 7	21	22 duodi	John Brown.
5.27	6.27	V 8	22	23 tridi	1874 Cong. intern. Genève.
5.29	6.25	S 9	23	24 quartidi	1877 Cong. universel Gand.
5.30	6.23	D 10	24	25 *quintidi*	O'Donnel.
5.31	6.21	L 11	25	26 primidi	1723-1789 D'Holbach.
5.33	6.19	M 12	26	27 duodi	1806-1872 Lachambaudie.
5.34	6.17	M 13	27	28 tridi	Miltiade.
5.36	6.15	J 14	28	29 quartidi	1321 Mort de Dante
5.37	6.12	V 15	29	30 *quintidi*	1866 Supplice de Karakosoff.
				Vendémiaire	
5.39	6.10	S 16	30	1 primidi	1837 Mort de Buonarotti.
5.40	6.08	D 17	1	2 duodi	1889 Cong. univ. libre-pensée
5.41	6.06	L 18	2	3 tridi	1881 Cong. libre-pens. Paris.
5.43	6.04	M 19	3	4 quartidi	Mécène
5.44	6.02	M 20	4	5 *quintidi*	Hippocrate.
5.46	6.00	J 21	5	6 primidi	1792 Proc. de la République
			AN 102 Vendémiaire		
5.47	5.58	V 22	1	7 duodi	1738 Boerhave.
5.49	5.55	S 23	2	8 tridi	1876 Cond. de Boutofskaia.
5.50	5.53	D 24	3	9 quartidi	1882 Congrès St-Étienne et de Roanne.
5.51	5.51	L 25	4	10 *quintidi*	1884 Congrès libre-pens. Paris
5.53	5.49	M 26	5	11 primidi	1762-1794 Camille Desmoulins
5.54	5.47	M 27	6	12 duodi	Diagoras l'athée.
5.56	5.45	J 28	7	13 tridi	1864 Fond. de l'Internat.
5.57	5.43	V 29	8	14 quartidi	Démosthènes.
5.59	5.41	S 30	9	15 *quintidi*	1883 Cong. nation. à Paris.

Phases lunaires

D. Q. le 3, à 9 h. 51 matin. P. Q. le 18, à 4 h. 28 matin.
N. L. le 10, à 7 h. 14 matin. P. L. le 25, à 8 h. 32 soir.

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

Levers et Couchers DU SOLEIL		AN 1893 du calendrier grégorien	AN 102 du calendrier républicain	AN 22 de la Commune (Calendrier socialiste)	*Ephémérides socialistes* ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	**Octobre**	**Vendémiaire**	**Vendémiaire**	
6.00	5.38	D 1	10	16 primidi	1812-1870 Dickens.
6.02	5.36	L 2	11	17 duodi	1876 Congrès de Paris.
6.03	5.34	M 3	12	18 tridi	Damon et Phytias.
6.05	5.32	M 4	13	19 quartidi	Marcos Botzaris.
6.06	5.30	J 5	14	20 *quintidi*	1885 Congrès de Cincinnati.
6.08	5.28	V 6	15	21 primidi	1779-1868 Brougham.
6.09	5.26	S 7	16	22 duodi	1779-1848 Barzelius.
6.11	5.24	D 8	17	23 tridi	1869 Fusill. grév. St-Aubin.
6.12	5.22	L 9	18	24 quartidi	1837 Mort de Fourier.
6.14	5.20	M 10	19	25 *quintidi*	1711-1776 Hame
6.15	5.18	M 11	20	26 primidi	Zénon.
6.17	5.16	J 12	21	27 duodi	1424 Mort de Jean Ziska.
6.18	5.14	V 13	22	28 tridi	Cervantès.
6.20	5.12	S 14	23	29 quartidi	1848 Cond. de Voisember.
6.21	5.10	D 15	24	30 *quintidi*	Mme de Sévigné.
				Brumaire	
6.23	5.08	L 16	25	1 primidi	Rétif de la Bretonne.
6.24	5.06	M 17	26	2 duodi	1760 Naissance de St-Simon.
6.26	5.04	M 18	27	3 tridi	1645-1696 La Bruyère.
6.27	5.02	J 19	28	4 quartidi	Apollonius de Tyane.
6.29	5.00	V 20	29	5 *quintidi*	1879 Congrès de Marseille.
6.31	4.58	S 21	30	6 primidi	1875-1836 Ampère.
			Brumaire		
6.32	4.56	D 22	1	7 duodi	1878 Promulg. en Allemagne de la loi cont. les socialistes
6.34	4.55	L 23	2	8 tridi	Hipparque.
6.35	4.53	M 24	3	9 quartidi	1758-1794 Robespierre.
6.37	4.51	M 25	4	10 *qnintidi*	1861 Mort de Jean Journet.
6.38	4.49	J 26	5	11 primidi	1876 Cong. de l'Int. Berne.
6.40	4.47	V 27	6	12 duodi	1553 Suppl. de Michel Servet.
6.42	4.46	S 28	7	13 tridi	1667-1745 Swift.
6.43	4.44	D 29	8	14 quartidi	1889 Mort de Nicolas Tchernichewski.
6.45	4.42	L 30	9	15 *quintidi*	1881 Cong. nat. Reims.
6.56	4.41	M 31	10	16 primidi	1793 Supplice de Fouchet.

Phases lunaires

D. Q. le 2, à 3 h. 28 soir.
N. L. le 9, à 8 h. 37 soir.
P. Q. le 17, à 11 h. 29 soir.
P. L. le 25, à 7 h. 37 matin.
D. Q. le 31, à 10 h. 51 soir.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France - Les Passerelles du Temps - Lyon - 2

Levers et Couchers du soleil		AN 1893 du calendrier grégorien	AN 102 du calendrier républicain	AN 22 de la Commune (Calendrier socialiste)	*Ephémérides socialistes* et de la LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	Novembre	Brumaire	Brumaire	
6.48	4.39	M 1	11	17 duodi	1772-1825. P. L. Courier.
6.50	4.37	J 2	12	18 tridi	1819-1877 Courbet, membre de la Commune.
6.51	4.36	V 3	13	19 quartidi	Phocion.
6.53	4 34	S 4	14	20 *quintidi*	1867 Manifestation des intern de Paris.
6.54	4.32	D 5	15	21 primidi	46 Mort de Caton d'Utique.
6.56	4.31	L 6	16	22 duodi	1887 Mort de Pottier.
6.58	4 29	M 7	17	23 tridi	1874 Cong. inter. Bruxelles.
6.59	4.28	M 8	18	24 quartidi	1856 Mort de Cabet.
7.01	4.26	J 9	19	25 *quintidi*	1848 Supplice de R. Blum.
7.02	4.25	V 10	20	26 primidi	1866 Mort de Duveyrier.
7.04	4.24	S 11	21	27 duodi	1887 Martyrs de Chicago.
7.06	4.22	D 12	22	28 tridi	1859 Mort de Colins.
7.07	4.21	L 13	23	29 quartidi	1848 Condam. de Bisbambiglia.
7.09	4.20	M 14	24	30 *quintidi*	1880 Congrès du Hâvre.
				Frimaire	
7.10	4.19	M 15	25	1 primidi	1716 Mort de Liebnitz.
7.12	4.17	J 16	26	2 duodi	1716 Naissance d'Alembert.
7.14	4.16	V 17	27	3 tridi	1858 Mort d'Owen.
7.15	4.15	S 18	28	4 quartidi	1889 Procès d'Elberfeld.
7.17	4.14	D 19	29	5 *quintidi*	Guillaume Tell.
7.18	4.13	L 20	30	6 primidi	Claude Pelletier
			Frimaire		
7.20	4.12	M 21	1	7 duodi	1331 Insurrection de la Croix-Rousse à Lyon.
7.21	4.11	M 22	2	8 tridi	Théodore Desamy.
7.23	4.10	J 23	3	9 quartidi	Aristote.
7.24	4.09	V 24	4	10 *quintidi*	1643 Mort de Tobie Adam.
7.26	4.08	S 25	5	11 primidi	Pauline Roland.
7.27	4.08	D 26	6	12 duodi	1694-1774 Quesnay.
7.28	4.07	L 27	7	13 tridi	1632-1694 Papendorf.
7.30	4.06	M 28	8	14 quartidi	1871 Supplice Ferré et Rossel
7.31	4.05	M 29	9	15 *quintidi*	1830 Révolution en Pologne.
7.32	4.05	J 30	10	16 primidi	1871 Supp. de Crémieux.

Phases lunaires

N. L. le 8, à 1 h, 6 soir.
P. Q. le 16, à 5 h. 54 soir.
P. L. le 23, à 6 h. 18 soir
D. Q. le 30, à 9 h. 17 matin.

Bibliothèque — Les Passeurs du Temps — Lyon

Levers et Couchers du soleil		AN 1893 du calendrier grégorien	AN 102 du calendrier républicain	AN 22 de la Commune (Calendrier socialiste)	*Ephémérides socialistes* et de la LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	Décembre	Frimaire	Frimaire	
7.34	4.04	V 1	11	17 duodi	1879 Hartmann essaye d'exécuter le tzar.
7.35	4.04	S 2	12	18 tridi	1707-1751 Lametrie.
7.36	4.03	D 3	13	19 quartidi	Mort de Baudin.
7.38	4.03	L 4	14	20 *quintidi*	Plutarque.
7.39	4.02	M 5	15	21 primidi	1780-1793 Viala.
7.40	4.02	M 6	16	22 duodi	1875 Mort de J. Stuart Mill.
7.41	4.02	J 7	17	23 tridi	1875 Mort de Becker.
7.42	4.02	V 8	18	24 quartidi	1625-1709 Pierre Corneille.
7.43	4.02	S 9	19	25 *quintidi*	1608 Naissance de Milton.
7.44	4.01	D 10	20	26 primidi	1889 Mort de Sigida.
7.45	4.01	L 11	21	27 duodi	1811-1882 Louis Blanc.
7.46	4.01	M 12	22	28 tridi	1770-1827 Beethoven.
7.47	4.01	M 13	23	29 quartidi	1871 Condamnation à Lyon des insurgés d'avril
7.48	4.01	J 14	24	30 *quintidi*	1799 Mort de Washington.
				Nivôse	
7.49	4.02	V 15	25	1 primidi	M. le Pelletier St-Fargeau.
7.50	4.02	S 16	26	2 duodi	1785-1830 Bolivar.
7.50	4.02	D 17	27	3 tridi	1851 M. d'Ollnd. Rodrigues.
7.51	4.02	L 18	28	4 quartidi	1891 M. de César de Paepe.
7.52	4.03	M 19	29	5 *quintidi*	1889 M. de Constantin.
7.52	4.03	M 20	30	6 primidi	Pecqueux.
			Nivôse		
7.53	4.04	J 21	1	7 duodi	1857 Mort de Lagrange.
7.53	4.04	V 22	2	8 tridi	1887 M. Senimoff-Ouvarof.
7.54	4.05	S 23	3	9 quartidi	1780-1793 Barral Joseph.
7.54	4.05	D 24	4	10 *quintidi*	1864 Mort de Bronterre.
7.55	4.06	L 25	5	11 primidi	O'Brien. Fête des enfants.
7.55	4.06	M 26	6	12 duodi	1825 Ins. Pétersb. Moscou.
7.55	4.07	M 27	7	13 tridi	1715-1771 Helvétius.
7.56	4.08	J 28	8	14 quartidi	1738-1794 Beccaria.
7.56	4.09	V 29	9	15 *quintidi*	1384 Mort de J. Wikleff.
7.56	4.10	S 30	10	16 primidi	Aristide.
7.56	4.11	D 31	11	17 duodi	1880 Mort de Blanqui.

Phases lunaires

N. L. le 8, à 7 h. 50 matin.
P. Q. le 16, à 10 h. 31 matin.
P. L. le 23, à 4 h. 46 matin.
D. Q. le 29, à 11 h. 27 soir.

Numérisation - Les Passerelles du Temps - Lyon

LES CYCLES

I

Par cycles éternels est la course des sphères,
Par cycles dans l'histoire ont progressé nos pères,
Ainsi reviennent les saisons.
Nous sommes à la fin de notre cycle horrible
Et comme au vent le sable et le blé dans un crible
Tombent hommes et nations.

Par cycles est tombé l'amas des jours sans nombre
Qui passent sans compter sur l'humanité sombre
Jetée aux transformations.
Dans ce passé qui dort ainsi qu'en une crypte
Dans l'Inde d'autrefois et dans la vieille Egypte
Les cycles eurent leurs saisons.

Nous sommes à l'hiver, par grandes envolées
Dans la brume et le vent s'effacent, dévoilées,
Les erreurs couvertes de sang
A la fin de l'hiver à ce janvier étrange
Où Germinal déjà fait frissonner la fange
Sous un mystérieux courant.

II

Janvier au printemps se rattache
La neige est plus haute, et le vent
Coupe comme un tranchant de hache.
Mais déjà remplissant sa tâche,
La sève bout comme du sang.

Secouant le givre des branches,
Les grands chênes, les hauts sapins
Superbes sous les avalanches
Semblent dans leurs tuniques blanches
Des mages disant les destins.

Déjà grandissent sous la terre
De leurs manteaux gonflant les plis
Les jonquilles dans la clairière ;
Voici venir la primevère
Pâle et froide comme les lys.

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lecoq

Dans les haleines hivernales
Février mêle quelquefois
Ses vagissements à des râles.
Les aubes sont plus matinales
Et moins brumeuses à la fois.

Mars aux despotes redoutable,
Avril chantant ses lais d'amour
Suivent le cycle irrévocable
Et sous leur voile impénétrable
Ressemblent à l'aube du jour.

Voici le mois des hécatombes
Le doux mai tout chargé de fleurs,
Mai qui fait refleurir les tombes
Et remplit de vols de colombes
Le rude sentier des douleurs.

Juin qui met la faulx dans les herbes
Séchant au chaud soleil d'été,
Juillet où l'on coupe les gerbes,
Le brûlant août aux jours superbes
Au ciel pur d'astres étoilé.

Septembre est de fruits couronné.
Octobre où l'écho dure encore
De l'évohé retentissant,
Novembre où dans la fauve aurore
Les feuilles qu'un reflet colore
S'en vont dans les valses du vent.

Muet, dormant sous les raffales,
Décembre est le mois de la mort.
Comme des nuits les jours sont pâles
Dans l'air des brumes sépulcrales
Flottent, la bise souffle fort.

III

Depuis que tombèrent brûlantes
De l'orbe de feu des soleils
D'autres sphères, gouttes ardentes,
On vit des îles flamboyantes
Flotter en archipels vermeils.

Quels yeux alors virent ces choses ?
Au fond de quelle obscurité
Ces ères sont-elles écloses ?
Elaborant monstres et roses
Ainsi fut toute éternité.

Numérisation BnF/Archives de la Sorbelles du Temps - Lyon

L'éternité, le temps sans nombre,
Et sans rivage l'infini ;
Où tout être s'abime et sombre,
Où tout jour retourne à la nuit.

Les choses, les êtres, les sphères
S'en vont aux éternels creusets ;
Et ce qu'on prit pour des chimères
Marque les jalons du progrès.

Ainsi notre cycle s'achève,
Sur lui-même se refermant ;
Et comme tout au fond du rêve
L'aube d'un jour éblouissant.

Alors graviteront les êtres
Comme les astres dans les cieux ;
Et nous comme les grands ancêtres,
Nous apparaîtrons monstrueux.

Et toujours dans la paix immense
On ira vers la vérité,
Etapes pleine d'espérance
Evoluant en liberté.

LOUISE MICHEL.

AUX DÉTRACTEURS DU SOCIALISME

S'il y a anti-sémitisme, il y a aussi anti-socialisme. En effet, dans le courant de l'année 1892, il s'est fondé à Paris une *ligue anti-socialiste* très éphémère puisqu'elle n'a vécu que deux jours.

En même temps qu'on se livrait à Paris à une lutte aussi terrible contre le socialisme, à Berlin on faisait contre lui une sortie d'un autre genre par la publication d'une brochure intitulée : « *Où mène le Socialisme* ».

Le socialisme cependant ne s'en porte pas plus mal pour cela.

Car ce ne sont certes ni une ligue de deux jours ni une brochure où s'étalent les inepties les plus grossières, les offenses les plus flagrantes au bon sens, qui pourront entraver la marche gigantesque du socialisme, à la conquête des cerveaux comme aussi du pouvoir.

Nous avouons franchement que lorsque nous avons vu le titre de la brochure « *Où mène le Socialisme* » avec le nom

Les Passerelles du Temps - Lyon

du député bourgeois allemand Richter que nous considérions, nous ne savons trop pourquoi, comme un homme d'un certain talent et savoir, nous avons cru que c'était une œuvre critique d'une certaine valeur et nous nous proposions d'examiner les arguments y exposés pour répondre point par point dans l'Almanach. Mais après avoir lu la brochure nous avons été tellement déçus dans notre attente que nous nous demandions comment il pouvait se trouver des hommes d'un certain renom pour se livrer à la rédaction de pareilles inepties. Aussi, avons-nous renoncé à notre première idée, car nos lecteurs nous en auraient certainement voulu de réfuter dans l'Almanach les élucubrations du député allemand, qui, interprétant à sa manière les écrits de Bebel et les décisions du Congrès d'Erfurt, se complaît à imaginer une société collectiviste à laquelle il attribue toutes les bêtises, toutes les imbécilités qu'un bourgeois en délire peut imaginer.

Mais, si nous ne voulons pas ennuyer les lecteurs de l'Almanach avec l'*Utopie bourgeoise-socialiste* de Richter, nous tâcherons d'analyser cette brochure dans la *Question Sociale* afin de démontrer tout le vide des arguments sur lesquels se basent les bourgeois pour défendre leur société en détresse.

Nous relèverons ici cependant quelques mots de la préface de la traduction française, préface dûe à M. P. Leroy-Beaulieu, un autre *philistin*, de l'Internationale jaune.

Lorsqu'il s'agit de défendre le régime bourgeois et le capitalisme, il n'y a plus de patriotisme et l'allemand Richter et le français Leroy-Beaulieu fraternisent pour attaquer l'ennemi commun : le socialisme auquel ils reprochent si souvent son internationalisme.

M. Leroy-Beaulieu s'élève avec une violence et une audace inouies contre le socialisme et dans son emportement il ne ménage personne. Il tombe à bras raccourcis non-seulement sur les socialistes, mais sur tous ceux qui sont complaisants aux socialistes, et met dans le même sac : opportunistes-progressistes, radicaux-réformistes et chrétiens-socialistes.

« Tous ces complices ou ces précurseurs du collectivisme, « dit-il, doivent être combattus résolument, sans défaillance, « par tous ceux qui tiennent à la civilisation, c'est-à-dire « non seulement à un ensemble précieux de biens matériels, « mais à la liberté intellectuelle et morale ».

Voyez-vous ce défenseur de la civilisation, des biens matériels et de la liberté intellectuelle et morale, toutes choses que, selon lui, la société collectiviste fera disparaître !

C'est vraiment trop se moquer du monde !

Mais pourquoi donc Monsieur Leroy-Beaulieu qui critique

Source : Les Passerelles du Temps - Le

avec tant d'audace et d'assurance une Société qu'il ne connaît pas, une organisation à laquelle il n'a même rien pu comprendre, pourquoi donc ne répond-il jamais aux questions que posent tous les jours les socialistes sur les faits de la société actuelle, faits qui sont une protestation flagrante et permanente contre la barbarie de cette société ? Pourquoi garde-t-il le silence lorsque nous constatons justement aujourd'hui — et cela par des preuves irrécusables tirées journellement des journaux bourgeois eux-mêmes — lorsque

P. ARGYRIADÈS

nous constatons ce qu'il semble tant craindre dans une société collectiviste, c'est-à-dire le manque absolu de *biens matériels* pour une certaine partie de la population alors que les dépôts regorgent de richesses ? Et qu'a-t-il à répondre à cela ?

Pourquoi ne répond-il rien lorsque nous crions contre l'horrible tyrannie des patrons et capitalistes, tyrannie exercée sur la majorité des citoyens affamés à plaisir ?

En quoi consiste donc la civilisation ?

Source : Bibliothèque des Passerelles du Temps - Lyon

Est-ce dans la misère qui pousse tant de pauvres filles à vendre leur corps pour vivre ?

Est-ce dans les avortements perpétrés par dizaines de mille et dont la cause est, comme toujours, la misère ?

Est-ce dans les suicides de familles entières, les suicides individuels qui se multiplient chaque jour et dont le manque du *moindre bien matériel* est justement la cause ?

Est-ce dans les faits constatés par le *Temps* lui-même lorsqu'il nous raconte l'histoire de cet ouvrier qui a travaillé toute sa vie et qui meurt de faim, faute de ne pouvoir trouver du travail, étant trop vieux ? Ou bien encore dans l'histoire des pauvres diables, qui, poussés par la misère, se prêtent, pour un morceau de pain, à être frappés comme au jeu des massacres, à coups de poing dans la figure ?

Est-ce dans les bouges infects où logent les misérables, et d'où sortent le choléra et la peste ?

Est-ce ?... Mais je n'en finirais pas. Ma liste toujours plus lamentable serait trop longue.

Qu'ils répondent donc, les détracteurs du socialisme et qu'ils nous disent une bonne fois que toutes ces misères toutes ces atrocités, ils les approuvent parce qu'ils en vivent !

Ils parlent de liberté ! Mais où est-elle donc la liberté dans la société actuelle ? Sont-ils libres les millions d'ouvriers qui subissent la loi des capitalistes, qui, enfermés dans les mines, les usines malsaines et délétères et autres bagnes capitalistes, se disloquent pendant 12 heures par jour pour enrichir leurs exploiteurs, et sont victimes des brutalités des patrons et contre-maîtres ?

Où est-elle la liberté de ceux qui, menacés d'être renvoyés de leurs ateliers, sont forcés de subir l'omnipotence du patron, de suivre les processions ou d'aller à la messe comme chez Chagot ou à Notre Dame de l'Usine ?

Y a-t-il indépendance ou liberté pour tous ceux dont la vie, ou celle des leurs, dépend d'un autre homme qui par sa seule volonté, peut les priver de leur gagne-pain ?

Ce n'est pas un socialiste, c'est un économiste, le propre beau-père de M, Leroy-Beaulieu qui a dit : « *l'homme qui a faim n'est pas libre.* Or, aujourd'hui, la grande majorité des hommes est dans ce cas. C'est encore lui qui a dit : « *les droits électoraux ou municipaux ne sont rien pour des hommes enchaînés à la misère.* Et cette vérité saute aux yeux des plus aveugles aujourd'hui avec ce qui se passe à Carmaux où le bon plaisir patronal fait jeter Calvignac à la porte de l'atelier parce que ses concitoyens l'ont élu maire de Carmaux.

Le gouvernement envoie là-bas des soldats pour protéger les violateurs de la liberté.

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

Est-ce cela de la liberté ?

Non, malgré tous les sophismes les plus surannés on ne fera jamais croire à personne que nous aurons encore moins de liberté qu'aujourd'hui lorsque la vie matérielle de tous sera assurée et que tous les citoyens seront égaux légalement et économiquement. Ici j'entends naturellement la majorité, les citoyens qui travaillent, et non la minorité, parasites qui absorbent toutes les richesses et s'accordent les libertés les plus abusives et restrictives de la liberté des autres.

La tendance à la supériorité, dit M. Leroy-Beaulieu, est le grand moteur du genre humain. D'accord. Les socialistes n'ont jamais soutenu qu'il fallait niveler les intelligences. Mais croit-il que la tendance à s'enrichir soit le seul idéal de la supériorité ? Il dit en effet dans sa préface au livre de M. Richter : « Confisquez ou diminuez les grandes et les moyennes fortunes, par conséquent les grands efforts, et la société baissera ; le niveau moyen tombera en même temps que le niveau supérieur, et le niveau le plus bas deviendra plus infime encore. »

Ne sait-il donc pas que ce sont justement les natures les plus basses, les plus viles, qui ont pour seul idéal de posséder du métal ? La supériorité de s'enrichir n'emploie que les moyens les plus réprouvés par toutes les morales et par toutes les consciences vraiment supérieures, car la lutte pour arriver à la richesse se base sur l'exploitation et la ruine de son semblable, sur la fraude, le mensonge, la falsification et la banqueroute.

Par conséquent, rien de plus bas qu'un homme qui s'est donné comme seul but de se montrer supérieur par l'enrichissement, et rien de plus supérieur, au contraire, que l'homme qui s'est donné comme but de se distinguer parmi ses concitoyens par ses connaissances, ses talents et ses découvertes. Les anciens athéniens, qui possédaient les moyens de subsistance, ne luttaient, en produisant des chefs-d'œuvre, que pour une branche d'olivier, et jamais on n'a produit autant de si belles œuvres.

M. Leroy-Beaulieu croit ou feint encore de croire que le seul but des socialistes est d'arriver à ne produire que ce qui est nécessaire à la « simple subsistance » rien de plus, et qu'ils mettront même obstacle à tout ce qui sera production d'agrément et d'esthétique. Quelle erreur ! Les socialistes veulent, il est vrai, assurer tout d'abord à tous « la subsistance » et délivrer l'humanité de la société que défendent avec tant d'ardeur les économistes bourgeois, société qui laisse des milliers de malheureux sans « aucune subsistance » pour permettre à quelques-uns d'amasser des millions et des milliards

Les Fascicules du Temps Perdu

au moyen desquels ils portent la ruine et la misère partout par l'accaparement de tous les produits.

Mais après avoir atteint ce but que nul ne souffre de faim, nous voulons, au contraire, donner à tous les hommes les moyens de s'élever par leurs aspirations respectives à la vraie supériorité intellectuelle et morale. Toutes les inégalités disparaîtront pour ne laisser que celle qui vient de la nature de l'homme, celle que l'on détruit justement dans la société actuelle par la misère à laquelle sont condamnés tous les prolétaires.

Osera-t-on nous soutenir, par exemple, que les ouvriers du Creusot peuvent aspirer aujourd'hui à la même situation que leur patron M. Schneider ? Et lors même que l'un d'entre eux, par quelque hasard de circonstance, arriverait au point où est arrivé son patron, quelle est la situation faite aux autres ?

Mais deux ouvriers, mais dix, mais vingt, mais cent, mais vingt-mille qui travaillent au Creusot, peuvent-ils devenir des Schneider ou du moins arriver à se rendre indépendants et être libres dans le vrai sens du mot ? Jamais.

L'individualité de l'homme ne pourra se développer, et l'homme ne pourra aspirer à la supériorité intellectuelle que dans une société qui lui assurera les choses nécessaires à sa subsistance. Alors seulement les natures tendant à cette supériorité se centupleront et laisseront à « l'ensemble du genre humain » non pas « quelque chose » mais beaucoup de chose de leur mouvement ascensionnel. Aujourd'hui le possesseur du vil métal tue l'homme d'intelligence, l'homme vraiment supérieur. L'individualité est écrasée par la faim. Des millions de salariés ne peuvent aspirer à autre chose qu'à se procurer de quoi subsister, résultat auquel ils n'arrivent pas la plupart du temps. Et même ceux qui possèdent quelques moyens de subsistance et qui aspirent à quelque supériorité se voient devancés, s'ils n'ont pas de protections, par de médiocres concurrents qui, protégés, arrivent à la prétendue supériorité tandis que les autres, malgré leur plus grand savoir et leur talent incontestables meurent souvent de faim.

Je ne veux prendre comme exemple que la situation de M. Leroy-Beaulieu comme professeur au Collège de France. Elle ne lui a été acquise que grâce à son beau-père Michel Chevallier qui était professeur avant lui. Et sans ce dernier, personne n'aurait pensé à octroyer à M. Leroy-Beaulieu cet important enseignement qui devient nul représenté par lui. Cependant la faveur a écarté des hommes qui lui étaient de beaucoup supérieurs, cela n'est pas contestable. Aussi ne

Bibliothèque - Les Passerelles du Temps - Lyon

devrait-il pas parler du favoritisme de la société future, lui qui, sans le favoritisme bourgeois, ne serait rien du tout.

Mais, puisque, d'après M. Leroy-Beaulieu, le socialisme ne vaut rien et ne présente pas une solution sérieuse de la question sociale, qu'il nous dise donc quelle est sa solution, à lui, car il n'y a pas à dire, à moins de vouloir s'enfermer dans un aveuglement voulu, il y a des phénomènes naturels qui exigent une solution. Je sais qu'il nie la concentration des capitaux et l'évolution qui se produit dans la propriété sous le régime capitaliste, choses qui éclatent aux yeux de tous avec la dernière évidence. Mais il a beau se dire économiste, être professeur au Collège de France et membre de l'Institut, il ne pourra jamais faire croire à personne que les chemins de fer n'ont pas fait disparaître les voituriers d'autrefois, que le Creusot et autres *Hauts Fourneaux* n'ont pas remplacé les petites forges, que les grands magasins ne sont pas en voie d'écraser les petits et de réduire leur propriétaire à la faillite, et ainsi de suite sur toute la ligne industrielle ou commerciale.

Eh bien ! où nous conduisent toutes ces expropriations collectives et incessantes ? Ne nous mènent-elles pas à une féodalité capitaliste mille fois plus dangereuse que celle de l'ancien régime ? Que deviendra alors le peu de liberté qui existe encore pour certains, du petit commerce et de la petite industrie, de la société actuelle ? Et quel est le remède de M. Leroy-Beaulieu à tout cela ? A-t-il une solution contre les résultats de la centralisation des capitaux, de la surproduction ou des crises néfastes que celle-ci amène ? Non, il ne sait rien, et critique stupidement ceux qui présentent des solutions logiques, équitables et pratiques. Mais qu'il soit donc au moins aussi clairvoyant que ses devanciers en économie politique qui, — sans avoir connu les crises que nous constatons aujourd'hui, sans avoir eu sous les yeux les suicides innombrables que fait naître la misère et que nous lisons tous les jours dans les journaux — s'apercevaient bien des inconvénients du régime capitaliste et du salariat. De Sismondi qui n'était pas un imbécile a bien dit que « *la misère du chasseur sauvage qui périt si souvent de faim n'égale point celle des milliers de familles que renvoie parfois une manufacture.*

Il n'est pas besoin de s'en rapporter aux socialistes, les feuilles bourgeoises, elles-mêmes, amies de M. Leroy-Beaulieu malgré le mot d'ordre donné d'attaquer les idées scientifiques du socialisme, ne peuvent s'empêcher de faire des aveux sur la situation économique qui nous étrangle et met tant de millions d'hommes dans l'épouvante de la faim.

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

Voici, en effet, la confession que nous extrayons d'une revue américaine, la *Century Magazine* :

« Quel étrange spectacle offre à cette heure l'Amérique ! L'argent abonde : —50 ou 60 millions de dollars sont déposés en ce moment dans les banques de la cité de New-York ! Les vivres abondent ; les greniers de l'Ouest regorgent de blé de l'an passé et, bien que la récolte du blé cette année ne s'annonce pas très bien, celle du maïs sera la plus belle qu'on ait encore faite : il n'y a donc nulle crainte de disette. Les marchandises abondent ; les magasins des fabricants et les boutiques des commerçants en sont encombrés. Le travail abonde, cinq cent mille hommes en chômage demandent du travail. Cependant, au milieu de cette abondance de toutes choses, nous subissons une grande dépression industrielle et commerciale. En ce moment même, des ouvriers vendent leur travail au plus bas prix, beaucoup ne trouvent pas à le vendre n'importe quel prix ; les commerçants et les industriels écoulent péniblement leurs marchandises ; les chemins de fer annoncent des pertes au lieu de bénéfices ; les faillites se multiplient. *La situation est non seulement digne de pitié, elle est absurde.* »

Mais à quoi bon vouloir démontrer par *a* plus *b* à messieurs les économistes que la situation n'est pas tenable et que la solution socialiste s'impose, à quoi bon faire des citations qui viennent de leurs amis, nos ennemis, et confirment nos dires ? Nous supposons qu'ils ne sont pas aussi bornés qu'ils veulent bien le faire croire et que s'ils soutiennent encore des idées qui hurlent avec les faits constatés journellement, c'est qu'ils accomplissent leur rôle de philosophes salariés soutenant jusqu'à l'absurde la société bourgeoise qui croule. Il nous répugnait certainement de répondre à des gens qui ne croient pas eux-mêmes à leurs absurdités, et si nous l'avons fait en partie, c'est pour empêcher certains esprits faibles de se laisser prendre dans les filets de leurs sophismes, enjolivés d'une phraséologie trompeuse.

Mais pourquoi donc répéter à tout propos que la liberté sera en péril dans la société à venir ?

Sans doute parce que M. Leroy-Beaulieu n'a aucune raison sérieuse de défendre l'esclavage du salariat. Il invente alors des périls imaginaires qui, d'ailleurs, quels qu'ils soient, n'arriveront jamais à priver autant l'homme de sa liberté que le fait le régime capitaliste par le salariat. Comment supposer que par ce seul fait que l'exploitation de l'homme par l'homme aura disparue, comment supposer que les hommes supporteraient la tyrannie épouvantable à laquelle il veut, lui et son ami Richtr, nous faire croire ?

Archives numériques du Temps - Lyon 2

Non, qu'ils en soient bien persuadés, une fois que les hommes auront acquis l'égalité économique et sociale ils prendront leurs mesures pour que toutes les libertés qui sont mensongères deviennent réelles.

Ils sont habitués, ces messieurs, à avoir une classe qui opprime l'autre et ils croient que cela devra empirer sous un autre régime parce qu'alors cette classe n'aura plus la faculté de disposer de la liberté des autres.

Cela est absurde.

Et les *« gouvernants de la société future »* comme les appelle M. Leroy-Beaulieu ne seront point des gouvernants mais des administrateurs désignés provisoirement par les intéressés à la gestion des affaires publiques. L'organisation et la détermination des devoirs de chacun envers la société seront réglementés par tous les intéressés, par tous les citoyens, et certes ils ne seront pas assez stupides pour se créer des maîtres ou des tyrans. En un mot et pour mieux faire comprendre notre pensée — ceux qui devront diriger les travaux sociaux seront désignés par les travailleurs eux-mêmes, ainsi que sont désignés aujourd'hui par les capitalistes leurs directeurs et autres employés supérieurs de chemin de fer, de mines, d'usines, etc.

Or, comme on ne peut soutenir aujourd'hui que ces directeurs et autres employés puissent tyranniser leurs maîtres, les Rotschild ou autres capitalistes, de même il est impossible de soutenir que les délégués à la direction des travaux sociaux seront des tyrans pour ceux qui les auraient désignés et qui pourraient les révoquer à volonté.

Aujourd'hui le gouvernement est tyrannique pour la majorité des citoyens parce qu'il représente une classe qui est intéressée à tenir sous sa férule ses exploités qui forment justement la majorité de la nation. Mais lorsque par la transformation économique on aura mis fin au gouvernement oppressif des hommes pour ne laisser place qu'à une administration des choses travaillant dans l'intérêt de tous comment peut-on concevoir qu'il y aura manque de liberté pour les citoyens qui auront désigné les hommes de cette administration ? Et où voit-on là la possibilité de tyrannie qui d'après M. Leroy-Beaulieu, doit s'exercer contre tout le monde ?

De même que le gouvernement bourgeois, n'est pas oppressif pour la bourgeoisie de même l'administration communiste ne pourra être oppressive pour la totalité des citoyens dont elle dirigera temporainement les intérêts et travaux.

Il est vraiment trop absurde de supposer que les Collectivistes ou Communistes se créeront exprès une tyran-

Numérisé par Les Passerelles du Temps - Lyon

nie inconcevable pour avoir le plaisir de s'opprimer eux-mêmes. Car enfin la mission des dirigeants des travaux ou des administrateurs étant temporaire et ces hommes étant perpétuellement révocables, ils seront aussi intéressés que tous les citoyens à ce qu'aucune espèce de tyrannie ne s'établisse dans la société.

Mais pourquoi insister sur ce point ? Il est évident qu'une fois l'égalité économique obtenue, une fois que nous serons égaux en droits et devoirs la liberté complète sera le résultat de cette égalité.

Aussi lorsque nous voyons aujourd'hui une infime minorité seulement jouir et même abuser de toutes les libertés, lorsqu'à côté nous voyons les pauvres condamnés au silence, car il n'y a que les riches qui jouissent de la liberté de la presse, lorsque des millions d'hommes sont, non-seulement privés de toute liberté mais encore forcés de subir tous les caprices, tous les affronts de leurs maîtres, lorsqu'enfin nous voyons abrutir la jeunesse dans l'armée par une discipline honteuse pour notre siècle, nous nous étonnons vraiment de l'impudence de certains écrivains qui osent soutenir que la société égalitaire que nous préconisons nous privera de liberté.

Mais, par le fait comme ils entendent par là la liberté bourgeoise, ce sera bien heureux !

P. ARGYRIADÈS.

A UN AMI

1

Non, mon ami, je ne suis rien,
Depuis longtemps, tu le sais bien,
J'ai dû renoncer à la gloire ;
Tous les chemins me sont fermés
Qui mènent aux brillants sommets,
Autour de moi l'ombre est trop noire !

2

Hier, je me croyais papillon,
J'espérais creuser mon sillon
A travers la lumière bleue ;
Mais un lourd boulet me retient,
C'est à peine s'il me souvient
D'avoir fait la première lieue !

3

Le poids des labeurs écrasants
Dans la fleur de mes jeunes ans
Broya mon corps de prolétaire ;
D'autres cueilleront l'épi mûr,
Mais moi, le travailleur obscur,
Toujours je gratterai la terre !

4

Tous les matins, à mon réveil,
Brille au ciel un nouveau soleil,
Les nuits resplendissent d'étoiles ;
Et moi je contemple d'en-bas,
Dans la peine où je me débats
Les astres déchirant leurs voiles !

5

Le néant envahit mon cœur,
Chaque jour, un doute moqueur
Brise une corde sur ma lyre ;
Je n'entends plus de voix,
Et dans le livre des grands bois
Bientôt je ne saurai plus lire !

CHARLES RAYMOND.

Bibliothèque - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

Utilité d'un seul Parti socialiste Français.

Peut-on espérer que par une série de réformes successives, par des concessions réciproques entre travailleurs et détenteurs de la fortune publique nous arriverons sans violence d'ici à quelques années à un état social qui sans avoir la perfection rêvée par l'auteur de la *Cité du Soleil* nous offrirait néanmoins le spectacle d'une nouvelle répartition des richesses assez équitable pour supprimer le mal de misère ? Ou bien est-ce au contraire dans une tourmente révolutionnaire que doit disparaître notre barbare organisme économique et social ?

Il y a hélas quatre-vingt-quinze chances sur cent pour qu'il n'y ait jamais d'autre solution possible que la seconde. Il suffit pour s'en convaincre de passer six mois au Palais Bourbon.

Le seul mot de *propriété collective*, principe en dehors duquel tout n'est que palliatif, met dans des colères noires même les plus avancés de nos législateurs bourgeois, et la grande lutte sera d'autant plus acharnée que la plupart sont de bonne foi en considérant la propriété individuelle comme le palladium indispensable d'une société bien organisée.

Une représentation parlementaire socialiste révolutionnaire, même infime minorité, peut-elle avoir quelque influence sur la marche de la révolution sociale ; et surtout peut-elle servir au succès de cette révolution? Assurément oui. Mais à une condition ! C'est que le socialisme français ne continue pas à vivre parqué en petites chapelles comme il l'est actuellement. On ne s'injurie plus comme autrefois, cela est vrai, mais l'esprit sectaire est loin d'avoir disparu. Il y a au moins six chapelles socialistes portant le nom de *Parti ouvrier* et naturellement chacun d'eux veut être le vrai, le seul dans la justice et dans la vérité. Il y a deux partis blanquistes et pour le moins quatre catégories de socialistes dit *indépendants*.

On ne saurait nier que cet état d'esprit a eu sa répercussion sur la députation socialiste actuelle. Bien que nous ayons vécu en bonne camaraderie il n'y a jamais eu chez nous une tactique unique et c'est par un pur hasard que nos bulletins se sont rencontrés dans l'urne. Malgré cela cependant notre action individuelle a été utile en province où elle a contribué à la formation de nombreux syndicats, mais on eut pu faire mieux si l'on eut été unis.

Aux élections générales de 1893 le parti socialiste français peut envoyer de 30 à 50 députés au Parlement s'il n'y a pas lutte entre ses différentes fractions, mais autant que possible des nouveaux et surtout des jeunes Que tous ceux qui ont joué un rôle marquant aient le bon esprit de se retirer sous leur tente,

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

notamment les révolutionnaires d'antan fourvoyés dans le boulangisme, et avec 30 hommes unis, ignorants des anciennes divisions, prêts à démissionner en masse à l'occasion, le prolétariat français aura enfin une tactique, et un centre de ralliement pour faire usage de ses forces quand le moment sera venu. Si ceux qu'on appelle les chefs dans les chapelles existantes n'ont assez de dévouement, ni assez de désintéressement pour opérer cette concentration, que les Bourses du Travail en prennent l'initiative, qu'elles fassent disparaître tous les pontifes et forment elles-mêmes la seule, la vraie fédération ouvrière.

J.-B. DUMAY.

ÉGALITÉ

Il est peu de nations qui aient produit autant d'inventeurs dans les sciences, dans les arts que la nation française, et il n'en est aucune chez laquelle les inventeurs soient moins connus. Les étrangers sont, à cet égard, plus soucieux de leur gloire. Ils ont recueilli et adopté cent découvertes, faites en France, et abandonnées ou par l'insouciance de leurs auteurs, ou par l'impuissance où on les a laissés.

En Angleterre le génie de l'homme reçoit des ailes ; en France, on ne lui met que des entraves. C'est à des règlements absurdes et vexatoires qu'il faut attribuer le peu de progrès que les arts ont faits si longtemps parmi nous.

L'artiste, comme je l'entends, est l'intermédiaire entre le savant et l'artisan ou ouvrier. Il n'est pas toujours facile d'établir une démarcation fixe entre l'artiste et l'artisan. Un architecte est un artiste dont les talents dérivent immédiatement des sciences mathématiques ; et un maçon est un artisan dont la main-d'œuvre dérive de l'architecte et qui lui est subordonné.

L'Académie, s'il est permis de citer cette vieille personne, définit l'artiste : celui qui travaille dans un art où le génie et la main, soit l'invention et l'exécution, doivent concourir.

Mais quel est l'ouvrier chez qui l'intelligence ne soit pas exigible pour ses travaux ?

Il n'y a pas d'écrivain, sans en excepter Rousseau, qui n'ait reconnu la supériorité des savants sur les artistes, comme celle des artistes sur les artisans. Rousseau est cependant l'auteur le plus favorable au système qui donnerait la préférence aux ouvriers ; car ce n'est pas relativement à

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

leur mérite, mais *à leur utilité* dans une nation, qu'il leur a donné la préférence.

Sans doute, à ne considérer que l'utilité, le peintre et le sculpteur le céderaient au cordonnier ; mais, sans nous perdre dans cette question inutilement agitée, examinons quelle a été la part d'estime et l'influence que les artistes ont obtenue dans différents siècles.

Dans les commencements de chaque nation, nul doute que les artisans n'aient obtenu la première place, et que les artistes aient à peine trouvé leur existence, les sciences n'ayant donné les principaux arts qu'après une longue observation. Ce sont les artisans qui, naturellement et sans études, ont préludé aux sciences en donnant matière aux observations des savants qui, ensuite, ont établi des règles et dirigé les artistes. Il y a eu des maisons avant qu'il y ait eu des architectes.

C'est l'histoire de l'industrie qui est réellement celle des artistes.

Les obélisques, les pyramides, les palais de Ninive et de Babylone, les fabriques de verre de Sidon attestent l'existence des sciences par les monuments des artistes.

Les seuls objets d'art dont nous parlent les juifs sont l'arche de Noé, la harpe de David et le veau d'or.

Les Grecs furent donc les premiers de tous et les premiers en tout : peintres, architectes et sculpteurs.

Malgré le dédain tout moderne de certains artistes pour l'industrie, il faut bien avouer que les artistes n'existeraient que comme ouvriers sans les hommes savants de leurs arts ; mais où seraient les savants *sans les producteurs ?*

Les ouvriers, sans doute, suffiraient et ont suffi aux besoins de l'humanité ; mais aussi quel serait le sort de l'homme réduit à la seule satisfaction des besoins de la nature et à ses premières jouissances ? C'est aux artistes qu'il a été redevable dans tous les temps de son bonheur et de sa gloire.

Il y a là un enchaînement qu'on ne peut méconnaître, dont les effets sont visibles et qui est la démonstration de l'égalité à son premier degré.

Dans ces révoltes pacifiques qu'on appelle des grèves, il arrive parfois que le sang coule. Quand il y a collision, celui qui se sent près d'être vaincu tire une arme cachée ; aux coups de pierres on répond par des coups de fusil. La vue d'un camarade étendu sur le pavé exaspère la foule et ce qui n'était d'abord qu'une protestation dégénère en bataille. A qui la faute ?

Après avoir couché sur le sol et mangé de l'herbe, le peuple veut se mettre à table.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Un anglais demandait à Félix Pyat : « Qu'est-ce, au juste, que la canaille :

Pyat répondit : En politique, on appelle canaille l'ensemble des gens qui demandent du pain. »

— Et « morale publique ? »

— La morale publique, c'est celle qu'on a mise en carte.

89 a proclamé l'égalité des citoyens devant la loi : la masse voudrait aujourd'hui l'égalité devant le pain. Il y a, parait-il, des gens à qui cette prétention parait excessive.

Cependant, un homme qui meurt de faim et qui a laissé quelque part, dans un taudis ou sur un banc, une femme et des enfants dont l'estomac est vide, affolé, révolté, se fait justice à lui-même en prenant un morceau de viande et un morceau de pain à l'étalage qui le tente et qui l'insulte. On le condamne.

Pourquoi tel autre n'est-il pas condamné ? Parce qu'il n'a pas volé la viande et le pain. Pourquoi ne les a-t-il pas volés ? Parce qu'il avait les moyens de les acheter.

S'il s'était trouvé dans la même situation que le misérable, il aurait sans doute fait comme lui.

Donc, après avoir démontré l'égalité des producteurs, ouvriers, artistes, savants, sans qui rien ne serait créé d'abord, et ni, par conséquent, perfectionné, je ne vois pas l'égalité devant la loi.

AURÉLIEN SCHOLL.

LE PROBLÈME SOCIAL SE POSE

Dès le commencement du siècle, et déjà même sur la fin du siècle précédent, des Précurseurs annonçaient l'avenir, les uns avec le pressentiment des choses ou avec l'instinct logique de l'histoire, l'un d'entre eux, avec cet œil perçant du génie supérieur qui plane à la hauteur de l'aigle et dont la vue s'étend par delà les limites de l'horizon vulgaire : ces quelques hommes, dis-je, avaient compris leur temps. Ils annonçaient que l'époque était venue d'un complet renouvellement des choses et des rapports sociaux du vieux monde.

Ils comprenaient que, les privilèges nobiliaires détruits, l'ordre féodal renversé, l'égalité des droits écrite dans la loi, rien n'était fait encore pour **l'organisation de l'ordre nouveau** dont la première Révolution, en renversant les iniquités politiques et légales de l'Ordre ancien, n'avait été qu'un terrible et douloureux préambule. — Ecoutez-moi et suivez bien ceci :

Association des Passionnés du Temps - Lyon 2

La première féodalité, celle qui sortait de la conquête militaire, avait donné le sol aux chefs militaires, aux nobles, et attaché les populations conquises à la **personne** des conquérants par le servage et la glèbe.

La guerre industrielle et commerciale, succédant à la guerre militaire, sous les formes de cette concurrence où le capital et la spéculation sont forcément maîtres du travail pauvre ; la guerre industrielle tendait à constituer et chaque jour constituait de fait, par ses conquêtes, un nouveau servage : non plus **le servage personnel et direct**, mais le **servage indirect et collectif**, la domination, en masse, de la classe des possesseurs des capitaux, des machines et des instruments de travail, sur les classes deshérités.

Les Prolétaires des villes et des campagnes, en effet, **pris collectivement**, sont sous la dépendance absolue de la classe qui détient les instruments de travail.

VICTOR CONSIDERANT

Ce grand fait économique et politique se traduit par cette formule de la vie pratique : « **Pour avoir de quoi manger, tout prolétaire est obligé de trouver un maître....** » (Je sais bien que vous dites aujourd'hui **patron** ; mais, dans sa naïveté crue, la langue s'obstine à dire **maître**, et elle aura raison jusqu'au Nouvel Ordre, c'est-à-dire jusqu'à ce que les conditions économiques de l'Ordre féodal actuel, de la **Féodalité financière, industrielle et commerciale**, dans lequel nous vivons, aient fait place à d'autres.)

Dès le commencement du siècle, donc, il s'était trouvé des penseurs qui avaient compris que la Révolution n'était pas accomplie par l'affranchissement **politique** des fils aînés du travail, des fils aînés de la science et de l'industrie par le dogme métaphysique de l'égalité devant la loi et par la liberté pure et simple, c'est à dire, par la concurrence, par la lutte entre les classes armées et les classes désarmées, entre le capital, maître absolu de tout et le travail nu et esclave du besoin quotidien.

Ils avaient plus ou moins nettement compris, ces grands penseurs :

Que l'ancienne Société féodale avait été organisée par la guerre et pour la guerre.

Bibliothèque Les Passerelles du Temps - Lyon 20

Que la nouvelle société devait être organisée par le travail et par la paix pour le travail et pour la paix.

Que le guerre industrielle en permanence sur le champ de bataille de la production et de la distribution, n'y pouvait produire que les résultats de la guerre, c'est-à-dire : 1° *économiquement*, la permanence des chocs, des déperditions, des désastres ; l'absorption de la plus grande somme des forces vives et productives, par une lutte acharnée, incessante démoralisatrice et ruineuse ; (Résultat : progrès de la fourberie industrielle et commerciale, maintien de l'Indigence) ; 2° *Politiquement* ; Des vainqueurs et des vaincus, des seigneurs et des serfs, des maîtres et des prolétaires. (Résultats : Oppression des faibles).

Que le problème du temps était, en conséquence, d'affranchir les serfs de l'industrie comme avaient été affranchis les serfs de la conquête ; de donner à tout homme venant au monde et voulant vivre en travaillant, **droit à l'instrument de travail** ; de le soustraire au despotisme fatal, le plus souvent même involontaire, des détenteurs de ces instruments ; de le rendre propriétaire des fruits de son travail ; de créer l'ordre, la coopération, la convergence sur le terrain de l'industrie ; enfin, d'organiser *le Travail et l'Association des forces productives.*

La solution de ce problème qui n'est autre chose que la transformation du **Salariat**, cette dernière forme de l'esclavage, constitue l'accomplissement logique de la Révolution, dont les principes, déposés par le christianisme primitif dans la conscience humaine, ont fait, au dix-huitième siècle, une irrésistible et décisive explosion dans la société civile.

Ce problème, c'est le **problème social.**

VICTOR CONSIDERANT.

LE 21 JANVIER 1793

En ce grand jour où l'on punit un traître,
Est-ce une extase ou le rêve d'un fou ?
Je vois Marat et Babeuf apparaître
La lame au cœur et l'auréole au cou ?
Ah ! dit Marat, monde usé, tu t'affaisses.
Fils des Titans, qu'êtes-vous ? des Bourgeois !!
N'évoquez plus vos morts, tas de Jean-Fesses !
Vous n'avez pas guillotiné vos rois !

Quels rois puissants que ces milliardaires !
Œil de vautour, entrailles de métal,
Ces financiers pesant sur les salaires,
Des vols légaux forment leur capital.

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

Sachez-le bien, typhus et fièvre jaune
Sont des agneaux auprès de ces matois ;
Tas de gogos, Macaire est sur le trône ;
Vous n'avez pas guillotiné vos rois !

La République étant en lumière
Pour éteignoir eut le petit chapeau,
Puis, la légende hébétant la chaumière,
Fit des sauveurs en culotte de peau.
Quatre-vingt-treize aboutit en caserne ;
L'Etat-major se mouche dans les Droits ;
Tas de Chauvins, Capitulard gouverne,
Vous n'avez pas guillotiné vos rois !

Un juste arrêt supprime Louis-Seize,
Plat rejeton de vampire hideux.
On mit le pied sur la triste punaise,
Mais la vermine a des millions d'œufs.
Ils sont éclos, députés, valets, traîtres ;
Leur tribu suce, empeste et fait des lois.
Tas de pouilleux, voyez grouiller vos maîtres ;
Vous n'avez pas guillotiné vos rois !

Interrompant ma vision bizarre,
Science dit : Mes creusets sont plus sûrs,
Que le travail du capital s'empare,
Il dissoudra ses résidus impurs ;
Riches alors de ce qu'on leur dérobe,
Dans l'avenir lumineux que je vois,
Les travailleurs, égaux et rois du Globe,
Ne sauront plus qu'il était d'autres rois !

EUGÈNE POTTIER.

Le Socialisme et les forces morales

En socialisme, comme en philosophie, comme dans toutes les manifestations humaines que comportent des systématisations provisoires, l'ambition des penseurs dignes de ce nom n'est pas d'échafauder une centième théorie ; leur ambition, plus haute, est d'apporter leur contribution à l'œuvre en élaboration.

Bibliothèque Nationale - Les Ressources du Temps - Lyon 2007

Mais les disciples y mettent bon ordre ; ils enferment les nouveaux aperçus entre les quatre murs d'une doctrine en *isme* dont le penseur de leur choix est bon gré, mal gré, l'éponyme et le chef. Pour eux naturellement, toute la vérité et toute la science sont contenues dans la nouvelle formule. En réalité, la vérité ne se laisse pas ainsi capturer, elle la mystérieuse Isis qui au plus fortuné de ses adorateurs ne laisse voir qu'un coin de son voile avant de disparaître à nouveau dans les lointains inaccessibles.

Quant à la science, sans entendre les objurgations des sectaires, elle poursuit sa route en quête de moissons nouvelles et en disant aux myopes qui se croient au sommet :

Marchez, l'humanité ne vit pas d'une idée,
Elle en allume une autre à l'éternel flambeau.

Certes le socialisme moderne, appuyé sur une puissante philosophie de l'histoire, sur une analyse des phénomènes économiques et sur la connaissance des lois générales de l'évolution humaine, peut arborer fièrement les couleurs scientifiques, mais la science sociale proprement dite n'est pas faite, le sera-t-elle jamais ?

B. MALON

Le socialisme c'est : l'Humanité en marche avec ses expériences et ses empirismes ; avec ses programmes arrêtés et ses inspirations soudaines, suivant des pistes découvertes coupées de déviations imprévues, sur une route accidentée et incertaine. Ce qui revient à dire qu'il y a plus d'une issue pour sortir de l'oppressive, cruelle et inique civilisation bourgeoise condamnée par le progrès des consciences et des choses.

Ce qui est vrai c'est que les temps de la justice sont proches.

Il n'est plus besoin, comme au temps de Lassalle, de gravir le sommet de la montagne de la pensée pour voir émerger à l'horizon social les lueurs annonciatrices d'un nouveau cycle dans l'histoire du monde. Déjà c'est l'aube qui blanchit tout un pan du ciel, chassant devant elle les séculaires ténèbres et portant une lumière vengeresse sur le chaos des

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

vieilles réalités sociales, sur tout cet amoncellement d'ignorances et d'iniquités, de souffrances et d'erreurs, qui se manifeste par le désarroi moral, par les servitudes personnelles et collectives de tout genre, par l'état de guerre entre nations et par ce fléau qui les engendre et les couronne : l'exploitation de l'homme par l'homme.

Ce qui est vrai encore, c'est que le champ de bataille est immense et que tous les concours sont nécessaires, car le mal est partout dans les esprits comme dans les faits, dans les mœurs comme dans les lois, dans les usages, dans les institutions. C'est sur la société toute entière qu'il faut agir pour y mettre fin et cela signifie que le socialisme, que résume toutes les novations libératrices et justicières doit revêtir un caractère d'universalité, c'est-à-dire intégral dans ses principes, dans son action et dans ses aspirations.

On ne saurait évidemment comprendre autrement le socialisme lorsque l'on considère qu'il doit répondre à tous les besoins moraux et sociaux à ce moment de l'évolution progressiste où, pour peu que l'élite militante sache donner la poussée révolutionnaire, le développement mental, les maturations historiques et les transformations techniques de la production et de la circulation des richesses ouvrent à la Société moderne, les portes d'or d'une civilisation supérieure.

Car c'est bien de tout cela, d'une rénovation philosophique et sociale qu'il s'agit. Pour un but si vaste, ce n'est pas trop d'ajouter à nos acquisitions présentes, à tous les accroissements de connaissances, à toutes les conquêtes scientifiques de notre temps ; et dans un autre ordre d'idées, ce n'est pas trop d'ajouter à la force insurrectionnelle que dégage l'action formidable et, grandissante du prolétariat organisé des deux mondes toutes les forces intellectuelles, affectives et morales acquises par l'Humanité consciente.

En d'autres termes, toutes les bonnes volontés progressistes, toutes les aspirations généreuses, toutes les activités altruistes doivent être encadrées dans l'activité.

Au reste n'est-ce pas ainsi que les choses se passent ?

« Le socialisme, a dit Emile de Laveleye, dans son livre, « *le Socialisme contemporain*, s'est propagé sous des formes « diverses d'une façon prodigieuse. Sous sa forme violente « il s'empare de l'esprit de presque tous les ouvriers em- « ployés dans l'industrie ; en ce moment même, il envahit les « campagnes ; sous une forme scientifique il transforme « l'économie politique sous la forme du socialisme d'Etat ; « il siège dans les cabinets des pasteurs des églises catholi- « ques et plus encore dans ceux des ministres des divers « cultes protestants. » Sève nouvelle d'un monde en crise de

Source gallica.bnf.fr / Les Passerelles du Temps - Lyon 2

transformation, il vivifie toutes les branches du savoir humain.

Pour qui comprend ainsi les choses, il fait du socialisme, le savant, le penseur qui trouve au fond de ses recherches, de ses méditations sur la nature des choses, le mystère de l'évolution universelle.

Car ce faisant il donne sa démonstration scientifique *à la loi de la solidarité,* qui est à l'ordre moral et social ce que *la loi d'attraction* est à l'ordre physique.

Il fait du socialisme, l'écrivain qui dans le livre, le drame, l'œuvre d'art, ou le journal apothéose les sentiments de justice envers les hommes, de pitié envers les animaux, en un mot de compatissance envers tout ce qui souffre, car tout ce qui développe la bonté est du socialisme.

Il fait du socialisme, le progressiste qui travaille et combat pour la liberté, sous quelque forme politique et sociale qu'elle se présente, car le socialisme tend à délivrer l'être humain, noblement soumis au devoir moral et social de toute servitude, de tout arbitraire.

Il fait encore du socialisme l'altruiste pratique qui passe en faisant le bien ; là, secourant ; ici, consolant ; plus loin, fortifiant ; partout, luttant contre l'égoïsme rapace, ce père de toutes les iniquités et de toutes les misères évitables.

Sentimentalisme, dira-t-on, sentimentalisme, soit. Le sentimentalisme est la plus irrésistible force révolutionnaire qui soit au monde.

L'histoire nous enseigne que rien ne prévaut contre lui et que les causes justes ou injustes qu'il embrasse sont les seules qui triomphent.

Que d'exemples nous pourrions citer ? Nous nous bornerons à un seul, mais décisif :

Il n'est pas besoin de pénétrer bien avant dans la vie intime du XVIIIe siècle pour comprendre que si le philosophisme qu'il arbora contre la vieille oppression monarchique, cléricale et féodale aboutit à l'incomparable libération civile et politique de 1789, c'est que les Encyclopédistes et leurs alliés cultivèrent les sentiments du cœur, en même temps que l'âpre domaine de la connaissance.

On ne le dira jamais assez, ce grand siècle puisa sa force, moins dans ses terribles négations que dans ses admirables générosités.

Il développa, créa presque la sensibilité, inventa le mot *bienfaisance* pour la glorifier, et sa contre-partie, le mot *égoïsme* pour lui donner une acception flétrissante,

Voyez-vous Voltaire sans ses belles campagnes contre les juges-bourreaux qui condamnèrent Calas, Sirven, La Barre, et contre toutes les iniquités de son temps ? Que serait

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

Rousseau sans les sanglots de la *Nouvelle Héloïse*, sans les amplifications sentimentales de *l'Emile ?* Le *Contrat social*, n'aurait pas été le livre de la Révolution française, si son auteur n'avait produit que cette brochure politique de valeur plus que contestable et fourmillante de contradictions meurtrières.

Diderot n'aurait pu soulever les montagnes sans l'attrait de son génie, si ouvert, si expressif et si bon ? D'Alembert ne serait pas si grand sans son affectivité si contenue, mais si vivace. Enfin d'Holbach et Helvétius, sans leur générosité, le bon abbé de Saint-Pierre, sans sa compatissance infinie, auraient-ils si puissamment contribué à l'œuvre émancipatrice ?

Il est dans la nature de l'homme de ne pas se laisser sevrer d'idéal et de ne pouvoir accomplir de grandes actions sans l'impulsion toute puissante des sentiments altruistes. La poétisation de la lutte, la conviction que l'on se voue à quelque chose de supérieur (patrie, liberté, justice sociale) a toujours été la source de l'héroïsme et le chemin de la victoire.

Ce n'est qu'en s'inspirant d'une foi nouvelle, qu'en remplaçant l'atavisme religieux qui est au fond de chacun de nous (aussi matérialistes que nous prétendions l'être) par un vaste et noble idéal humain que l'on accepte de se dévouer jusqu'au sacrifice, jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au martyr à la cause sainte des justices nouvelles.

On a parlé très savamment d'intérêt, bien entendu, de lutte des classes ; de ces mobiles il faut tenir grand compte : mais en se disant bien qu'ils ne sont pas les seuls, j'en atteste le zèle irréductible du militant socialiste qui a conscience de travailler, de souffrir et de combattre pour un grand renouveau du Genre Humain.

Il porte, cet homme de demain, il porte dans son cœur la plaie saignante de la douleur universelle, il sait qu'en nos temps troublés, la seule vie qui vaille la peine d'être vécue est celle de l'homme qui participe au grand-œuvre des novations réparatrices.

Si le découragement et le doute l'effleurent quelquefois, il est vite réconforté, lorsque, plongeant par la pensée dans l'avenir socialiste, dont il est un des humbles ouvriers, il voit en espérance une Humanité majeure s'élevant par la science, la solidarité et la liberté à un plan splendide d'excellence morale, de puissance sur la nature, de bonheur individuel et collectif.

Alors il se dit qu'il vaut la peine de saigner aux ronces du chemin, d'affronter la misère, d'être abreuvé d'outrages, d'être meurtri par la persécution et même de mourir à la

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

peine sur le champ de bataille, dans les prisons ou dans la misère, pour que les félicités qui dorent ses rêves d'avenir, soient bientôt départies aux enfants de la Terre.

B. MALON.

LES TRAVAILLEURS INTELLECTUELS

En régime capitaliste, pour faire de l'art ou de la science sans courir le risque de terminer ses jours à l'hôpital, il faut réaliser l'une ou l'autre de ces deux conditions : avoir des rentes, ou bien faire des travaux et des œuvres qui soient utiles ou agréables à ceux qui en ont. *La concentration des capitaux matériels a pour corollaire la concentration des capitaux intellectuels.* Notre civilisation est une civilisation de minorité. Il faut que des millions de prolétaires entretiennent des milliers de riches, pour que ceux-ci produisent quelques centaines de savants ou d'artistes. La part faite aux exceptions, on peut dire que dans une société capitaliste, pure de tout alliage collectiviste, les productions cérébrales, interdites à la mul itude sans loisirs, sont l'apanage exclusif des bourgeois ou de ceux qui consentent à devenir leurs pensionnaires.

Les résultats de ce monopole sont aussi aisés à prévoir que faciles à constater : peu d'indépendance pour les travailleurs intellectuels, traités par les bourgeois comme jadis les Encyclopédistes par les grands seigneurs ; peu de chances que des individualités supérieures se produisent nombreuses, puisque la sélection s'opère dans un milieu restreint ; peu de chances de survie pour les penseurs dont l'originalité heurte le *misonéïsme,* irrite les préjugés, de ceux que Ibsen appelle « la majorité compacte et libérale. » En revanche, c'est le régime idéal pour les médiocrités de toute espèce, pour les poëtes officiels, les cantatiers patriotiques, les illustrations d'académie ou les lauréats des jeux floraux ou des concours d'économie politique.

Mais pour les pauvres et les fiers, les vrais savants et les véritables poëtes, l'atmosphère capitaliste est à peu près irrespirable. Rien n'est moins vrai que ce mot de Henri Heine « peut être les artistes sont-ils comme les nèfles, qui mûrissent sur la paille. » L'idéal est une fleur qui a ses racines dans les conditions matérielles de l'existence. Un Léon Bloy, mourant de faim, peut avoir des cris de sublime

Bibliothèque - Les Passerelles du Temps - Lyon

révolte, mais il ne saurait atteindre à la sereine beauté des grandes œuvres. On ne saura jamais combien de magnifiques cerveaux, comprimés par la misère aux doigts d'avorteuse, se sont éteints sans avoir rien donné, ou sans avoir donné ce que l'on pouvait en attendre. Peut-être était-ce un homme de génie, ce briquetier qui ne savait pas lire, et dont l'inculte cerveau dépassait en volume celui des Cuvier ou des Schiller ? Si un penseur comme César de Paepe n'avait pas été engrené toute sa vie dans de veules et ingrates besognes, son œuvre, déja si remarquable, ne serait pas fragmentaire et incomplète. Aux épreuves des grands hommes, dont la surhumaine énergie a surmonté tous les obstacles, on peut juger du nombre de ceux qui ont succombé et sont restés en route. Que serait-il advenu d'Auguste Comte, si la générosité de ses amis, des Littré et des Stuart Mill, n'avait soulagé sa détresse ? Richard Wagner aurait-il mené son œuvre à bien, si Louis de Bavière ne l'avait dispensé d'écrire des romances sentimentales et des accompagnements de la *Favorite* pour deux cornets à piston ?

Aujourd'hui cependant, il est beaucoup de savants et d'artistes qui, sans avoir de fortune, parviennent néanmoins à trouver place au soleil et peuvent, en toute sécurité, se donner librement à leurs études ou à leurs rêves ; mais c'est précisément parce que nos sociétés modernes ont cessé d'être exclusivement capitalistes, c'est à la faveur des institutions collectivistes qui sont dès à présent implantées — à l'état sporadique — dans notre régime bourgeois. Les musées, les bibliothèques publiques, les universités, avec leurs instituts et leurs laboratoires, autant de tranquilles retraites, de protectrices alvéoles pour nos poëtes ou nos savants. Au moyen âge, les couvents dans les vallées ombreuses ; maintenant, les services publics dans les grandes villes. Fonctionnaires, le chimiste Pasteur, l'astronome Jean Houzeau, le statisticien Carroll Whright ; fonctionnaires, les trois plus grands économistes de nos jours, Ad. Wagner, professeur à Berlin, Schaeffle, professeur à Tubingue, Émile de Laveleye, professeur à Liège. Fonctionnaire aussi, pour ne citer qu'un seul artiste, le grand peintre et sculpteur belge, Constantin Meunier, directeur de l'Académie de Louvain. S'il n'avait cette modeste place, pourrait-il, sans songer aux concessions imposées par les nécessités de la vente, produire ces œuvres socialistes, belles comme les meilleures pages de Germinal, ces bronzes où le prolétaire apparait formidable, ces toiles héroïques et vengeresses, dont les bourgeois ne voudraient pas, car elles sont poignantes comme le Remords ?

Il est vrai que bien rares encore sont les institutions qui consacrent ainsi le *droit d'asile*, mais elles se multiplieront

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

inévitablement à mesure que la démocratie militante verra grandir son influence, et le temps viendra où il ne sera plus nécessaire d'entretenir gratuitement des rentiers inutiles et oisifs pour donner des loisirs à un Stuart Mill ou un Renan. Artistes et savants n'auront plus besoin d'être rentés pour avoir des moyens d'existence : retranchés dans le domaine collectif, les uns pourront, tranquilles comme des bénédictins dans leur cellule, faire de la théorie pure, pendant que les autres lanceront joyeusement leurs flèches d'or contre les Philistins.

D'autre part, à mesure que l'action des grèves et des lois de fabrique donnera aux ouvriers manuels quelques heures de loisir, les musées, les bibliothèques, les établissements de haut enseignement, concourront de plus en plus, d'une autre manière encore, à exproprier la bourgeoisie de son monopole intellectuel. Voyez ce qui se passe dès à présent en Angleterre : les trois-huit sont presque un fait accompli et les ouvriers commencent à n'être plus seulement des machines vivantes ; ils visitent les musées, fréquentent les bibliothèques, s'intéressent aux questions les plus ardues. L'enseignement supérieur se transforme, les universités se déplacent, une véritable armée de professeurs se répand dans les centres industriels. Une brochure qui vient de paraître, sur les *Universités itinérantes* nous apprend en effet, que les institutions de haut enseignement du Royaume Uni — Oxford, Cambridge et Londres — envoyent chaque année, dans toutes les villes qui en font la demande, les meilleurs de leurs professeurs. Ces missionnaires d'un nouveau genre sont payés par ceux-mêmes à qui ils apportent la bonne parole. L'année dernière, plus de 250.000 personnes se sont cotisées pour organiser un cours, et ce chiffre comprend une très forte proportion d'ouvriers manuels.

Des tisserands de Manchester, des mineurs de Durham, des métallurgistes du nord de l'Angleterre suivent en foule des cours de mathématiques, de chimie, d'histoire, d'économie sociale. Dans certains districts, où les ouvriers sont trop pauvres pour payer la cotisation réglementaire, ou bien demeurent trop loin de la ville où les cours se donnent, ils délèguent deux ou trois de leurs camarades, chargés de prendre des notes et de reproduire ensuite aussi fidèlement que possible les leçons qu'on leur a données.

En présence de pareils faits, est-il possible de prétendre — et c'est l'argument favori de bien des docteurs ès sciences sociales — que le maintien du régime capitaliste soit indispensable à la conservation et au développement de la vie intellectuelle ! Ne voit-on pas au contraire, que dans une société collectiviste, rien ne serait plus facile que de créer

Bibliothèque - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

des loisirs aux artistes et aux savants, soit en leur accordant des primes collectives, soit en leur assignant des fonctions peu absorbantes ? Que, bien plus, il n'est pas téméraire de prévoir que le jour viendra où tout le monde aura du temps de reste pour se livrer à des travaux intellectuels, où l'on verra — comme dans *News from nowhere* de Morris — des tisserands économistes, des fileurs mathématiciens, des historiens balayeurs de rue, et qui sait ? peut-être même des poëtes qui consentiraient à faire la vidange, parce que les travaux répugnants seraient les moins prolongés : besogner une heure à la ferme des boues et rêver le reste du temps au coin du feu ou au grand soleil, cela ne vaudrait-il pas mieux pour un artiste que d'être condamné, pour vivre, à gratter interminablement du papier dans un ministère ou dans les bureaux de rédaction d'un journal quotidien !

Mais revenons à la réalité présente, à ce qui peut être fait immédiatement. Partout où il y a des Universités libres, on trouverait des professeurs tout disposés à imiter l'exemple de leurs collègues d'Angleterre. Ne se trouvera-t-il pas, d'autre part, des organisations ouvrières assez préoccupées des besoins intellectuels de leurs membres, pour faire appel à ces missionnaires et acclimater sur le continent les Universités itinérantes ? Pour ce qui est de notre Belgique, il y a une grande association coopérative, le *Progrès* de Jolimont (Hainaut) qui serait, mieux que toute autre, en mesure de prendre la tête de ce mouvement : les ouvriers du Centre ont plus de loisirs que les autres ; leurs ressources sont considérables ; leur association possède la magnifique bibliothèque de César de Paepe et Jolimont est assez près de Bruxelles pour que des professeurs de l'Université libre puissent s'y rendre sans difficulté. Aussi avons-nous la conviction que l'expérience ne tardera pas à être tentée et qu'elle donnera les résultats les plus brillants.

EMILE VANDERVELDE.

DEUX MOTS DE THÉORIE

Combien de fois n'avez-vous pas entendu, n'entendez-vous pas encore opposer *démocratie* et *aristocratie*, *socialisme* et *individualisme* !

N'en déplaise aux esprits simplistes (on eut dit jadis étroits)

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

l'avenir est dans la conciliation de plus en plus scientifique, de plus en plus parfaite, de ces extrêmes.

Les partisans de l'aristocratie constatent, ce qui est vrai, que les hommes sont inégaux *en fait*. Et il est trop évident qu'ils n'ont pas tous même taille, même vigueur, mêmes capacités.

Les partisans de la démocratie allèguent ce qui n'est pas moins vrai, que les hommes sont égaux *en droit*. Par cela seul que chacun d'eux est une personne, il y a entre eux équivalence. C'est le fondement même du suffrage universel.

Il semble ainsi que l'opposition soit irréductible ; mais regardez de plus près.

La démocratie veut que les fonctions publiques soient accessibles au fils d'un paysan ou d'un ouvrier aussi bien qu'au fils d'un banquier ou d'un marquis. Elle exige, en théorie du moins, que la place de chaque citoyen dans la société soit proportionnée à son mérite. Elle a pour principe que l'intelligence, la moralité, le travail sont les seuls titres valables aux honneurs et aux chargés. Or qu'est-ce que ce principe, sinon un principe aristocratique que l'on peut ainsi formuler : — Les plus hautes situations aux meilleurs. — Seulement il entraîne le remplacement de l'aristocratie fausse, factice, convenue, celle qui s'hérite, celle qui se fonde sur des aïeux ou sur des écus, par l'aristocratie véritable, naturelle, qui est personnelle et viagère.

La démocratie aboutit à cette conséquence qu'elle comprend et comprendra de mieux en mieux : à savoir qu'elle doit assurer à tous les membres de la société des chances aussi égales que possible de se développer *intégralement*. Or, les aptitudes des hommes n'étant pas identiques, un développement *intégral* est pour eux nécessairement un développement *inégal*. Il y aura toujours des hommes plus capables que d'autres d'être savants, artistes, écrivains, inventeurs. Tous les passagers du navire ne pourront jamais être capitaines. De la sorte, dans l'état social le plus démocratique l'inégalité et la diversité naturelles ne peuvent jamais manquer d'avoir pour reflets une inégalité et une diversité de fonctions Cela revient à dire que la démocratie implique l'existence de l'aristocratie, mais encore une fois d'une aristocratie qui sera légitime, parce qu'elle ne devra qu'à sa valeur propre une supériorité réelle et passagère.

On peut dire encore davantage : La démocratie ne tend pas seulement à rendre à l'aristocratie vraie sa place et son rôle usurpés par l'autre ; elle tend aussi à l'étendre, à la généraliser. En mettant une instruction complète à la portée de tous les enfants, elle fait porter la sélection, non plus sur un petit nombre de privilégiés, mais sur l'ensemble d'une génération, en même temps qu'elle offre aux mieux doués les moyens de sortir de pair, elle relève le niveau général, elle crée un public plus capable d'apprécier le talent, elle permet ainsi à l'humanité de porter toutes ses fleurs et tous ses fruits. On dit parfois aux démocrates : Fi donc ! Vous voulez le gouvernement de la populace, » — Non, peuvent-ils répondre, car nous voulons

Numérisation : Les Passerelles du Temps - Lyon

qu'il n'y ait plus de populace. — On ne saurait être plus aristocrate.

. . . . . .

L'opposition qu'on établit entre socialisme et individualisme n'est pas moins superficielle.

Un homme quelconque est à la fois de naissance, individu et membre d'une société.

Il a par la force des choses une personnalité distincte, mais aussi une solidarité plus ou moins étroite avec la famille, la nation, la race à laquelle il appartient.

Par suite, en tout temps et en tout pays tout homme garde en propre certains droits et se reconnait certains devoirs envers la société dont il fait partie.

Or que font les socialistes ? Demandent-ils qu'on supprime la part réservée à l'individu pour livrer tout à la communauté ? Point du tout.

Ils prétendent seulement qu'on a laissé à l'individu des choses qui doivent revenir à l'État et réciproquement. C'est cette mauvaise distribution qu'ils désirent changer.

S'agit-il de choses d'ordre matériel, comme la propriété de la terre, des canaux, des mines, des chemins de fer, comme la production et la répartition de la richesse, ils veulent que tout cela soit possédé, exploité, administré à frais et bénéfices communs, de façon que l'intérêt privé se confonde avec l'intérêt général, de façon aussi que le travail et les jouissances soient également partagés.

S'agit-il de choses d'ordre moral comme la religion, la philosophie, l'art, la science, ils contestent à l'État le pouvoir qu'il s'arroge de patroner certaines doctrines, d'accorder ou de refuser l'estampille officielle à telle ou telle théorie.

Ils sont sur ce point plus individualistes que la plupart des gouvernements actuels.

Ils le sont en matière politique, quand ils demandent pleine liberté de presse, de réunion, d'association.

Ils le sont encore, même quand ils réclament l'intervention de la loi pour égaliser les conditions sociales. Leur but est en effet de rendre l'individu plus libre, d'émanciper l'homme de l'homme, de ne plus permettre qu'à l'avenir des riches exercent sur des pauvres un pouvoir oppresseur, en achetant le vote d'un électeur, la plume d'un journaliste, la beauté d'une jeune fille, etc.

Cela n'empêchera pas des naïfs et des habiles de répéter demain que les socialistes ne laissent aucune place à la liberté individuelle et que les démocrates sont les ennemis nés de toute aristocratie !

GEORGES RENARD.

Droit numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

AUX LOUPS

Avec sa neige froide et blanche,
La terre est d'un pâle de mort ;
Le loup, tortillant de la hanche
Fait la chasse au gibier qui dort.
Vite, un bon feu de paille,
Ou gare à la volaille !...

Eh ! oh ! eh ! les gens de chez nous !
Aux loups ! aux loups !...

Nous sommes sous la République,
Mais tout est encore à changer.
On fait beaucoup de politique
Et nous n'avons pas à manger...
Tout ça, c'est pas nature
Et le peuple murmure !...

Eh ! oh ! eh ! les gens de chez nous !
Aux loups ! aux loups !...

Plus de piquette dans la cruche,
Plus de laine pour les fuseaux,
Plus de chansons pour les berceaux.
Si triste est la demeure
Que la marmaille en pleure !

Eh ! oh ! eh ! les gens de chez nous !
Aux loups ! aux loups !...

Il faut payer l'air qu'on respire,
Payer, payer, toujours payer !
On gruge, comme sous l'empire,
Le paysan et l'ouvrier...
Et, quand l'ouvrage manque
C'est du plomb qu'on nous flanque !

Eh ! oh ! eh ! les gens de chez nous !
Aux loups ! aux loups !...

La haute clique fraternise
On conspire au Palais-Bourbon
Et le peuple qu'on tyrannise
Sert encor de chair-à-canon !
Nous pleurons la misère,
Et l'on parle de guerre !...

Eh ! oh ! eh ! les gens de chez nous !
Aux loups ! aux loups !...

Digitalisation numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

Il est visible que les traîtres,
Qui pressurent les pauvres gens,
Nous préparent de nouveaux maîtres
Pour nous reculer de cent ans...
On bat la générale !...
Vive la Sociale !

Eh ! oh ! eh ! les gens de chez nous !
Aux loups ! aux loups !...

J.-B. CLÉMENT.

UN DANGER

Je viens de lire ou plutôt de parcourir, tant à force d'être agaçante la lecture de telles élucubrations est impossible du premier coup, le manifeste, l'appel, le programme, que, sous les auspices de M. Paul Desjardins, publie dans la *Revue bleue* du 13 août « l'union active », « du lien social », « l'ordre laïque » « de l'harmonie sociale » « la ligue des hommes de foi pratique » et de « haut spiritualisme » qui se propoposent « sans ironie » et « sans sourire », « d'enseigner la perpétuité nécessaire de la souffrance » de combattre « la basse espérance » « d'un bonheur tout fait » et prétendent « substituer partout la charité et la justice ».

Comme après une si fâcheuse rencontre on rebrousse chemin avec plaisir, dans le menu numéro de revue, vers le pot de réséda de Gyp ! Combien même Paulette et son interprète, nous semblent de littérature plus saine et tout simplement que ce n'est pas « sans ironie ni sourire », qu'en nous amusant, elles nous montrent les mœurs artificielles et déséquilibrées de leur monde « fin de société ».

Au fond nous sommes assez insensibles à ces variations cafardes ; et s'être formé une brigade de plus dans l'armée mystique, nous n'en sommes guère émus. Il nous importe peu que le nouvel émule du maréchal Booth, du marquis de Vogué et tant d'autres sàrs, symbolistes, décadents, spiritistes et somnambules arrache à ses copains en fumisterie philanthropique et religieuse ou aux bandes cléricales, plus ou moins de recrues.

Tant que l'ennemi se contente de défaire, refaire ou modifier ses groupements, de quintessencier ses absurdités économiques, morales ou esthétiques nous ressentons l'écœurement d'un tel spectacle, mais nous nous consolons en y voyant la marque certaine de la décomposition et d'une mort

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France, Les Passionnés du Temps - Lyon

prochaine. C'est la désintégration, le dénombrement de la puissance, de l'obstacle, encore formidable, s'il restait incohérent, d'un passé de préjugé d'ignorance, et de religion. Sur le fumier capitaliste tout se corrompt et pourrit irrésistiblement.

Un danger, cependant, est apparu et ce serait folie d'y fermer les yeux. Ces réformateurs des antiques religions auteurs de neo-christianismes variés ou tourneurs de tables et évocateurs d'esprits ont l'ambition d'aider ou supplanter la roublardise cléricale et, tant leur illusion est grande, grande comme leur sottise, ils se font forts d'aborder le socialisme dont ils empruntent le nom pour en mieux supprimer l'existence.

C'est un nouvel aspect de la lutte continue, perpétuelle, de l'obscurantisme et du progrès de la religion et de la libre-pensée, du spiritualisme et du matérialisme, de la réaction et de la révolution de l'homme asservi à ses maîtres.

E. VAILLANT

Le résultat ne peut être douteux. L'histoire en est le témoin et le prophète certain. L'homme éliminera le dieu comme le maître, le spiritualisme comme le capitalisme et se libérera. Au prix de combien de luttes et d'efforts ! Et combien de faux pas avant d'arriver au but, avant d'entrer dans cette voie plus sûre où sa volonté intelligente reste facteur principal de son sort !

Le moindre de ces faux pas a des conséquences désastreuses pour toute une génération ; et au sortir de la récente expérience du boulangisme dont nous sommes et resterons longtemps encore tout meurtris, nous avons tout lieu de nous garer contre les plus improbables écarts du simplisme populaire.

Qui aurait pu nous faire croire que vingt ans seulement après l'empire, il suffirait de filouteries, impostures et scélératesses opportunistes pour jeter en haine d'un parlementarisme impuissant et décevant une partie de la population

Source gallica.bnf.fr / Les Passerelles du Temps - Lyon

dans les bras du césarisme, pour pousser jusqu'à la trahison des hommes qu'on eut jugés plus intelligents et honnêtes ? Sourde à notre appel socialiste la nation ne savait qu'osciller d'une négation à une autre et pour éviter pis, retombait de chute en chute dans le marais opportuniste, où, encore aujourd'hui elle se vautre et patauge.

Il ne faut pas que pour éviter les Booth, Vogué, Desjardins, Péladan, Morès et consorts elle retourne à son vomissement clérical, elle embrasse le Pape et l'Eglise.

Dans ces derniers temps, et pour cause, la critique socialiste a été toute économique, L'action du prolétariat ne pouvait échapper aux influences de l'intrigue, ne pouvait être déterminée et devenir certaine qu'à la condition qu'il connut les origines et les raisons de son oppression et de sa misère, qu'il sut pourquoi et comment son émancipation était liée à la destruction du régime capitaliste, à l'abolition définitive des privilèges et des classes, à la création de la propriété sociale des moyens de production substituée à leur appropriation individuelle. A cette condition seulement, il pouvait organiser sa lutte de classe, opprimée, dépouillée, asservie contre la classe capitaliste et les diverses parties entre lesquelles elle se divise.

Dans cette étude, dans cette critique, le socialisme a souvent paru se limiter à ces considérations, à ces conclusions essentielles et parfois il a pu sembler, à tort, qu'il n'envisageât le monde qu'à travers une vitre d'atelier.

Il valait mieux tomber en cet excès, qu'en tout autre : car il est bien évident qu'avec le capitaliste tombent ses auxiliaires, le prêtre et le gendarme, et avec eux, avec les cultes, avec les formes religieuses disparaissant, est atteinte et tarie, plus qu'on ne le suppose, la source, jusqu'ici inépuisable des erreurs et des maux de l'humanité, la superstition spiritualiste. L'homme est libre comme le travailleur et le citoyen.

En attendant, par toutes les superstitions et religions dérivées, par toutes les réactions éducatives, par la propagande et par l'action cléricale, elle disciplinait les forces de résistance de la bourgeoisie, envahissait l'enseignement secondaire et supérieur, disputait à l'enseignement laïque et faussé de l'opportunisme, les écoles primaires, et faisait le siège de la masse populaire, que par ses escobarderies nouvelles, son socialisme d'emprunt, elle espère détourner et conquérir à ses fins.

Ce n'est pas là une tentative négligeable et ce n'est pas indirectement seulement qu'il faut la combattre. C'est directement et de toutes nos forces, sans compromission d'aucune sorte. Les de Morès nous sont autant odieux par leurs mamours socialistes que par leurs fusillades versaillaises, et

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

le religionisme des de Vogué et des de Morès ne nous répugne pas moins que leur orléanisme ou leur césarisme. Nous avons aussi horreur de l'auteur sémitiste que du sémitisme. L'un porte et vaut l'autre. Et si un parti pris se pouvait former une excuse, s'il en pouvait donner une, se nommerait Drumont.

La Révolution doit frapper l'ennemi de toutes ses armes et dans toutes les directions où il se présente. Rien de ce qui se passe dans cette société dont elle doit transformer les éléments pour engendrer la société nouvelle ne lui est indifférent.

La décomposition de la société capitaliste et la naissance de la société nouvelle se produisent sous deux influences qui loin de s'exclure se pénétrant et complétant de plus en plus feront le jour où elles seront unifiées, la vie du parti socialiste, sortant par une formation supérieure et par une éclosion progressive dans sa grandeur et sa force de l'action ouvrière et socialiste et des divers partis ouvriers actuels. Ces deux influences résultent de l'action du socialisme et du prolétariat militant d'une part et du progrès démocratique populaire d'autre part où la poussée historique et la force des choses jouent encore le principal rôle que la société ne saura conquérir.

Aussi devons-nous dans les divers modes de l'activité nationale où notre participation est si faible alors que nous ne pouvons davantage, au moins formuler la critique, indiquer la solution socialiste. Ce qui se passe dans l'enseignement supérieur, par exemple n'a pas de moindres conséquences sociales que ce qui se fait dans les écoles primaires. Il a, il peut avoir pour l'émancipation intellectuelle de l'homme des effets plus considérables. Il faut non le négliger, mais le gagner aux idées nouvelles, au peuple.

Or il est tout le contraire, le plus souvent de ce que nous le voulons. Il ne semble exister que pour le service de privilège de la classe régnante. C'est comme l'Eglise une nouvelle chaire de prédication spiritualiste. C'est avec peine que les idées modernes émancipatrices y ont pénétré quelque peu et elles y sont tenues comme en quarantaine.

On a peine à se figurer le peu de liberté, même de la critique littéraire, moins libre devant l'hypocrisie dominante que Molière devant Louis XIV. Cette époque de jésuitisme bourgeois se fera l'écho de dire ce qu'il pense ou ce qu'il faudrait penser de Voltaire alors qu'il sait que tel de ses collègues ne se pousse en faveur gouvernementale et mondaine que par ses éreintements-réclames de la vérité historique et de la Révolution ; et à part de trop rares exceptions ailleurs, ce n'est guère que dans les cours d'enseignement populaire supérieur

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

de la ville de Paris trop peu nombreux et trop peu connus qu'on peut espérer une libre parole et que le public peut chercher les idées générales et de méthode qui sont le premier besoin du temps présent.

Il importe et il faut en effet que toutes les énergies et toutes les bonnes volontés se rallient dans le socialisme pour la marche en avant pour le salut social. A tous nous ne pouvons demander le même effort mais que chacun porte le sien au point d'application de ses vœux, de ses préoccupations et ses études.

Tandis que l'armée prolétaire socialiste donne l'assaut à la société capitaliste, que le socialisme révolutionnaire attaque toutes les réactions, que toutes les énergies intellectuelles des prolétaires de l'enseignement et des carrières dites libérales, qui n'ont pas lié leur sort à celui du capitalisme, qui ont comme les prolétaires industriels intérêt à sa chute fassent front contre les coalisés de la croisade des religions anciennes et superstitions nouvelles. L'infâme que les Voltairiens du siècle dernier et les encyclopédistes voulaient écraser, revit transformé plein de plus de pestilence, mais mieux comme plus facile à frapper et écraser.

Aux lumières Darwiniennes éclairant d'une lueur nouvelle les rapports de l'individu et de l'espèce, aussi dans l'humanité, et la part qui leur revient dans la formation, le progrès des idées et de la connaissance, la contradiction apparente seulement, de l'idéalisme et du matérialisme disparait. Les amusettes d'autrefois ne sont donc plus de raison. Idéalistes et matérialistes réunis dans la conception de l'évolution transformiste du monde, dans le matérialisme moderne, doivent à coups redoublés démolir l'abject dualisme spiritualiste. Ils n'ont besoin que d'un peu plus de cœur pour la lutte commune contre l'erreur fondamentale génératrice de toutes les erreurs, de toutes les misères intellectuelles, morales et matérielles. Les fervents de la libre-pensée au lieu de mettre en bocal les détritus des religions révélées comme des contre-reliques pour les contre-rites, d'une contre-religion, ont partout à répandre et expliquer l'idée matérialiste socialiste, à dévoiler en tout temps que la conspiration cléricale, les jongleries nouvelles, plus ineptes que celles de l'Eglise et où, à l'ébahissement de trop d'imbéciles, des charlatans qui se disent inspirés ou savants, continuent à séparer âme et corps, force et matière, organe et fonction, et mettent la sensibilité en bouteille.

Enfin les socialistes révolutionnaires, soldats du socialisme militant, marchant à son avant-garde et armés contre tous les ennemis de la Révolution ne doivent pas oublier dans la lutte contre le capitalisme et la réaction que des

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de Lyon - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

Tartuffes masqués les guettent et font presque dans leur ombre, dont ils doivent être chassés, une propagande qu'ils disent parallèle et qui est la plus dangereuse des œuvres réactionnaires.

Quand le socialisme révolutionnaire ayant fait place nette, se sera pour tous mieux défini dans la vérité et la netteté de son action il aura non seulement fait son devoir d'honneur et de propagande, affirmé son action morale, gagné et mérité la confiance du prolétariat et le concours de toutes les sincérités, de toutes les bonnes volontés, il aura de plus conjuré une intrigue menaçante, un danger réel.

ÉDOUARD VAILLANT.

SANS TRAVAIL

Lorsqu'ils eurent assisté au chargement de leurs colis sur le fiacre qu'avait hélé un employé du chemin de fer du Nord, M. et Mme Vercolier, anciens papetiers, fournitures de bureaux, s'entassèrent péniblement dans la voiture.

Ils étaient puissants tous les deux, de corpulence et de santé pareilles, et sous leur respectable poids, les ressorts gémirent.

M. Vercolier approchait de la soixantaine.

Gras, rose et pansu, le bourrelet d'une nuque envahissante l'obligeait à échancrer ses cols par derrière ; de courts et blancs favoris dessinaient une bordure au parterre de son teint, et sur ses cuisses, en fûts de colonne, des mains de prélat s'embellissaient de bijouterie.

Mme Vercolier, petite et drue, dans la touchante expansion du dévouement conjugal, n'avait point épousé qu'une vie, des goûts et des habitudes. On sentait encore, en sa rotondité, la constante émulation de l'ancienne maigre, triomphant sur le tard d'une constitution réfractaire à l'embonpoint.

L'un et l'autre respiraient la satisfaction d'une villégiature dont les fatigues évitées du voyage, n'entamaient point le bénéfice. Ils se sourirent, confits dans les béatitudes du retour, puis M. Vercolier ayant tiré d'un porte-cigares en écaille le tronc d'un jeune arbre, l'alluma et daigna jeter enfin son adresse au commissionnaire qui la répéta au cocher :

— Avenue de Chatillon, à Montrouge.

Le cocher s'effara, induit par la longueur de la course et le

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

marasme des tarifs, à chercher de perfides compensations dans le choix d'un itinéraire accidenté, dommageable aux bagages, sinon aux voyageurs protégés contre les cahots par la générosité de leurs remblais.

Mais il fut distrait de ce malveillant dessein par le trot parallèle d'un pauvre diable encore jeune, et dont la cotte et le pantalon bleus, avec soin rapiéciés, annonçaient moins le vagabond que l'ouvrier disputant à la gêne et aux privations ce qui lui reste d'énergie et de force.

Il allait... réglant son allure sur celle du cheval, trottant avec lui, galopant quand il galopait, profitant des à-coups qu'amenaient un encombrement, un passage difficile, pour reprendre haleine.

Si quelque obstacle le séparait momentanément du fiacre, il ne le perdait pas de vue pour cela, le reconnaissait de loin aux colis qui le couronnaient... Et son remerciement, pour sobre et silencieux qu'il était, n'encourageait pas moins, parfois, un ralentissement qui lui permettait de se maintenir à hauteur de la voiture.

Le cocher, en effet, ne paraissait pas demander mieux que de coopérer, par sa complaisance, des repos habilement ménagés, à la charité du bourgeois. Charité ? Non ; — juste rémunération des services rendus. Cet inconnu sans travail, était évidemment trop fier pour tendre la main. L'épaule soit...

L'émule du bon cocher socialiste Moore, avait tout de suite discerné le suiveur par nécessité du suiveur de profession, lequel s'informe du chemin à parcourir avant de risquer la course, et il s'intéressait à l'imprudent assez novice pour négliger cette précaution ou vraiment trop besogneux pour s'y arrêter.

— Mâtin ! v'là dix sous qui seront bien gagnés !

Dodelinant de la tête, le bonhomme imaginait un de ces mille drames du chômage et de la faim : l'atelier fermé, l'embauchage difficile ailleurs, les ressources taries, la femme et les petits rôdant comme des loups autour de la table aride...

— Misère... et compagnie !

L'ouvrier, cependant, coudes au corps, bouche close, s'étant rapproché d'une portière, prêtait aux voyageurs une compassion que ne démentait pas la sincérité de leurs visages. Mais Mme Vercolier l'aperçut et, pelotonnée, avec un soupçon d'effroi dans la voix :

— Que nous veut donc cet homme ? s'écria-t-elle.

M. Vercolier qui croyait comprendre, lui, l'insistance du suiveur, rassura tout ensemble, d'un sourire partagé, l'épouse inquiète et le hère aux abois.

Bibliothèque - Les Passerelles du Temps - Lyon

— Ce qu'il veut, je le sais bien moi. Il l'aura, là... c'est convenu.

Tourné ensuite vers sa digne compagne, il donna une parole d'attendrissement à l'adversité des humbles qui ne mesurent pas la récompense aux efforts dépensés. Était-il possible de s'exténuer pour si peu !

— Il y a bien de la misère à Paris, prononça sentencieusement Mme Vercolier.

Et le couple se renfonça dans le fiacre, tandis que l'ouvrier, tranquillisé, monnayait déjà l'engageant sourire du bon monsieur, en évaluait le profit, en tenant compte du nombre des colis, de leur poids approximatif. « Dix sous, oui, cela ne valait pas moins... »

Cette distraction le mena, toujours courant, jusqu'au Chatelet. Il y eût quelques instants de répit, à la faveur d'un embarras de voitures auquel son complice, le cocher, sut adroitement participer. Il souffla, s'épongea le cou... Sur sa cotte légère, la place des omoplates s'indiquait en tâches humides... Il détala pourtant avec entrain.

— Je me referai à la montée du boulevard St-Michel, pensait-il. Rude aux attelages, elle est comparativement douce aux piétons. Ce sera comme qui dirait une halte, sans ses inconvénients. Je me délasserai et ne me refroidirai pas.

M. et Mme Vercolier, cependant, causaient.

Aimable entretien !

A reprendre possession des différents aspects d'un quartier familier, leurs habitudes se réveillaient et de vieux souvenirs reconquéraient gaillardement leur esprit sur les fraîches impressions du dernier voyage. D'heureuses dates voguaient sur le lac de leur vie. Le sentiment de leur bonheur se retrempait dans sa fidélité Ils en étaient réduits à voyager deux ou trois mois tous les ans, pour se donner les émotions si fragiles du retour, les seules qu'ils eussent jamais connues !

Ils se contemplèrent longuement, rapportant à soi-même, réciproquement, une reconnaissance éparse dont la distribution, hors d'eux, leur semblait impraticable. Et comme une ombre, soudain, passait devant la portière :

— Le vilain homme est donc toujours-là ? demanda Mme Vercolier effarouchée.

M. Vercolier se pencha, et, en voyant le suiveur, éloigné de quelques pas un peu confus de son audace, souligna le geste qui pardonnait, d'un petit signe d'intelligence : « Mais non, il a une bonne figure. Allons ! allons ! il ne l'aura pas volé !

Et M. Vercolier, avant de se rejeter au fond du fiacre, tirant de son énorme cigare une magnanime bouffée, l'envoya

Numérisé par Les Passerelles du Temps - Lyon

au suiveur, la lui dédia pour le faire attendre : tels les soupiraux de restaurants procurent du moins aux goussets plats le bienfait de leur odeur.

L'homme ne perdit rien de la délectable fumée, murmura :

— Cristi ! Le gros père déguste un fameux cigare !

Une allégresse subite lui donnait des ailes. Il se sentait remarqué, apprécié, accepté... Il n'obligerait ni un indifférent ni un ingrat. On lui rendait la tâche difficile. Sans doute, approfondir cette tolérance, c'était en contester l'ampleur. Le bourgeois n'eut été irréprochable que s'il avait abrégé la course du pauvre en rétribuant, par avance, un office qu'il eût ensuite décliné. Mais l'ouvrier répudiait l'aumône banale ainsi déguisée, restait en communion de jugement avec le couple respectueux de l'argent « honnètement gagné. » Il suffisait au suiveur qu'on lui eût fait comprendre, oh ! bien délicatement ! qu'il était agréé.

Aussi comme elle lui parut clémente, point ardue, la côte du Musée de Cluny au Luxembourg ! Une insolite gaieté l'envahissait. Il en oubliait la fatigue, la sueur qui plaquait ses vètemeuts sur ses épaules, les tiraillements d'estomac significatifs... La lenteur du fiacre surtout le réjouissait. Il remerciait la Vie d'avoir fait les voyageurs si gros, si lourds, si bien nourris. Car c'est à leur poids imposant qu'il avait dû, autant qu'aux prévenances du cocher, de pouvoir rivaliser avec le cheval.

Plus fréquemment, à présent, M. et Mme Vercolier encadraient dans la portière leurs faces roses, larges, placides, posaient d'affectueux regards sur les choses qu'ils s'étonnaient, ainsi que des enfants, de ne point trouver changées. La notion du temps écoulé, de la longue absence, leur revenait en surprises, en menues joies desquelles l'ouvrier inféra raisonnablement qu'ils touchaient au terme de la course.

Il était temps. On eût dit que le malheureux sortait du bain, tant il ruisselait, fumait, — ni plus ni moins que le cheval. Les petites tâches des épaules, de la largeur d'une pièce de cent sous, d'abord, s'étaient étendues, couvraient le dos. Les lèvres palies, se tuméfiaient ; les jambes raidies de l'homme et de la bête flageolaient.

Mais bah ! On était arrivé, le fiacre s'arrêtait...

M. Vercolier en descendit péniblement, offrit la main à sa femme qui resta un moment engagée dans l'ouverture, incapable de sortir ou de rentrer. Tous deux pourtant finirent par fouler le trottoir.

Alors le suiveur s'avança...

M. Vercolier le vit venir, s'exclama, se rappelant tout-à-coup la route faite ensemble, la voiture escortée, les apparitions à la portière. Il eût un mouvement d'acquiescement :

Rapport numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

« Comment donc ! Trop naturel !... »

Et retirant de sa bouche le cigare aux trois quarts fumé :

— Tenez, mon brave, dit-il, en le tendant à l'ouvrier. Il y a assez longtemps que vous l'attendez.

L'autre s'empourpra et verdit tour à tour, muet de stupeur. Déjà un zélé concierge, le bousculant, s'empressait, déchargeait les colis...

Alors l'homme se recula. Et mâchant le tronçon de cigare, comme du temps qu'on déchirait la cartouche, les yeux sur la maison où le couple avait disparu, il la regarda, il la regarda insatiablement — pour la reconnaître.

LUCIEN DESCAVES.

DÉMOCRITE

d'après Lucrèce

Rions, c'est encore ce qu'il y a de mieux au fond de toute philosophie.

Qu'Héraclite se désespère. Que Zénon jette au caveau sa misanthropie et fasse tourner ses victimes au suicide. Que la science ôte la poésie des choses en les analysant. Que le monde soit jeune ou vieux, qu'au fond la mort, l'éternelle rieuse, atteigne dans sa ronde tout ce qui se meut, grands et petits, rois et sujets, maîtres et esclaves. Qu'importe à nous ! Qu'importe à moi !

Je n'y puis rien faire. Je n'ajouterai pas une seconde à ma vie. Et pourquoi en face de cette impuissance bien constatée, ne chercherai-je pas les joies qui me conviennent, les plaisirs qui me charment, le bonheur.

Je déteste les ombres ; j'aime la pleine lumière ; j'adore le soleil, et jusque dans la nuit je recherche le rayon qui me rappelle le jour et ses clartés.

Il sera temps de dormir quand ma chair calcinée ou putréfiée sera quelque part dans l'urne au fumier, quand mes os, *phosphate de chaux,* dit le chimiste qui s'y connaît, pulvérisés par l'accident qui est en tout et partout se mêleront aux os du César avec lequel Shakespeare bouche les trous de muraille.

Puisque je vis, vivons.

Mais est-ce vivre que souffrir ? Est-ce vivre que d'avoir faim, soif, froid, trop chaud ? Est-ce vivre que de courber

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France - Les Passerelles du Temps - Lyon

le front sous tous les despotismes ? Est-ce vivre que de patauger dans la fange humaine qui enlise, et ensevelit ?

Jouir, c'est la loi.

Mais jouir seul, quelle souffrance ? Puis, c'est l'inquiétude dans la jouissance. Ce n'est pas la jouissance.

Quand on sent autour de soi, au-dessous de soi ramper les affamés, ramper les appétits, les yeux fiévreux, la main crispée sur un couteau ; quand on craint l'explosion petite ou grande, celle qui emporte une maison, ou celle qui engloutit un monde, peut-on déguster la joie qui tombe de la coupe de Galathée ?

Il faut ouvrir les rangs. Le banquet doit être universel. Il ne doit plus y avoir d'exclus. Il faut l'humanité heureuse du fond des steppes de la Sarmatie aux sables brûlants de la Numidie.

Laissons à la machine le soin de peiner pour nous.

L'homme est cerveau autant que corps. Il pense parce qu'il est, et il est parce qu'il pense.

Si le corps peut s'abandonner dans les jouissances lascives, dans le farniente des muscles, dans la douce somnolence où le rêve éveillé donne des ailes d'or au monstre et lui met une auréole de lumière au front ; l'esprit, le cerveau a ses jouissances aussi, jouissances vigoureuses, actives, pénétrantes.

E. CHAUVIÈRE

Savoir est le grand mot, c'est le secret de notre puissance sur tous les êtres, sur toutes les choses.

Savoir est le but.

C'est la science qui donne la liberté.

C'est la science qui permet l'égalité.

C'est la science qui peut ouvrir la porte du monde à la solidarité.

Comment serai-je libre si je suis ignorant ; si ma liberté peut être aliénée par un sophisme, si je ne puis connaître le moyen de tourner l'obstacle, de le franchir ?

Comment serai-je l'égal des autres, si je ne sais autant que les autres ? si nous ne pouvons multiplier à l'infini les ressources que la nature offre à notre activité ?

Université de Lyon - Les Passerelles du Temps - CC BY

Comment la solidarité sera-t-elle la loi de tous, si je dois disputer à tous une part réduite et que mon ignorance considère comme insuffisante ?

Apprendre est une fatigue nécessaire, car elle assure à l'homme la possession absolue de ses droits. On ne peut posséder ce qu'on ne comprend pas.

Apprenons pour jouir, apprenons à jouir.

Quand nous saurons, nous découvrirons des horizons nouveaux.

Nous pourrons attendre sans crainte, sans trouble la fin de la vie. Couchés dans un tombeau comme le maître ou sur le lit de pourpre d'Epicure, ou la lyre à la main comme Lucrèce, nous nous endormirons souriants en dépit des Horaces et de leurs satires.

E. CHAUVIÈRE.

SCIENCE ET RELIGION

L'Idéal de l'Avenir

Une légende de l'antiquité rapporte qu'à la mort du dieu Pan un cri douloureux retentit dans l'air. Or, bien des symptômes précurseurs annoncent la mort du grand Pan actuel, de l'esprit religieux, panthéistique, et nombre de ses adorateurs poussent déjà des cris de détresse. Sans doute la masse, très peu pensante, de l'humanité dite civilisée restera bien longtemps encore fidèle à ses vieilles croyances, aussi longtemps qu'elle sera insuffisamment éclairée ; mais de plus en plus les esprits cultivés et virils se détacheront de l'antique idéal religieux. De tous les côtés nous entendons déjà les personnes pieuses et aussi celles qui feignent de l'être se lamenter au sujet de la décadence religieuse, lui imputer même nombre de maux, dont souffrent trop réellement nos sociétés contemporaines, et vaticiner pour un avenir très prochain l'abomination de la désolation. Que cet avenir d'impiété doive être très voisin de nous ou, ce qui est beaucoup plus probable, fort lointain encore, on peut se demander ce qu'il faut penser de ces prédications à la Cassandre. La réponse pourrait être simplement que toute tentative pour remonter le courant serait chimérique. En de telles matières, l'homme croit non pas ce qu'il veut, mais ce qu'il peut. Ce n'est pas la faute de l'adulte, s'il ne trouve plus d'intérêt aux contes de nourrice qui ont charmé son enfance.

Or, la raison humaine a grandi, la science a marché, trop

Digitalisation numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

souvent en dépit des religions. Sans aucune peine le sauvage s'explique l'ouragan, la pluie, le murmure du vent dans les feuilles, etc., en les attribuant à des esprits invisibles et anthropomorphiques : quant à nous, nous ne saurions. Mais, nous l'avons vu, la plupart des dogmes religieux ne sont que des transformations de ce primitif animisme.

Nos dieux, l'un après l'autre, ont déserté le ciel.

L. Ackermann.

Les y réintégrer ne dépend pas de notre volonté. Jusqu'à d'énormes profondeurs, l'investigation scientifique a sondé et scruté l'infiniment grand et l'infiniment petit. Partout elle a constaté l'indissoluble union de la force et de la matière et nulle part une trace quelconque de ces êtres divins, dont l'imagination humaine a pendant tant de siècles peuplé l'univers. Le mystère de la mort, que l'esprit de nos premiers ancêtres a eu tant de peine à comprendre, a fini par nous être clairement expliqué, comme celui de la vie.

Nous le savons, la mort et la vie résultent du simple jeu des forces matérielles; tout est combinaison et décombinaison d'atomes éternels, que rien ne saurait créer ou détruire.

Dernier terme d'une lente évolution organique, l'homme est simplement le premier des animaux terrestres. Enfin le sentiment, la volonté la pensée, propriétés virtuelles de la matière se manifestent seulement au sein de certaines cellules nerveuses, perfectionnées, aristocratiques.

Mais ce faisceau de vérités scientifiques ne saurait se concilier avec la naïve conception des doubles individuels ou même du double universel, panthéistique. Force est bien d'en prendre son parti; Pan est mort et il ne saurait ressusciter. Ce n'est pas capricieusement que l'on renverse les systèmes religieux, ces systèmes sont des explications provisoires, restant debout juste aussi longtemps qu'elles satisfont la raison de leurs sectateurs. Mais le jour où, mieux renseigné, l'homme ne voit plus dans sa religion que des illusions incapables de le charmer ou de le terrifier plus longtemps, l'édifice religieux s'écroule et cède le terrain à la science La vérité vous déplaît, vous la trouvez froide, cruelle; elle coupe les ailes de vos rêves ! Que faire à cela ? Elle est la vérité. Mais nous pouvons nous demander si ces religions, qui vivent en si mauvais termes avec la science, ont fait au genre humain plus de bien que de mal. Nous n'avons pas à les maudire; elles ont été nécessaires tant qu'a duré un certain état mental de l'humanité, puisque partout elles sont nées et ont vécu; mais essayons d'établir leur bilan au point de vue de l'utilité sociale et en suivant, phase après phase, l'évolution de la pensée religieuse.

Pour l'animisme fétichique et spiritique, le procès sera vite instruit. Cette religion primaire n'élève aucune prétention morale ou sociale et, par sa constante pratique des offrandes sanguinaires, des sacrifices aux esprits des morts et des cho-

Archive numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

ses, elle a terrorisé l'homme primitif et fait couler des rivières de sang.

L'animisme mythique, polythéique, a graduellement renoncé aux sauvages pratiques de la phase religieuse qui l'avait précédé, en même temps qu'il élevait des prétentions à réglementer l'éthique, à présenter les prescriptions morales comme les ordres mêmes des dieux. On ne saurait nier qu'en transformant ainsi en péchés ou en sacrilèges certaines actions évidemment mauvaises et socialement nuisibles, les religions n'aient fortifié le sens moral des populations ; mais sans se soucier jamais de l'utilité réelle, elles ont rangé sur la même ligne des actes incontestablement criminels et de simples infractions aux règles du culte. Que dis-je ?

Elles ont considéré les crimes religieux, les péchés, comme les plus graves de tous. Pour la loi mosaïque, travailler le jour du sabbat ; pour le Mazdéisme, frapper une chienne grosse ; pour le Brahmanisme et l'Islamisme, boire, ne fût-ce qu'une goutte d'une liqueur bachique, etc., sont autant d'actes abominables, inexpiables. Par cette éthique purement cléricale, que sanctionnait une pénalité terrible, le sens moral a été faussé et le dévot a subi une inutile torture mentale : l'obsession du péché.

Enfin les plus répandues des religions supérieures ont, à l'envi, prêché l'ascétisme, la continence absolue, la passivité, c'est-à-dire directement travaillé à l'affaiblissement et même à la ruine des sociétés, en même temps que leurs dogmes ordinairement soutenus avec rigueur par le bras séculier, barraient le chemin à l'investigation scientifique.

Restent encore, au passif des grandes religions, les guerres religieuses et les persécutions pour délit d'opinion.

Mais, nous dit-on, la religion est le « roman du pauvre » ; par l'espoir d'une vie future, elle aide l'homme à supporter les misères de celle-ci. Eh ! bâtissez votre édifice social de telle sorte qu'on le puisse habiter sans avoir besoin de recourir à des consolations de genre narcotique ! Enfin il est des esprits pour lesquels l'idée de la vie future est tout le contraire d'un réconfort. Une grande religion, le Bouddhisme, n'est même qu'une tentative désespérée pour échapper à toute survivance. Dans les religions tout à fait primitives, quand la vie future est conçue simplement, comme la continuation revue et corrigée de la vie ici-bas, la foi en une existence posthume n'a en effet que des côtés consolants ; mais il n'en est plus de même, alors qu'en face des Champs-Elysées s'ouvrent les gouffres du Tartare, Rappelons-nous que Pascal, Fénelon, Bossuet, trois fervents chrétiens, qui étaient en même temps des esprits d'élite, sont morts dans l'épouvante. Nous commençons enfin à ne plus ressentir ces terreurs ; peu à peu l'humanité civilisée tout entière s'en affranchira ; car l'effet s'éteint d'habitude plus ou moins vite après sa cause.

La mort, lente mais infiniment probable, des religions, va-t-elle, comme on le prédit, priver à jamais l'homme de tout idéal, découronner son imagination ? pour le prétendre, il faut

Numérique : Les Passerelles du Temps - Lyon

bien mal connaître la nature humaine. Un certain idéal, petit ou grand, grossier ou noble, est essentiel à notre mentalité ; il est notre consolation, notre refuge. Mais cet idéal n'a nullement besoin d'être chimérique ; il faut même qu'il ne le soit pas ou du moins semble ne pas l'être.

Si l'idéal religieux a si longtemps répondu à certaines aspirations de l'humanité c'est précisément parce qu'on ne mettait pas en doute sa réalité. Tout esprit éclairé a soif d'idéal, d'un idéal élevé, mais il ne saurait le placer dans la région des rêves ; il a besoin de le croire réalisable.

L'idéal futur ne sera plus uniforme, dogmatique, imposé. Chacun aura son idéal et le poursuivra à sa manière. Bien des voies sont ouvertes aux aspirations supérieures dans l'art, les questions morales et sociales, la science ; mais c'est sur la terre et non dans le ciel que l'on s'efforcera de donner un corps à ces aspirations. Immense est et restera le champ de l'idéal. L'art n'est pas limité, comme on l'a tant de fois prétendu, si du moins on ne le réduit pas strictement à la forme et à l'image, si on le vivifie par l'idée. Le moraliste utilitaire aura fort à faire avant d'avoir réformé l'éthique boiteuse que nous a léguée le passé. Avant d'y parvenir, il aura du temps de reste pour aspirer et rêver. Pour le savant, l'idéal est absolument sans limites, plus il sait, plus il sent qu'il ignore. L'inconnu à découvrir se peut comparer à une énorme montagne, à cime inaccessible et cachée dans les nuées ; plus on gravit péniblement le long des flancs, plus l'horizon fuit dans le lointain.

Tout le monde n'est pas organisé pour entreprendre des recherches scientifiques ; mais il est un autre idéal à la portée de tous, celui des réformes sociales, et celui-là ne sera point épuisé avant qu'aient disparu toutes les misères, toutes les souffrances, toutes les injustices. Nos sociétés contemporaines, tout améliorées qu'elles soient, plongent leurs racines dans un passé brutal et elles s'en ressentent beaucoup trop ; sans les détruire, elles ont simplement masqué les iniquités d'autrefois.

Notre édifice social a besoin d'être reconstruit bien plus que réparé ; mais de pareilles réédifications exigent bien du temps et bien des efforts. On ne les exécutera qu'en mettant en œuvre toutes les ressources mentales, tout le cœur et tout l'esprit de l'humanité ; il y faudra des vues justes et de nobles élans, de la science et de la générosité, de la raison et du courage. Quelle ample moisson pour les chercheurs d'idéal ! Même les natures foncièrement religieuses, celles qui ressentent l'appétit du sacrifice, « la folie de la croix », auront plus d'une chance de cueillir la palme du martyre, non la palme stérile de l'ascète, mais celle du novateur prêt à souffrir et à mourir au besoin pour une grande cause.

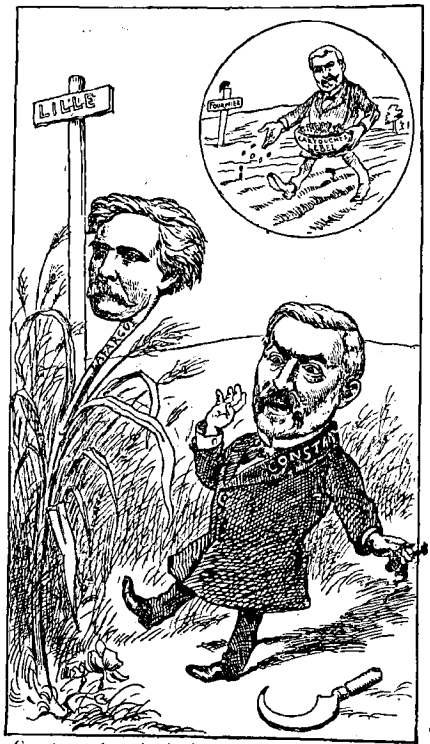
Concluons donc que, bien loin d'entraîner la mort de l'idéal, celle des religions ne peut que le régénérer, en remplaçant la rêverie inféconde par l'effort utile, l'erreur par la vérité.

CH. LETOURNEAU.

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

L'ELECTION DE LILLE

Les massacres de Fourmies qui sont un stigmate sur la face de nos bourgeois républicains, eux, qui sous l'empire n'avaient pas assez de mots pour exprimer leur indignation, contre les massacres d'Aubin et de Ricamarie, ont eu heureusement des protestataires. Le sang des martyrs qui, un jour ou l'autre, étouffera les coquins qui ont perpétré le massacre, n'a pas été perdu pour la cause socialiste car depuis, les plus aveugles, voient clair et savent à quoi s'en tenir sur les promesses et le charlatanisme des bourgeois.



Constans sème des balles, il pousse des Lafargue.

Jamais protestation ne fut plus significative que l'élection de Lafargue à Lille, car malgré toutes les infamies capitalistes et gouvernementales, malgré les manœuvres honteuses des patrons et gouvernants, c'est la protestation socialiste qui a triomphé.

Espérons que le jour des représailles ne tardera pas aussi à arriver.

Nous donnons ici la reproduction d'une gravure d'un journal de Vienne " *Glühlichter* " gravure qui se rapporte à l'élection Lafargue et qui, ainsi qu'on le voit, est très spirituelle.

Copyright numérique : Les Passerelles du Temps - Lyon 2

Nous profitons de cette occasion pour envoyer nos sincères félicitations au journal socialiste illustré de Vienne qui a donné cette gravure et qui publie tous les quinze jours des caricatures et autres gravures si topiques et si intéressantes.

P. A.

LE DROIT A L'AVORTEMENT

De nombreux et très retentissants procès pour crime de suppression d'enfant ont eu lieu du mois d'Août 1891, à ce même mois 1892, pendant toute une année qui peut s'appeler l'année des avortements.

Dans tous les pays d'Europe, en Russie, en Allemagne, en Angleterre, en France, partout, des femmes ont été poursuivies, des procès ont été intentés pour ces causes graves. Dans la Pologne russe douze femmes sont arrêtées, à Londres on en condamne une vingtaine, en France nous avons eu diverses poursuites, pour ces faits odieux : à Paris, à Lyon, à Béziers, à Villeneuve-les-Avignon — dont le maire, émule de Fourroux, faisait avorter ses chères administrées qu'il avait mises à mal, — puis cette épouvantable affaire de Clichy dans laquelle 53 accusées étaient sur les bancs d'infamie.

L'Allemagne n'a rien à nous envier sous ce rapport, à Berlin, à plusieurs reprises, la cour d'assises a dû juger des malheureuses coupables de ces crimes contre la perpétuité de l'espèce si sévèrement punis, pour l'exemple, lorsque la société les découvre et doit les condamner.

L'humanité semble prise d'un affolement d'extinction de la race, et l'on se rue à l'avortement comme au suprême remède de situations douloureuses ou misérables.

En Belgique, en Suisse, en Italie, nous n'avons pas vu dans cette année fertile en meurtres enfantins, de procès de ce genre. Ce n'est pas que les crimes contre la vie soient inconnus en ces heureux pays (?) bien au contraire ; la liberté amoureuse et même la licence, y étant pratiquées plus que partout ailleurs, toutes les *femmes sages* y sont prêtes à faire disparaître les conséquences plus ou moins pénibles et révélatrices des écarts amoureux que commettent jeunes femmes et jeunes filles. Même pour les femmes mariées, trop chargées de famille, elles sont pleines de complaisances et toujours offrent à leurs clientes de les "débarrasser" du cher et doux fardeau si onéreux à l'honneur ou à la position.

Dans ces pays l'avortement est d'une pratique habituelle et l'on ne poursuit que lorsque le scandale est trop grand ou lorsqu'une malheureuse a trouvé la mort dans les manœuvres suppressives auxquelles elle s'est livrée. S'il n'y a donc pas

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

là de procès, c'est à cause de la tolérance générale, la police ferme les yeux, la justice ignore et ne veut rien savoir, pour ne pas sévir.

N'en est-il pas un peu ainsi partout? On ne poursuit guère que les faits par trop cyniques et scandaleux, on n'intente de procès que quand on ne peut faire autrement, lorsqu'il y a mort ou dénonciation ; et l'on recule d'horreur alors devant les terribles révélations qui se produisent au grand jour de la cour d'assises.

Telle a été l'affaire de la femme Thomas, l'avorteuse de Clichy, qui en quelques années a procédé à plus de 10.000 opérations. Dix mille, vous avez bien lu, *dix mille avortements* ! Cette misérable travaillait pour 10 fr. pour 5 francs, pour un panier d'œufs ou une corbeille de fruits, pour rendre service à des femmes dans l'embarras.

Ses clientes appartenaient à toutes les classes de la société : il y avait des demi-rouleuses, des quart de mondaines, des jeunes filles séduites, craintives et douces, des femmes du peuple, d'honnêtes mères de famille, compagnes d'ouvriers ou de petits employés auxquels la position ne permettait pas d'avoir un grand nombre d'enfants, et qui sont venues, honteuses et la rougeur au front, demander à l'avorteuse de les "débarrasser". C'est le terme consacré.

Hélas, ce n'est pas souvent de leur bonne volonté qu'elles ont recours à "la faiseuse d'anges" mais la vie est si dure au pauvre monde à notre époque, les femmes sont si malheureuses !

Elles aiment, elles s'abandonnent, sans souci de l'avenir. C'est si bon d'aimer, d'avoir confiance, de croire en celui qu'on aime! elles ne pensent pas aux suites de leur amour qu'elles porteront seules, elles n'en calculent pas les conséquences. Dans un doux entraînement elles écoutent la voix si tendre qui leur murmure à l'oreille les mélodies d'amour, elles se donnent tout entières dans un baiser : leur âme, leur vie, leur honneur, tout; l'amour chante en leur cœur, comme l'insecte dans la mousse, comme les oiseaux dans les branches ; elles s'endorment en sécurité, bercées dans les bras du bien-aimé...

Mais le réveil survient bientôt. L'homme est vite las de celle qu'il a séduite, repu d'amour, rassasié de désirs satisfaits, il s'éloigne d'autant plus vite qu'il aurait davantage de devoirs à remplir. L'amante lui a dit tout bas rougissante et émue : — "Bientôt tu vas être papa" — Père, moi!... "par exemple! en voilà un plaisir! " Il se fâche, s'exclame, part et ne revient plus... La pauvre fille reste seule, livrée à elle-même et à son chagrin, seule, sans appui, sans protection, sans amour, seule! et elle sent un être tressaillir en son sein, seule et elle va être mère!...

Alors apparaît à son cerveau enfiévré tout ce qu'elle a oublié, tout ce qu'elle a sacrifié pour l'ingrat qui la délaisse : le désespoir de ses parents, le mépris public, le déshonneur!... Puis la peine d'élever un enfant, la difficulté de vivre; seule elle peut y arriver encore, avec un enfant c'est impossible. Il lui faudra

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

quitter son atelier, son magasin, son travail ; misérable déjà et vivant à grand peine, elle sera plus misérable encore et d'une façon irrémédiable et absolue.

Alors une camarade d'atelier, une voisine lui dit tout bas qu'elle peut se soustraire à ces soucis, à ces chagrins, qu'elle peut éviter le déshonneur, être débarrassée de toute crainte et recouvrer le bonheur. Et la pauvrette inquiète, troublée, avec grande tristesse et regrets, va trouver l'avorteuse et se livre à ses soins pour faire disparaître le résultat de la faute commune, le cher trésor, le fruit de son amour qu'elle aime déjà, qu'elle aurait tant voulu garder, s'il avait eu un père !...

D'autre fois le cas est plus douloureux encore. La femme est mariée, il y a déjà deux, trois enfants à la maison ; l'homme gagne à peine de quoi faire vivre toute la chère nichée, juste pour ne pas mourir de faim. Les prodromes d'une nouvelle naissance se produisent, la femme reste attérée ! En pleurant elle fait part à son mari de ce qui aurait été un bonheur dans d'autres conditions. Inquiets ils se regardent : que devenir ? que décider ? On vivait déjà bien péniblement à quatre ou cinq, lorsque l'on sera six, ce sera tout à fait impossible. Que va-t-on faire de ce nouveau fardeau, de cet intrus qui viendra manger la part déjà si petite des premiers ? Et le chagrin, le noir désespoir prend la femme qui se tourmente et pleure, le mari qui crie et tempête.

Puis un jour elle vient à son homme et lui parle bas : — " On m'a dit... si tu voulais... " Le mari hésite, sombre — " Allons ! il le faut... fait-il à la fin tristement. Et la femme pousse un gros soupir et va, elle aussi, trouver l'avorteuse.

Ah ! si l'on avait eu du pain à donner au nouveau venu, comme on l'aurait gardé ! Car elle l'aime déjà tout plein, elle, la mère, et ce n'est que leur pauvreté qui l'oblige à le sacrifier... Mais il faut garder la becquée pour les chers oisillets et le nid est déjà si plein de petits becs affamés !...

Ainsi donc la misère, l'insécurité de la vie, la peur de ne pouvoir élever les enfants ; puis la crainte du mépris public, la séduction, l'abandon : voilà les raisons des avortements si fréquents à notre époque. — Et, qu'on le sache, tout aussi nombreux en province qu'à Paris, à la campagne qu'à la ville, car il ne manque pas, au village, de vieilles femmes expertes en ces matières, et bon nombre de matrônes connaissent tous les procédés de l'accouchement provoqué et savent, tout aussi bien que la femme de Clichy, " débarrasser " les malheureuses obligées par l'honneur ou la misère à faire disparaître leur enfant.

" Mais c'est épouvantable tout cela, comment empêcher de telles horreurs ? " s'écrie hypocritement la bourgeoisie qui pousse elle-même aux meurtres embryonnaires par son égoïsme et ses vices. On se moque, à notre époque, de ceux qui ont beaucoup d'enfants, on les blâme, nul soutien, nul secours efficace ne leur est donné. De plus, les beaux fils de la bourgeoisie, pour lesquels est fait l'article 340 — interdisant la recherche de la paternité — peuvent séduire les filles du

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

peuple en toute tranquillité et sont les premiers auteurs des nombreux infanticides que commettent les femmes abandonnées !

Lors de ces tristes procès nous avons vu la presse bien pensante pousser des cris d'épouvante et des magistrats imposants et graves se voiler la face : "Oh ! ces femmes, ces traînées, "disaient-ils, ces misérables ! se rendre coupables de tels cri- "mes, se faire avorter, supprimer des enfants, la force de la "Patrie, l'avenir de la France !..."

— Pardon, Monsieur Prudhomme, Madame votre épouse a-t-elle beaucoup d'enfants ? Un ou deux tout au plus, et encore ! Mais vous comprenez, on ne doit pas avoir trop d'enfants pour ne pas porter atteinte au bien-être de la famille, à la haute éducation qu'on veut donner à ses rejetons, il ne faut pas risquer d'éparpiller la fortune possédée, en la laissant à de trop nombreux héritiers. M. et Mme pratiquent les restrictions... mentales — infanticide avant la lettre — et même peut-être aussi les manœuvres préventives et dissolvantes, dès les premiers jours de la grossesse ; mais ils ont affaire à des docteurs émérites, à des sages femmes habiles et discrètes, tout se passe en secret, dans la paix du foyer, et nul n'en sachant rien elles crient, ces très honnêtes personnes, d'autant plus haut qu'elles sont plus coupables, comme ces détrousseurs de bourse qui hurlent "au voleur" pour détourner d'eux l'attention de la police.

De la force de la France, de l'avenir de la Patrie nos bons bourgeois n'en ont cure, lorsqu'il s'agit d'eux, ils ne s'inquiètent guère de ces grandes choses alors.

"Ayez des enfants, disent-ils, il nous en faut, nous en vou- "lons pour la puissance de notre pays, la grandeur de la nation." Mais ils se gardent bien d'en avoir, eux qui, cependant, pourraient les élever et ne sont pas condamnés à les supprimer pour cause de honte ou de misère !...

Mais faites donc comprendre leurs devoirs, faites entendre raison à des égoïstes, des jouisseurs et des gavés !...

Et l'avortement, ce crime contre la nature, cette atteinte à la race, entre de plus en plus dans nos habitudes, il est devenu d'une pratique fréquente, presque générale, il est la conséquence de notre état économique, de notre état social, de l'âpre lutte pour la vie qui nous dévore, il est le résultat, pour ainsi dire fatal, de nos mœurs, de nos lois.

Il faut être héroïque, ou bien inconséquent, de nos jours, pour avoir beaucoup d'enfants. Comment des pères, des mères prévoyants voulant donner, à leurs premiers nés, une vie meilleure et plus heureuse, n'essayeraient-ils pas d'anéantir ce nouveau germe de vie qu'ils savent destiné à la pauvreté, au malheur et qui viendrait apporter la gêne dans le pauvre ménage, le désespoir dans la famille, manger le pain des plus âgés, les obligeant à l'ignorance, au travail prématuré, les jetant dans l'indigence, les vouant à une vie de douleurs et de souffrances, les plongeant dans les cloaques hideux où gémissent les miséreux !...

Ah ! si la société garantissait la vie et le travail à tout être

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

venant au monde et qui apporte une nouvelle force à l'association humaine, il n'y aurait plus de suppression d'enfant alors !

Du côté des filles séduites c'est pire encore, la loi garantissant la sécurité des plaisirs masculins.

La femme reconnue coupable d'avortement, ou d'infanticide, est sévèrement punie. Certes elle commet un crime abominable. Mais elle risque sa vie, elle, la malheureuse, pour faire disparaître le fruit de l'égarement commun, elle offre son existence pour conserver son honneur. Mais lui, lui, le premier auteur de la faute commune, lui, le séducteur et l'incitateur, où est-il ? qu'en faites-vous ? Il ne risque rien, lui, ni son repos, ni sa vie, ni son avenir, son honneur même n'est pas en jeu.

Ah ! si les hommes étaient obligés de mettre l'estampile à leurs produits plus ou moins clandestins, il n'en serait peut-être pas ainsi, ils regarderaient à deux fois, et même à quatre avant de séduire, et surtout de produire. Mais cela serait trop gênant pour ces Messieurs... Respect à l'article 340 qui assure la plus complète impunité aux fredaines juvéniles ou séniles des Lovelace.

Vous êtes illogiques décidément, Messieurs les législateurs, ou souverainement injustes. S'il y a faute, en ce cas, cette faute a été commise à deux. Il n'y a pas à dire, il faut bien être deux, n'est-ce-pas ?— Et de cette faute une seule est responsable vis à vis du monde, vis à vis de la loi, la plus malheureuse, la plus faible ! Elle est poursuivie de la honte et du mépris public, arrêtée, emprisonnée. Tandis que l'autre son compère — ou son complice, comme vous voudrez — s'en va guilleret et satisfait, sifflotant entre ses dents un petit air de chasse — celui de la bête forcée au gîte, naturellement. — Et tout cela parce que ce premier ténorino du duo d'amour a la loi pour lui, qu'il ne doit pas être inquiété pour les conséquences de ses plaisirs, parce qu'il ne porte en lui aucune trace du méfait perpétré à deux, parce qu'il n'apparaît rien en sa personne qui puisse faire dire sûrement : « Voilà l'auteur de l'œuvre. »

Comment donc une femme, même la plus simple, ne se dirait-elle pas : « Mon... associé n'est en rien responsable, pourquoi " le serais-je plus que lui ? On ne lui reproche rien parce qu'on " ne voit rien ; pourquoi donc n'en serait-il pas de même de " moi ? Je veux, comme lui, marcher la tête haute, sans plus " m'inquiéter des conséquences de notre amour. " Pour peu ensuite qu'elle soit mal conseillée elle va où sa sécurité l'appelle, elle se résout à un meurtre affreux, amenée à cela, bien souvent, par la cynique impunité masculine.

" Si l'on édictait une loi pour la recherche de la paternité, dit-" on, ce serait insoutenable, les filles séduites se feraient des " rentes avec leurs enfants.» — Quand même cela serait, vaut-il mieux qu'elles les tuent ? Et la force de la race alors, et la puissance de la France, qu'en faites-vous ? Mais expier vos plaisirs, en supporter les conséquences, cela vous horripile, beaux fils de famille qui faites si bon marché de l'honneur des filles

Source gallica.bnf.fr / Les Bibliothèques du Temps - Lyon

du peuple et de la vie de vos rejetons... illégitimes ; quant aux autres vous en avez si peu que ce n'est presque pas la peine d'en parler.

"Les filles-séduites ne méritent pas tant d'intérêt, dit-on "encore, elles sont vicieuses, capables de toutes les hontes et de toutes les faiblesses"— C'est bientôt dit, et ils en parlent délibérément ceux qui profitent de ces faiblesses, qui les ont même provoquées pour leur plus grand esbaudissement.— "Ce "sont elles qui, bien souvent, séduisent les hommes, affirme-"t-on, elles qui violentent les jeunes gens"... moralement, car autrement... Voyez-vous ça, ces pauvres petits, tout confits en chasteté, qui sans ces filles dévergondées mourraient vierges et martyrs !

Tous ces sophismes bourgeois et masculins sont d'une insolence et d'un cynisme rares ; nous voulons bien cependant les admettre pour un moment. Suivant vous, Messieurs, la femme, même la plus innocente, est pervertie, elle vous déprave, elle vous débauche, c'est entendu ; mais la fille, une fois mère, tout change, elle-même se transforme ; pour elle la responsabilité commence, elle expie durement l'entraînement commun, elle n'est plus l'effrontée bacchante — si elle l'a jamais été — elle est *la mère*, c'est-à-dire la créatrice de l'humanité, elle porte en ses flancs la puissance de la société, la grandeur de la patrie, l'espérance de l'avenir.

Et c'est précisement parce qu'elle est mère, que par là son amour est presque sanctifié que vous la méprisez, c'est au moment où, par la maternité, elle est réhabilitée que le monde l'insulte et bave sur elle, c'est lorsqu'elle a le plus besoin d'appui et de soutien que sa famille la repousse, qu'elle est chassée de partout, honnie, conspuée, marquée au front d'une tâche indélébile, accablée sous le mépris public, tandis que l'on s'incline bien bas devant son séducteur, surtout s'il est riche et puissant. O justice humaine ! C'est toujours la pierre jetée au misérable voleur qui se laisse prendre, et le respect pour l'adroit filou qui vole vos écus, par des opérations de bourse hasardées, ou vous dépouille par une faillite habilement frauduleuse !

Cependant lorsque les enfants ont 20 ans, est-ce que la loi demande s'il sont légitimes ou non pour en faire des soldats, des défenseurs de la patrie, de la fortune publique, de la sécurité bourgeoise ? Tous les hommes sont égaux devant la loi et le devoir social, tous, quelle que soit leur mère, quelle que soit leur origine.

Méprisez les femmes de mauvaise vie, je le veux bien, mais inclinez-vous devant la mère : la maternité, voyez-vous, c'est le piédestal de la femme, c'est son triomphe, c'est sa rédemption.

Mais tant que les mœurs ne seront pas changées, ainsi que l'état social actuel qui repose tout entier sur l'exploitation : des petits par les gros, des travailleurs par les possesseurs de capitaux, de la femme par l'homme, tant que le régime bourgeois fonctionnera, il y aura des crimes, il y aura des avortements,

Numérisé par numéricque - Les Passerelles du Temps - Lyon

quelque réforme anodine puisse-t-on tenter pour atténuer ces souffrances.

Tant qu'il sera honteux d'être mère, avec ou sans le code, tant que la femme ne sera pas respectée par sa maternité même, soutenue, estimée comme la créatrice de l'humanité, il y aura des femmes qui se feront avorter.

Tant que les jeunes filles séduites seront seules responsables des conséquences de leur amour, tandis que l'homme pourra dire, insolent et cynique : " Cela ne me regarde pas " il y aura des jeunes filles qui se feront avorter.

Tant qu'il y aura des mères qui n'auront pas de pain à donner à leurs tout petits, l'existence assurée pour les enfants de leurs entrailles il y aura des mères qui se feront avorter pour éviter la misère, le désespoir et la mort par la faim à ceux qu'elles aiment plus que leur vie, plus que le bonheur, plus que l'honneur même !

Et nous croyons, en toute conscience, qu'elles auront le droit de le faire, car vous ne pouvez pas obliger des femmes malheureuses, aimantes et abandonnées à donner le jour à des enfants qui seront des misérables, de douloureux loqueteux, essaimant dans les broussailles, vivant sans amour, souffreteux et grêles, expirant de froid, d'inanition dans les carrefours ou le long des routes grises...

Elles leur éviteront des souffrances sans cesse renaissantes en les tuant, les pauvrets ! farouches et lamentables, avant qu'ils ne soient nés, avant qu'ils n'aient connu les douleurs inénarrables de l'existence des miséreux.

Tant que notre société capitaliste, injuste, jouisseuse, dépravée et féroce existera, il y aura de sinistres et de plus en plus nombreux avortements.

Et vous n'aurez pas le droit de punir ces crimes contre la race, car c'est vous, Société, qui par vos lois iniques et vos mœurs lâches et vénales, poussez à cet épouvantable massacre des innocents.

PAULE MINK.

2 Août 1892.

LA GUERRE

En réponse aux idées barbares d'un Moltke et de certains écrivains qui glorifient la guerre et parmi lesquels on est étonné de rencontrer Zola nous donnons ces vers sublimes du grand poète matérialiste.

Inutile d'insister autrement sur les inepties et idioties des glorificateurs de la guerre.

I

Du fer, du feu, du sang ! C'est elle ! c'est la Guerre.
Debout, le bras levé, superbe en sa colère,
Animant le combat d'un geste souverain.

Les Passerelles du Temps - Lyon 20

Aux éclats de sa voix s'ébranlent les armées ;
Autour d'elle traçant des lignes enflammées,
Les canons ont ouvert leurs entrailles d'airain.

Partout chars, cavaliers, chevaux, masse mouvante !
En ce flux et reflux, sur cette mer vivante,
A son appel ardent l'épouvante s'abat.
Sous sa main qui frémit, en ses desseins féroces,
Pour aider et fournir aux massacres atroces
Toute matière est arme, et tout homme soldat.

Puis, quand elle a repu ses yeux et ses oreilles
De spectacles navrants, de rumeurs sans pareilles,
Quand un peuple agonise en son tombeau couché,
Pâle sous ses lauriers, l'âme d'orgueil remplie,
Devant l'œuvre achevée et la tâche accomplie,
Triomphante elle crie à la Mort : « Bien fauché ! »

Oui, bien fauché ! Vraiment la récolte est superbe ;
Pas un sillon qui n'ait des cadavres pour gerbe !
Les plus beaux, les plus forts sont les premiers frappés,
Sur son sein dévasté qui saigne et qui frissonne
L'humanité, semblable au champ que l'on moissonne,
Contemple avec douleur tous ces épis coupés.

Hélas ! au gré du vent et sous sa douce haleine
Ils ondulaient au loin, des coteaux à la plaine,
Sur la tige encor verte attendant leur saison.
Le soleil leur versait ses rayons magnifiques ;
Riches de leur trésor, sous les cieux pacifiques,
Ils auraient pu mûrir pour une autre moisson.

II

Si vivre c'est lutter, à l'humaine énergie
Pourquoi n'ouvrir jamais qu'une arène rougie ?
Pour un prix moins sanglant que les morts que voilà
L'homme ne pourrait-il concourir et combattre ?
Manque-t-il d'ennemis qu'il serait beau d'abattre ?
Le malheureux ! il cherche, et la Misère est là !

Qu'il lui crie : « A nous deux ! » et que sa main virile
S'acharne sans merci contre ce flanc stérile
Qu'il s'agit avant tout d'atteindre et de percer.
A leur tour, le front haut, l'Ignorance et le Vice,
L'un sur l'autre appuyé, l'attendent dans la lice :
Qu'il y descende donc, et pour les terrasser

A la lutte entraînez les nations entières.
Délivrance partout ! effaçant les frontières,
Unissez vos élans et tendez-vous la main.
Dans les rangs ennemis et vers un but unique,
Pour faire avec succès sa trouée héroïque,
Certes ce n'est pas trop de tout l'effort humain.

Droit numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

L'heure semblait propice, et le penseur candide
Croyait, dans le lointain d'une aurore splendide,
Voir de la Paix déjà poindre le front tremblant.
On respirait. Soudain, la trompette à la bouche,
Guerre, tu reparais plus âpre, plus farouche,
Ecrasant le progrès sous ton talon sanglant.

C'est à qui le premier, aveuglé de furie,
Se précipitera vers l'immense tuerie.
A mort ! point de quartier ! L'emporter ou périr ?
Cet inconnu qui vient des champs ou de la forge
Est un frère ; il fallait l'embrasser, — on l'égorge.
Quoi ! lever pour frapper des bras faits pour s'ouvrir !

Les hameaux, les cités s'écroulent dans les flammes.
Les pierres ont souffert ; mais que dire des âmes ?
Près des pères les fils gisent inanimés,
Le Deuil sombre est assis devant les foyers vides,
Car ces monceaux de morts, inertes et livides,
Etaient des cœurs aimants et des êtres aimés.

Affaiblis et ployant sous la tâche infinie,
Recommence, Travail ! rallume-toi, Génie !
Le fruit de vos labeurs est broyé, dispersé,
Mais quoi ! tous ces trésors ne formaient qu'un domaine ;
C'était le bien commun de la famille humaine.
Se ruiner soi-même, ah ! c'est être insensé !

Guerre, au seul souvenir des maux que tu déchaînes,
Fermente au fond des cœurs le vieux levain des haines ;
Dans le limon laissé par tes flots ravageurs
Des germes sont semés de rancune et de rage,
Et le vaincu n'a plus, dévorant son outrage,
Qu'un désir, qu'un espoir : enfanter des vengeurs.

Ainsi le genre humain, à force de revanches,
Arbre découronné, verra mourir ses branches.
Adieu, printemps futurs ! Adieu, soleils nouveaux !
En ce tronc mutilé la sève est impossible.
Plus d'ombre, plus de fleurs ! et ta hache inflexible,
Pour mieux frapper les fruits, a tranché les rameaux.

III

Non, ce n'est point à nous penseur, et chantre austère,
De nier les grandeurs de la mort volontaire ;
D'un élan généreux il est beau d'y courir.
Philosophes, savants, explorateurs, apôtres,
Soldats de l'Idéal, ces héros sont les nôtres :
Guerre ! ils sauront sans toi trouver pour qui mourir.

Mais à ce fier brutal qui frappe et qui mutile,
Aux exploits destructeurs, au trépas inutile,
Ferme dans mon horreur, toujours je dirai : « Non ! »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France - Les Passerelles du Temps - Lyon

O vous que l'Art enivre ou quelque noble envie,
Qui, débordant d'amour, fleurissez pour la vie,
On ose vous jeter en pâture au canon !

Liberté, Droit, Justice, affaire de mitraille !
Pour un lambeau d'Etat, pour un pan de muraille,
Sans pitié, sans remords, un peuple est massacré.
— Mais il est innocent ! — Qu'importe ? On l'extermine.
Pourtant la vie humaine est de source divine :
N'y touchez pas, arrière ! Un homme, c'est sacré !

Sous des vapeurs de poudre et de sang, quand les astres
Pâlissent indignés parmi tant de désastres,
Moi-même à la fureur me laissant emporter,
Je ne distingue plus les bourreaux des victimes ;
Mon âme se soulève, et devant de tels crimes
Je voudrais être foudre et pouvoir éclater.

Du moins te poursuivant jusqu'en pleine victoire,
A travers tes lauriers, dans les bras de l'Histoire
Qui, séduite, pourrait t'absoudre et te sacrer,
O Guerre, Guerre impie, assassin qu'on encense,
Je resterai, navrée et dans mon impuissance,
Bouche pour te maudire, et cœur pour t'exécrer !

LOUISE ACKERMANN.

LE DROIT A LA RÉSISTANCE

Un des reproches formulés contre le socialisme révolutionnaire — seul socialisme réel — est que ses représentants ont la brutalité de sanctionner la résistance et la révolution.

Pourtant cette théorie n'est pas socialiste du tout, c'est en se basant sur cette dernière que nos libéraux, nos oppresseurs d'aujourd'hui ont conquis toutes leurs libertés.

La mode est de vomir des injures contre la grande Révolution Française de 1789, en imitant Monsieur Taine et les académiciens qui doivent leur situation à cette dernière, oubliant les ingrats qu'ils sont, que leur grandeur et leur suprématie reposent sur le piédestal de la Révolution.

Dans tous les temps et chez tous les peuples le droit à la résistance fut un droit sacré et le tyrannicide se trouve glorifié dans nos théâtres et nos livres.

A proprement dire, la question du chemin légal et du chemin révolutionnaire n'en est pas une. Chacun a autant de droit qu'il a de force, a dit le célèbre philosophe Spinoza et c'est la vérité. Ayez tout le droit possible, mais n'ayez pas la force de prendre

Bibliothèque Les Passerelles du Temps - Lyon

au besoin votre droit, cela ne vous servira à rien. C'est nous qui créons le droit sitôt que nous sommes assez forts pour le prendre et à ce moment là il est en même temps la loi. La légalité n'est en réalité qu'une forme de la force et la chose est si évidente que lorsqu'une insurrection réussit le comité révolutionnaire devient le gouvernement légal recevant les honneurs prodigués à tout gouvernement qui sait se faire obéir. Le mouvement insurrectionnel échoue-t-il et du même coup l'acte devient illégal et les insurgés deviennent des criminels qui seront punis comme des coupables.

On oublie qu'il y a un chemin légal dans la violence.

Le droit à la vie est un droit inviolable s'élevant au dessus de toutes les lois car elle est enracinée dans la nature même.

On n'a pas de pain ni pour soi-même, ni pour les siens, les magasins sont remplis et on prend le nécessaire pour satisfaire au droit à la vie.

On est considéré comme voleur et de ce fait emprisonné, mais celui qui ose vous juger n'est-il pas un monstre et un hypocrite. Il est un voleur car il vole le droit à la vie qu'on a adopté soi-même et qui est inviolable.

Le suicide est un acte contre nature puisque partout on observe le désir de la vie, le suicide est même un crime aux yeux de la loi.

DOMELA NIEUWENHUIS

Nous voilà donc en face d'un dilemme difficile : ou le droit à la vie est sacré et dans ce cas il faut admettre le droit de prendre les moyens de conserver cette dernière et la loi qui condamne le voleur est criminelle, ou le droit à la vie n'est pas sacré et il devient alors illégal de punir l'effort du suicide.

Eh ! bien, Messieurs les défenseurs de l'ordre social, soyez logiques et osez accepter les conséquences de votre propre système.

Les croyants ne peuvent pas condamner un "voleur" qui prend un pain pour se nourrir puisque c'est leur seigneur c'est Jésus-Christ qui a donné ce droit. Quand les Pharisiens de l'époque interpellèrent Jésus parce que ses disciples ayant faim cueillirent et mangèrent des épis, Jésus cita David qui mangeait les pains de proposition dans la maison de Jahveh parce qu'il avait faim malgré la défense qui en était faite, les prêtres ayant seuls le droit de manger ces pains.

D'où l'on peut conclure que la doctrine de Jésus est celle-ci : en cas de faim on a le droit de violer la loi ; (St Mathieu XII) et les

Archives Le Passéiste des Temps Lyc

juges osent condamner les voleurs malgré l'image du Christ sur la croix qui se trouve dans chaque tribunal !

Vous voyez donc bien qu'ils ne sont que des hypocrites, ils louent Jésus avec leurs lèvres et l'injurient avec leurs arrêts, ou bien des ignorants et dans tous les cas indignes de juger les autres.

Le réformateur Luther disait : celui qui prend un pain chez le boulanger n'en ayant nul besoin, est un voleur, mais celui qui prend un pain parce qu'il a faim n'est pas un voleur, puisqu'on était obligé de le lui donner. La nécessité brise le fer et peut aussi briser le droit. Ce qui est injuste sans nécessité est un droit dans le cas contraire.

Un des soi-disant saints pères de l'église catholique répond à cette question : qu'est-ce qu'un voleur : celui qui s'approprie pour lui seul ce qui appartient à tous.

Mais alors, les capitalistes qui accumulent des richesses, qui par cette accumulation s'approprient ce qui appartient aux pauvres qui ne possèdent rien, pas même le nécessaire, sont des voleurs suivant la doctrine de l'église catholique

Nous vivons dans un monde renversé où les voleurs du sol et des instruments du travail nommés propriétaires sont estimés, siègent aux parlements aux conseils municipaux, dans la magistrature tandis que les vagabonds errent dans le pays parce qu'ils sont volés, et de ce fait tous emprisonnés. Vous voyez par là combien Proudhon Brissot et Saint Jérôme avaient raison lorsqu'ils disaient : la propriété c'est le vol.

Cet exemple est suffisant pour montrer qu'on a le droit à la résistance dès qu'on est maltraité. Celui qui désapprouve cet esprit de révolte, n'a pas le sentiment de la corruption et de la tyrannie et ne se trouve pas encore émancipé de l'esclavage si profondément gravé dans l'esprit du peuple.

Si nous sommes révolutionnaires, c'est parce que la Société nous a faits ainsi. Personne n'a commencé comme révolutionnaire, au début chacun était idéaliste ou fanatique et croyait à la société, les ombres sombres de la douleur frappaient le cœur principalement dans la population ouvrière et l'esprit se demandait : est-il juste et nécessaire que souffrent ainsi les producteurs de toutes les richesses. Et l'esprit donnait raison à la voix du cœur.

Nous commençâmes à faire luire l'espérance en des améliorations futures, pensant n'avoir affaire qu'à l'ignorance des classes dominantes, croyant que tout s'arrangerait dans une courte période de temps, que tout changerait lorsque nous aurions ouvert leurs yeux à la vérité, mais hélas nous fûmes cruellement déçus.

Lisez les superbes pages sur la Russie Souterraine par Stepnjak où il peint comment les terroristes sont la conséquence fatale de la conduite du gouvernement barbare. C'est après beaucoup d'expérience que l'on s'aperçoit que l'injustice n'est vaincue que par la violence et que le moyen ultime de la politique est le sang.

« Vera Zassoulitch » ne fut pas terroriste, elle fut l'ange de la revanche et non pas de l'effroi. Elle se sacrifia se jetant volontairement dans la gueule du monstre pour purifier le parti d'une injure mortelle. Il est évident que si pour venger tout acte perfide une

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon2

Zassoulitch se présentait, les spoliateurs des peuples se garderaient bien d'en commettre.

Eh bien les mêmes causes produiraient les mêmes conséquences.

Lisez Guillaume Tell, le drame de Schiller et vous verrez qu'il y est dit que la puissance des tyrans a des limites, car lorsque l'opprimé ne trouve son droit nulle part, le glaive est le dernier ressort ; contre la force il n'y a de résistance que par la force.

L'histoire toute entière est là pour nous apprendre qu'un peuple désirant une amélioration dans ses conditions est obligé de prendre les armes pour ouvrir une lutte mortelle ou triomphante, ou bien suivre le chemin légal qui comme règle est un détour dans tous les cas long, ennuyeux et absolument aléatoire.

Les coryphées de tous les partis quels qu'ils soient ont accepté en pratique et en théorie la doctrine qui fait de la résistance un droit sacré, surpassant toutes les lois écrites, et les plus belles pages de l'histoire sont celles qui nous racontent la résistance contre la tyrannie.

Dans l'histoire des Pays-Bas, le point culminant est la guerre de quatre-vingt ans, qu'une petite nation entamait avec le plus puissant despo'e de son temps, Philippe II d'Espagne et les révoltés demeurent l'honneur de leur Pays et des annales de la liberté, glorifiés par des historiens comme l'Américain Motley dans son livre célèbre.

Les autoritaires sont et furent les fléaux de leur époque et de leur nation, au contraire les révolutionnaires en sont les héros dont nous sommes fiers. Moïse et non pas Pharaon, Daniel et non Nabuchodonosor, Jésus-Christ et non Pilate, sont les types célèbres de la résistance contre l'arbitraire de la tyrannie. Dans tous les temps les révolutionnaires furent les promoteurs du progrès, qu'ils s'appellent Socrate ou Jésus, chacun séduit le peuple !

Eh bien, chaque gouvernement qui n'est pas l'expression de la volonté populaire n'a pas le droit à l'existence. Au moyen-âge les Aragonnais étaient si fiers de leurs droits, que les rois n'étaient alors que " les premiers parmi les pairs " et le peuple avait pris les plus grandes précautions pour que fut toujours contrôlé le pouvoir du souverain. Un grand juge national responsable lui-même, surveillant le roi l'oblige à respecter les privilèges de ses sujets. Dans un cas grave de violation des lois, il a le droit de le faire arrêter et garder à vue.

Voici les fières paroles que le justicier d'Aragon était chargé de prononcer devant le roi agenouillé, prêtant serment de gouverner selon la loi : « Nous qui valons autant que vous et qui pouvons « plus que vous, nous vous faisons notre roi et seigneur, afin que « vous gardiez nos fors et libertés sinon ! Non ! Hélas le cri de liberté qui retentissait si ardent fut étouffé.

Cependant les jésuites ont développé la doctrine de la souveraineté du peuple. C'est Lainez, le général des jésuites qui au Concile des Trente disait que « la source de la puissance reste aux peuples » qui la confient aux autorités, sans céder pour cela leur suprématie.

Bellarminus et Mariana sont d'accord sur ce point et le dernier dans son livre célèbre De rege et regis institutione dit : Le peuple peut forcer le roi à remplir les lois que ce dernier a données, il a le

droit de détrôner le souverain qui y contrevient et de le punir de la peine de mort. Il donne la formule suivante : « comme une brute il doit être attaqué par les coups de tous, étant devenu inhumain et tyran. »

Il continue ainsi : quand vous voyez votre épouse ou votre mère maltraitées sous vos yeux et que vous ne vous précipitez pas pour les défendre vous méritez l'outrage de lâcheté honteuse et d'impiété — et la Patrie à laquelle nous devons plus qu'à nos parents vous l'abandonnez à la tyrannie d'un despote. Honte à un tel crime, honte à une lâcheté pareille.

C'était heureux pour les affaires de l'humanité lorsque les hommes en grand nombre n'hésitaient pas à risquer leur vie et leur bonheur pour la patrie, mais hélas le désir de l'existence empêchât la majorité des hommes, de sacrifier cette dernière. C'est une raison pour laquelle les tyrans des temps anciens ne furent que rarement les victimes des attentats de leurs sujets.

En vérité, c'est une pensée utile que les rois sachent qu'en cas d'oppression et quand ils se rendent haïssables par leur vices et leurs actes scandaleux, leur mort n'est pas seulement juste, mais un acte glorieux et louable. Un autre, Raynold, ne fait que corroborer ces paroles.

Kolb dans son histoire de la civilisation émet la conclusion suivante : « Mariana a taché de suppléer à une des plus grandes omissions de la religion chrétienne, c'est-à-dire que dans la doctrine de l'église seulement l'obéissance passive est recommandée et au contraire la sainte flamme du patriotisme n'est pas allumée, et l'enthousiasme pour les grandes actions pleines de sacrifices en vue du bien-être de l'état et du peuple, n'est pas excité.

Telle est la doctrine des autorités catholiques. La constitution de 1793 dit expressément que la rebellion est le devoir le plus sain et le plus nécessaire pour le peuple et chaque portion de ce dernier, quand le gouvernement porte atteinte au droit populaire, et partout nous trouvons la confirmation constante de cette doctrine.

Consultez tous les auteurs de droit public et vous verrez qu'ils sont tous d'accord sur ce point, que le droit à la résistance ne doit pas seulement être accepté mais devient dans certains cas un devoir. Si ce droit accepté comme règle générale est nié dans ses applications vis à vis d'une personne ou de plusieurs, n'est-il pas évident qu'il y a pure hypocrisie.

Certainement on peut dire qu'on n'a pas assez de courage pour l'accepter, mais au moins qu'une parcelle d'honnêteté réside encore en vous et honorez ces héros qui ne craignent point de risquer leur vie pour sauver leurs frères de la tyrannie.

On peut insulter la propagande par le fait, mais nous n'avons pas le courage d'insulter ces héros se sacrifiant pour les autres, nous admettons au contraire que nous sommes trop lâches, pour les suivre, et pour cacher notre lâcheté, n'allons-nous pas souvent critiquer leurs actes et les désapprouver du haut de notre grandeur.

Nous savons que toutes nos libertés — et ce n'est pas encore grand chose ! — ont été conquises l'épée à la main. Et en disant cela, nous ne faisons que répéter ce que les écrivains bourgeois nous ont appris ; le révolté qui est vaincu est un scélérat, un crimi-

BnF - Gallica - Bibliothèque numérique - Les Passeurs du Temps - Lyon

nel que l'on pendra, réussit-il au contraire, les rôles changent et le voilà proclamé un héros.

Le jugement de l'histoire ne repose point sur une base certaine étant écrite par des savants officiels ayant prostitué leur plume et vendu leurs jugements aux puissants qui gouvernent et régentent les universités !

Si les insurgés de la Commune avaient remporté la victoire sur leurs oppresseurs, ils auraient été déclarés les bienfaiteurs de l'humanité, ayant compris l'esprit des temps, et les vaincus auraient été des misérables. Maintenant hélas, que le succès fut à la réaction, on oublie même que c'est à la Commune qu'on doit la République. Les Floquet, les Jules Ferry, les Constans et autres, que seraient-ils sans la Commune qu'ils méprisent et dédaignent.

Les maîtres ont écrit l'histoire et c'est la raison pour laquelle les vaincus sont blâmés et les vainqueurs loués, mais demain quand les rôles seront changés on constatera le contraire. Nous ne souhaitons ni cet excès d'honneur ni cette indignité, mais avant tout la vérité et nous ne voulons pas d'une histoire qui n'est que la glorification du succès.

Il est curieux de constater que les révolutionnaires sont toujours formés à l'école de la bourgeoisie. Qui donc recommande, en cas de rébellion de laisser sauter les habitations pour opposer une résistance à l'armée dans sa marche ? c'est Naquet. Les dynamiteurs actuels sont les disciples directs de la bourgeoisie et le droit à la résistance est accepté et glorifié par les poëtes et les écrivains de cette dernière.

On ne peut pas le montrer d'une façon plus logique et plus claire que ce professeur de droit disant : « le droit à la résistance n'est pas supprimé par les restrictions. » De ce qui précède il est donc bien évident qu'il est incompatible avec la nature des êtres raisonnables et moraux qu'un peuple soit condamné à toute souffrance sans qu'il lui soit permis de résister.

L'expérience des siècles, nous apprend cette vérité : on est révolutionnaire quand on a à conquérir ou à défendre ses droits, au contraire on est conservateur, réactionnaire du moment que l'on a quelque chose à conserver et c'est parce que le prolétariat se trouve dans le premier cas qu'il est naturellement révolutionnaire.

Nous n'avons pas la naïveté de croire que le changement que nous désirons comme notre droit peut s'effectuer sans une révolution violente et que le bulletin de vote peut remplacer le fusil et l'implacabilité du fait, les élections n'étant qu'un leurre dans les circonstances actuelles.

Cette pensée est d'ailleurs admirablement interprêtée de la façon la plus complète et la plus logique par M. Georges Renard dans son roman récent. « La conversion d'André Saveray : point d'élec« tion sincère, là où il y a côte à côte des millionnaires et des « gueux. Suffrage universel et extrême inégalité des fortunes sont « deux choses inconciliables ; ceci tuera cela à moins que cela ne « tue ceci.

Celui qui dispose de la force crée le droit et c'est pourquoi en dehors de toute sentimentalité, il est vrai que la force prime le droit. Le devoir du prolétariat est de s'occuper d'abord d'entrer en pos-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de Lyon - Les Passerelles du Temps - Lyon

session des instruments de travail, après cette conquête seulement il pourra parler de droit, de vertu et d'humanité, attendu que pour rester les maîtres, les hypocrites de l'époque prêchent l'amour dans le but de contenir les masses et sont au fond les ennemis les plus acharnés de la masse ouvrière.

Nous sommes les porteurs de la civilisation parce que notre but est de faire cesser cette guerre de tous contre tous, il faut mettre un terme à cette lutte odieuse, où chacun emploie ses efforts pour s'élever au dessus de son prochain et l'anéantir.

Les actions les plus sanglantes des révolutionnaires ne seront jamais qu'une pâle comparaison avec les actes de cruauté raffinée de cette bourgeoisie, qui n'a même pas le courage, comme les nobles de jadis de risquer sa vie ; lâches éhontés ils tuent avec les lettres de change, avec le haut percentage et massacrent dans la fabrique, les ateliers et les mines, toute une population industrielle, et malgré cette injustice sans nom, le prolétariat donne encore ses fils au service militaire en pâture aux canons et ses filles à la prostitution.

Privilège de naître à l'hospice et de mourir à l'hôpital ; privilège de travailler tant que ses forces le lui permettent, dans le but d'enrichir l'oisif. Privilège d'alimenter exclusivement la prostitution, l'armée, le bagne. Privilège des boissons frelatées, la viande putréfiée et le pain à faux poids. Privilège de fournir à tous les agitateurs les cadavres qui serviront de marchepied à leur ambition.

Voilà les conquêtes du peuple !!

Eh bien il est temps de mettre un terme à toutes ces iniquités, il est temps qu'un changement s'accomplisse, sans quoi combien de générations encore crèveront de faim et languiront.

Restons fidèles comme socialistes révolutionnaires non-seulement pour réclamer le droit et la résistance mais pour faire usage de ce dernier d'une manière décisive et triomphante.

Pénétrons-nous bien de cette idée que nos ennemis ne connaissent pas de clémence. On en a fait la triste expérience en 1848 et encore en 1871. Quand commencera la lutte sanglante sans trêve et sans merci notre devise sera « **mourir** ou **vaincre** ». Si tel est notre principe nous serons invincibles et nous nous battrons avec le courage du désespoir, il n'y a pas de terme milieu, car la mort est préférable à une vie d'esclavage, de déshonneur et d'abus. De l'audace, encore de l'audace et toujours de l'audace, et le triomphe nous appartient.

F. DOMELA NIEUWENHUIS.

La Haye — Août 1892.

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

PORTRAIT DE BLANQUI

Auguste Blanqui, petit, grêle, la tête rasée comme celle d'un moine, et digne du pinceau d'Holbein ou de Ribeira,— les yeux perdus dans de profondes orbites et dardant de fauves éclairs,— le visage revêtu d'une pâleur maladive,— le corps ployé sous la double charge de la souffrance physique et de la torture morale, et aussi par l'effet d'une constitution rachitique, — Blanqui n'avait rien en lui, à proprement parler, qui dénotât l'homme des conspirations, ou trahît l'orateur de la borne ou des clubs. Mais c'était bien là le révolutionnaire de Saint-Just, *le révolutionnaire inflexible*, le véritable *tenacem propositi virum* d'Horace, l'homme qui avait tracé un but à sa vie et qui y marchait résolument en disant, dans le sanctuaire impénétrable de sa pensée : « A moins qu'un boulet de canon, qu'un coup de couteau ou une trahison ne m'arrêtent en chemin, je vivrai et j'arriverai ! » Et ils arrivent, en effet, quelque mystérieuse, quelque redoutable, quelque sanglante même que soit l'œuvre à laquelle ils vouent ainsi toutes les facultés de leur intelligence et de leur corps, sans préoccupation vaine, sans hésitation, sans peur.

Seulement, quand ils sont arrivés, quand ils tiennent la chose convoitée, quand ils touchent au but fixé, quand ils sont ce qu'ils voulaient être,— maréchaux, savants, dictateurs, millionnaires ou rois, — ils ne regardent point en arrière ; ils apercevraient trop de débris aimés, trop de chers délaissés sur la route parcourue ! S'ils regardaient, le vertige s'emparerait de leur esprit détendu, de leur cœur amolli par trop de dépenses de virilités, et ils retomberaient brisés dans l'abîme ! Le vulgaire qui les voit arrivés, ces hommes, et qui ne sait pas quel a été leur itinéraire et comment ils ont marché, et ce qu'ils ont renversé, et ce qu'ils ont foulé aux pieds, le vulgaire attribue le mérite de leur élévation à Dieu ou au hasard qui y ont pourtant été pour peu de chose. Il ne sait pas ce que ces hommes, qu'il faut admirer ou plaindre, ont épuisé de force, d'énergie et de *vrai vouloir* pour ne pas succomber vingt fois en chemin. Il ne sait pas combien de fois, après s'être relevés meurtris et ensanglantés, ils ont passé la main sur leur front en sueur où la nuit commençait à se faire et, près de défaillir, se sont écriés, avec le stoïcisme du soldat sur le champ de bataille, en présence de l'ennemi : Allons !

Au premier abord, Blanqui n'était pas sympathique, parce que la souffrance ne l'est pas toujours. Pour cela, il faut qu'elle ait de certaines formes et qu'elle soit marquée d'un certain cachet. On se sentait disposé à lui obéir, mais l'on n'était point subitement porté à l'aimer. Il n'attirait pas, il dominait. C'est le propre des fortes natures morales et des vigoureux tempéraments physiques. Blanqui remplaçait la virilité extérieure qui lui manquait par une virilité d'âme, toute puissante dans certaines occasions. J'ai dit que rien ne trahissait en lui le conspirateur ; j'aurais dû ajouter qu'il avait les

Archives départementales du Rhône et de la Métropole de Lyon

apparences du fanatisme, si je n'avais craint de l'injurier en lui supposant l'étoffe d'un fanatique. Jacques Clément était un esprit étroit; Ravaillac était un crétin. Le fanatisme ne peut germer et éclore que sous des fronts déprimés.

J'ai dit encore que rien, dans l'extérieur de Blanqui, ne dénotait l'orateur, et cependant sa puissance comme orateur était immense; sa voix stridente, aiguë, sifflante, métallique et voilée cependant comme le bruit d'un tam-tam, communiquait la fièvre à ceux qui l'écoutaient.

Son éloquence, nourrie, — non pas aux sources les plus pures, mais aux sources les plus ardentes et les plus généreuses, — avait un caractère sauvage et des notes âpres, inharmonieuses, qui agaçaient les oreilles et tordaient le cœur comme l'eussent fait des tenailles. Elle était froide comme la lame d'une épée, incisive et dangereuse comme elle; et cependant cette éloquence réchauffait les sombres enthousiasmes qui recueillaient avidement sa parole. Les Taborites et les Hussites l'eussent placé, dans leur adoration, au dessus de Jean Ziska et de Procope le Grand. Mais l'énergie de ses discours, la virulence de ses motions toujours frénétiquement applaudies, étaient secondées encore par une certaine habileté par une sorte de souplesse rusée qui témoignait que cet homme ne se laissait pas toujours emporter par son imagination et par la *furia* de son esprit, mais qu'au contraire il les maîtrisait l'une après l'autre, au souffle seul de sa volonté. Il se possédait complètement et ne livrait de sa personne et de ses émotions que ce qu'il voulait : rien de plus, rien de moins. La nature lui avait refusé la spontanéité, bien qu'elle lui eut accordé la fougue. Encore y avait-il dans cette fougue quelque chose qui sentait le travail. Ceci a les apparences d'un paradoxe, et c'est pour cela que c'est vrai. Blanqui faisait de l'enthousiasme à froid; il ne disait que ce qu'il importait de dire pour produire son effet. Son esprit était une mathématique : il n'opérait que sur des nombres concrets, comme l'histoire, comme l'humanité du reste. C'est l'éloge de sa force que je fais là ; c'est le secret de sa puissance que je livre.

Je me résume : l'éloquence et le caractère de Blanqui, ce n'était pas du feu sous la cendre, c'était au contraire de la glace sous le feu.....

Je respecte infiniment Blanqui ; je fais mieux, je le comprends, et c'est parce que j'ai cru le comprendre, que j'ai tracé, — de cette façon un peu brutale, peut-être, son portrait, — du moins son profil. Car il est malaisé de saisir tous les aspects d'un caractère, tous les côtés d'une physionomie, toutes les faces d'un talent. J'ai pris les côtés, les faces, le reflet que j'ai vus, et je les ai donnés, faute de pouvoir saisir l'ensemble. J'ai pu être sévère, je ne crois pas avoir été injuste. J'honore autant que personne l'honorabilité de la vie tourmentée de Blanqui. Comme Mazeppa, enchaîné sur un coursier fougueux, il a été emporté dans une course ardente, effrénée, à travers la vie et il a laissé, comme lui, de ses membres et de sa chair aux haies des sentiers parcourus. Je rends hommage à la loyauté de ses intentions et surtout à l'aus-

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

térité de ses principes. Il a tou' supporté avec stoïcisme : prison, misère.chagrins,souffrances ce que nous avons tous, plus ou moins supporté, avec plus ou moins de courage. Les luttes de la vie l'ont cruellement éprouvé !

Je m'incline devant le malheur et je passe.

ALFRED DELVAU
(Hre de la Révolution de Février)

PROVERBES ROUMAINS (1)

Ne te fais pas mouton pour ne pas être mangé par les loups.

*
* *

Tu ne peux pas enfoncer un clou dans le mur avec une éponge.

*
* *

A un arbre sans fruit personne ne jette de pierres.

*
* *

Celui qui tombe dans la rivière ne craint plus la pluie.

*
* *

La caresse du pauvre c'est la mort.

*
* *

Quand tu passes par le pays des aveugles fais le borgne.

LA MÉTHODE DE KARL MARX

Celui qui aborderait l'étude de Karl Marx, après la lecture de Sismondi, saisirait bien vite les caractères fondamentaux et la méthode du célèbre ouvrage sur le *Capital*, qui se dresse comme l'acte d'accusation de l'Etat social moderne.

(1) Ces proverbes d'une concision et d'une profondeur remarquables, ont été cueillis par le citoyen Argyriadès sur la bouche des paysans du Danube.

Université Lumière Lyon 2 Bibliothèque Parselelles du Temps - Lyon 2

Cette méthode est la méthode historique : bien qu'il se rattache à Ricardo par la théorie de la valeur, Marx se distingue radicalement de Ricardo, de Malthus et de Smith, par le caractère historique des causes et des lois qu'il met en opération. Pour lui, la Société, dans chacune des phases de son développement, est soumise à des lois particulières à cette phase. Ce qui forme l'objet de son étude, ce n'est pas l'ordre naturel des sociétés humaines, de Smith ou des Physiocrates, non plus que la loi de productivité du sol, ou l'action du principe de la population, s'étendant avec Ricardo et Malthus à l'évolution tout entière de l'Humanité ; c'est la phase de l'histoire caractérisée par la dissociation du capital, de la propriété et du travail, sous le régime de la propriété individuelle et du laisser faire : c'est la phase capitaliste. Marx étudie l'évolution que la Société accomplit dans cette phase, sous l'empire de l'intérêt individuel, comment cet organisme capitaliste se constitue, se développe, tend à se décomposer finalement et à disparaître, pour faire place à une forme sociale nouvelle et supérieure, dont il aura lui-même développé les éléments dans son sein. L'opération du sentiment intéressé dans cet état social se traduit par la tendance capitaliste à s'approprier, sous des formes multiples, cet excédant de valeur que la force de travail ajoute dans le produit à sa valeur propre, et que Marx appelle *plus value*.

Le génie de Marx est à ce point porté à substituer des causes *historiques* c'est-à-dire dérivant de la volonté humaine, aux causes *physico-biologiques* dans l'explication des faits que la rente foncière elle-même, qui dérive pour Ricardo des lois naturelles qui régissent la productivité du sol, est, chez Marx, un élément de la plus-value de la force de travail elle-même. La loi qui régit les profits, chez Ricardo, et leur tendance historique à décroître n'est encore qu'un rayonnement de la loi physique de productivité décroissante du sol ; la loi qui régit l'accroissement absolu et relatif de la part du capital dérive, chez Marx, de causes *morales, historiques*. Le retour périodique des crises économiques s'explique, chez lui, par l'évolution même du capital et la conversion successive du capital circulant en capital fixe. A chacune des phases de ce cycle redoutable, une partie de la population ouvrière est rejetée dans cette population flottante, que traîne derrière elle la civilisation moderne, et à laquelle Marx a donné le nom d'armée de réserve de la misère. C'est là qu'il opposera encore une théorie purement historique de l'excès de population, à la théorie biologico-physique de Malthus.

L'organisme économique capitaliste évoluera ainsi selon les lois historiques qui lui sont propres ; la concentration successive que la concurrence déterminera dans les capitaux, par la ruine ou la résorption des entreprises les plus faibles, s'accompagnera d'une combinaison de plus en plus parfaite des forces du travail, et une application de plus en plus parfaite des moyens de production. Ce sont ces forces associées, combinées par le

Association Les Passerelles du Temple - Lyon

capital lui-même, en vue de la production, qui, sous la pression de la misère, prendront possession d'elles-mêmes et quand le processus de concentration capitaliste sera arrivé à son apogée, brisant à leur tour cette structure historique vieillie, substitueront un organisme nouveau à l'organisme capitaliste. Aux formes historiques des *Sentiments moraux* et du *Droit*, qui lui sont propres, succèderont des conditions nouvelles de la *Psychologie* et du *Droit Économique*.

La conception de Marx appartient, elle aussi, à la Sociologie dynamique, car elle embrasse, dans une étude d'ensemble, le mouvement corrélatif du Droit et de la richesse même. Ce sera toujours l'un des traits essentiels du socialisme de faire, des transformations du Droit, le caractère même de l'évolution historique.

Ce qui reste de saisissant à noter pour le présent, au point de vue général de la méthode, c'est que dans le mouvement de l'histoire, les institutions se succèdent, mais par des mouvements brusques, généraux, rapides, après une gestation plus ou moins longue, qui semble comme fatale et soustraite à toute modification rationnelle. C'est à nos yeux l une des traces profondes de l'idealisme qui subsiste, et la Doctrine rappelle involontairement la théorie des soulèvements brusques d'Elie de Beaumont, dans l'histoire du relief de la terre : l'effort des écoles intermédiaires qui restent à définir sera précisément d'y substituer, comme le fit Lyell, la théorie d'une évolution graduelle. Elles seront au plus haut degré *évolutionnistes*.

HECTOR DENIS.

FAIT DIVERS

Le fait divers suivant est tiré du Journal « *Le Temps* » du 12 juillet 1892 :

« Une association d'une quinzaine d'individus avait installé, près des fortifications, non loin de la porte de la Villette, un jeu de massacre d'un genre nouveau. Ces individus racolaient des malheureux de toute espèce qu'ils nourrissaient et auxquels ils payaient à boire à condition qu'ils consentissent à servir de « têtes de Turc » à leurs clients. Moyennant 10 centimes, ces clients pouvaient frapper d'un coup de poing soit dans la figure, soit dans le corps le patient qui se tenait devant eux et n'avait pas le droit de rendre les coups qu'il recevait.

« Plusieurs de ces malheureux ayant été envoyés à l'hôpital Bichat et à l'hôpital Lariboisière, le préfecture de police s'en émut et fit exercer une surveillance. Hier soir, plusieurs des individus qui se livraient à cette inhumaine industrie ont été arrêtés. »

Quelle misère !... Et surtout, quelle gueuse de société que celle qui réduit ses membres à une extrémité aussi navrante.

Certes, on ne peut imaginer une dégradation morale plus grande, une déchéance plus complète de l'homme !

Or qui en est la cause si ce n'est notre régime économique tant vanté par M. Leroy-Beaulieu ?

Est-ce donc cette supériorité-là qu'il craint de voir disparaître dans la nouvelle société que nous préconisons ? Vil sophiste !

Il faut prendre par la langue ou bien cuire à petit feu tous ceux qui poussent l'infamie jusqu'à vanter la liberté et le bien-être matériel de la Société actuelle. Je ne suis pas féroce, mais je crois que je me réjouirais à un tel spectacle.

Bibliothèque des Temps Nouvelles du Temps — Lyon 2

LA SEMAINE SANGLANTE

Qui décrira jamais cette effroyable orgie
Où, durant huit longs jours, par le sang du Français
La main du Français fut rougie !
D'un peuple assassiné la terrible agonie ;
Des soldats assassins les sauvages excès !

Ah ! ton sombre génie, o Dante !
Qui des damnés se plut à peindre les tourments,
Resterait muet d'épouvante
Devant ces longs égorgements !

Ah ! quand le souvenir retrace
Ce martyre d'un peuple au si sublime cœur,
Qu'un monstre aux entrailles de glace
Immola froidement à sa lâche fureur,
Un nuage d'horreur
Sur la paupière passe,
Et l'on entend des voix s'écrier dans l'espace :
« Oh ! malédiction sur Thiers, le massacreur !

O vous tous, bourreaux infâmes,
Eventreurs d'enfants, de femmes,
Opprobre du genre humain !
Vous dont le nom fait soudain
A tout homme monter des rougeurs à la joue,
L'Histoire, à votre aspect, recule en frémissant,
Car vous avez au front un noir caillot de sang
Entouré d'un cercle de boue !

Mais, cependant, vils répresseurs,
Tourbe d'avocats, de sabreurs,
Mais, cependant, n'allez pas croire
Que vos forfaits ayant trop écœuré l'Histoire,
Elle va, répugnée à ces noires hideurs,
Dans sa fange laisser dormir votre mémoire.

Non, domptant son dégoût, comprimant ses douleurs,
Tandis qu'elle mettra, les yeux voilés de pleurs,
L'auréole de gloire au front de vos victimes,
Etalant au grand jour vos crimes,
Elle fera tomber, juste punition,
Sur vos noms couverts de souillures,
Des générations futures,
L'éternelle exécration !

Bibliothèque du Temps

ÉPISODE DE LA SEMAINE SANGLANTE.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2003

Ah ! si, tels que les blés ondoyan's dans la plaine
Par les moissonneurs sont fauchés,
Trente mille vaincus furent — moisson humaine
Qu'exigea ta féroce haine —
Par le plomb versaillais dans le néant couchés,
O Bourgeois apeuré ! qu'importe ?,.
Vois, sous ces flots de sang répandus par ta main,
Comme sous l'eau du ciel une fleur croît plus forte,
La révolution, que tu croyais bien morte.
Germe et grandit sur ton chemin.

Elle germe et grandit plus belle et plus puissante !
Elle se dresse menaçante,
Et devant elle, désormais,
Tu trembles comme tu tremblais
Avant la semaine sanglante !

Oh ! oui, tremblez, bourgeois replets
Au cœur de roche !
Tremblez soudards abjects, garcins et galliffets :
L'heure d'expier vos forfaits
Est proche !

Mais vous, fils des vaincus sous les balles tombés,
Parias, cœurs meurtris, vous qui marchez courbés
Sous le poids trop pesant de toutes vos misères,
Tressaillez, tressaillez, o sombres prolétaires !
Car à l'horizon noir de ce monde bourgeois
Fait de deuils, de douleurs, de crimes et d'effrois,
On voit poindre une lueur blanche :
Le *Dix-Huit Mars* de la revanche !

DECKHERR

ADMINISTRATION MATERNELLE

J'ai sous les yeux un article de journal avec ce titre «Mort de faim ! » C'est l'histoire d'un malheureux sans travail. Depuis longtemps, il cherchait de l'ouvrage, mais les portes se sont fermées, les derniers sous ont disparu, les dernières forces se sont épuisées. Des voisins, quoique très pauvres eux-mêmes, ont bien donné quelques aliments, mais à peine de quoi sou-tenir les deux enfants : les parents n'ont pas voulu y toucher.

Et le journal de s'écrier : Est-ce possible ? à la fin du dix-neuvième siècle ? à deux pas de Paris, à Corbeil ?

Source : Les Passerelles du Temps - Lyon

Ce doit être une invention de quelque feuille socialiste. Est-ce qu'on meurt encore de faim aujourd'hui ?

On en meurt tous les jours. Et pas des feignants ni des faibles, mais des robustes, des lutteurs.

Vous n'avez pas oublié la fin navrante de ce jeune sculpteur trouvé mort dans sa mansarde, Claudius Peyre était un fort. On ne quitte pas le sol natal, sans ressource, sans protection, pour courir après l'idéal, si l'on n'emporte, à défaut d'argent, une provision copieuse de fermeté et d'énergie. On ne se soumet pas longtemps à cette vie de pauvre, soutenue d'un peu de lard, de pommes de terre, envoyés du pays ; on ne lutte pas sans se plaindre, contre l'appétit féroce d'un estomac jeune ; on ne se résigne pas, sans révolte ou sans défaillance, à l'agonie lente et terrible de la faim, si on n'est d'une trempe particulièrement puissante.

Il a succombé, ce brave jeune homme, avec son âme artiste et son cœur vaillant, sous le fardeau trop lourd, impuissant, malgré des efforts désespérés, à secouer ce joug de détresse implacable que l'égoïsme social jette au cou de tout malheureux égaré et seul dans la grande ville.

Il aurait pu, dira-t-on, apporter dans la lutte une fierté moindre risquer un humble appel à l'administration bienfaisante mais c'est au dernier moment que la dignité humaine peut descendre à cette mendicité. Alors il est trop tard. Il faut une enquête de quarante-huit heures. La faim n'attend pas. Il est du reste d'autres victimes à qui on ne peut reprocher cet excès d'orgueil. Leur sort en vaut-il mieux ?

Voici un exemple récent qui a passé inaperçu au milieu des faits divers d'un journal de province. Une jeune fille de 22 ans met au monde un enfant, à la maternité de Roubaix. Huit jours après elle quitte l'établissement et se rend chez ses parents qui refusent de la recevoir. Elle va ensuite implorer la pitié de ses amis, partout on la repousse, elle et son enfant.

L'infortuné n'a pas un sou vaillant, pas un morceau de pain, impossible de trouver du travail. C'est la misère noire. L'enfant s'étiole, dépérit à vue d'œil, que faire ? Porter le petit au bureau de bienfaisance de Roubaix ? on n'accepte pas les filles-mères.

La pauvre femme se décide à mendier, un agent l'arrête en flagrant délit ; elle est conduite en prison. Quand on veut prendre l'enfant qui est dans ses bras pour lui donner à manger, il était mort.

A quoi bon raconter cette histoire ? Est ce qu'on n'y est pas habitué ? Ça court des rues.

Aussi n'en aurais-je point parlé, si je ne m'étais souvenu à ce moment même d'un autre fait tout différent qui offre avec le précédent un contraste curieux.

L'administration de la ville de Paris, l'assistance publique en particulier occupent, vous le savez, des légions d'employés dont l'unique souci est supposé être, la sécurité des habitants. D'où vient-il qu'à l'abri de cette vigilance, il y ait dans notre capitale tant de gens écrasés par la misère de même que par les roues des voiture ?

Bibliothèque des Passerelles du Temps - Lyon

M. le Préfet de la Seine a publié au cours de l'été une circulaire, rappelant qu'il est interdit aux employés de tous grades d'occuper des situations, rétribuées ou non, les occupant hors du bureau, pendant les heures réglementaires de présence. »

Quelles peuvent bien être ces occupations si impérieuses qui retiennent les employés de la ville loin de leurs bureaux ? Est-ce la recherche des infortunes à soulager, les secours à porter aux indigents ; sans doute on les rencontrerait au chevet de quelque malade, dans la mansarde de quelque infirme, donnant leurs soins à une femme en couche ou le biberon à un nouveau-né.

Dans ce cas M. Poubelle aurait bien tort de ne pas fermer les yeux sur des absences aussi profitables au bien public. Mais non il s'agit de toute autre affaire. M. le Préfet nous explique que ses employés sont retenus *sur les champs de course*, occupés au pari mutuel.

C'est un scandale ?— Il me semble.

Du moins, c'est une exception ?— Pas le moins du monde. Le nombre des délinquants est fort grand au contraire.

M. Poubelle l'ignorait jusqu'à ce jour ?— Détrompez-vous, M. le Préfet le savait depuis longtemps. A plusieurs reprises, le conseil municipal avait signalé le fait et insisté pour qu'on y mit fin.

L'excuse, c'est qu'ils ne reçoivent pas d'appointements ?— Ils en reçoivent, ne vous en déplaise ; et souvent de forts cossus, qui pourraient empêcher plusieurs familles de mourir de faim. Ils touchent leurs mensualités jusqu'au dernier centime. Le seul jour du mois où on voie ces messieurs paraître au bureau, c'est même celui de la distribution.

Alors, nous sommes volés ?— Comme dans un bois.

On poursuivra ces malfaiteurs en cour d'assises ? Naïveté ! on leur donnera de l'avancement, voire même la croix. Plus tard ces zélés travailleurs se retireront dans une aisance dorée, avec une pension et de meilleures économies, sans parler de la considération qui s'attache à une existence passée au service de l'administration publique.

Et pendant ce temps, de braves jeunes gens qui se sacrifient pour l'art, pour l'humanité, de bonnes filles coupables seulement de produire des enfants pour leur pays qui se plaint d'en manquer, de pauvres petits qui ne demandent qu'à grandir pour servir, un jour, utilement la société, des ouvriers dont toute l'ambition est de trouver un labeur exténuant pour nourrir la nichée, des vieillards qui tombent sous le poids de l'âge et de l'épuisement, des estropiés qui ont perdu un membre sur le champ de bataille de l'usine : tout cela meurt, fauché par la misère, tournant en vain un régard suppliant vers la République qui avait promis de les sauver.

Que voulez-vous ? Il faut tant d'argent pour les fainéants, qu'il n'en reste plus pour les malheureux !

Mais tout cela changera ? Voilà déjà M. Poubelle qui donne un bel exemple. Au lieu de passer la journée aux courses, ses

Bibliothèque des Passerelles du Temps - Lyon 2

employés devront la passer cloués sur leurs ronds de cuir. Enfin on va s'occuper du pauvre monde ?

Hélas ! je crains que les affaires ne fassent qu'empirer. Dans l'administration, le plus grand mal n'est pas qu'on y travaille peu, mais qu'on y travaille en dépit du bon sens.

Du plus petit jusqu'au plus grand, l'administrateur n'a qu'un but : se tailler des avantages personnels aux dépens de l'administré. Alors on devine le gâchis qui en résulte. Le bon de bienfaisance, au lieu de passer sous la forme d'une miche de pain dans l'estomac du meurt-de-faim disparaît dans la profonde du distributeur ; Le produit des loteries destiné au soulagement des victimes de catastrophe se transforme en titres de rente au profit de fonctionnaires respectés et des maîtresses qu'il entretiennent.

Tandis que celui-ci exploite la misère publique, celui là profite de la liberté des citoyens pour s'en faire une prime : un autre met en coupe réglée les fournitures, les places, les décorations. Il y en a qui se contentent de vendre des bureaux de tabac ; il y en a qui n'hésitent pas à livrer les secrets de l'État.

Dans le domaine des travaux publics, il se passe des choses particulièrement édifiantes. L'architecte officiel n'est-il pas devenu proverbial ? Ne semble-t-il pas que le souci des bénéfices personnel à réaliser lui fait perdre complètement de vue l'utilité générale. C'est ainsi que des sommes fabuleuses s'emplissent dans des constructions dérisoires, qu'on bâtit, par exemple, des écoles avec des salles immenses qui restent sans usage parce qu'il coûterait trop cher de les chauffer, avec des bibliothèques qui restent vides parce que, garnies de livres, les planchers ne pourraient les supporter.

On se joue de la santé du contribuable tout autant que de son argent. Chaque jour vous en avez des exemples sous la main. Tous les ans, ne profite-t-on pas des chaleurs de la canicule pour offrir aux Parisiens assoiffés une eau putride (vingt-cinq centilitres de pipi par litre,) Cet été, en présence d'une température exceptionnelle qu'a-t-on imaginé ? Pour mieux assurer l'empoisonnement de la population et la mieux préparer à une épidémie menaçante, on s'est mis à éventrer toutes les rues, sans rime ni raison.

Dans ce gâchis et ce dévergondage d'ozoïste anarchie, qui peuvent signifier la mort d'un étudiant, ou la détresse d'une fille-mère, ou le suicide d'une mère et de cinq enfants ? C'est par milliers que succombent, par la faute de l'administration les malheureux — enfants ou hommes faits — infectés par la bacille du typhus ou du choléra infantil.

Il y aurait bien un remède, ce serait non pas de ramener les employés infidèles à leur rond de cuir, mais de supprimer ceux-là et de changer tous les autres ; ce serait surtout de moraliser le fonctionnaire et la fonction en leur donnant la responsabilité et le contrôle qui ont leur source dans une large décentralisation politique et administrative en changeant enfin le milieu social, foyer de toute anarchie et origine de toute corruption.

JACLARD.

Université Lumière Lyon 2 - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

RÉPUBLICAINS, SOCIALISTES

et Libres-Penseurs

Je ne peux pas admettre un républicain, qui ne soit, en même temps, fédéraliste, socialiste et libre-penseur. La vraie démocratie c'est l'abolition de toute tutelle et de tout patronat. L'individu multiplie ses forces par l'association. Les peuples les multiplient par la fédération. La fédération, c'est l'association prolongée. Au moment où on arriverait à établir, en Europe, la fédération des peuples latins, la paix serait assurée et le droit garanti.

En ma qualité de républicain portugais, je travaille pour la fédération ibérique. L'homme ne peut pas détruire ce que la nature a fait. Les deux pays — l'Espagne et le Portugal — ont plus d'un point d'affinité. D'abord c'est la tradition historique qui rapproche les deux peuples. Mais en dehors de cela il y a la race, et les conditions ethnologiques et ethnographiques. Une fois proclamée la fédération ibérique, la fédération latine s'imposerait. Et de la fédération de race on arriverait facilement à la fédération humaine, c'est-à-dire aux Etats-Unis d'Europe, le beau rêve de Victor Hugo et de tous les grands penseurs contemporains.

Du fédéralisme au socialisme c'est un pas. Révolution cela veut dire transformation. Pour transformer un pays, il faut transformer non-seulement ses conditions politiques, mais aussi ses conditions économiques et financières. Je ne discute pas si la révolution politique doit précéder la révolution sociale, ou si la révolution sociale doit précéder la révolution politique. Je laisse cela aux philosophes. Mon œuvre est une œuvre de propagande, de vulgarisation. Révolution politique et révolution sociale doivent marcher parallèlement.

Plus de patrons ! — voilà la devise du XIXe siècle, *plus de patrons !* c'est-à-dire — abolition complète de la tutelle politique, de la tutelle économique ou financière et de la tutelle religieuse ! *Plus de patrons !* c'est-à-dire — l'homme dans la possession de sa destinée ! *Plus de patrons !* c'est-à-dire — les peuples libres et émancipés, se gouvernant eux-mêmes et par eux-mêmes.

Lisbonne MAGALHAES LIMA.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France - Les Passerelles du Temps - Lyon

LES DROITS DE L'HOMME

Le grave et docte *Temps* faisait dernièrement des vœux ardents pour que toutes les communes socialistes suivent l'exemple donné par le conseil municipal de Roubaix, lequel a voté l'affichage dans toutes les écoles de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. Et le docte *Temps* se gaudissait pédantesquement de cette décision ; son ironie consistait à craindre la non-réalisation de cet affichage, « si les conseillers éprouvaient la tentation de lire la Déclaration de 89 ».

Laissons de côté cette sotte malice du *Temps*, car pour être moins instruits que les rédacteurs du *Temps*, les ouvriers de la municipalité de Roubaix n'en ont que plus de bon sens natif. Voilà pourquoi ils ont lu dans la Declaration des Droits de l'Homme et du Citoyen ce que les yeux à lunettes du magister bourgeois n'ont pu y découvrir.

Pour nous, qui considérons le socialisme comme l'aboutissant synthétique de toutes les activités progressives de l'humanité, qui croyons fermement que le droit évolue en même temps que l'idée de solidarité est de mieux en mieux comprise, nous comprenons parfaitement que le rétrograde *Temps* n'ait pas compris l'esprit social de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen ; et nous avouons que le sens parfois équivoque de ses affirmations laisse au lecteur une certaine liberté d'interprétation. Evidemment, un économiste libertaire bourgeois ne lit pas avec le même esprit qu'un homme simplement imprégné des sentiments du solidarisme social.

Ce n'est pas la faute des Socialistes si la Révolution française a été déviée de son cours par les intérêts coalisés de la Bourgeoisie, si la critique socialiste des principes de 89 et de 93 n'a pu se faire jour, si le sens de notre grande Révolution a été constamment faussé par les étroitesses de jugement du doctrinarisme économique et de l'opportunisme politique.

On ne saurait trop le répéter : la défense du territoire et le goût des conquêtes qui est résulté des guerres d'abord purement défensives de la Révolution, les trahisons des uns, les manœuvres des autres ont toujours voilé et obscurci les rares notes sociales que, trop pressés par les évènements, les révolutionnaires n'ont pas eu le temps de développer et qui restent encore livrées à nos méditations. Elles attendent un commentateur conscient et qui saurait en tirer la substance d'un vivifiant code de la Révolution.

La République n'a pas encore brisé le noyau scolastique qui enveloppe la doctrine de la Révolution, n'en a pas encore tiré le fruit de vie. — Cependant Michelet avec sa grande divination de poète historien, a pressenti çà et là les conclusions qu'un éducateur socialiste tirerait des conséquences des principes révolutionnaires. Citons seulement un passage :

L'on pourrait « montrer que sa négation d'une religion arbi-

Bibliothèque - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

traire de faveur pour les élus, contient **l'affirmation de la religion de justice égale pour tous** ; montrer que la négation de la propriété privilégiée contient **l'affirmation de la propriété non privilégiée étendue à tous.** »

Le *Temps* accusera-t-il Michelet de ne pas connaître l'histoire de la Révolution française ? Accusera-t-il aussi d'ignorance un ancien ami de MM. Hébrard et Jules Ferry, le savant commentateur précisément de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, le grand jurisconsulte Emile Accolas qui, sans être venu jusqu'au collectivisme, n'en a pas moins sans cesse recherché la conciliation de l'individualisme et du solidarisme, de la liberté de la justice, et écrit des phrases comme celles-ci :

« Il faut admirer ce caractère exceptionnel, merveilleux que « présente le Droit de la Révolution. Pour la première fois le « législateur n'eut d'autre pensée que de trouver la formule « du juste.....

« Le dix-huitième siècle et la Révolution française ouvrent « en tout l'ère du Droit; les peuples, comme les individus, « sont libres, égaux et frères.....

« Quant à nous, hommes de ce siècle qui en sommes « encore à hésiter entre la force antique et l'Idée du Droit, « nous n'avons point encore su restituer à la propriété sa vraie « source, qui est le travail, et nous acceptons le salariat, ce « mêlé de l'esclavage et de la liberté, ce vieux débri de la subal- « ternisation de l'homme à l'homme!

« Or, nous avons beau inscrire sur nos murs la liberté et « l'égalité, nous ne les réaliserons ni l'une ni l'autre dans la « cité, tant que nous n'y aurons pas réalisé le droit pour tous « à la propriété. »

Mais suivons le conseil de l'imprudent rédacteur du *Temps*. Relisons un peu la fameuse déclaration des Droits de l'homme, et voyons si le conseil municipal de Roubaix n'avait pas raison d'espérer y trouver une partie de l'Evangile social « qu'il s'agit d'inculquer aux jeunes générations, afin d'en faire plus tard des citoyens dévoués aux théories du collectivisme et de l'Etat-Providence. »

Nous acceptons même le mot « Providence », la Providence, si tant est qu'elle existe, devant évidemment être synonyme de Justice.

Pour ne pas surcharger cet article, nous laissons de côté, n'est-ce-pas, le passage ayant trait à l'impôt « la contribution commune doit être également répartie entre tous les citoyens, en raison de leurs facultés », et les articles concernant la souveraineté du peuple, l'électivité des charges, l'inviolabilité de la personne humaine, la moindre répression pénale possible, la responsabilité des agents de l'autorité, la tolérance religieuse et politique, la liberté de la presse et de la parole, etc..... Ces articles, essentiels aussi et très mal appliqués en pratique, ne souffrent en théorie aucune contradiction sérieuse possible,

Article premier : « Les hommes naissent et demeurent libres

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

et égaux en droit ». Or, l'usage des droits n'est praticable au citoyen que sous la condition d'un rang social. N'est pas libre celui dont l'existence dépend d'autrui Et c'est le cas de tous les salariés, — que voulez-vous que fasse de cette hypothétique liberté le famélique dont la machine vivante va s'éteindre faute de combustible? Il n'aura rien de plus pressé que d'aller la vendre pour la maigre pitance. Ce n'est plus Esaü vendant son droit d'ainesse pour un plat de lentilles, c'est l'homme vendant son incontestable droit à la liberté ! — Donc, disparition du prolétariat et du paupérisme. Ni esclavage légal, ni esclavage économique ; abolition du salariat. Les hommes naissent et doivent demeurer libres et égaux en droits. Par conséquent, il faut concevoir et agencer de vitales institutions économiques, dont le fonctionnement fasse des égaux en fait.

Par suite, une société qui, comme celle d'aujourd'hui ne traite pas chacun selon son droit, prend les hommes égaux et travaille délibérément à les faire inégaux, est une société vouée à l'exécration, — parce que (art. 2) « le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression. »

La biberté, soit; mais la liberté politique et la liberté économique, l'une soutenant l'autre. Sans indépendance économique, pas de liberté véritable. Aujourd'hui sont seuls libres les manieurs d'argent. Et cependant « la liberté consiste à faire tout ce qui ne nuit pas à autrui ; aussi l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits.... .»

La propriété ! Mais pour que tous soient propriétaires, pour universaliser la propriété et par là même la liberté et l'égalité, quel autre moyen sinon le collectivisme où tout sera à tous sans privilège pour personne ?

La sûreté ! Où est-elle dans notre monstrueux milieu économique où l'ouvrier est sans cesse menacé par la diminution des salaires, le chômage, etc..... où personne, pas même les rentiers, n'est assuré du lendemain.

La résistance à l'oppression ! Même légale et pacifique, notre code césarien ne la reconnait pas. Songez par exemple aux mille tracasseries dont sont victimes les partis socialistes et ouvriers, et les groupements corporatifs des syndicats, etc..

Nous n'en finirions pas, si nous poursuivions l'examen de toutes les antinomies existant entre le Droit proclamé par la Révolution et le fait réalisé par la bourgeoisie accapareuse et voleuse; celle-ci a machiavéliquement détourné à son unique profit les bienfaits promis par la Révolution du siècle dernier, et elle continue à soigneusement entretenir une fausse interprétation de ses doctrines et de ses principes.

Au surplus, notre but, en cette note, n'était pas de faire la critique de notre pauvre République, mais de démontrer tout uniment que, contrairement aux assertions du *Temps*, les

Bibliothèque des Passerelles du Temps - Lyon

socialistes pouvaient se réclamer de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, et l'afficher dans les écoles, dans l'espérance que l'on en tirerait des conclusions du genre de celles-ci : La société doit garantir à chacun de ses membres le droit à l'éducation intégrale, — place pour chacun dans l'atelier du travail national, — participation, selon l'équité aux bénéfices matériels et moraux de l'association, et, comme suprême conséquence, l'égalité, non plus nominale mais effective des associés, assurant à chacun sa dignité d'homme et de citoyen, puis enfin, grâce à ce ferment de justice jeté au sein de l'humanité, la création de races nobles et fières d'hommes libres.

Prises en un certain sens, la liberté et la propriété sont des droits, mais des droits dont il ne faut pas intervertir les rôles et qu'il importe de maintenir à leur place. Le droit de propriété n'a rien que de subalterne ; il faut qu'au nom de l'humanité il fléchisse de manière à s'adapter à l'exercice des droits supérieurs. « Nul ne peut être privé de la propriété, si ce n'est lorsque la nécessité publique l'exige », dit encore un extrait de cette Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, décidément fort mal comprise par le *Temps*.

Consacrer au profit de l'État le Droit d'expropriation, c'est encore par une voie détournée, revenir au point de vue socialiste, et accorder, en principe, que la société est autorisée par un droit naturel qui domine tous les autres, à se refondre de fond en comble, pour mettre enfin en pratique la solidarité sociale et le droit à la liberté ; pour accomplir les promesses de la trinité du verbe révolutionnaire : Liberté, Égalité, Fraternité ; pour effectuer enfin l'avènement de l'exacte justice et de la paix.

ADRIEN VEBER.

FILLES DU PEUPLE

On s'occupe beaucoup, et même beaucoup trop, de celles qui deviennent de belles petites : on ne pense pas assez à celles qui restent de braves filles. Tout pour les entreteneuses d'Alphonse ; rien pour les sœurs de Gravoche ! Et pourtant, il y en a, de ces héroïques gamines, dont la vie et la vertu obscures seraient belles à raconter.

Tant pis ! je ne suivrai point la mode, et je veux raconter une histoire de dévouement inconnu et de devoir accompli, dussé-je me faire traiter de « vieille perruque » ce qui est dur à mon âge et avec les cheveux que j'ai.

En ce temps-là, je vendais, pour vivre, du grec et du latin, une triste marchandise qui ne se paye pas cher et qui nourrit

Bibliothèque - Les Passerelles du Temps - Lyon

mal son homme. Pour comble de malheur, c'était en décembre, et je n'avais guère le feu sacré du professorat. Donc, un dur hiver, un pénible moment, je vous assure.

Dès sept heures du matin, je trottais par les rues, les yeux encore bouffis de sommeil et picotés en même temps par l'aigre bise, les oreilles pincées par le froid, le nez pleurant de gel et les doigts gourds et roides d'onglée. Heureusement j'étais toujours obligé de courir pour ne pas arriver en retard, et la course me réchauffait malgré moi. Tout de même j'aurais préféré souvent être un tantinet en avance, afin de ne pas grimper comme ça la rue des Martyrs au pas gymnastique. En voilà une montée qui fait souffler ! Ah ! je peux dire que je prenais mon pain d'assaut.

Tout en montant, d'ailleurs, je reluquais à droite et à gauche, en vrai Parisien qui n'a jamais le regard au repos, un chien qui flaire sans s'arrêter. Pour voir quoi, pour trouver quoi ? on ne sait pas ; mais on espère quand même, en quête du hasard.

A cette heure indue, il n'y avait pas encore grand monde au long des trottoirs. Les ouvrières qui descendent à Paris par ce chemin-là, ne passent guère que sur le tournant de sept heures et demie. Pourtant, j'en rencontrais deux tous les jours. Quoique plus matineuses que les autres, il faut croire qu'elles non plus n'étaient jamais en avance ; car elles se dépêchaient joliment, les pauvres petites. Je les apercevais de loin, dégringolant par la chaussée pour aller plus vite, et nous nous croisions comme deux trains qui ont à peine le temps de se voir.

Malgré la rapidité de la rencontre je finis néanmoins par les bien connaître, et j'ai encore leur physionomie exacte dans la mémoire.

L'aînée, qui avait de dix-huit à vingt ans, n'était pas belle, fichtre ! Un vrai laideron ; des yeux en points de dé, une bouche à se mordre les oreilles, un de ces nez dans lesquels on dit qu'il pleut, le teint d'une moricaude, des cheveux rares et d'un noir roussi, une gorge de raie et le dos bombé comme un couvercle de cercueil.

Mais l'autre, la plus jeune, était-elle mignonne ! Des frisettes dorées floconnaient jusque dans ses yeux de pervenche, quand elle baissait son petit nez rose pour fendre le vent. Et sa poitrine ! Deux pêches, pas plus grosses que ça, mais qui n'avaient pas besoin de corset pour se tenir toutes droites.

Comme elle portait une robe légère malgré décembre, on voyait sous son fichu pointer les *tétons de Vénus* que le froid raidissait. Et pas de flic-flac, je vous prie de le croire, bien qu'elle courût. Non, c'était planté solidement, allez !

A dire la vérité tout entière, elle avait deux défauts, la fillette. Il ne faut pas non plus se laisser emballer et la

Amérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

prendre pour une perfection. Soyons justes, mais sévères !

D'abord, elle avait des taches de rousseur. Oui, même en cette saison où cela se passe d'ordinaire ! Je suis forcé de l'avouer, elle en avait. Mais si fines, si fines ! Etait-ce bien un défaut ? Moi je ne trouve pas. On aurait dit du son très menu sur de la crème.

Le vrai défaut, le malheur, c'est qu'elle boitait. Oh ! il n'y a pas à dire qu'elle boitillait. Une de ses jambes était réellement beaucoup plus courte que l'autre. En marchant, l'effet devait être vilain, pour sûr. Mais je ne l'avais jamais vue marcher. Et puis, qui sait ? La mâtine était si gracieuse, qu'elle savait rendre aimable même son infirmité. Je n'exagère pas. Elle escamotait, d'une façon si gentille, le déhanchement par de petits sauts ! C'est sans doute pour cela qu'elle courait toujours. Cela lui donnait l'air d'une alouette blessée.

Plus d'une fois, j'avais eu envie de l'arrêter, de lui parler. Je ne sais pas trop ce que je lui aurais dit, d'ailleurs. En toute sincérité, je ne songeais pas le moins du monde à la bagatelle. C'était trop frais, trop enfant, pour qu'on pût penser à mal. Non, j'aurais aimé à savoir ce qu'elle faisait, où elle allait, sa vie, ses habitudes, ses goûts, son être enfin. Je m'imaginais quelque chose comme les ravissantes créatures de Dickens, si poétiques dans leur navrante misère. Je bâtissais là-dessus toutes sortes de romans, oubliant que tous les romans sont de la bien petite bière au prix de la réalité.

La réalité, je l'ai connue plus tard, par hasard, un jour que je ne la cherchais plus.

Les élèves à qui je donnais la becquée pour la Sorbonne ayant changé de domicile, je dus changer aussi d'itinéraire. Je cessai de monter tous les matins la rue des Martyrs, adieu mes deux gamines !

Quelquefois, je me disais :

— Il faut pourtant que je les revoie. Passent-elles toujours par là ? Je referai le voyage exprès.

Je remonterai mon ancien calvaire.

Mais je remettais à demain, et encore à demain, si bien que je finis par n'y plus penser du tout. On oublie vite à Paris ; on a tant de choses dans la tête, tant de besognes sur les bras, tant de spectacles sous les yeux.

Environ deux ans après, je me trouvai un soir nez à nez, rue de Provence, avec la moricaude. Le souvenir me revient brusquement.

— Tiens, dis-je, comme si j'avais l'habitude de lui parler, qu'est-ce que vous avez donc fait de la petite boiteuse ?

L'ouvrière ne me reconnut pas tout d'abord et resta interloquée de cette question à brûle-figure. Elle m'examinait avec son regard en vrille.

— Ah ! c'est vous qui grimpiez si bien la rue des Martyrs, s'écria-t-elle. Parfaitement, je vous remets .... Eh bien ! la petite

Source gallica.bnp.fr / Bibliothèque nationale de France - Passerelles du Temps - Lyon

boiteuse, il y aura tantôt six mois qu'elle est morte. Et deux grosses larmes lui montèrent aux yeux.

— Dame ! vous savez, reprit-elle, c'est un rude métier que d'être brunisseuse. Et puis, ça la fatiguait trop, c'te môme, de se transbahuter comme ça tous les jours de Montmartre à Grenelle et de Grenelle à Montmartre.

— Mais pourquoi travailler à Grenelle ?

— Parbleu ! parce que l'ouvrage était meilleur là bas. Un atelier chouette ! Six sous de plus par jour.

— Alors, pourquoi loger à Montmartre ?

— Rapport à son petit.

— Elle avait un enfant ?

— Toute une histoire, écoutez donc ! Le père était parti en Angleterre, et lui avait promis de le reconnaître en revenant. Alors, il ne fallait pas changer de logement, n'est-ce-pas ? Sans cela, où les retrouver ! Car il n'a jamais dit où il était, une fois parti, ce beau merle, et on ne pouvait pas lui écrire. Comprenez ?

— Est-ce qu'il est revenu ?

— J't'en fiche ! Est-ce que ça revient, ces oiseaux-là ? Une gouape.

— Et le petit ?

— Ah ! ça, c'est mon affaire. Henriette me l'a laissé en héritage, et je l'élève. Vous pensez bien qu'avec une fiole comme la mienne, je n'aurai jamais d'amant, pas vrai ? Mais ça ne m'empêchera pas d'avoir un fils. Eh ! oh ! je suis pressée. Pendant que je bavarde là, il attend sa soupe, le gosse. Bonsoir, m'sieu !

Et la moricaude s'enfuit, toute noire, en rasant les murs comme une hirondelle.

JEAN RICHEPIN

LES RÉVOLUTIONS

Dans l'état d'inquiétude où se trouve la société de notre temps ; lorsque l'optimisme le plus robuste s'évanouit devant les menaces de l'avenir ; l'étude des causes perturbatrices de la paix, s'impose comme les éléments prolégoménaux du problème social.

Cette étude pour être complète devrait embrasser toutes les civilisations afin de déterminer si les lois qui les ont régies ont toujours et partout, répondu à ce besoin suprême : L'ordre, la vie de tous, ou si au contraire la méconnais-

Droit numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

sance de ces lois, n'a pas fini par mettre en évidence la situation insupportable où nous nous trouvons à l'époque actuelle.

Ce travail ne saurait être développé dans un cadre restreint; nous devons sur ce point nous borner à une exposition rapide de l'évolution humanitaire mais suffisante toutefois pour indiquer la source des révolutions et le résultat qu'elles doivent produire.

Lorsqu'on nous montre, au fond du moyen-âge une organisation théocratique, où l'homme courbé sous la puissance sacerdotale, obéit sans murmurer, inconscient qu'il est encore de son propre esclavage, nous découvrons facilement les éléments d'une pareille situation, inhérente et nécessaire à une certaine période de la vie humanitaire.

L'examen du système féodal dans l'Europe Occidentale met bien en évidence, comment fonctionnent et s'éteignent les institutions de ce régime : l'intelligence et les richesses au petit nombre, la médiocrité et l'ignorance aux masses; éléments harmoniques faisant accepter par l'immense majorité la subordination à quelques-uns, aussi longtemps que l'inégalité des droits et des devoirs peut être imposée à l'aveugle croyance et ratifiée par une éducation et une instruction, dont les gouvernants ont le monopole; éléments révolutionnaires, lorsque la foi religieuse, disparue avec la soumission, sa compagne obligée, laisse à découvert des conditions sociales injustifiables devant le raisonnement.

Lorsque la famille, isolée de toute autre famille, est encore à l'état de société domestique, elle est régie par la seule volonté du père, qui sanctionne ses ordres de sa propre force; l'état rudimentaire des intelligences n'exige et ne permet pas davantage pour la conservation de la molécule sociale.

Cette autorité paternelle, signalée ici à son point initial conserve longtemps encore son caractère, dans les temps historiques; les témoignages sont aussi nombreux que certains : la Bible, les tragiques grecs, la législation romaine, les traditions asiatiques en parlent comme d'une loi la plus ancienne et la dépeignent comme absorbant la femme et les enfants et la domesticité.

Dans la société domestique, dans la famille isolée, l'autorité paternelle, entière qu'elle est, ne supporte point de rivale, aussi, lorsque les relations avec d'autres familles deviennent inévitables, l'antagonisme ne tarde pas à éclater et empêcherait la formation de la société politique ou la réduirait à néant, si une règle commune n'intervenait pour la conservation de tous.

A partir de ce moment, la force brutale, la force sans pré-

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

texte, qui naguère pouvait s'exercer sur un groupe isolé, est insuffisante et, devenue cause de révoltes, la société périrait si l'on ne parvenait à installer une puissance supérieure à la force temporelle, en d'autres termes, une sanction dérivant d'un pouvoir qui, pour être efficace, doit être éternel, ultra-vital.

Ainsi, dès la formation des sociétés un être surhumain éternel, révélant la loi qui sanctionne éternellement devient une nécessité de premier ordre entraînant pour la législation l'obligation de s'emparer de l'éducation et de lui subordonner l'instruction dans le but d'empêcher la discussion du dogme social encore à l'état d'hypothèse invariable et de la faire admettre comme vérité inattaquable.

Cette première période des sociétés politiques est la même chez tous les peuples : elle résulte mathématiquement de l'ignorance des masses relativement au droit, et de la nécessité de conserver la vie sociale.

Il arrive ainsi que la force directe comme sanction, disparaît pour faire place à la justice éternelle, hypothétique encore, mais acceptée comme réelle et se subordonnant la force au moins en apparence.

Il faut remarquer qu'il n'en a jamais été autrement par la raison qu'une société qui n'aurait pas de lendemain n'existerait pas. Tel serait un groupe dont le dogme, reposant sur un principe hypothétique et erroné, ne pourrait résister aux attaques de l'examen.

L'évidence de ces prémisses, sous la forme de la nécessité la plus impérieuse, nous paraît tellement établie que nous n'insistons pas, car la repousser serait méconnaître un fait universel sans exception, nier l'homme, la famille et la société.

« Au premier âge, dit Michelet, le droit et la raison, c'est « ce qui est ordonné d'en haut, c'est ce que les dieux ont « réglé par les auspices et autres signes matériels. Le droit « est fondé sur une autorité divine, demander la moindre « explication serait un blasphème...

Nous disions :

Toute société ayant besoin d'une législation, les chefs l'ont à l'origine établie sur la seule base alors admissible : le principe divin, principe qu'ils savaient ne pouvoir résister à la discussion.

Pour entraver cette discussion, ils ont empêché l'acquisition des connaissances relatives à l'ordre physique qui, en opposition avec la foi, eussent détruit la base sociale.

On atteignait ce but en inculquant à l'enfance des préjugés, des croyances qui étouffaient pour longtemps le désir d'examiner : en soumettant l'instruction à l'éducation.

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

Nous ajoutons :

Pour ceux qu'une organisation cérébrale exceptionnelle aurait portés à interroger, on leur montrait une inquisition sans pitié.

C'est pour retarder des explications mortelles pour la société, c'est pour dispenser les législateurs d'une réponse qui serait le commencement d'une discussion, que cette inquisition est apparue avec l'homme en société ; c'est pour le même motif qu'elle doit le suivre jusqu'aux confins du raisonnement et traverser avec lui la foi et le scepticisme. Elle accompagne la légende obscure et merveilleuse qui plane sur le berceau des sociétés primitives ; elle surveille plus tard la tradition, ce premier code des hommes, et lorsque celle-ci, trop surchargée, doit faire à l'histoire le dépôt des souvenirs du genre humain, le pouvoir religieux et inquisitorial est encore là, essayant d'arrêter l'indomptable genèse humanitaire, pour s'assurer une dernière soumission de l'intelligence qui va lui échapper.

L'histoire de l'inquisition c'est donc l'histoire du monde ; sa mission est d'empêcher toute manifestation contraire au dogme régnant. C'est la sanction terrestre des décrets d'en haut. Protectrice de l'ordre et prévoyante aussi longtemps que le principe religieux inculqué aux faibles leur fait croire et espérer, elle devient tyrannique et retardataire lorsque l'intelligence des gouvernés s'échappe en élargissant l'horizon de l'examen. Puissante et conservatrice tant qu'elle peut s'exercer domestiquement ; faible et révolutionnaire par réaction ou tolérance lorsqu'elle veut s'emparer du domaine politique.

C'est une lutte où le tuteur devient un tyran et le pupille un opprimé. Le pouvoir inquisitorial pressent que toute nation qui entre dans l'histoire fait le premier pas vers la première communion des peuples, sort de l'isolement.

Le besoin qui convie les hommes au rendez-vous général d'une émancipation dont les contours ne sont pas encore bien déterminés est, il est vrai, entravé par des obstacles de tout genre tels que le patriotisme, la différence de langage, les douanes, etc., etc.

Qu'importe, il n'en est pas moins certain que chacun de ces obstacles doit inévitablement céder devant les développements intellectuels et les nécessités économiques alors surtout que les développements ont constitué une atmosphère nouvelle et amené à l'état viable cet imprescriptible passe-port de l'examen qu'on appelle l'imprimerie.

Au nom du « laissez faire, du laissez passer » l'économie politique efface de son pied la raie qui sépare les nations ; elle établit pour les échanges une langue universelle :

Fonds numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

la langue de l'intérêt présent. Le patriotisme lui-même jadis si fortement assis sur l'idée religieuse expire avec la foi primitive et donne la mesure de son impuissance par l'excès des maux qu'il entraîne.

Ah ! nous ne le savons que trop, cet écroulement de l'ancien édifice n'est point l'annonce d'une paix prochaine, ce n'est encore qu'une négation pleine de menaces ; ce qu'il faut probablement pour rendre attentifs les indifférents, les sceptiques et les croyants.

En effet : Au fur et à mesure de la diffusion des connaissances relatives à l'ordre physique, l'éducation perd sa prépondérance et la pseudo-instruction sans base et dépourvue de sanction, conduit aux abîmes à moins que l'instruction proprement dite, l'instruction réelle, qui n'est pas même encore l'objet de l'interrogation sociale, n'intervienne un jour, acceptée par tous et par chacun en mettant en évidence la loi vitale qui fermera l'ère des commotions violentes.

Ces données résultent de l'histoire et, disons-le, de la nécessité sociale, de la nécessité d'exister.

Le gouvernement par la foi s'est transformé en gouvernement par la force ouverte. Attendra-t-on que ce moyen, le dernier qui reste et dont les jours sont comptés, vienne à faire défaut, pour chercher à introniser par la science, une éducation nouvelle en faisant disparaître les préjugés qui s'y opposent ?

S'il faut pour l'anéantissement de chacun de ces préjugés, des expériences aussi sanglantes que celles dont nous sommes les témoins, on peut sans être illogique, affirmer que l'ère des révolutions violentes n'est pas sur le point d'être close ; peut-être même la période la plus brutale n'est-elle pas encore commencée ?

Quoi qu'il en soit, un devoir s'impose aujourd'hui c'est celui de poser la question sociale et de la poser de la seule manière qu'elle puisse l'être en déterminant d'abord d'une façon précise quelle est la situation actuelle de la société.

Aussi longtemps que les conflits n'ont eu lieu qu'entre les papes et les rois, entre les rois et les nobles, entre la noblesse et la bourgeoisie, l'ordre public a pu être troublé, mais dans certains pays seulement. Qu'importait, en effet, aux nationalités qui ne s'en ressentaient que peu ou point, les querelles des Guelfes et des Gibelins, des Capulets et des Montaigus, de la Rose Rouge et de la Rose Blanche ? Tout au plus la Révolution française réveilla-t-elle un instant de leur longue léthargie les pouvoirs de l'Europe qui reposaient encore sur les anciens dogmes.

Ces commotions partielles, ont assurément leur place dans l'évolution de la pensée, mais n'avaient alors qu'un fai-

Numérisation : Les Passerelles du Temps - Lyon 2

ble écho dans les rangs épais des classes inférieures.

Aujourd'hui un nouvel élément apparaît sur la scène sociale : le peuple ou mieux le Prolétariat : il est déjà le nombre, demain il sera la force ; son principe unifiant, c'est la misère ; pour lui, il n'y aura plus de frontières, plus de haines nationales ; en toutes langues, en tous pays, sous toutes les latitudes, il tient ses assises et compte ses adeptes. Que dis-je, il prononce des arrêts qui sont la condamnation des institutions modernes.

L'instabilité de l'ordre, la menace continuelle d'un bouleversement révolutionnaire, telle est la caractéristique du mal qui nous étreint.

Devant cette constatation affirmée par une crise sans précédent, l'optimisme de ces dernières années a perdu beaucoup de son assurance, bien que les accalmies qui succèdent aux tourmentes du fatum lui rendent encore une vigueur passagère.

Qu'importe, nous supposerons les écrivains, les publicistes, les sommités de tous genres, réunis autour de ce fait pour le constater unanimement. En résultera-t-il que la cause du mal sera mise en évidence de manière à ne pouvoir s'y méprendre ? Ecoutons :

L'un dira : cette cause git dans l'abandon de la religion de nos pères ; il fera tous ses efforts pour rétablir une foi qui ne peut plus régner poursuivant une solution impossible, il heurtera les nécessités de l'époque et sera sans le savoir, un révolutionnaire, un anarchiste.

Un autre, au contraire, affirmera que la cause du mal est dans l'immobilisme de la religion révélée ; il proclamera la tolérance religieuse, c'est-à-dire l'indifférentisme, le mysticisme irréligieux, le moyen détourné de la séparation de l'Eglise et de l'État, la liberté, enfin, telle qu'on l'entend aujourd'hui ; tout cela sans s'apercevoir qu'il prend le chemin le plus direct vers une anarchie sans issue.

Il en est qui ont remarqué que le paupérisme grandit sans cesse et ils diront : là est la cause du mal. Persuadés « qu'il y aura toujours des pauvres » ils chercheront non à l'éteindre, mais à le diminuer. Ils n'auront point vu que la misère matérielle est la conséquence inévitable du paupérisme moral, lequel a sa source dans la négation de toute sanction ultra-vitale ; ils ne s'apercevront pas davantage de l'impossibilité absolue de soulager ou de diminuer le paupérisme, et leurs efforts, allant à l'inverse de leurs désirs, se résumeront en une marche accélérée vers l'anarchie.

Quelques-uns, prenant comme toujours l'effet pour la cause, rejeteront sur la liberté de la presse, la cause du mal social. Il faudrait la museler, disent-ils, l'anéantir s'il se peut,

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

sans remarquer que la presse est l'humble servante des idées du jour, affirmant *ex-professo* l'impossibilité de trouver une règle d'action incontestablement rationnelle.

D'autres, au contraire, n'hésitent pas à déclarer que le mal a sa source dans l'asservissement de la presse et demandent l'abolition de toutes les lois qui en règlent l'usage ; on voit d'ici ce que produit ce déchaînement d'utopies et de mensonges.

Puis la cohorte des « hommes pratiques » qui veulent l'accord entre le capital et le travail, entre la pauvreté et la richesse, sans voir qu'une pareille discussion met plus en évidence encore un paupérisme déjà difficilement supporté.

On le voit : d'accord pour reconnaître le mal, le dissentiment est complet pour en rechercher la cause et le remède.

Il n'en peut être autrement. On s'est toujours imaginé que l'on pourrait *faire* des révolutions tandis qu'en réalité, *elles se font elles-mêmes* ; elles sont le résultat du développement irrésistible des intelligences, vis à vis de l'ignorance générale sur le droit incontestablement démontré.

Les révolutions représentent ainsi la lutte de plus en plus âpre, entre une affirmation suranée qui retient le dernier souffle de la vie sociale et la négation qui tend à l'éteindre, situation ressentie par le petit nombre, désirée par tous les autres ; donnant naissance à des révolutionnaires de toutes nuances, parmi lesquels on peut cependant en distinguer diverses catégories.

Le pouvoir dirigeant d'abord qui n'a pas la notion des besoins de la société actuelle et est révolutionnaire malgré lui. Viennent ensuite ceux qui ne voient dans les bouleversements que le moyen de conquérir une position plus avantageuse quitte, leur but atteint, à devenir conservateurs féroces.

Il en est d'autres, en petit nombre il est vrai, très érudits, profondément honnêtes. On les entend dans les accalmies de la tempête : voici ce qu'ils disent : Le matérialisme est incapable de servir de base à l'ordre ; il faut à l'organisation qui doit procurer à chacun le plus grand bien possible, une sanction inévitable même par la force ; une réorganisation radicale est devenue indispensable. Mais ils ne peuvent spécifier en quoi doit consister cette réorganisation radicale ; l'honnêteté leur dit que renverser par la force un pouvoir avant de connaître celui qui doit le remplacer n'a pour résultat que l'aggravation des souffrances des prolétaires. Ils cherchent enfin à concilier tous les intérêts par la persuasion. Ce sont les réformateurs.

Il est évident, qu'abstraction faite des intentions, le pou-

Droits numériques - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

voir dirigeant les révolutionnaires aussi bien que les réformateurs, sont tous des protestants dont les efforts tendent au renversement de l'édifice social alors que la formule qui doit servir de base à la nouvelle situation soit connue.

C'est pourquoi le mot *révolution* n'a pu signifier depuis toujours que la commission brutale visant les propriétés individuelles et les lois qui les protègent ; l'affirmation d'un fait mais non sa cause et la détermination exacte de l'idée que ce fait représente.

Les révolutions telles que les a ressenties l'humanité depuis son origine, sont les résultats de l'ignorance où elle se trouve relativement à ce qui doit constituer la règle des actions ; ces révolutions dureront donc autant que cette ignorance. Mais une fois cette constatation officiellement promulguée, la révolution scientifique, paisible commence son œuvre et les révolutions par la force sont à jamais anéanties.

JULES BROUEZ

PENSÉES, MAXIMES, MOTS DE COMBAT

I

... Ne craignez rien, soyez unis et ne reculez jamais ! Dès que vous reculez, vous êtes perdus, vous, vos femmes, vos enfants. Que ceux qui craignent la mort restent chez eux. Mille hommes résolus à mourir sont plus forts que cinquante mille indécis. Si vous ne sortez pas victorieux de la lutte, malheur à vous et à vos descendants!

THOMAS MUNZER.

×

L'effusion du sang n'est rien, c'est la cause qui le fait répandre qu'il faut considérer.

J.-P. PROUDHON.

×

Un jour viendra où l'on ne concevra plus qu'il fut un ordre social dans lequel un homme possédait un million de revenus, tandis qu'un autre n'avait pas de quoi payer son dîner.

CHATEAUBRIAND.

×

Le bien s'opère comme le mal, par le moyen et avec la vio-

Fonds numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

lence de l'usurpation et il n'y a encore eu d'autre souverain que la force.

MIGNET.

×

La plus grande erreur des populations de nos campagnes, c'est de croire que pour être représentant il faut avoir de l'éducation. La majeure partie de l'Assemblée a un rôle passif, se prononçant par oui ou par non selon le mot d'ordre donné par l'élite des membres.

CARNOT.

×

Otez le gouvernement, la terre et tous ses biens sont aussi communs entre les hommes que l'air et la lumière. Selon ce droit primitif de la Nature, nul n'a de droit particulier sur quoi que ce soit, et tout est en proie à tous.

DE LAVELEYE.

×

Si les opprimés connaissaient leur force, si les malheureux avaient conscience de leur puissance, ils auraient vite mis fin à leurs souffrances de chaque jour.

CHAMFORT.

×

Tant que l'accroissement de richesse que produit le progrès moderne ne servira qu'à édifier de grandes fortunes, à augmenter le luxe, à rendre plus blessant le contraste entre la maison de l'Avoir et la maison du Besoin, le progrès n'est pas réel et ne peut durer.

La réaction doit arriver. La tour branle sur ses fondations, chaque étage qu'on y ajoute ne fait que hâter l'approche de la catastrophe finale.

Donner de l'éducation à des hommes qui doivent être condamnés à la pauvreté, c'est les rendre rétifs; fonder des institutions politiques d'après lesquelles les hommes sont théoriquement égaux, sur la plus choquante des inégalités sociales, c'est vouloir faire tenir une pyramide sur son sommet.

HENRY GEORGE.

×

Ce que tu possèdes au-delà de tes besoins appartient à autrui

PAN-SHA-TANTRA.

×

Le méticuleux finit par se crever l'œil à une poutre.

(Proverbe turc)

Copyright Amérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

Misère. — Quand la misère du peuple est extrême, il devient semblable aux oiseaux de proie et aux bêtes féroces. Les murs des villes ne lui opposent plus que de faibles barrières, les fossés les plus profonds sont contre lui de vains obstacles et la terreur des lois ne lui impose plus ; l'horreur même des supplices ne saurait plus l'effrayer, parce qu'ils sont encore moins cruels que les maux qu'il endure. Le froid, la faim, entraînent l'homme à tous les crimes, et ne laissent plus rien voir qu'il puisse redouter. La nature, cette mère commune, ne peut alors retenir son fils. Comment le prince retiendrait-il son sujet?

TCHOI-SOI
Conseils à Ven-Ti, 11e siècle avant J.-C.

×

Pourquoi s'en prendre à la flèche quand le tireur est présent.

(*Proverbe tamoul*)

×

La cupidité est une pierre lisse sur laquelle trébuchent les gens d'étude.

MAHOMET.

×

Ceux qui ont fait un mauvais usage de leur talent, méprisent ceux qui en font un bon usage. Dans certaines contrées ne pas avoir de goître est regardé comme un défaut du corps.

SASKIA-PANDITA.

Esclaves et Maîtres

Il nous paraît utile, ces lignes étant destinées à tomber sous les yeux d'un très grand nombre de gens dont l'unique ressource est l'emploi de leur force musculaire et de leurs connaissances techniques, et qui, par ce fait, se trouvent dans des conditions économiques très proches de ce qu'on est convenu d'appeler, l'esclavage, de montrer par quelles phases douloureuses ont dû passer les générations qui se sont succédées à travers la série de siècles qui séparent l'établissement de la propriété individuelle du régime de salariat tel qu'il se pratique encore de nos jours.

Que de larmes et de sang, quels Ossas de crimes et quels

Droit numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

Pélions d'iniquités renferme l'histoire de ces multitudes innombrables connues en Thessalie sous le nom de Penestes, de Gymnites à Argos, d'Ilotes à Sparte, de Clorottes en Crète, de Servus en Italie, de Lits en Germanie et d'Ambachts dans les Gaules. C'est le martyrologe abominable de l'être humain réduit à l'état de bête de somme, de « chose » dont use et abuse le maître, le vainqueur, le brigand légal.

Mais d'où venait ce droit monstrueux, horrible que se sont permis d'exercer, que disons-nous ? que se permettent encore d'exercer certains hommes vis-à-vis de leurs semblables ?

Robert (du Var) qui, comme nous, s'était posé la question de l'origine de l'esclavage, y fit la réponse suivante, que nous considérons comme la plus logique, comme celle s'appuyant le mieux sur la vérité historique :

« La rupture de la « solidarité humaine, « c'est-à-dire l'établisse- « ment de la *propriété* « *individuelle,* fut l'ori- « gine de l'esclavage. « De ce jour fut brisée « l'association humaine, « l'égalité primitive, « ignorante d'elle-mê- « me, qui pouvait être « remplacée par une « égalité intelligente, or- « ganisée... »

ALLEMANE

Et, sur les ruines de cette égalité, de cette solidarité inconscientes, mais naturelles, s'établit la caste dominante, voleuse et brutale qui depuis la plus haute antiquité s'est prolongée jusqu'à l'heure présente. Ce n'est donc ni la misère, ni la famille, ni la guerre qui ont engendré l'esclavage, mais cette chose pour laquelle nous ne saurions avoir assez d'anathèmes : la **propriété individuelle !**

De là découlent tous les crimes, toutes les guerres, tous les attentats contre la liberté et la dignité humaines. De là nous vient l'esclavage et, à sa suite, le servage et le salariat.

Durant des siècles et des siècles, et ce d'une façon à peu près générale, quiconque ne possédait rien fut traité en animal domestique, livré au bon plaisir de son maître, considéré comme un objet quelconque dont le propriétaire pouvait faire tel usage qu'il lui plaisait. Tite-Live nous rapporte

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

qu'on les attachait à la croix, qu'on les couvrait de plaies sanglantes pour la moindre pécadille, sans même qu'il y eût motif ; Laurentius, dans son livre des *Supplices* nous dit encore qu'on jetait l'esclave coupable ?? entre deux meules où il était impitoyablement broyé ; que d'autres fois on couvrait sa tête de poix pour lui arracher la peau du crâne, qu'on lui coupait le nez, les oreilles, les pieds, les mains, le laissant ensuite expirer de douleur et d'inanition...

Et, qu'on ne s'y trompe pas, bien rares étaient les hommes libres qui protestaient contre ces abominations, car les esprits les plus ouverts considéraient l'être humain soumis au travail comme une nature abjecte, en dehors de l'humanité, qu'on pouvait traiter comme une brute quelconque. C'est ainsi que raisonnaient Xénophon, Platon, Caton et, avec eux, de nombreux philosophes ou juristes. N'était-ce pas Xénophon qui proposait à la République de marquer au visage les esclaves lui appartenant ?

Bien plus misérable que celui des esclaves employés dans les villes ou les champs, était le sort des malheureux assujétis au travail des mines ou des carrières. Ecoutez, travailleurs des deux sexes, ce qu'en rapporte Diodore de Sicile : « On ne leur donne pas même de quoi couvrir leur nudité. « Il n'y a pour eux ni répit ni miséricorde ; malades, mu- « tilés, les femmes comme les hommes, les enfants comme les « vieillards, on les contraint tous, à *force de coups*, à des « travaux sous lesquels ils ne tardent pas à succomber. Le « fouet exige des mineurs des travaux tellement accablants « qu'il en meurt un très grand nombre en peu de temps. « Il est pourtant des malheureux qui résistent, durant des « années, à ce barbare traitement, appelant à leur secours la « mort qui serait préférable à tant de maux. »

Les malheureux qui vivaient dans les ergastules étaient plus maltraités encore. « L'ergastule, dit Columelle, doit être percé de beaucoup de fenêtres étroites, et assez élevées au-dessus du sol pour qu'on ne puisse y atteindre avec la main. » Là, dans cet enfer, chaque jour et à heure fixe, l'ergastulaire (esclave correcteur) descendait, appelait les esclaves enchaînés, visitait leurs fers et, après s'être assuré que tout était en ordre, il battait chacun de ces martyrs sans pitié, soit en matière de correction, soit pour les habituer à la souffrance.

Et maintenant, historiens, poètes et philosophes, parlez-nous des civilisations antiques, de la grandeur de Rome, de la générosité d'Athènes ! Rhéteurs, donnez-nous en exemple ces grands citoyens qui, sans vergogne, attachaient côte à côte leur chien de garde et l'esclave faisant l'office de portier ; vendaient à vil prix, avec leurs vieux chars, les esclaves malades, les impotents, ou les jetaient dans les fleuves.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France - Les Passerelles du Temps - Lyon

Or, pendant que ces foules abêties souffrent si cruellement, que font les maîtres ? Les maîtres, mollement couchés le long de tables qui geignent sous le poids des mets, passent leur vie à s'emplir et à se vider ; et, lorsque fatigués de ce manège, estomacs et intestins réclament une trêve, les yeux de ces porcs à face humaine se repaissent de la nudité des esclaves des deux sexes àuxquels ils imposaient leurs fantaisies lubriques, ou des combats à mort que se livraient des malheureux mourant pour le plaisir de leurs maîtres.

Tel est le hideux spectacle qu'offre à l'esprit impartial la société antique.

Mais, si notre pensée franchit d'un bond les années qui s'écoulent entre la chute du monde romain et le moyen âge, nous retrouvons, sous une forme nouvelle, les mêmes abus, les mêmes crimes, le même mépris de la justice : les maîtres des serfs, quoique moins raffinés que leurs prédécesseurs en exploitation de la chair humaine, ne leur cèdent ni en cruauté, ni en avidité, et de longs siècles s'écouleront encore avant qu'un espoir de délivrance ne vienne éclairer cette nuit affreuse où vivent, non plus cent vingt millions d'esclaves, mais plus de trois cent millions de serfs attachés à la glèbe malgré le christianisme, malgré une religion, généralement adoptée, où la fraternité, l'amour du bien, le détachement des richesses semblent en être les seules bases, mais où se retrouvent les passions viles, le sectarisme farouche et tout le cortège d'iniquités qui accompagne la formation de castes privilégiées, accapareuses des communes richesses.

Le développement de l'industrie, d'importantes découvertes, des besoins nouveaux ont brisé le moule féodal, comme celui plus moderne qu'avaient solidifié les Suger, les Olivier de Serres, les Colbert, pour ne parler que de notre pays ; et, en même temps que disparaissait les derniers vestiges du servage, le salariat, cette dernière forme de l'esclavage, se maintenant comme ses deux aînés grâce à la propriété individuelle, devenait la loi commune pour tous ceux qui louent, pour vivre, leurs bras à un employeur, font argent de leur talent, de leurs connaissances diverses.

Et c'est pour en finir avec l'exploitation humaine, pour mettre fin à tous les brigandages, à tous les vices atroces, à tous les préjugés et à tous les servilismes que les socialistes réclament à grands cris la socialisation des instruments de travail, la fin du patronat et du salariat par l'abolition de la propriété individuelle.

Tel est le but de la Révolution prolétarienne qui rendra les hommes égaux et solidaires. La société socialiste ne connaîtra ni maîtres, ni esclaves.

J. ALLEMANE.

Patrimoine numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

LE DUEL ET LE POINT D'HONNEUR[1]

Il existe un genre d'honneur entièrement différent de celui qui a cours généralement et partout, dont ni les Grecs ni les Romains n'avaient la moindre idée, pas plus que les Chinois, les Hindous ni les Mahométans jusqu'aujourd'hui encore. En effet il est né au moyen âge et ne s'est acclimaté que dans l'Europe Chrétienne ; ici même, il n'a pénétré que dans une fraction minime de la population, savoir, parmi les classes supérieures de la société et parmi leurs émules. C'est l'*honneur chevaleresque* ou le *point d'honneur*. Sa base diffère totalement de celle de l'honneur dont nous avons traité jusqu'ici : sur quelques points, elle en est même l'opposé, puisque l'un fait l'*homme honorable*, et l'autre, par contre, l'*homme d'honneur*. Je vais donc exposer ici les principes du code chevaleresque :

L'honneur ne consiste pas dans l'opinion d'autrui sur notre mérite, mais uniquement dans les *manifestations* de cette opinion; peu importe que l'opinion manifestée existe réellement ou non, et encore moins qu'elle soit, ou non, fondée. Par conséquent, le monde peut avoir la pire opinion sur notre compte à cause de notre conduite ; il peut nous mépriser tant que bon lui semble ; cela ne nuit en rien à notre honneur, aussi longtemps que personne ne se permet de le dire à haute voix. Mais, à l'inverse, si même nos qualités et nos actions forçaient tout le monde à nous estimer hautement (car cela ne dépend pas de son libre arbitre), il suffira d'un seul individu — fût-ce le plus méchant ou le plus bête — qui énonce son dédain à notre égard, et voilà du coup notre honneur endommagé, perdu même à jamais, si nous ne le réparons. Un fait qui démontre surabondamment qu'il ne s'agit nullement de l'opinion elle-même, mais uniquement de sa manifestation extérieure, c'est que les paroles offensantes peuvent être retirées, qu'au besoin on peut en demander le pardon, et alors elles sont comme si elles n'avaient jamais été prononcées ; la question de savoir si l'opinion qui les avait provoquées a changé en même temps et pourquoi elle se serait modifiée ne fait rien à l'affaire ; on n'annule que la manifestation, et alors tout est en règle. Le résultat que l'on a en vue n'est donc pas de mériter le respect, mais de l'extorquer.

L'honneur d'un homme ne dépend pas de *ce qu'il fait* mais de ce *qu'on lui fait*, de ce qui lui arrive. L'honneur chevaleresque résulte de ce qu'un autre dit ou fait. Il est donc placé dans la main ou simplement suspendu au bout de la langue du premier venu : pour peu que celui-ci y porte la main, l'honneur est, à tout instant, en

(1) Au moment où le duel fait tant d'innocentes victimes, et à l'appui de la proposition que vient de faire notre ami Cluseret à la Chambre contre le duel, nous donnons ces pages remarquables du grand philosophe allemand contre le stupide préjugé de l'honneur chevaleresque.

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

danger de se perdre pour toujours, à moins que l'offensé ne le reprenne par la violence.

... La conduite d'un homme fut-elle la plus honorable et la plus noble, son âme la plus pure et sa tête la plus éminente, tout cela n'empêchera pas que son honneur ne puisse être perdu, sitôt qu'il plaira à un individu quelconque de l'injurier ; et sous la seule réserve de n'avoir pas encore violé les préceptes de l'honneur en question, cet individu pourra être le plus vil coquin, la brute la plus stupide, un fainéant, un joueur, un homme perdu de dettes, bref un être qui n'est pas digne que l'autre le regarde.

Qu'un pareil individu lance une injure, c'est-à-dire attribue à l'autre quelque vilaine qualité ; si celui ci n'efface pas bien vite l'insulte avec du sang, elle passera, provisoirement, pour un jugement objectivement vrai et fondé, pour un décret ayant force de loi ; l'affirmation pourra même rester à jamais vraie et valable. En d'autres termes, l'insulté reste (aux yeux de tous les « hommes d'honneur ») ce que l'insulteur, (fut-il le dernier des hommes) a dit qu'il était, car il a « empoché l'affront » (c'est là le « terminus technicus »). Dès lors, les « hommes d'honneur » le mépriseront profondément ; ils le fuiront comme s'il avait la peste ; ils refuseront, par exemple, hautement et publiquement d'aller dans une société où on le reçoit, etc.

... L'honneur ne s'inquiète pas de ce que peut être l'homme en soi et par soi, ni de la question de savoir si la condition morale d'un être ne peut pas se modifier quelque jour, et autres semblables pédanteries d'école. Lorsque l'honneur a été endommagé ou perdu pour un moment, il peut être promptement et entièrement rétabli, mais à la condition qu'on s'y prenne au plus vite ; cette unique panacée, c'est le *duel*. Si, toutefois, l'auteur du dommage n'appartient pas aux classes sociales qui professent le code de l'honneur chevaleresque, ou s'il a violé ce code en quelque occasion, il y a, surtout quand le dommage a été causé par des voies de fait, mais alors même qu'il ne l'a été que par des paroles, il y a, disons-nous, une opération infaillible à entreprendre : c'est, si l'on est armé, de lui passer sur le champ ou encore, à la rigueur, une heure après, son arme au travers du corps ; de cette façon, l'honneur est rétabli. Mais parfois l'on veut éviter cette opération, parce que l'on appréhende les désagréments qui en pourraient résulter ; alors si l'on n'est pas bien sûr que l'offenseur se soumette aux lois de l'honneur chevaleresque, on a recours à un remède palliatif qui s'appelle *l'avantage*. Celui-ci consiste, lorsque l'adversaire a été grossier, à l'être notablement plus que lui ; si pour cela les injures ne suffisent pas, on a recours aux coups : et même ici il y a encore un climat, une gradation dans le traitement de l'honneur : on guérit les soufflets par des coups de bâton, ceux-ci par des coups de fouet de chasse ; contre ces derniers mêmes, il y a des gens qui recommandent, comme d'une efficacité éprouvée, de cracher au visage. Mais, dans le cas où l'on n'arrive pas à temps avec ces remèdes-là, il faut sans faute procéder aux opérations sanglantes. Cette méthode de traitement palliatif se base, au fond, sur la maxime suivante :

De même qu'être insulté est une honte, de même insulter est

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

un honneur. Ainsi, que la vérité, le droit et la raison soient du côté de mon adversaire, mais que je l'injurie ; aussitôt, il n'a plus qu'à aller au diable avec tous ses mérites ; le droit et l'honneur sont de mon côté, et lui, par contre, a provisoirement perdu l'honneur, jusqu'à ce qu'il le rétablisse ; par le droit et la raison, croyez-vous ? non pas, par le pistolet ou l'épée. Donc, au point de vue de l'honneur, la grossièreté, est une qualité qui supplée ou domine toutes les autres ; le plus grossier a toujours raison : *quid multa ?*

Quelque bêtise, quelque inconvenance, quelque infamie qu'on ait pu commettre, une grossièreté leur enlève ce caractère et les légitime séance tenante ; que dans une discussion, ou dans une simple conversation, un autre déploie une connaissance plus exacte de la question, un amour plus sévère de la vérité, un jugement plus sain, plus de raison, en un mot qu'il mette en lumière des mérites intellectuels qui nous mettent dans l'ombre, nous n'en pouvons pas moins effacer d'un coup toutes ces supériorités, voiler notre indigence d'esprit et être supérieur à notre tour en devenant grossier et offensant. Car une grossièreté terrasse tout argument et éclipse tout esprit. Si donc notre adversaire ne se met pas aussi de la partie et ne réplique pas par une grossièreté encore plus grande, auquel cas nous en arrivons au noble assaut pour *l'avantage*, c'est nous qui sommes victorieux, et l'honneur est de notre côté : vérité, instruction, jugement, intelligence, esprit, tout cela doit plier bagage et fuir devant la divine grossièreté. Aussi les « hommes d'honneur » dès quequelqu'un émet une opinion différente de la leur ou déploie plus de raison qu'ils n'en peuvent mettre en campagne, feront-ils mine immédiatement d'enfourcher ce cheval de combat ; lorsque, dans une controverse, ils manquent d'arguments à vous opposer, ils chercheront quelque grossièreté, ce qui fait le même office et est plus facile à trouver ; après quoi ils s'en vont triomphants. Après ce que nous venons d'exposer, n'a-t-on pas raison de dire que le principe de l'honneur ennoblit le ton de la société ?

... Il est une *seule parole* à laquelle on ne doit pas manquer : c'est « la parole d'honneur », c'est-à-dire la parole après laquelle on a dit « sur l'honneur, » d'où résulte la présomption, que l'on peut manquer à une toute autre parole. Mais dans le cas même où l'on aurait violé sa parole d'honneur, l'honneur peut au besoin être sauvé au moyen de la panacée en question, *le duel* : nous sommes tenu de nous battre avec ceux qui soutiennent que nous avons donné notre parole d'honneur. En outre, il n'existe qu'*une seule dette* qu'il faille payer sans faute : c'est la dette de jeu, qui, pour ce motif, s'appelle « une dette d'honneur ». Quant aux autres dettes on en flouerait juifs et chrétiens, que cela ne nuirait en rien à l'honneur chevaleresque.

Tout esprit de bonne foi reconnaîtra à première vue que ce code étrange, barbare et ridicule de l'honneur ne saurait avoir sa source dans l'essence de la nature humaine ou dans une manière sensée d'envisager les rapports des hommes entre eux. C'est ce qui confirme aussi le domaine très limité de son autorité : ce domaine qui ne date que du moyen-âge, se borne à l'Europe, et ici même il n'em-

Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

brasse que la noblesse, la classe militaire et leurs émules. Car ni les Grecs, ni les Romains, ni les populations éminemment civilisées de l'Asie, dans l'Antiquité pas plus que dans les temps modernes, n'ont su et ne savent le premier mot de cet honneur-là et de ses principes.

Chez eux l'homme n'a d'autre valeur que celle que lui donne sa conduite, et non celle que lui donne ce qu'il plait à une mauvaise langue de dire sur son compte. Chez tous ces peuples, ce que dit ou fait un individu peut bien anéantir *son propre* honneur, mais jamais celui d'un autre. Un coup, chez tous les peuples, n'est pas autre chose *qu'un* coup, tel que tout cheval ou tout âne en peut appliquer, et de plus dangereux encore : un coup pourra, à l'occasion, éveiller la colère ou porter à s'en venger sur l'heure, mais il n'a rien de commun avec l'honneur. Ces nations ne tiennent pas des livres où l'on passe en compte les coups ou les injures, ainsi que les *satisfactions* que l'on a eu soin, ou qu'on a négligé d'en tirer. Pour la bravoure et le mépris de la vie, elles ne le cèdent en rien à celles de l'Europe Chrétienne. Les Grecs et les Romains étaient certes des héros accomplis, mais ils ignoraient entièrement le « point d'honneur » Le duel n'était pas chez eux l'affaire des classes nobles, mais celle de vils gladiateurs, d'esclaves abandonnés et de criminels condamnés, que l'on excitait à se battre, en les faisant alterner avec des bêtes féroces pour l'amusement du peuple. A l'introduction du christianisme, les jeux de gladiateurs furent abolis, mais à leur place et en plein christianisme on a institué le duel par l'intermédiaire du jugement de Dieu. Si les premiers étaient un sacrifice offert à la curiosité publique, le duel en est un tout aussi cruel, au préjugé général, sacrifice où l'on n'immole pas des criminels, des esclaves ou des prisonniers, mais des hommes libres et des nobles.

... Nous voyons donc que tout ce principe de l'honneur chevaleresque était inconnu aux anciens précisément parce qu'ils envisageaient, de tout point, les choses sous leur aspect naturel ; sans préventions et sans se laisser berner par de sinistres et impies sornettes de ce genre. Aussi, dans un coup au visage, ne voyaient-ils rien autre que ce qu'il est en réalité, un petit préjudice physique, tandis que pour les modernes il est une catastrophe et un thème à tragédies, comme, par exemple, dans le *Cid* de Corneille et dans un drame allemand plus récent, intitulé *La force des circonstances* mais qui devrait s'appeler plutôt *la force du préjugé*. Mais si un jour un soufflet est donné dans l'Assemblée nationale à Paris, alors l'Europe entière en retentit. Les réminiscences classiques ainsi que les exemples de l'antiquité, rapportés plus haut, doivent avoir tout à fait mal disposé les «*hommes d'honneur*»; nous leur recommandons, comme antidote, de lire dans *Jacques le Fataliste*, ce chef-d'œuvre de Diderot, l'histoire de *Monsieur Desglands* ; ils trouveront un type hors ligne d'honneur chevaleresque moderne qui pourra les délecter et les édifier à plaisir.

De tout ce qui précède il résulte des preuves suffisantes que le principe de l'honneur chevaleresque n'est pas un principe primitif, basé sur la nature propre de l'homme ; il est artificiel, et son origine est facile à découvrir. C'est l'enfant de ces siècles où les poings

Bibliothèque Municipale de Lyon - Fonds Ancien

étaientplus exercés que les têtes, et où les prêtres tenaient la raison enchaînée, de ce moyen-âge enfin tant vanté, et de sa chevalerie. En ce temps, en effet, le bon Dieu n'avait pas la seule mission de veiller sur nous ; il devait aussi juger pour nous.

La vieille maxime germanique : « *A un soufflet par un stylet,* » est une superstition chevaleresque révoltante. En tout cas, c'est à la colère qu'il appartient de rendre ou de venger les offenses. et non pas à l'honneur ou au devoir, auxquels le principe de l'honneur chevaleresque en impose l'obligation. Il est certain plutôt qu'un reproche n'offense que dans la mesure où il porte ; ce qui le prouve c'est que la moindre allusion, frappant juste blesse beaucoup plus profondément que l'accusation la plus grave quand elle n'est pas fondée. Par conséquent, quiconque à la conscience assurée de n'avoir pas mérité un reproche peut le dédaigner et le dédaignera. Le principe de l'honneur lui demande, au contraire, de montrer une susceptibilité qu'il n'éprouve pas et de venger dans le sang des offenses qui ne le blessent nullement. C'est tout de même avoir une bien mince opinion de sa propre valeur que de chercher à étouffer toute parole qui tendrait à la mettre en doute. La véritable estime de soi donnera le calme et le mépris réel des injures ; à son défaut, la prudence et la bonne éducation nous commandent de sauver l'apparence et de dissimuler notre colère. Si en outre nous parvenons à nous dépouiller de cette superstition du principe d'honneur chevaleresque, si personne n'admettait plus qu'une insulte fut capable d'enlever ou de restituer quoi que ce soit à l'honneur ; si l'on était convaincu qu'un tort, une brutalité ou une grossièreté ne sauraient être justifiés à l'empressement qu'on mettrait à en donner satisfaction, c'est-à-dire à se battre, alors tout le monde arriverait bientôt à comprendre que, lorsqu'il s'agit d'invectives et d'injures, c'est le vaincu qui sort vainqueur d'un tel combat, et que, comme dit Vincenzo Monti, il en est des injures comme des processions d'église qui reviennent toujours à leur point de départ.

Il ne suffirait plus alors, comme actuellement, de débiter une grossièreté pour mettre le droit de son côté ; le jugement et la raison auraient alors une bien autre autorité, pendant qu'aujourd'hui ils doivent, avant de parler, voir s'ils ne heurtent pas en quoi que ce soit l'opinion des esprits bornés et des imbéciles qu'irrite et alarme déjà leur seule apparition ; sans quoi l'intelligence peut se trouver dans le cas de jouer pour un coup de dés, la tête ou elle réside contre le cerveau plat ou la stupidité. Alors la supériorité actuelle occuperait réellement dans la société la primauté qui lui est due et que l'on donne aujourd'hui, bien que d'une manière déguisée, à la supériorité physique et au courage à la hussarde ; il y aurait aussi, pour les hommes éminents, un motif de moins pour fuir la société comme ils le font actuellement. Un tel revirement donnerait naissance *au véritable bon temps* et fonderait la *véritable bonne société*, dans la forme où, sans doute, elle a existé à Athènes, à Corinthe et à Rome. A qui voudrait en connaître un échantillon, je recommande de lire le *Banquet* de Xénophon.

... Il serait temps que le bon sens prit assez d'autorité pour que le premier coquin venu ne puisse plus, au milieu de notre existence

Bibliothèque - Les Passerelles du Temps - Lyon

la plus paisible, nous troubler en nous criant : L'honneur ou la vie ! Il faut enfin délivrer l'humanité !

... Si les gouvernants veulent sérieusement abolir le duel et si le mince succès de leurs efforts ne tient qu'à leur impuissance, je viens leur proposer une loi dont je garantis l'efficacité et qui ne réclame ni opérations sanglantes, ni échafauds, ni potences, ni prisons perpétuelles. C'est au contraire, un petit, tout petit remède homœopathique des plus faciles ; le voici : « Quiconque enverra ou acceptera un cartel recevra *à la chinoise*, en plein jour, devant le corps de garde, douze coups de bâton de la main du caporal ; les porteurs du cartel ainsi que les seconds en recevront chacun six. Pour les suites éventuelles des duels accomplis, on suivra la procédure criminelle ordinaire.» Quelque *Chevalier* m'objectera peut-être qu'après avoir subi une pareille punition maint « homme d'honneur » sera capable de se brûler la cervelle ; à cela je réponds : Il vaut mieux qu'un tel fou se tue lui-même que de tuer un autre homme.»

ARTHUR SCHOPENHAUER.

MOURIR OU VIVRE POUR LE SOCIALISME ?

Quand on veut apprécier un honnête homme, dévoué à son idéal politique et social, immuable dans ses croyances, on dit de lui : *il est capable de mourir pour ses idées*. Ça veut dire que d après l'opinion courante, le comble du dévouement politique et social, *c'est de mourir pour son idéal*.

Je m'inscris en faux contre cette opinion.— Je crois au contraire que le comble du dévouement, n'est pas de *mourir* mais bien de *vivre* pour la réalisation d'un idéal.

Que c'est facile de mourir ! A la mort héroïque, des circonstances tout à fait hors de notre volonté, nous conduisent. Et puis que de gens sont morts d'une manière héroïque, sans le savoir !— Ne meurt pas héroïquement qui veut.— Il faut encore que les circonstances se prêtent à l'accomplissement de ce sacrifice.— Ça ne veut pas dire que mourir pour ses idées n'est pas une belle chose. — Au contraire. — Néanmoins je crois que le sacrifice de toute *une vie* de lutte, est une chose plus grande que de mourir en héros.

Travailler au jour le jour, continuellement, creuser un sillon dont on ne voit pas la fin, abattre à coups de pioche ce mont terrible qui s'appelle *indifférence humaine*, être l'objet des insultes, des persécutions, conquérir des amis politiques homme par homme, soldat par soldat, et les tenir unis et disciplinés, ne pas prêter l'oreille aux intrigues, aux calomnies, pouvoir planer au dessus de toutes les petitesses humaines, qui distillent dans le cœur le venin, la haine, et l'ennui, continuellement, vivre dans l'obscurité et la médiocrité et mourir

Les Passerelles du Temps - Lyon

sans éclat, à l'hôpital, oublié, — enterré avant la mort, — faire et souffrir toutes ces choses-là, sans se décourager, sans lâcher la lutte, mais *vivre* pour un tel idéal, c'est je crois plus grand, plus beau que de *mourir* avec éclat.

Quand on me dit que quelqu'un est mort, ou est capable de mourir pour le socialisme, je m'incline devant ceux qui ont le courage et la force de *vivre* pour notre parti !

CONST. MILLÉ.

UN PEU DE RELIGION

Il est un lieu commun bien antérieur à la théorie du règne humain mais invoqué par elle ; j'entends parler de l'universalité prétendue de la religiosité et même, car on est allé jusque là, de l'universalité de la croyance en un Dieu, un seul Dieu, maître et créateur de toute chose. A ce sujet, il importe fort de distinguer entre la religiosité tout à fait primitive et le monothéisme. A vrai dire il n'y a pas de religion strictement monothéique, puisque, toujours, on admet à côté et au dessous du monarque céleste, un peuple d'êtres divins ; le monothéisme rigoureux, mettant, d'un côté l'univers, et de l'autre, Dieu, n'existe nulle part, si ce n'est dans le cerveau d'un très petit nombre de métaphysiciens : c'est une croyance de lettré.

D'autre part la religiosité rudimentaire, le fait d'expliquer tel ou tel phénomène naturel mais mal observé, en dotant de propriétés magiques tel ou tel objet du monde extérieur est sinon universel, au moins très général et il en est de même de la croyance à la vie future, si on la réduit à sa plus simple expression. L'homme peu développé, le sauvage le plus primitif, ne parvient pas à comprendre la mort naturelle ; il ne l'admet pas.

Presque toujours, à ses yeux, la mort non violente résulte d'un acte de malveillance, de sorcellerie.

..... Ordinairement, d'ailleurs, les fauteurs de consentement universel font extrêmement peu de cas de ces primitives croyances. Ce qu'ils prétendent essentiel à la nature humaine c'est la foi monothéique.

..... Il y a d'abord l'incontestable existence des religions athées et particulièrement de la plus célèbre d'entre elles, du Bouddhisme, dont l'objet principal est simplement de guider les hommes, vers l'anéantissement final, considéré comme le souverain bien.

..... Voilà donc une grande religion, la plus grande par le nombre de ses sectateurs et la profondeur de ses dogmes qui ignore Dieu. Cela suffit évidemment pour réduire à néant le fameux dogme du soit-disant consentement universel Mais il faut encore mettre en dehors de cette unanimité prétendue toutes les religions primiti-

Université Lyon - Les Passerelles du Temps - Lyon

ves. Qu'à de commun en effet, la croyance aux fétiches et à la magie avec le dieu unique de nos métaphysiciens.

CH. LETOURNEAU (1)

L'idée de Dieu implique l'abdication de la raison et de la justice humaines ; elle est la négation la plus décisive de la liberté humaine et aboutit nécessairement à l'esclavage des hommes, tant en théorie qu'en pratique.

MICHEL BAKOUNINE

Nous ne voulons plus d'un dieu qui dérange la nature, qui est le père de la confusion, qui voit l'homme au moment où l'homme se livre à des horreurs ; un tel dieu nous fait frémir d'indignation, nous le reléguons pour jamais dans l'oubli.

. . . . . .

Bonnes gens! Si votre dieu se mêle de vos affaires pourquoi vont-elles si mal ? Pourquoi avez-vous des autels et point de mœurs ? Pourquoi tant de prêtres et si peu d'honnêtes gens ?

. . . . . .

Un Dieu corporel répugne au bon sens ; un Dieu abstrait ne laisse aucune prise sur lui. Et pourtant Dieu ne saurait être que abstraction ou matière. Il faut le répéter encore ici : Dieu est tout ou n'est rien. Pour s'entendre et se faire entendre, le théologien est obligé de s'exprimer comme le philosophe. Mais si tout est Dieu, Dieu perd sa divinité, d'une autre part cédant à sa spiritualité il n'a plus d'existence que dans la pensée de l'homme.

SYLVAIN MARÉCHAL

En vain l'homme emporté par delà les étoiles
De nos vieilles erreurs a fait tomber les voiles ;
En vain sa main puissante a chassé de l'éther
Les Vichnou, les Brahma, l'Olympe et Jupiter ;
D'obscurs et noirs maçons, à force d'artifice,
De tous ces vieux débris ont fait un édifice ;
Ils ont créé le Ciel, cet Olympe borné
Qui me fait en tout point regretter son aîné ;
Car, il faut l'avouer, chimère pour chimère,
Je préfère celui que nous chantait Homère.
Là du moins on s'amuse, on mange, on boit, on rit,
Et les dieux en un mot sont des dieux pleins d'esprit.
Mais pour la Trinité, fantôme énigmatique
Dont le nombre est en guerre avec l'arithmétique,
Qui soutient qu'un fait trois et que trois ne font qu'un,
De pareils dieux, mon cher, n'ont pas le sens commun.

A. ROUSSEL DE MÉRY

Si Dieu existait, il serait essentiellement présent à nos âmes, à nos esprits, à nos cœurs, ou bien il serait la cause de notre erreur,

(1) L'évolution Religieuse 1892 chez C Reinwald et Cie.

Association Les Passerelles du Temps - Lyon 2

de notre aveuglement, ce qui répugne à l'idée de la perfection.

Je dis plus : il lui serait impossible de se cacher, quel que soit son pouvoir : son essence ne le permettrait pas, elle serait d'être présent partout, de gouverner, d'éclairer de sa gloire, de frapper d'admiration et de respect.

Quand il s'agit du soleil, personne n'a envie de disputer sur son existence, parce que tout le monde le voit ; un aveugle même n'a pas de doute, parce que le témoignage est universel et l'évidence incontestable. Nous n'avons pas besoin de former des conjectures à son égard ; de dire, toutes les nations y croient, sans lui la terre ne produirait rien, il faut absolument qu'il y ait un soleil. Si je ne voyais pas moi-même, je dirais : vos conjectures sont ingénieuses, elles sont vraisemblables ; mais j'ai des yeux comme vous et je ne le vois pas ; j'ai de l'esprit comme vous, et je ne le conçois pas ; votre autorité ne m'en impose pas, elle ne peut remplacer le témoignage de mes sens et les lumières de ma raison.

J DE LALANDE

LÉON CLADEL

A côté des articles de théorie et de combat, signés de noms connus par leur dévouement à la cause socialiste révolutionnaire, l'Almanach de la Question Sociale ne pouvait moins faire que de présenter à ses lecteurs le célèbre romancier socialiste, Léon Cladel, que l'année 1892 a vu disparaître, enlevé à l'affection des siens et à l'amitié que lui portaient ses disciples et amis.

LÉON CLADEL

Au milieu des déchéances morales et des bassesses journalières, Léon Cladel avait su garder intacte sa conscience d'écrivain et sa foi profonde en tout ce qui lui paraissait juste. En présentant donc à nos lecteurs la figure de cet honnête homme nous flagellerons par cela même les fameliques qui ne se servent de leur plume que pour avilir et salir toute idée de justice et de progrès social, ne réservant leurs

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France - Les Passerelles du Temps - Lyc

dithyrambes qu'en faveur de la classe possédante et dirigeante, elle seule pouvant leur apporter honneur ? et fortune.

Léon Cladel est né en 1837, d'un bourrelier de Montauban Pierre Cladel, et de Jeanne-Rose Montastruc. Après avoir fait ses études au collège de Montauban, passé son baccalauréat en droit à Toulouse, il voulut tenter fortune à Paris, malgré les exhortations de son père, qui voulait faire de lui un avoué.

Ses débuts à Paris furent pour le jeune Cladel, une lutte opiniâtre ; travaillant d'abord comme troisième clerc, puis employé aux abattoirs de la Villette, à cent francs par mois ; homme d'équipe dans une gare de chemin de fer, etc., il n'accepte ce travail de misère que pour s'occuper de littérature, il fréquente les bureaux de rédaction et se lie d'amitié avec des hommes tels que Charles Baudelaire, Alfred de Musset et Murger, qui devinaient chez Cladel une nature originale et puissante. Le premier article qu'il écrivit, parut dans une petite feuille, *Le Pirate*, sur Salvini, à propos des représentations qu'il donna en 1857.

En 1861, rédacteur d'une feuille, *La revue Fantaisiste*, où collaborait Baudelaire, Mendès et Glatigny, il écrivit son premier volume, **Les Martyrs ridicules** ; ce roman, précédé d'une magnifique préface de Charles Baudelaire, le poète des **Fleurs du mal**, faisait déjà pressentir l'écrivain à la langue si colorée et si puissante d'**Ompdrailles** et des **Va-nu-pieds**. Parurent ensuite **l'Amour romantique** et le **Deuxième mystère de l'Incarnation** ; enfin, en 1864, Grégory Ganesco ayant fondé **l'Europe de Francfort**, s'attacha le jeune Cladel pour y faire les échos littéraires.

Dans ce journal il se lia avec Léon Gambetta, chargé des échos politiques. Cette amitié, qui dura 10 ans, fut rompue quand le grand patron de l'opportunisme, maître du pouvoir, viola ses engagements de 1869 envers la démocratie.

Léon Cladel publia dans ce journal son premier roman à tendance socialiste, **Pierre Patient**. Cette épopée révolutionnaire, vibrante de flamme et de jeunesse, exaltant tous les sentiments généreux de l'homme, jeta la consternation dans le clan des souteneurs du bandit couronné qui trônait aux Tuileries ; le journal fut supprimé. Ne sachant plus que faire, il retourna chez les siens, en Quercy, et y resta 18 mois.

C'est là qu'il écrivit ces deux magnifiques chefs-d'œuvre : **La fête votive de Saint Bartholomée Porte-glaive**, et le **Bouscassié**. Ce fut un journal d'Auguste Vitu, **l'Étendard** qui publia ce dernier roman. Le succès fut immense ; Léon Cladel qui jusqu'alors, avait cherché sa voie, venait de se placer au premier rang des écrivains et littérateurs de son temps.

L'autre livre, **La Fête votive de Saint Bartholomée Porte-Glaive**, fut publié en 1867 dans le **Constitutionnel** et ne parut en volume qu'en 1872. Ce fut à cette époque que Cladel fit paraître les **Va-nu-pieds**.

Cette gerbe de nouvelles éblouissantes, écrites dans un style merveilleux, d'une grandeur de pensée et de forme incomparable, fit hurler la presse bourgeoise et réactionnaire.

Source : Les Archives du Temps - Lyon

La réaction versaillaise, qui, après la répression sanglante de la Commune avait bien cru l'idée socialiste morte, ou tout au moins retardée indéfiniment, fut stupéfaite à l'apparition de ce volume. Un an à peine après ce massacre qui changea Paris en charnier, un écrivain, et non des moindres, se dressait et défiait, dans un langage magnifique, les massacreurs du peuple.

Après ce volume qui restera comme un des chefs-d'œuvre littéraires du siècle, il publia : **Ompdrailles, le tombeau des lutteurs** ; légende homérique qu'il voulut adapter aux proportions du théâtre, et que devait jouer Sarah Bernard à la Porte-Saint-Martin ; puis l'**Homme de la croix aux bœufs**, étude admirable sur les convoitises sauvages, les hypocrisies criminelles d'une race de paysans entretenue dans l'ignorance et la bestialité par deux mille ans de servage.

En 1875, il donna à l'**Événement** un article en faveur de l'amnistie intitulé : **Une Maudite**. Condamné pour ce fait à un mois de prison, il envoya sa démission d'employé de l'Assistance publique où il était entré depuis quelque temps, et s'adonna tout-entier à ses œuvres, lesquelles, à chaque apparition, enthousiasmaient tous ceux qui aiment, dans un livre, des idées justes et vraies sous une forme simple et sincère.

Puis parurent : **Mes petits cahiers**, suite de nouvelles révolutionnaires ; **Bonshommes** ; **Par devant notaire** ; **Six morceaux de littérature** ; **Crête rouge** ; **N'a qu'un œil**, ardent pamphlet contre le passé féodal, qu'il flagelle cruellement ; **Urbains et Ruraux** ; **Gueux de marque** ; **Héros et Pantins** ; **Raca** ; **Effigies d'inconnus** ; **Tisi Foyssac, IV, dit République et Chrétienté** ; **Kerkadec garde barrière** ; **Ma Kirielle** ; **Mi-diable** ; etc.

Ce travail extraordinaire, opiniâtre ; cette recherche constante du mot juste, ce besoin de travailler, de ciseler ses phrases devaient conduire, prématurément, Léon Cladel à la tombe. Sa besogne, cependant, n'aura pas été inutile, car la poussée prodigieuse qu'il a donnée à la littérature socialiste a porté ses fruits : à l'exemple de Cladel, des écrivains de grande valeur mettent journellement leur plume au service de la cause révolutionnaire.

Les uns, comme Lucien Descaves, Courteline, Georges Darien Henri Fèvre, attaquent avec une violence extraordinaire le chauvinisme dans ce qu'il a de plus abject, et l'armée permanente dans ce qu'elle renferme de plus vil et de plus lâche.

D'autres, comme Octave Mirbeau, Camille de Sainte-Croix, Rosny, Jean Ajalbert, Aurélien Scholl, Léon Bienvenu, Paul Adam, Louis de Gramont, de leurs plumes autorisées fouaillent et combattent les turpitudes, les crimes de la société égoïste et féroce qui nous dirige.

Léon Cladel, quoique n'ayant pas été le romancier socialiste tel que nous le désirons, donnant à ses écrits une portée économique plus scientifique, a été le premier qui a su peindre avec un éclat surprenant les déshérités et les vaincus de la vie ; il a su donner une vie intense à tous les terriens

Bibliothèque des Passerelles du Temps - Lyon

et plébéiens qu'il décrivait dans ses romans d'une façon si humaine.

C'est à ce titre que l'**Almanach de la Question Sociale** salue sa dépouille, et renvoie ses lecteurs aux admirables romans que nous venons de signaler, lesquels, au milieu des insanités qui paraissent tous les jours, resteront des œuvres superbes que tout homme pourra lire et méditer avec profit.

AUGUSTE MORLIN.

Discours prononcé par Émile Zola sur la tombe de Léon Cladel

Au nom de la Société des gens de lettres, au nom de la littérature française, je viens dire un dernier adieu à Léon Cladel. Et ce que je regrette, c'est que, averti trop tard, loin de Paris, je ne puis le louer ici, comme il le mérite.

Pendant les trente années de son dur et glorieux labeur, il est resté fidèle à la terre d'où il était sorti, il a aimé les humbles et les souffrants qu'il avait coudoyés dans sa jeunesse. Ses héros préférés, ce sont les va-nu-pieds des champs et des villes, tous ceux que la vie sociale écrase ; ce sont aussi les simples, les grands et les tendres, dont chaque heure, dans la bataille de l'existence est un héroïsme. Il les prenait parmi le peuple, il leur soufflait l'âme naïve et forte des foules, il les faisait à son image ; car, même sous l'usure de notre terrible Paris, il avait gardé la simplicité et une tranquille grandeur. Il s'était mis véritablement à part, dans notre monde littéraire. On a parlé de sa petite maison de Sèvres où il vivait au milieu des siens comme un patriarche, de cette maison si accueillante aux jeunes débutants, toute pleine de bonne affection et de travail. Les enfants poussaient là, au grand air. Des bêtes domestiques, libres et caressées, l'envahissaient. N'était-ce pas le milieu naturel du poète puissant qui a dressé les fières figures du Bouscassié, d'Ompdrailles et de l'Homme de la Croix-aux-Bœufs ?

Il était mon aîné à peine de quelques années, je l'ai connu à l'époque de nos débuts, lorsqu'il venait de publier son premier livre : « les Martyrs ridicules ». Et, si j'évoque le Cladel de cette époque déjà lointaine, je revois un jeune homme à la mise correcte, à la chevelure émondée et contenue. Je veux dire qu'il n'est point débarqué à Paris en paysan du Danube, mais que, plutôt, la libre insouciance, la bonhomie rurale, l'y ont repris, à mesure qu'il y a vieilli. C'est là un phénomène typique et charmant, tout à son honneur. Il ne faut pas oublier qu'il a eu des amitiés illustres. Il tutoyait Gambetta, il aurait pu, comme tant d'autres, au lendemain de la conquête, réclamer sa part. Mais, en maladroit qui tenait surtout à ses convictions, il choisit justement pour se fâcher, le jour où son tout puissant ami fut le maître. Jamais il ne s'est mis du côté du manche, jamais il n'a été là quand la douce pluie des récompenses et des sinécures commençait. Il demeurait d'une intransigeance farou-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

che, sans concessions aucunes, ni politiques, ni littéraires. Et c'est pourquoi, lorsque nous en avons vu tant d'autres mettre des pans à leurs vareuses et changer leurs foulards rouges en cravates blanches, lui, doucement, avec son fin sourire retournait au chapeau de feutre et à la grosse houppelande qu'il trouvait commodes et qui lui tenaient chaud.

Cela est très beau, une existence entière donnée à un idéal, dans le désintéressement de tout le reste. Cladel n'a voulu être et n'a été qu'un écrivain. Seulement, être un écrivain, pour lui, exigeait une somme d'efforts surhumains, demandait une vie de conscience et de travail acharné, car il s'était fait du style une idée de haute perfection, hérissée de telles difficultés à vaincre, qu'il agonisait à la peine. On raconte qu'il a recommencé, qu'il a récrit des manuscrits jusqu'à trois fois. La poursuite du mot juste le jetait dans des angoisses infinies. Tout devenait un sujet de scrupules, la ponctuation, le rythme des phrases et des alinéas. J'ai connu, chez Flaubert, ce tourment de la belle prose sonore, parfaite et définitive. Il n'en est pas de plus torturant ni de plus délicieux. Et cela devient d'un grand et superbe exemple en nos jours de prose bâclée, de journalisme hâtif, d'articles fabriqués à la grosse sur des coins de table.

Le pis est qu'un si noble labeur n'est presque jamais récompensé du vivant de l'écrivain. Ces œuvres si soignées, si voulues, ne se laissent point aisément pénétrer par la foule. Leur beauté a besoin d'une sorte d'initiation, elles demeurent le culte d'une élite. C'est ce qui fait que Cladel n'a point rencontré les succès retentissants, les acclamations de ce Paris si prompt à s'engouer parfois. Je ne crois pas qu'il en ait souffert, car il avait le cœur solide et haut. Il devait se rendre compte de la vanité de certaines gloires fragiles. Mais nous en avons souffert pour lui, nous autres qui connaissions sa rare valeur, qui savions aussi, hélas ! que le succès, c'est l'aisance, parfois la santé, la maison heureuse, égayée de soleil.

Oui, à chacune de ces belles œuvres impeccables qu'il lançait, ouvragées comme des joyaux de haut prix, nous aurions voulu les forts tirages qui hantent les impatients d'aujourd'hui, le fracas des journaux, le livre courant dans des milliers de mains. N'était-ce point un spectacle fait pour étonner, ces œuvres où il ne glorifiait que les petits et les misérables, et qui n'allaient point à la foule, à l'immense peuple illettré? Seuls, les poètes, les artistes, en sentaient le fin et puissant travail, les difficultés vaincues, la haute réussite. Il était un maître, il tenait tout un coin de notre littérature, il avait sa griffe de lion qui marquait chacune de ses pages. Dans cette petite maison de Sèvres, si simple, vivait à l'écart du grand public, adoré des seuls fidèles de la littérature, un des écrivains les plus personnels et les plus probes de la seconde moitié de ce siècle.

Et, d'ailleurs, n'est-ce pas un destin heureux que d'avoir trouvé de son vivant le succès rétif, quand on a tout fait pour bâtir son œuvre sur des bases indestructibles ? Ce qui les dévore, ces ouvriers acharnés remettant sans cesse leurs phrases au feu de leur forge, c'est l'impérieux besoin de les forger si solides, si définitives, qu'elles vivent ensuite éternelles dans les siècles.

Flaubert les voulait d'airain, toutes droites comme des tables de bronze, debout à jamais. Et leur récompense est là, à ces vail-

Source : Les Passerelles du Temps - Lyon

lants, dans la certitude qu'ils peuvent mourir, que leurs livres vivront. Le miracle de vie s'accomplit, ces livres résistent et grandissent de jour en jour, lorsque tant d'autres, acclamés à leur apparition, disparaissent rapidement dans la banalité même de leur succès. La solidité du style, la conscience, le désir de perfection, tout ce qui a rebuté d'abord, travaille à la conquête de l'immortalité. Les lecteurs viennent, ne s'en vont plus, le roman se classe parmi les œuvres résumant une intelligence et une époque. C'est ainsi que les jours et les nuits passés sur une page par un écrivain original, souffle à cette page une âme, une vie que rien n'étouffe, qui se développe à son heure et qui monte à la gloire.

Cladel a été le bon et génial ouvrier qui, la journée finie, peut se reposer en paix dans la tombe, satisfait et fier de son labeur. Il a laissé l'œuvre qui survit, l'œuvre vivante qui gagne en force, à chaque lever nouveau du soleil. Elle fait partie désormais de l'éternelle nature, elle portera ses fleurs, aux printemps sans fin qui se succèderont.

Et cette gloire de demain, cette moisson de palmes poussant de la mort, c'est le suprême hommage, c'est la grande consolation que je veux déposer aux pieds de la veuve de l'écrivain, de l'admirable compagne qui a été le charme et le courage de son existence. Oui, dans l'affreux deuil qui les frappe, s'il est une consolation possible, que la veuve, que les enfants se disent qu'il n'est point parti celui dont les œuvres grandiront et vivront à jamais dans la mémoire des hommes.

REVANCHE !

Assaillis sans relâche par les troupes Versaillaises, les plus âpres des communalistes, réfugiés au Père-Lachaise, ceux qui ne voulaient pas survivre à la ruine de leurs plus chères espérances, avaient lutté toute la nuit, un contre dix d'abord, un contre cent ensuite. Enfin l'enceinte du cimetière fut forcée et les brigades de Vinoy débordèrent dans la nécropole au milieu de laquelle, arboré sur une sorte de palanque, déchiqueté, troué de balles, flottait le drapeau rouge de la ville expirante. Une fois encore il fallait combattre et maintenant au grand jour. Reliées par des tranchées et des épaulements, quantité de tombes derrière qui s'abritaient les « rebelles », eussent été pour eux, si les provisions et le matériel de guerre ne leur avaient pas fait défaut, un boulevard solide et peut-être inexpugnable, mais la maigre artillerie qu'on avait traînée là manquait absolument de servants et de gargousses, les derniers canonniers ayant été tués en tirant leur dernier coup de canon, au moment même où se levait le dernier soleil que devaient voir tous ces urbains acculés en ce coin de terre sacrée où dormaient leurs pères et leurs aïeux.

Numérique - Les Passeurs du Temps - Lyon

Il était six heures du matin.

Un funèbre roulement de tambour et le commandant de cette indomptable poignée de lions, qui avait pris sur lui de se rendre en parlementaire auprès des généraux de l'armée régulière, apparut à cheval à l'une des bouches du blockhaus.

Sans conditions et vingt-cinq minutes de répit ! dit-il, après avoir mis pied à terre, en s'accoudant sur l'une des pièces froides et désormais inutiles qui montraient leurs gueules vides aux assiégeants, embusqués à deux cents mètres de là.

Chacun entendit ces sombres paroles : « sans conditions ! » le *væ victis* de toutes les guerres civiles, et ces religionnaires, sentant que l'heure était venue de périr pour la foi qu'ils avaient confessée les armes à la main, poussèrent tous ensemble ce cri : « Vive la Commune ! » qui vibra poignant dans la cité du silence et du repos.

— A vos rangs, camarades, on va faire l'appel et compter les munitions.

Et celui qui venait de signifier la loi du plus fort aux débris de plusieurs compagnies placées sous ses ordres, se croisa les bras sur la poitrine ; et, tandis qu'on procédait à la hâte au double dénombrement qu'il avait prescrit, inspecta délibérément ses frères d'armes, imperturbables comme lui, condamnés comme lui !

Jeune encore, quarante ans au plus, puissante stature, mains ouvrières, ardent regard, figure hardie, vaste front, une forêt de cheveux noirs coupés ras et la moustache neigeuse, il portait la coiffure militaire à six galons d'or des majors de rempart ; un mouchoir de toile taché de sang lui bandait la tête : huit jours auparavant, il avait été frappé d'un éclat d'obus, pendant la canonnade à Neuilly sous la porte Maillot.

Une voix cria :

Trois cents hommes dont deux cent sept blessés et mille cartouches.

Soit quatre-vingt-treize combattants, observa-t-il, et dix charges par fusil ; ensuite, ayant interrogé sa montre, il ajouta : Dans un quart d'heure, « ces civilisés » seront ici ; que chacun de vous, amis, se prépare à bien finir...

Résignés à la mort après avoir en vain tout entrepris pour la victoire, entièrement épuisés par huit jours de bataille et transis par une nuit de pluie, hâves, souillés de fange, affublés, les moins âgés, ceux qui, pendant la guerre prussienne, avaient fait partie de ces bataillons de marches qu'on n'utilisa guère, affublés chacun d'une de ces longues capotes marron, ou gris de fer, ou vert foncé, bizarre uniforme sous lequel nos milices ressemblaient à des cohortes étrangères ; vêtus, les plus vieux, anciens gardes sédentaires ou civiques chargés pendant le siège du service des bastions et de celui des redoutes, vêtus, la plupart du costume traditionnel aux trois couleurs, ainsi que la cocarde adoptée en l'autre siècle par la plèbe en rupture de chaînes : tunique gros bleu à boutons d'étain, pantalon de même nuance à larges bandes écarlates, képi de pareille étoffe avec des lisières rouges et guêtres blanches, les fédérés, effrayants et

Bibliothèque des Passerelles du Temps - Lyon

superbes dans leurs sanglants et boueux habits en lambeaux, firent tous ensemble, vétérans, vélites, pupilles, les préparatifs du suprême combat ! Ceux d'entre eux qui étaient trop grièvement atteints pour y prendre part, furent déposés dans les caveaux mortuaires compris à l'intérieur de la circonvallation, et ceux à qui leurs blessures relativement légères permettaient de faire encore le coup de feu se blottirent au fond des fossés ou derrière les pieux et les gabions qui défendaient les approches de cette chétive citadelle improvisée durant la précédente nuit ; enfin les quatre-vingt-treize hommes intacts se groupèrent en silence autour de leur supérieur, resté, quoique ça, leur égal, et, l'œil assuré, le front haut, appuyés sur leurs baïonnettes, attendirent inébranlablement l'ennemi, des Français, hélas ! comme eux, et comme eux des prolétaires !... Halte-là ! qui vive ?

Aucune réponse à cette injonction ! Et bientôt un clairon parisien résonna dans l'air illuminé par le soleil levant. A ce signal d'alarme, le chef de légion s'élança vers le point où retentissait la trompette et se trouva face à face avec une femme que deux sentinelles avaient introduite dans le fort.

Toi ! s'écria-t-il en la reconnaissant aussitôt, toi ?...

Demi-nue, harassée, chancelante, ses yeux bleus étincelant en son visage blême comme la cire, sa grande chevelure rousse hérissée ruisselant sur ses seins et ses épaules, elle s'arrêta serrant doucement, oh ! bien doucement le fardeau qu'elle portait en bandoulière, dans une jupe de laine.

Oui, c'est moi, dit-elle enfin ; je viens mourir avec toi, Cardoc ! Cardoc, qui n'avait pas sourcillé, mais dont les lèvres crispées trahissaient l'émotion contenue à grand'peine ouvrit silencieusement les bras ; elle s'y laissa tomber et ces deux amants, ces deux époux s'étreignirent avec passion et revécurent en une seule minute tout le bonheur évanoui...

Trois mois avant la guerre, il était, lui, rivé au fourneau d'une locomotive et passait sa vie à rêver l'abolition du salariat, dernière forme de l'esclavage, et l'affranchissement des esclaves, en jetant à pleines pelletées une noire pâture au monstre rugissant qui l'emportait, tantôt le jour, tantôt la nuit, de Paris à Bordeaux ou de Bordeaux à Paris, à ce rude métier de chauffeur, plus périlleux encore que celui de marin et si pénible que ceux qui l'exercent en meurent usés avant l'heure, il connut, l'ayant porté sur ses reins, combien lourd est le poids qui pèse sur les êtres que le hasard fait naître au bas de degrés de l'échelle sociale, et ce déshérité, ce mercenaire, ce porte-blouse, ce va-nu-pieds, ce plébéien intelligent, en qui palpitait un noble cœur, s'émut d'une pitié profonde pour ses frères qui, plus faibles que lui, doté par la nature d'une énergie à toute épreuve et d'une force peu commune, étaient astreints à souffrir mille morts, et, martyr lui-même, il embrassa la cause des martyrs, se jurant d'en être tôt ou tard le libérateur ou de sombrer avec eux. Il semblait d'ailleurs que le moment fut venu d'en finir avec l'antique oppression. On entendait tomber pièce à pièce les charpentes du vieil édifice social. Les ouvriers

de la capitale, donnant le branle à ceux du monde entier, réclamaient tout haut le droit au produit intégral de leur travail et partant le droit à l'indépendance. « Allons leur prêter main-forte, il se peut que demain il n'y ait plus de parias ! » Et l'intrépide, ayant dit adieu pour toujours à la Gironde, monta pour la dernière fois sur sa bête de fer.

Il faisait une claire journée d'été, les rails luisaient au soleil et s'allongeaient inflexibles vers le nord-est. On eût dit que le train, environné de fumées et d'éclairs, avait des ailes. Angoulême, Poitiers, Tours, Blois, Orléans, Etampes, il dévorait la route. Une dernière étape à parcourir.... Oh ! non, jamais cet enfant du bitume n'avait senti cet impérieux besoin de rentrer dans sa ville natale dont les mille clochers, au loin, trouaient l'azur ; il éprouvait la joie sainte qu'on éprouve en retournant au pays après dix ans d'absence,et, joyeux, il chauffait, il chauffait! Tout à coup, ô terreur! au milieu de l'immense plaine déserte que le ciel éclatant illumine et que le train express lancé à toute vitesse franchit en droite ligne, il aperçoit de son œil exercé, de son œil infaillible, une forme humaine étendue immobile en travers de la voie, à trois ou quatre cents mètres de lui... Que faire! Impossible de stopper ! renverser la vapeur? tout sauterait. Une corde est là qui traine ; il s'en entoure les flancs. « Siffle au serre-freins, attrape ce câble et suis-moi, » crie-t-il au machiniste, et, rapide en dix fois moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il grimpe à la rampe qui longe la chaudière, s'élance au front de la locomotive, descend sur l'un des tampons, s'y met à califourchon, se précipite, et, plié en deux, étreignant entre ses jambes croisées le gros bouton d'acier forgé, la tête en bas, les bras en avant, ainsi maintenu par la corde enroulée autour de son corps et dont le mécanicien, accroché là-haut, à la cheminée de la machine, tient l'une des extrémités, il tend les mains vers le rail où, couchée, une femme attend... O prodige! un autre tour de roues il eût été trop tard ! au moment même ou l'écrasante masse qui vole va broyer cette chair fragile, l'audacieux l'empoigne au passage, l'escamote, la relève et la garde suspendue au bout des doigts, à quelques centimètres au dessus des rails jusqu'à ce que, hissé par son auxiliaire, il se retrouve avec elle saine et sauve sur le tablier qui joint le moteur au tender

Elle s'appelait Léone, cette honnête créature arrachée par miracle à la mort, et son histoire était à peu près la même que celle de beaucoup de filles du peuple. Un de ses oncles, insurgé de Juin, dont elle portait le nom, était décédé à Cayenne un an après le sanglant triomphe de la classe moyenne, et la sœur du transporté l'avait eue à quinze ans d'un petit monsieur de la bourgeoisie qui l'abandonna sans vergogne après l'avoir séduite Orpheline depuis plusieurs années, à bout de ressources et de vertu, mais ne voulant pas tomber un jour, comme celle qui l'avait enfantée, entre les mains d'un drôle, ni servir jamais d'engin de plaisir aux fils de ceux qui reléguèrent le frère de sa mère dans un climat mortel, cette fière faubourienne, saine,

Bibliothèque Les Passerelles du Temps - Lyon

pure, neuve, préféra le néant à la vie! Un matin, à l'aube, elle était sortie de l'enceinte et le destin l'avait poussée au devant de celui qui la sauva, par une merveille d'audace et d'adresse. Huit jours plus tard, ces deux êtres de même race et de même trempe, si violemment poussés dans les bras l'un de l'autre, s'avouèrent leur amour réciproque. Elle voyait toujours et toujours cet homme athlétique et beau comme un démon qui la couvait d'un regard étincelant et tendre, tandis qu'elle recouvrait ses sens, assise devant la fournaise béante, et lui, le dévoué, ne pouvait plus vivre sans celle qu'il avait volée à la mort. Tout était dit! Un soir, ils gravirent ensemble un de ces coteaux chevelus qui couronnent Paris et que le Prussien n'avait pas encore souillés; seuls, au milieu des arbres, en présence des eaux et du ciel, ils s'épousèrent librement, prenant la nature à témoin de leur indissoluble union, et le souvenir de cette journée nuptiale habitait en eux, impérissable. Etre heureux est un rêve : et ce rêve, hélas! ne dure point. Trop bon patriote pour ne pas offrir son bras à la patrie, le sauveteur après le Quatre-Septembre, fut de ceux qui voulurent contraindre à l'action le gouvernement inerte de Trochu. Trochu ne bougea; Ducrot ne mourut ni ne vainquit, et l'Allemand visita Paris livré, Paris à qui, pour prix de son martyre, on préparait au loin, semblait-il, un stathouder sinon un roi, peut-être un autre empereur. Ainsi qu'il avait été déjà répandu pour l'indépendance de la nation à Buzenval et sur les bords de la Marne, le sang du volontaire de la République devenu serviteur de la Commune, coula bientôt pour les libertés municipales à Bicêtre, à Vanves, à Montrouge, à Issy, à Neuilly. Mal commandé, trompé, trahi, le peuple, après avoir perdu les forts, les murs, défendit les carrefours un à un, les rues une à une, et le combat, faute de combattants, allait cesser au Père-Lachaise, ou Léone, aux abois, avait retrouvé vivant Cardoc, qu'elle croyait mort.

... Oui, dit-elle en interrompant le long baiser qui les unissait, je vais répondre à tout ce que me demandent tes yeux, à tout. Ismard, Dumey, Xaviès, Sarrazar, Rumbolle, Æger, Henriong, Glaves, Ohrt, Abbaril, Levou, Klubheim, Montalugné, Wahlsy, Burdave, Effrial, Œnoche, Ulliel, Ydrac, Calvi, Fenariz, Zabru, Virelop, Parqua, Jô, Quevarrolligniau, Narmont, Talabert, tous nos amis ont rempli leur devoir et tous ont succombé. Comme eux, avec eux, Albin, ton frère, a fini sans peur et sans reproche. Il y a quelques heures, je l'ai vu couché raide sur le piédestal de la colonne de Juillet; oui j'ai vu, te dis-je, son sang figé rougir le bronze où le nom de ce vaillant de 1830, votre père à tous deux, est gravé en lettres d'or! Une riche moisson jonche la place de la Bastille : il y a là plus de corps au-dessus de la terre qu'il y en a sans doute au dessous. Hommes, femmes de la race maudite, qu'ils aient ou non combattu, tous, tous sont passés par les armes. Ils n'épargnent personne, ceux de Versailles. On leur a dit : « Tuez! » Ils tuent. Ta sœur et son mari, faits prisonniers à la barrière du Trône, ont été fusillés ensemble comme nous

le serons nous-même, tous les deux, dans une heure, peut-être avant. Ecoute, hier à minuit, il y a loin, va, du Panthéon au Père-Lachaise ! hier, à minuit, j'ai quitté la rue Clovis et j'ai mis huit heures à traverser la ville, sous les bombes, sous les balles, dans le sang, dans le feu. Paris brûle, il est brûlé, bientôt il va s'éteindre avec la Révolution. Ils ont tenu parole, les nôtres. Si les ruraux veulent encore un roi, qu'ils lui bâtissent alors une nouvelle niche ; il n'y a plus de Palais Royal, il n'y a plus de Tuileries ! On croira désormais sans doute aux serments du blousier parisien, qui, lui, ne ment pas : « Etre ou mourir ! » Il gît avec son honneur aujourd'hui sous les cendres de la vieille cité. Qui donc affirma cet hiver pendant le siège, est-ce le pleurard de Ferrières ? est-ce le boucher de Transnonain ? qui donc affirma que les trente sous ne tiendraient pas une heure devant l'ennemi. La preuve est acquise, je pense, de ce que les lâches auraient pu contre Bismarck et Cie, si l'on avait eu trop peur, en les menant au combat, de les conduire à la victoire et de la victoire à la liberté ! Que deux fois en un siècle, la République, et la vraie ! sauvât la patrie ? A tout prix il fallait empêcher cela pour entreprendre plus tard l'écrasement des républicains, ces « démagogues ! » Ils sont écrasés aujourd'hui. La Seine où se mirent toutes fumantes encore les tanières impériales et royales calcinées, la Seine est chaude, la Seine est rouge du sang des nôtres et les pavés de chaque rue en sont teints. On a fait à Paris de belles funérailles. Il dort, Majesté, sur un lit de pourpre. Un jour il se ranimera, ce mort, il ressuscitera. Les pierres alors se lèveront toutes seules et parleront. Ah ! rien que ce que j'ai vu, moi !... Ces paysans travestis en troupiers, ces manants asservis au bourgeois ainsi que jadis au noble, ces sauvages esclaves exècrent les villes où chacun ambitionne de s'affranchir, et surtout celle-ci, la décapitalisée, la flamboyante, qui n'accepte plus ni princes, ni prêtres, ni bourreaux, et dans leur noire fureur, en leur imbécile rage, ils saignent au nom de Dieu ! saignent, saignent tout être qui pense, sait, et se croit autre qu'un chien.. Ne me demande pas comment j'ai fait pour arriver jusqu'ici, ne me le demande pas. Ignorant tout ce qui s'était passé depuis la veille, errant à peu près folle, je marchais au hasard devant moi « Pétroleuse ! » Et des bourreaux, à l'affût sous des porches, se lançaient à mes trousses. On m'a poursuivie, empoignée, collée au mur, et, tombée vivante sur un tas de victimes, je me suis relevée, ayant trompé la mort. Elle m'effrayait peu, mais elle m'appelait trop tôt ; qu'elle se montre à présent, je la reçevrai. Te revoir, ne fût-ce qu'une seconde, c'est ce que je voulais, et me voilà ! Cher cœur, je ne suis pas accourue ici seule....

Impassible durant ce tragique récit, le sectionnaire, digne de ses aînés en bonnet phrygien qui rasèrent des altesses et culbutèrent des trônes, tressaillit à ces dernières paroles, sous les regards étranges et doux dont sa compagne le caressait.

Eh quoi ! s'écria-t-il, est-ce possible ? est-ce vrai ?

Digitalisé par la Société « Les Passionnés du Temps » - Lyon

Tiens, répondit elle, il est né pendant le massacre, il échappe au carnage, il vit et le voici...

Ce soldat de bronze qui venait d'apprendre, sans que son âme en fût ébranlée, tant de désastres, tant de deuils, s'attendrit à l'aspect de la frêle créature débarrassée du jupon de laine qui lui servait de langes, et pleura, lui... Les « communards » voyant pâlir « le chaufleur » que la mitraille thiériste n'avait jamais fait changer de visage, s'approchèrent interdits et regardèrent le bambin qui s'éveillait en remuant ses exquises petites mains roses innocentes. Atteints au cœur par cette mignonne et terrible image qui leur rappelait à tous un fils, un frère, une sœur, la famille, unique consolation de la vie atroce que leur avait réservé le destin et dont un implacable vainqueur allait les délivrer, ils se recueillirent pieusement, ces misérables, et leurs yeux, qu'avaient corrodés tant de pleurs amers, connurent aussi la douceur des larmes.

Ah ! dit l'époux en prenant entre ses mains noires de poudre le poupon ébloui par la vive lumière, où l'ai-je vu donc, il me semble que je le reconnais !...

On prétend, est-ce vrai ? que dans son berceau l'homme a presque la même physionomie qu'au déclin de l'âge et qu'il suffit d'un coup d'œil attentif sur celui qui vient de naître pour découvrir en lui le type qu'il aura vieillard. En considérant le gracieux visage de son rejeton, le stoïque partisan s'était tout à coup remémoré les traits imposants de son grand'père maternel que, lui-même, alors imberbe, il avait vu périr en place de Grève, un matin d'été; ce sévère puritain, qui dédaigna de recourir en grâce, expiait sur l'échafaud le crime d'avoir agi selon sa croyance, qui fut aussi celle de l'abbé Grégoire et de beaucoup d'autres conventionnels régicides, morts impénitents: « Les rois sont dans l'ordre moral ce que les monstres sont dans l'ordre physique ; on doit s'appliquer à les détruire. »

Est-ce ta chair, est-il bien à toi, ce pauvre tout petit?

Il ressemble à mon aïeul...

L'épouse, qui savait la vénération de son mari pour le supplicié, frémit d'orgueil à cette brève réponse et, s'étant redressée radieuse au milieu des révoltes sombres et pâles en leurs magnifiques haillons : Oh ! n'est-ce pas !

Soudain un garde à barbe blanche, casqué du passe-montagne des anciens arbalétriers de l'Helvétie, et blessé de plusieurs coups de feu, sortit des rangs en boîtant et s'étant courbé sur l'enfanteau que contemplait toujours celui qui l'avait engendré :

— Citoyen commandant, demanda-t-il avec une extraordinaire gravité, comment s'appelle ton garçon ?

Il n'a point de nom encore ! murmura la quasi-veuve pensive. Avec la permission de ses parents, à qui je m'adresse, on pourrait, citoyenne, le baptiser ici.

Qui veut en être le parrain ?

Nous tous.

Soit !

Il se fit un grand silence et le vieux fédéré, qu'inspirait on ne sait quel auguste génie, envisagea ses compagnons d'armes

Source gallica.bnf.fr / Les Passerelles du Temps - Lyon

comme lui voués à la mort imminente, et d'un seul regard leur transmit toute sa pensée. Un éclair enflamma l'œil morne de ces justes, décriés, hués, pour s'être trop bien souvenus de l'impérissable déclaration de 89.

« Quand un gouvernement viole le droit du peuple, l'insurrection est pour celui-ci le plus sacré, le plus indispensable des devoirs. » Eux, les maudits, ils avaient compris qu'un désespéré leur offrait l'espoir, un vaincu le triomphe, un mourant la vie. « En tombant sous les balles réactionnaires, se disaient-ils avec une farouche allégresse, ils ne disparaîtraient point tout entiers, un enfant leur survivrait, et cet enfant, fils de leur chef ou plutôt de leur frère, ils allaient, eux, héros couverts d'opprobre, en faire d'un mot l'héritier fatal de leurs immortelles colères et le vivant symbole de leur gloire posthume. » — Hâtons-nous, mes braves, dit le capitaine, il est l'heure !

On plaça doucement le futur orphelin enveloppé de son maillot dans une capote de garde national accrochée à la pointe des baïonnettes et cent bras. cent fusils s'élevèrent vagissant vers le ciel bleu.... Dissipés par une légère brise, les nuages, qui pendant deux jours avaient embrumé l'atmosphère, achevaient de se fondre à l'horizon, dans l'air attiédi ; sur les terrains gras du cimetière arrosés toute la nuit d'une pluie torrentielle riait à présent le clair soleil de mai ; les marbres funéraires luisaient sous la pure lumière matinale, et la naissante verdure des cyprès et des saules qui bordent les larges allées funèbres était toute chargée d'étincelantes gouttes d'eau tombant lourdes, une à une, sur le sol ; il sortait des entrailles de cette glaise saturée de cadavres et récemment abreuvée d'un sang généreux, un âcre effluve qui se mêlait aux parfums délicieux de l'herbe, et c'était un spectacle unique que de voir ces agonisants pleins de sève et debout sur la terre des morts, consacrer aux revendications prochaines la vie de ce nouveau-né !... Bien, très bien choisi fut le nom qu'ils lui donnèrent pour perpétuer en lui la haine qu'ils avaient, patriotes pour l'étranger, républicains pour les tyrans :

— Il s'appelle Revanche !

Et ce cri jaillit en même temps de toutes les poitrines...

— Il vivra, votre filleul, et je lui révélerai comment on égorgea son père et ses parrains ; allez mourir, il vivra pour votre vengeance et le triomphe de notre cause, lui ; je vous le jure, moi, Léone !

Un coup de fusil éclata, puis un autre et le canon...

— Aux faisceaux ! les chouans ; aux armes, les Versaillais !

— Ils sont en retard de dix minutes au moins, ces messieurs, dit Cardoc, en consultant de nouveau sa toquante ; adieu ! femme, adieu ! fils ; en avant ! citoyens, en avant ! elle grandira, notre graine et notre idée aussi ! Les petits se lèveront un jour ; rien n'est perdu !... Vive la République !

LÉON CLADEL.

Amérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

LA FEMME ET LE SOCIALISME

TRADUCTION ANALYTIQUE DE L'OUVRAGE DE

BEBEL[1]

par P. ARGYRIADÈS

Une des plus importantes questions qui aient agité notre siècle, est celle de la condition de la femme dans la société. Elle doit surtout son importance au nombre des intéressées, les femmes formant en Europe, la majeure partie de la population.

Cette question demande donc une étude spéciale.

Bon nombre d'opinions ont été formulées sur la condition de la femme dans la société ; les uns déclarent que sa condition est déterminée par sa vocation naturelle qui la fait épouse, mère, ménagère. Mais ils oublient qu'une minime partie de la population féminine est en mesure de remplir ces devoirs : il y a des millions de femmes qui n'ont jamais pu être ni épouses, ni mères, ni ménagères et beaucoup d'autres qui ne peuvent satisfaire à cette vocation, le mariage étant pour elles un esclavage, grâce à la condition qui leur est faite par l'industrie moderne dans l'usine et l'atelier.

D'autres réclament pour la femme l'accès de toutes les branches du travail, manuel et intellectuel, et d'autres vont plus loin encore, en demandant pour elle les droits politiques.

Ils ne cherchent pas à savoir si le sort de la femme sera, par là, amélioré ; ils ne veulent pas sortir des limites de la société actuelle.

Selon Bebel, cette question est inséparablement liée à la question sociale. Sa solution, comme celle de la question ouvrière, est impossible, tant que les conditions de l'état social présent ne seront pas changées de fond en comble. Entrons dans le cœur de la question.

I. — La situation de la femme dans le passé.

Depuis des temps immémoriaux la condition du travailleur et de la femme est la même. Sans cesse ils ont été opprimés, et quoique les formes de l'oppression aient changé avec les siècles, rare-

(1) Je croyais pouvoir donner dans l'Almanach de l'année dernière cette analyse de l'ouvrage si important de Bebel. Aussi lui en avais-je demandé l'autorisation au Congrès de Bruxelles, autorisation qu'il m'accorda d'ailleurs avec beaucoup de bonne grâce.

Cette étude vient bien aujourd'hui comme réponse à l'inepte brochure de M. Richter, *Où mène le Socialisme*, dans laquelle l'auteur, qui n'a absolument rien compris à l'organisation de la Société future, interprète et commente si étrangement les idées de Bebel. P. A.

Les Passeurs du Temps

ment ils ont eu conscience de leur situation, l'oppression devenant une habitude et paraissant naturelle à l'opprimé comme à l'oppresseur.

La situation de la femme a toujours été particulièrement navrante. Selon toute probabilité, la femme était au commencement de la société physiquement et intellectuellement égale à l'homme, elle le dépassait même, suivant certaines données historiques.

Mais, peu à peu, elle devint inférieure à l'homme, ses particularités sexuelles ont été la cause de cette infériorité, de cette dépendance, et elle a été obligée de rechercher la protection de l'homme.

Pendant longtemps l'homme et la femme ne furent pas unis par un lien constant. Une promiscuité de fait existait entre eux ; mais peu à peu le lien devint plus durable, la famille prit naissance et la situation de la femme empira. Il est probable que le désir de se lier durablement vient de l'homme, peu satisfait de l'insuffisance du nombre des femmes, et se plaisant à avoir la même. L'homme a pris la femme à laquelle il a imposé ses seules caresses, mais, de son côté, il s'est assujetti à la considérer comme son épouse, à la garder, à protéger ses enfants. La femme a accepté cette situation qui lui paraissait plus assurée que celle qui résultait de sa vie déréglée. Le mariage fut ainsi établi, et le fondement de la propriété privée, de la famille, de l'Etat, ainsi posé.

Bebel expose les devoirs imposés à la femme dans la société primitive. Ces devoirs en ont fait l'esclave, la subordonnée de l'homme qui disposait d'elle comme d'un simple objet. Sa situation est plus ou moins connue chez les peuples de l'Orient, les anciens Grecs et les Romains, et Bebel ne s'y arrête pas ; il rappelle seulement les débauches, les orgies de ces peuples et les saturnales consacrées par leur religion.

Plus tard, lorsque le Christianisme arriva, la femme, comme tous les misérables et les opprimés, crut que l'heure de sa délivrance avait sonné. Elle contribua puissamment à la propagande de cette nouvelle religion qui, en échange, comme toutes les religions sémitiques, prêcha la haine de la femme, la déclarant première pécheresse, l'auteur de tout le mal, et la condamna à rester sous le joug de l'homme. Aujourd'hui encore la femme prête serment d'obéissance à l'homme devant l'homme de loi. Depuis 2000 ans l'Orient n'a pas fait de progrès sensibles dans sa civilisation, et la situation de la femme y est presque la même, tandis qu'en Occident elle s'est améliorée, malgré le christianisme, et grâce à la civilisation avancée qui y existe.

A ce point de son étude, Bebel expose la situation de la femme au moyen âge. Le mariage n'avait pas encore de consécration religieuse; ce n'est qu'au IXe siècle que l'usage de demander à l'église la bénédiction nuptiale a commencé à se répandre, et au XVe siècle cet usage était déclaré indispensable pour la validité du mariage.

Mais ce n'était pas là que résidait le mal. Il résidait dans le droit qu'avait le seigneur de disposer en maître absolu de la partie fémi-

nine de ses esclaves, de s'en servir et d'en abuser pour satisfaire ses passions.

On connaît les romans de chevalerie du moyen âge, et les chansons des troubadours, dans lesquels la femme tient toujours le premier rang ; mais il ne faut pas oublier qu'il ne s'agit là que de la femme noble, la plébéienne était doublement serve et la servitude avait pour complément le dérèglement des mœurs causé par l'odieux droit du seigneur. A cette cause de démoralisation, il faut ajouter le célibat des prêtres ; ce qui fit que, dans certains pays, les paysans n'admettaient le pasteur des âmes que lorsqu'il s'engageait à prendre une concubine, cherchant, par là, à garantir leurs femmes et leurs filles de la séduction.

Cette idée trouva plus tard son défenseur dans Luther qui prêcha la liberté du mariage. Mais la situation n'en fut pas beaucoup améliorée, surtout, lorsque la *Réforme* eut dégénéré en puritanisme sectaire et dureté bourgeoise.

La découverte de l'Amérique, celle de la nouvelle voie maritime conduisant aux Indes, ayant déplacé le commerce universel, la situation de la femme en Allemagne en éprouva les contrecoups.

Il en fut de même des guerres religieuses et de la guerre de *Trente Ans*. Après cette dernière, la misère fut telle et l'Etat se trouva dans une telle décomposition que craignant que la population n'augmentât trop, ce qui était absurde, on prenait des mesures pour empêcher le développement des métiers et des existences indépendantes, pour diminuer le nombre des mariages.

Cette crainte montre que la situation de ceux qui avaient échappé à la guerre, était bien misérable. La femme, principalement, végétait ; elle était forcée de se contenter d'un salaire tout à fait insuffisant. La femme mariée passait toute sa vie dans une retraite absolue, s'occupant jour et nuit de son ménage, car on sait qu'alors chaque famille préparait, et, pour ainsi dire, fabriquait tout ce qui était nécessaire à l'entretien de ses membres, depuis le vêtement jusqu'aux vivres et aux boissons. Les filles aidaient leur mère, et l'esprit de caste perpétuait cet état de choses.

Plus tard, grâce au développement de l'industrie et à l'application du machinisme et des sciences à la production, les anciennes institutions commencèrent à disparaître. Elles avaient complètement disparu en Allemagne lorsque l'unité nationale a été accomplie. Les métiers furent affranchis, et on eut le droit de se marier librement. La situation de la femme alors a beaucoup changé, elle a acquis de nouveaux droits. Cependant elle n'est pas devenue complètement libre et indépendante, ainsi que nous le verrons dans le chapitre suivant.

II. — La femme dans le présent.

Dans les deux premiers chapitres de cette partie de son ouvrage, Bebel, après avoir démontré la nécessité absolue de satisfaire aux besoins sexuels, étudie les nombreux obstacles qui s'imposent au mariage dans la société actuelle.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de Lyon, Collections numériques de la Bibliothèque de la Ville de Lyon

Les défenseurs de l'ordre actuel disent que le mariage est la base de la famille, celle-ci la base de l'Etat, et que, par conséquent, s'attaquer au mariage c'est s'attaquer à la société, à l'Etat.

Nous demanderons tout d'abord, quel mariage est le plus moral.

Est-ce le mariage forcé, le mariage vénal, de la société actuelle ou le mariage libre, fondé sur l'amour et l'estime réciproques, et qui ne sera possible, d'ailleurs, que dans une société socialiste ?

La lutte pour l'existence, la lutte pour le morceau de pain devenant actuellement de plus en plus acerbe, les hommes qui se marient ne guident leur choix que par des considérations purement matérielles, et la conséquence de ces mariages est l'affreuse situation créée à la femme dans la société.

Bebel démontre cette situation par des chiffres et des exemples, et en arrive à cette conclusion que le mariage, ainsi qu'il se fait de nos jours, est intégralement lié à la société actuelle. Ils existent ensemble et tomberont ensemble.

Il est impossible, de nos jours, d'améliorer le mariage, et tous les efforts tentés dans ce but resteront impuissants.

Dans le troisième chapitre, Bebel démontre que la prostitution est une institution nécessaire de la société bourgeoise, aussi nécessaire que la police, l'armée permanente, l'église, etc.

En Grèce, à Rome, au moyen âge, la prostitution était organisée par l'Etat, et saint Augustin, lui-même, déclarait qu'elle était nécessaire. De même, notre société moderne bourgeoise la dit indispensable et la réglemente.

Hügel, dans son histoire : *Statistique et réglementation de la prostitution à Vienne*, s'exprime ainsi : « Avec les progrès de la civilisa« tion, la prostitution se transformera en prenant des formes plus « douces et plus convenables, mais elle existera aussi longtemps que « le monde. »

Un grand nombre d'autres auteurs modernes s'expriment dans le même sens.

Quelles sont les conséquences de cet état de choses ?

Les maladies syphilitiques et la dégénération de l'humanité qui en résulte.

L'abaissement progressif du moral.

L'humiliation de la femme et son véritable esclavage.

L'infanticide, le suicide des femmes sont dus, en grande partie, à la prostitution, et, de plus, ce sont les orphelins, les bâtards, qui, plus tard, forment la plus grande partie des criminels de notre société bourgeoise.

Ajoutez à cela que l'excès dans les relations sexuelles est aussi nuisible que l'insuffisance. Il en résulte que la Société actuelle favorise la débauche, les crimes et délits de toutes espèces.

La société entière est dans l'état d'énervement et d'excitation et c'est la femme qui en souffre.

Beaucoup de femmes sentent, voient cette situation et en cherchent l'issue. Elles demandent d'abord leur indépendance écono-

Numérisation numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

mique. Elles veulent être admises à tous les travaux, à tous les emplois que permettent leurs forces physiques et leurs capacités morales, et demandent, surtout, leur admission aux soi-disant professions libérales.

Ces tendances sont-elles justes ? sont-elles réalisables ?

C'est ce que nous verrons par la suite.

III. — La situation de la femme par rapport a l'industrie. Ses capacités intellectuelles. Le darwinisme et l'état actuel de la société.

La bourgeoisie, dit Bebel, a reconnu à la femme l'indépendance individuelle et le droit au travail ; il en est résulté l'admission de la femme dans presque toutes les branches de l'industrie.

La bourgeoisie a compris que c'était là son intérêt, parce que le travail de la femme est moins rétribué que celui de l'homme.

Et pourquoi cela ?

Parce que la femme a toujours été regardée comme un être subordonné, inférieur à l'homme. Ses particularités sexuelles en sont la cause. Elle est quelquefois forcée de suspendre son travail et cette circonstance est habilement exploitée par le capitaliste qui trouve là un prétexte pour abaisser son salaire.

En outre, la femme est plus docile, plus patiente que l'homme et se laisse aussi plus facilement exploiter que lui.

Ainsi la femme remplace l'homme et à son tour elle est remplacée par l'enfant. Tel est « l'ordre moral » dans l'industrie moderne.

Les abus sont devenus tellement excessifs sous ce rapport, qu'on commence à demander l'interdiction complète du travail de la femme.

Au milieu de toutes ces considérations, il ne faut pas oublier que le machinisme a joué un rôle important dans cette transformation industrielle ; il ne faut pas oublier que ce sont les progrès de ce machinisme qui, en supprimant les travaux les plus durs, ont rendu accessible l'emploi de la femme dans certaines branches de l'industrie.

Mais un très petit nombre de personnes seulement, grâce à l'aide de leurs capitaux, profitent des résultats qu'amènent les découvertes scientifiques et c'est un non-sens révoltant que des milliers d'ouvriers soient jetés sur le pavé, grâce aux progrès du machinisme qui supprime le travail manuel.

De tout cela il résulte qu'il faut changer les bases sociales actuelles, qu'il faut chercher un mode d'arrangement qui amène une distribution plus équitable des biens et des instruments du travail.

Dans la société nouvelle, les instruments du travail seront la propriété de tous sans distinction de classes ni de sexes, chacun devra travailler, et les améliorations, les découvertes techniques et scientifiques profiteront à tous.

Source : Les Passerelles du Temps - Lyon

La femme deviendra alors égale à l'homme, elle pourra exercer, développer ses qualités physiques et intellectuelles et jouir de tous ses droits.

Et Bebel déclare que cette nouvelle société n'est pas aussi éloignée qu'on semble le croire.

Un grand nombre de savants ont prétendu et prétendent que la femme est inférieure à l'homme au point de vue intellectuel.

Bebel démontre que cette assertion est complètement fausse. Elle n'est que le résultat de préjugés. Quelques socialistes même sont contre l'émancipation de la femme. Leur grand argument est ce qu'ils appellent la « vocation naturelle » de la femme.

Mais il est aussi illogique de prétendre que la femme ne doit toujours être que ménagère, que mère de famille, que de déclarer que les rois existeront toujours, parce que nous les voyons dans tout le courant de l'histoire.

Autrefois on croyait que la Monarchie était l'état naturel des peuples, cependant les monarchies se modifient et commencent à faire place à la République. Il en est de même de la soi-disant « vocation naturelle » de la femme.

Depuis un demi-siècle, une révolution s'est opérée dans la vie de famille. La femme est devenue plus libre, moins astreinte aux seules fonctions de ménagère et peu à peu elle s'émancipera complètement.

Un grand nombre de savants ont prétendu et prétendent que la femme n'est pas capable d'une haute culture intellectuelle et prouvent ce qu'ils avancent en disant que le poids du cerveau de la femme est inférieur à celui du cerveau de l'homme.

Ceci est une profonde erreur et Bebel le démontre par un raisonnement d'une justesse incontestable.

Tout d'abord, si la femme semble être aujourd'hui moins intelligente que l'homme, cela vient de ce que, son éducation ayant toujours été négligée, ses facultés intellectuelles n'ont pas été exercées comme celles de l'homme ou bien elles ont été exercées et conduites dans une fausse direction (sentimentalité exclusive et excessive).

Quant au cerveau c'est la bonne organisation et l'exercice qui lui sont nécessaires et non le poids. D'ailleurs il a été remarqué que le poids du cerveau de plusieurs hommes remarquables était à peu près égal à la moyenne des cerveaux féminins.

Donc, étant donnée la négligence dans laquelle a toujours été tenue l'éducation de la femme, il ne faut pas s'étonner de l'infériorité momentanée de son intelligence, par rapport à celle de l'homme ; le contraire serait surprenant. Mais tout cela changera de face, les choses reprendront leur état naturel, c'est-à-dire la femme deviendra égale à l'homme, à tous les points de vue, lorsqu'ils auront vécu dans les mêmes conditions pendant un certain nombre de générations.

On voit par ces développements que les sciences modernes sont intimement liées à notre vie sociale et à nos progrès. Les lois naturelles nous expliquent la situation économique dans laquelle nous nous trouvons. Ces lois nous montrent que les conditions politiques, le caractère, les propriétés physiques des individus comme des clas-

Bibliothèque - Les Passerelles du Temps - Lyon

ses entières et des peuples, dépendent, avant tout, des conditions matérielles de leur existence, c'est-à-dire de leur situation sociale et économique.

Une fois admis que les mauvaises conditions de l'existence sont la cause de l'insuffisance du développement individuel, il faut conclure que l'amélioration de ces conditions contribuera à l'amélioration de la race humaine. Il en résulte donc encore cette nouvelle conclusion : l'application rigoureuse à l'homme des lois naturelles connues sous le nom de darwinisme, crée des hommes nouveaux, comme conséquence, un nouvel état social, et par conséquent conduit au socialisme.

IV. — Les droits civils et politiques de la femme

Ce chapitre contient un court exposé de la situation civile et politique de la femme dans les différents pays. Bebel réclame pour la femme les droits politiques et son admission à l'exercice du suffrage universel. Comme épouse, comme mère de famille, comme travailleuse, elle est aussi intéressée que l'homme à la confection des lois.

V. L'État et la société

Depuis une centaine d'années, le progrès social pénètre insensiblement dans toutes les classes de la société. La société actuelle est dans un état de fermentation, de dissolution ; les personnes, comme les institutions ne sont plus en sûreté

Cet état de choses est particulièrement pénible aux classes dirigeantes, mais tous leurs efforts pour conjurer le danger et améliorer la situation, sont vains. Ajoutez à cela la lutte des partis et l'affolement des gouvernements, forcés de s'appuyer tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre de ces partis.

Les hommes d'État se laissent bercer par une étrange illusion. Pour protéger les riches, ils ont introduit les impôts indirects qui, d'après eux, sont faciles à supporter parce que les masses, dans leur ignorance, ne les aperçoivent pas clairement. Ils oublient seulement que ces impôts ne sont pas justes, et qu'ils sont payés principalement par les masses. Les impôts favorisent la falsification des vivres et enchérissent la vie des basses classes, des travailleurs. Quand les impôts directs augmentent, le mécontentement du peuple se dirige contre l'État, quand ce sont les impôts indirects qui augmentent, le mécontentement retombe sur la société tout entière ; on dit que c'est un mal social, c'est au moins un progrès.

Pour venir en aide à tous ces maux, on accumule institution sur institution, mais aucune réforme n'est sérieusement faite. Pour cela il faudrait supprimer beaucoup de parasites, ce qui est difficile, beaucoup d'institutions improductives ; mais au contraire on les accumule, ce qui augmente encore les difficultés ; la police, l'armée, les tribunaux, les prisons, absorbent des sommes toujours croissantes, et néanmoins la sécurité intérieure et extérieure n'est pas mieux établie, au contraire.

La plupart de nos communes se trouvent dans un état désespéré,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

et principalement les grandes villes et localités industrielles. Il faut des écoles, des rues, des égouts ; il faut l'éclairage, la police; puis la minorité demande pour elle-même et ses enfants des écoles supérieures, des théâtres, des beaux quartiers avec pavage et éclairage convenables.

La majorité aura beau se plaindre, elle n'obtiendra rien, elle ne pourra rien parce que la minorité tient tout dans ses mains. L'administration est le plus souvent insuffisante parce que les places sont occupées par les protégés, les favorisés.

La société actuelle ne peut rien faire pour changer cet état de choses où la lutte pour l'existence prend de plus en plus de grandes proportions.

Par suite, toujours davantage le plus faible doit céder au plus fort. Le profit, l'argent, devient le régulateur unique de tous les sentiments et de toutes les actions. Des milliers d'ouvriers et d'ouvrières sans travail sont jetés sur le pavé et forcés de s'adresser à la charité publique ; s'en vont d'un endroit à l'autre, poursuivis par le mépris de « l'honnête société » qui ne veut pas supporter la vue de ces malheureux, courbés par les souffrances et les privations.

Et le mal est partout, des familles entières se trouvent dans une misère atroce, et c'est ce qui contraint quelquefois les parents à attenter à la vie de leurs enfants et à la leur. Les femmes et les filles tombent dans la prostitution, la démoralisation prend mille formes différentes et les prisons seules prospèrent.

Les crimes et l'augmentation de leur nombre sont en rapport direct avec l'état de la société.

Mais celle-ci, comme l'autruche, cache sa tête dans le sable, pour ne pas voir et reconnaître cet état de choses. Afin de se tromper et de tromper les autres elle prétend que la cause de tout cela est la « paresse » des ouvriers, leur avidité de plaisirs et leur manque de religion.

Myopie et égoïsme coupables.

Le système capitaliste est la cause de l'état actuel de la société. Celui qui possède de grands moyens règne sur les autres, sur ceux qui possèdent moins que lui, ou ceux qui ne possèdent rien. Il achète la main-d'œuvre des non-possédants comme on achète une marchandise au prix qui varie comme pour toute autre marchandise selon l'offre et la demande.

Le capitaliste empoche le surplus du travail produit par les ouvriers comme l'*intérêt* du capital, le profit de l'entreprise, le loyer, la rente foncière. A l'aide de ce surplus de travail qu'il vole aux ouvriers et qui, en sa possession, devient capital, l'entrepreneur achète du nouveau travail et de la main-d'œuvre nouvelle.

Après s'être armé de la division du travail et de toutes les inventions qui font prospérer l'industrie, le capitaliste engage la lutte avec un concurrent plus faible et moins riche que lui, et il le tue.

Après l'enfant, la femme joue dans cette lutte un rôle plus important à cause de l'insignifiante rétribution de son travail.

Comme résultat de cet état de choses, il y a d'un côté une petite

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyo

minorité de puissants capitalistes, de l'autre une grande majorité de malheureux, sans aucun capital, obligés de vivre du travail journalier, s'il y en a.

Par ce développement, les classes moyennes tombent dans une situation de plus en plus précaire et douloureuse. Toutes les branches du travail se concentrant l'une après l'autre dans les mains des grands capitalistes, les petits industriels disparaissent, les petites existences indépendantes sont détruites et descendent dans la classe des salariés.

Ce qui n'est pas détruit par le gros capital, est ruiné par les crises qui surviennent de temps à autre. Ces crises se font de plus en plus sentir, elles augmentent avec la production. Elles viennent de ce qu'il n'existe aucun moyen pour déterminer la quantité de marchandises nécessaires à la consommation ; elles viennent, en un mot, de la surproduction, et toutes les industries étant liées entre elles, une de ces crises ne peut atteindre l'une sans que les autres s'en ressentent.

On produit à l'aveugle d'énormes quantités de marchandises que l'on ne peut écouler et qui sont accumulées dans les magasins ; pendant ce temps les ouvriers sans travail, les prolétaires sans ressources meurent de faim et de misère.

On entend alors les commerçants se plaindre, ils déclarent qu'il y a trop de concurrents, que la moitié au moins devrait disparaître pour permettre à l'autre de vivre, et naturellement chaque chrétien et bon bourgeois souhaite la disparition de celui qui lui fait concurrence. On ne peut imaginer une plus terrible condamnation de notre état social.

De cette inconséquence dont nous parlions plus haut, de ce fait que la misère augmente avec la production, avec les progrès pour ainsi dire, puisque ce sont eux qui facilitent de jour en jour et de plus en plus cette production, ne ressort-il pas avec la dernière évidence que l'organisation de notre société est vicieuse ? Comment la surproduction peut-elle conséquemment exister alors qu'une majeure partie de la société est privée de la consommation et la demande à grands cris ? il est évident que ce n'est pas la production par elle-même qui est la cause de cet état de choses, de cette contradiction. C'est plutôt *la forme de production* et avant tout, *le mode de répartition des produits.*

Ici Bebel fait remarquer que tandis que la production se concentre dans les mains d'un petit nombre de personnes, la distribution suit un autre chemin.

Le producteur qui n'a pu résister à la concurrence devient, dans neuf cas sur dix, intermédiaire entre le producteur et le consommateur.

Le nombre de ces petits intermédiaires augmente tous les jours dans toutes les espèces de productions. La plupart d'entre eux vivent au jour le jour et sont dans une situation voisine de la misère ; ils sont bien souvent forcés pour se soutenir de spéculer sur les plus basses passions de l'homme.

Leur augmentation de nombre entraîne une conséquence. Quoi que travaillant beaucoup, ces malheureux ne sont toujours que des parasites, leur travail est improductif, ils vivent, par conséquent, du

Numérisation : Les Passerelles du Temps - Lyon

travail des autres comme la classe des entrepreneurs. Le résultat de ce parasitisme est l'enchérissement des marchandises ; mais comme, dans certains cas, il ne convient pas de beaucoup élever le prix de ces marchandises, on a recours à la falsification qui devient un élément indispensable du commerce. Par conséquent, l'escroquerie et la fraude, deviennent des « institutions sociales » aussi nécessaires que la prostitution.

Certaines institutions comme, par exemple, les impôts indirects et les droits d'entrée provoquent et favorisent directement cette escroquerie et cette fraude. Par conséquent, les lois contre la falsification des vivres ne peuvent rien contre un tel état de choses. L'utilité des sociétés coopératives de consommation est insignifiante, ces sociétés souffrent presque toujours par leur mauvaise administration et ne servent pas à ceux auxquels elles devraient servir avant tout, c'est-à-dire aux ouvriers.

Il est évident que la forme de la société sera meilleure lorsque les produits de consommation arriveront directement et dans les meilleures conditions possibles. Mais outre cela il sera avantageux d'introduire la préparation en gros de la nourriture elle-même.

Bebel démontre que l'écrasement du faible par le fort ne se produit pas seulement dans l'industrie et dans les grandes villes, mais aussi dans les campagnes, dans l'agriculture. Et il donne comme exemple les provinces de l'ancienne Prusse. En 1861, il y avait d'un côté 424,951 propriétaires avec 82,883,742 *morgen* de terrain, et de l'autre côté 1,716,535 propriétaires avec 10,655,460 *morgen* de terrain Donc, 424,951 propriétaires possédaient 8 fois autant que 1,716,535. Il donne encore un autre exemple d'une industrie liée à l'agriculture, la fabrication de sucre. En 1881 malgré le grand développement de cette industrie, le nombre des ouvriers avait été diminué de près de 3,000 à cause du perfectionnement apporté dans le machinisme (rapport de l'inspecteur de fabrique à Brunswick).

Bebel conclut que le seul moyen de faire disparaître ces maux est de convertir, par une grande expropriation, la propriété privée en propriété collective. Il n'y a pas d'autre remède. Après cette grande expropriation, la société se chargera de tous les droits et devoirs qui en résulteront et réglera tout, de façon à ce que l'intérêt général ne soit plus en contradiction avec l'intérêt privé.

VI. — L'État socialiste.

Ce chapitre contient un exposé remarquable des relations sociales qui existeront sous un régime socialiste, c'est-à-dire dans la société future.

Nous aurions vivement désiré en donner ici une traduction complète, mais à cause de sa longueur, nous nous voyons dans la nécessité de n'en donner que quelques extraits.

« A. — L'expropriation capitaliste qui amènera le régime socialiste sera accomplie au profit de tous, pour le bien de la société toute entière. Cette expropriation une fois accom-

plie créera pour la société des bases nouvelles et changera complètement chaque existence humaine. L'organisation actuelle deviendra inutile et l'État lui-même ne sera plus nécessaire, il disparaîtra comme disparaît la religion lorsque la croyance dans le surnaturel n'existe plus.

« B.— La loi fondamentale de la société socialiste est le travail pour chacun des membres de cette société sans distinction de sexe.

« Cette loi est juste et nécessaire, car : 1° nul ne peut satisfaire à ses besoins sans travailler et 2° nul, s'il est valide, n'a le droit de vivre du travail de son semblable.

« L'importance des forces disponibles et la quantité des besoins à satisfaire devront être évaluées et de cette évaluation résultera la moyenne du travail journalier nécessaire.

« Chaque membre de la société étant obligé de participer à la production et les progrès scientifiques aidant, le travail de chacun ne sera pas de longue durée. Il résultera de là que le travailleur ne sera pas, comme l'est aujourd'hui l'ouvrier, astreint à un seul métier, à une seule et même production qui obscurcit l'intelligence ; il aura le temps et le loisir de s'occuper et d'étudier les choses scientifiques ou autres qui auront frappé son esprit. »

Cette organisation de la société fondée sur la liberté et la légalité, dans laquelle chacun répondra pour tous et tous pour chacun, suscitera un sentiment de solidarité, un désir de travail et une émulation inconnus de nos jours. Aussi le travail deviendra-t-il plus productif et le produit plus perfectionné.

De tout cela naîtra naturellement un grand esprit d'invention, chaque nouveau perfectionnement apporté dans les moyens de production, dans le machinisme, par exemple, abrégera le travail et les membres de la société auront plus de temps pour s'occuper de la satisfaction de leurs besoins supérieurs. C'est l'opposé de ce que les bourgeois comprennent dans le socialisme.

Nous voyons dans la société actuelle un grand nombre d'inventeurs méconnus, qui ne peuvent arriver à la réalisation de leur projet, à cause de l'indifférence de la société. D'autres sont exploités, puis abandonnés. Dans la société future, au contraire, non seulement les inventeurs ne seront pas indignement exploités et réduits à la misère, mais ils auront à leur disposition tout ce qui sera nécessaire à l'éclosion de leur génie, et à la mise à exécution de leurs inventions, de leurs projets, ce qui est refusé aujourd'hui à la plupart d'entre eux.

De plus, et c'est là le principal, les progrès accomplis dans la technique ne seront pas pour le travailleur une source de misère comme sous le régime capitaliste ; au contraire, ils diminueront le travail et, par conséquent, ainsi que nous le disions plus haut, permettront à tous les membres de la société de consacrer un certain laps de temps à la satisfaction de leurs besoins personnels et de leurs besoins intellectuels. Par là, chacun arrivera, selon ses forces, selon ses moyens, au développement harmonique de toutes ses facultés. Ce développement est un des problèmes les plus sérieux, les plus importants que doit poursuivre la société, car c'est de lui que naî-

Source : Bibliothèque du Temple de Lyon

tront les savants et les artistes. Ainsi disparaîtra la différence qui existe entre le travail manuel, différence qui a été nettement établie par les classes dirigeantes.

De tout ce que nous venons de démontrer, il résulte que l'égoïsme personnel et le bien commun qui sont contraires de nos jours, seront en harmonie complète dans la société future.

Les chômages, qui sont si fréquents de nos jours, ne pourront exister dans la société future. Ceci résulte de ce qui a été dit précédemment.

En effet, quelle est la cause des chômages ?

La cause en est dans la surproduction qui naît elle-même de la rapacité des capitalistes, de leur avidité toujours croissante du gain.

L'écoulement des produits, la consommation des marchandises dépend des moyens d'achat. Or, nous avons déjà vu que les besoins de consommation et les moyens d'achat ne sont pas en rapport égal dans la société capitaliste. Il y a des millions de citoyens qui ont besoin de vêtements mais qui ne peuvent s'en procurer parce qu'ils n'ont pas l'argent nécessaire. Les marchés sont engorgés, tandis que les masses n'ont pas de quoi manger ; elles veulent travailler, mais elles ne trouvent personne pour acheter leur travail ; le capitaliste n'a plus besoin d'elles puisqu'il n'y a plus rien à gagner :

« Que la canaille souffre, meure, devienne vagabonde, criminelle, moi, l'homme d'argent je n'y peux rien ».

Et l'homme d'argent a raison à son point de vue.

Mais dans l'organisation future, cette contradiction n'existera pas ; la société ne produira pas pour vendre ou pour acheter, *elle produira pour consommer conformément à la justice*.

Par conséquent, puisqu'il n'y aura pas de marchandises à acheter, nous n'aurons plus besoin d'argent.

Chaque citoyen recevra un « bon de travail », espèce de certificat, représentant une certaine somme de travail et l'échangera contre ce dont il aura besoin.

Il fournira à la société un temps de travail en rapport avec l'importance de ses besoins, il pourra s'il veut, partager avec un autre le produit de son travail, céder une partie de ses bons, mais personne ne pourra le forcer à travailler pour son semblable.

Le travailleur, en un mot, dans l'organisation future, pourra agir, satisfaire ses désirs, ses besoins comme il l'entendra. Il recevra ce qu'il fournira à la société, rien de plus, rien de moins.

Mais, nous dit-on, en quoi consistera alors la différence qui existe aujourd'hui entre les fainéants et les laborieux, les intelligents et les imbéciles ?

Cette différence n'existera pas. La société bourgeoise appelle *fainéant* celui qui a cherché du travail, n'a pu en trouver et végète misérablement, celui qui est obligé de devenir vagabond par la force des choses, et appelle *honnête homme*, celui qui vit heureux sans rien faire et ne sait comment dépenser son argent.

En ce qui concerne l'intelligence, si un citoyen est si mal doué par la nature que, malgré toute sa bonne volonté il ne puisse faire

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

ce que font les autres, il est évident que la société ne lui en fera pas un crime et ne le punira pas des fautes de la nature.

Et si, au contraire un citoyen est supérieur aux autres en intelligence ou en instruction, il est aussi évident que la société ne sera pas obligée de le récompenser. Chacun est le produit de son temps et du milieu dans lequel il vit. Les idées sont le produit de la société de la vie sociale. Sans la société moderne les idées modernes n'existeraient pas.

Ajoutons que les moyens d'instruction étant la propriété de la société future, elle ne sera pas tenue d'honorer ce qu'elle a rendu possible, son propre produit.

De même qu'il n'y aura pas de différence entre le travail intellectuel et le travail manuel, de même il n'y aura pas de différence entre les multiples espèces de travaux manuels. Les travaux du mécanicien et du journalier, le vidangeur, par exemple, auront la même valeur parce que tous les deux seront indispensables à la société.

C. — Dans la société future, la production changeant de forme, le commerce, apanage de la société actuelle, disparaîtra.

A la place des milliers d'intermédiaires qui existent aujourd'hui, nous aurons de grands établissements, et le transport des produits recevra une forme toute nouvelle.

De plus, les moyens de communication obtiendront le plus grand développement possible, car c'est par eux que les besoins de tous les membres de la société seront le plus facilement satisfaits, ce sont eux qui faciliteront les rapports personnels et intellectuels. Voilà donc des réformes dont les résultats dépasseront certainement tout ce que nous pouvons imaginer aujourd'hui. Cette extension des moyens de communication contribuera à la décentralisation de la population comme à celle des établissements industriels. On comprend quels immenses progrès peuvent en résulter.

Bebel s'occupe ensuite des terres ; il examine le mode de possession et de culture de la société actuelle, et celui de la société future et il conclut :

D.—Dans la nouvelle organisation les terres seront propriété commune ainsi qu'elles l'étaient au commencement de la civilisation, mais avec des formes sociales supérieures.

Le bien-être d'une population dépend du degré de culture du sol. Or, on sait que tant que les terres resteront propriété privée, leur culture ne sera jamais perfectionnée. Les petits propriétaires n'ont pas les moyens nécessaires à cela, et les grands propriétaires, avec leurs forêts et leurs parcs, laissent une grande partie de leurs terres sans cultures.

Il ne faut pas oublier, non plus, que de puissants facteurs dont l'influence ne peut pas être exercée de nos jours, à cause de l'état individuel, contribueront à l'amélioration du sol. Par exemple lorsqu'il sera nécessaire de détruire, de faire disparaître dans un État

Numérisé par les Passerelles du Temps - Lyon

une forêt dont l'influence est nuisible à l'État voisin, de faire un nouveau système de canaux nécessaire à l'augmentation de la productivité du sol, etc.

L'expérience a démontré que si l'on agissait ainsi sur de grands espaces de terre, leur productivité augmenterait à l'infini.

Vient ensuite la question des engrais chimiques.

La science agricole en est au plus haut degré de son développement, mais il est impossible de l'appliquer entièrement et avec succès dans la société actuelle. Les propriétaires privés peuvent rarement profiter des découvertes agricoles, ils agissent avant tout dans leur intérêt personnel sans tenir compte du bien commun.

La plupart de nos cultivateurs et de nos jardiniers, 98 0|0 peut-être n'ont aucun moyen de se servir des avantages que l'application de la science à l'agriculture peut leur présenter.

Au contraire, la société nouvelle trouvera là un nouveau champ pour déployer son activité, un champ tout préparé sur lequel elle n'aura qu'à tout mettre en ordre pour obtenir des résultats infiniment supérieurs à ceux d'aujourd'hui. La centralisation de l'exploitation, faite sur une grande échelle, présentera déjà par elle-même de grands avantages, tels que suppression de démarcation des petites propriétés, suppression d'innombrables petites routes et chemins, ce qui donnera de nouveaux terrains à l'agriculture ; transformation des terres stériles en terres fertiles, grâce aux grandes machines appuyées par la chimie et la physique.

Bebel s'arrête encore sur beaucoup d'autres améliorations, impossibles de nos jours, mais faciles à réaliser dans la société future.

Il prévoit que la population se décentralisera et que les grandes villes disparaîtront peu à peu. La population, dit-il, ira à la campagne, y formera des communes répondant à sa nouvelle organisation et combinera l'agriculture avec l'industrie.

Ainsi disparaîtra le contraste séculaire entre la population des villes et celle des campagnes.

E. — Avec l'expropriation du sol et des instruments de travail, disparaîtra un grand nombre des abus et des maux qui nous affligent dans l'organisation actuelle.

La société fera tout par elle-même, il sera donc impossible aux personnes comme aux classes de se nuire entre elles. Il n'y aura plus place pour l'escroquerie et la fraude, pour la falsification des vivres et pour le jeu de Bourse. L'Etat devenant inutile disparaîtra, il n'y aura plus rien à gouverner, ni à supprimer ou opprimer. Tout cela fera place à une administration des choses.

Avec l'État disparaîtra naturellement tout ce qui le représente : ministres, parlements, police, prisons, armée permanente, procureurs, avocats, en un mot, tout l'appareil de la domination politique.

Chacun pouvant satisfaire honnêtement tous ses besoins, les voleurs, les malfaiteurs qui ne sont que le résultat de la misère, disparaîtront ; par conséquent les lois, les ordonnances, les décrets deviendront inutiles.

Digitalisé par Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

L'outrage à la religion n'existera pas. On laissera au bon Dieu, à supposer que l'on discute encore sur son existence, le soin de punir celui qui l'aura outragé.

En un mot, avec la propriété privée, disparaîtront tous les crimes et tous les délits, indispensablement liés à l'état de choses actuel.

Nous voyons donc que tous les fondements de l'*ordre* actuel deviendront une fable.

Les parents raconteront cette fable à leurs enfants et les petits hocheront la tête ne comprenant rien à tout cela.

De même pour la religion. Elle ne sera pas supprimée, elle disparaîtra d'elle-même.

Elle disparaîtra, parce que l'ordre actuel n'existera plus et que la religion est son image fidèle. Les classes dirigeantes soutiennent la religion parce que la religion est le soutien de leur domination, de leur autorité.

La bourgeoisie ne croit à rien, mais elle est d'avis que *la religion est nécessaire pour le peuple.*

La morale n'a rien de commun avec la religion.

La morale règle les rapports et les actions des hommes.

La religion règle les rapports des hommes avec le monde surnaturel.

Chaque classe de la société a sa morale à elle. Ainsi le bourgeois regarde comme morale l'exploitation des ouvriers, l'épuisement des femmes par le travail de nuit et la démoralisation des enfants par le travail des fabriques.

En réalité la vraie moralité est celle qui existera lorsque les hommes seront tous libres et égaux, quand l'état de la société permettra de réaliser ce principe : Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas que l'on te fit.

Au moyen âge, c'était l'origine (noblesse ou non noblesse) qui déterminait la position de l'homme. Aujourd'hui c'est la quantité plus ou moins grande d'argent.

Demain il suffira d'être né homme pour être homme.

Et demain, c'est le socialisme réalisé.

Continuons à suivre Bebel dans ses vues sur la société future.

F) Dans la société actuelle on réclame le même niveau d'éducation et d'instruction pour tous. Bebel démontre que cette égalité est impossible en régime bourgeois où, pour recevoir une certaine instruction, il faut avoir de l'argent et des loisirs, ce qui n'est l'avantage que de quelques-uns.

Dans la société socialiste les conditions de développement physique, moral et intellectuel seront les mêmes pour tous, et si les inclinations, les capacités, les besoins des hommes restent différents, au moins chacun pourra s'instruire et vivre suivant ses aptitudes et ses goûts.

On craint aussi que le socialisme n'amène l'uniformité, c'est une erreur. Dans la société future il y aura plus de grands talents parce que tous seront dans des conditions favorables à leur développement.

Ici Bebel s'arrête longuement à l'éducation des enfants dans la société socialiste et nous ne pouvons que renvoyer à son livre.

Bibliothèque - Les Passerelles du temps

G) Sous le régime futur la vie sociale deviendra publique.

Elle s'est déjà modifiée dans ce sens depuis une dizaine d'années. Ce qui est surtout remarquable c'est le changement qu'a éprouvé la situation de la femme pendant ces derniers quarante ans.

La vie sera moins familiale, elle se passera en grande partie dans les ateliers, les champs, les locaux publics destinés à l'étude et à l'instruction.

La production littéraire sera de même modifiée. Tout ce qui a trait à la théologie, à la jurisprudence disparaîtra, ainsi que les écrits immondes dont la société est inondée maintenant et qui n'ont pour but que l'apport du gain. Les 4/5 au moins des produits littéraires cesseront d'exister sans que le progrès en souffre.

H) Bebel dit que les voies de communication étant améliorées et augmentées dans la société future, il sera plus facile de voyager pour s'instruire que dans la société actuelle. Le travail se trouvera réglé de manière à ce que les individus aient parfois la possibilité d'entreprendre un voyage d'utilité ou d'agrément.

Quant aux vieillards, aux infirmes, aux malades, lorsqu'ils ne pourront plus travailler, la société leur donnera les moyens de vivre sans qu'ils soient dépendants de la commune ou de leurs enfants. Après avoir travaillé pendant qu'ils jouissaient de leurs forces, ils auront la possibilité de finir tranquillement leur vie.

Les maladies deviendront plus rares parce que l'existence sera plus régulière. La nourriture étant préparée scientifiquement dans des établissements publics, les soins du ménage seront moins compliqués. Les domestiques disparaîtront et l'on comprend aisément que la vie de famille se trouvera complètement transformée.

LA FEMME DANS L'AVENIR

Dans la société nouvelle la femme tout à fait indépendante ne se verra plus exposée à aucune domination ou exploitation : elle deviendra l'égale de l'homme. Elle recevra la même éducation que l'homme excepté dans quelques détails où la différence de sexe exigera une culture spéciale. Comme l'homme, elle pourra donc développer librement ses forces, ses capacités physiques, intellectuelles et choisir pour la sphère de son activité ce qui est conforme à ses goûts et à ses aptitudes.

Pour ce qui concerne l'amour, la femme jouira d'autant de liberté que l'homme. Elle pourra, au même titre que lui, manifester les sentiments qu'il lui inspire. Elle ne sera guidée dans son union avec lui que par l'amour, comme dans les temps primitifs. Cette union ne sera qu'un simple arrangement privé, sans le concours d'aucun fonctionnaire ; avec cette différence que l'homme n'obtiendra la femme ni comme présent, ni comme marchandise, et qu'elle ne sera pas son esclave. La satisfaction des besoins sexuels, est une affaire personnelle à chacun, et dans laquelle nul autre que l'intéressé n'a le droit de s'immiscer.

Le discernement, l'instruction, l'indépendance faciliteront les unions. Dans le cas où l'antipathie, le dégoût, l'incompatibilité d'hu-

meur succéderaient à l'amour entre l'homme et la femme, la morale leur imposera le devoir de rompre une union qui, n'étant plus basée sur l'amour, deviendrait anormale.

Enfin l'héritage étant supprimé, les mariages d'intérêt n'auront plus aucune raison d'être.

INTERNATIONALITÉ

Bebel dit que le socialisme ne peut être réalisé par un peuple isolé. Quoique le principe des nationalités, qui sert aux monarques et aux gouvernants pour exploiter les peuples, semble dominer encore dans le monde, en réalité l'internationalisme cosmopolite commence à pénétrer les populations. Tous les peuples se trouvent dans les mêmes conditions sociales Nous voyons partout les mêmes luttes de classes, qui seront décisives avant la fin du XIXe siècle.

Dans l'état social nouveau fondé sur des bases internationales, les nations civilisées se donnant la main formeront une fédération d'où la guerre sera bannie. La paix universelle n'est pas un rêve comme le prétendent quelques porteurs d'uniforme.

Les générations futures résoudront sans difficulté les problèmes sur lesquels ont pâli les plus fortes têtes du passé.

Un progrès en amènera un autre et l'humanité avancera sans cesse vers un perfectionnement sans limites.

EXCÈS DE POPULATION

Au point de vue international où nous venons de nous placer, nous pouvons juger une autre question brûlante, celle de l'augmentation croissante de la population ; car, de la solution de cette question dépend la solution de toutes les autres.

Depuis Malthus, on a beaucoup discuté sur la loi qui régit l'accroissement de la population.

On sait que, d'après Malthus, la population d'un pays augmente dans une proportion géométrique tandis que les moyens d'existence croissent dans une proportion arithmétique

1, 2, 4, 8, 16, 32 pour la population

1, 2, 3, 4, 5, 6, pour les vivres.

Une telle disproportion finira par s'établir entre le nombre des habitants et les moyens d'existence qu'il en résultera une misère générale et une effroyable mortalité.

Pour éviter cet état de choses, il faut, toujours d'après Malthus, s'imposer l'abstinence dans la production des enfants, lorsqu'on ne possède pas les moyens de les entretenir.

La crainte de la surpopulation est ancienne. Elle a existé pendant une certaine période de l'histoire romaine, ainsi qu'à la fin du moyen-âge.

Il est à remarquer que cette crainte s'est toujours manifestée aux époques de décadence sociale : ce qui est facile à comprendre.

Dans l'ancienne Rome elle existait au moment où toutes les terres se trouvaient possédées par 3000 personnes seulement. De même à la fin du moyen-âge un petit nombre de personnes

Les Passerelles du Temps - Lyon

possédaient tous les moyens d'existence ; des peuples entiers dépendaient de leur bon vouloir. Chaque naissance dans la famille devenait un fardeau pour le malheureux. Aussi les mendiants et les vagabonds n'ont-ils jamais été si nombreux qu'à la fin du moyen-âge. Les possédants heureux et bien nourris n'expliquaient la misère croissante du peuple que par son excessive productivité.

Le malthusianisme se fit jour à une époque où l'industrie anglaise, le machinisme et les inventions techniques mettaient sur le pavé des milliers d'ouvriers. La concentration du capital et de la propriété foncière avait pris, à cette époque, en Angleterre, des proportions énormes. Pendant que d'un côté la richesse augmentait, de l'autre la misère allait grandissant.

Les classes dominantes, qui avaient toutes les raisons possibles pour considérer ce monde comme le meilleur qui puisse exister, cherchèrent l'explication de cette misère croissante qui leur semblait incompréhensible au milieu de leurs richesses et de leur prospérité industrielle de plus en plus grandes.

Rien n'était plus aisé que d'attribuer ce paupérisme à un trop grand accroissement de la population ouvrière. On ne voulait pas s'avouer que cette population était devenue inutile grâce au mode de production capitaliste et à l'absorption des terres par un petit nombre de grands propriétaires.

Il est facile de comprendre que les théories de Malthus répondaient aux plus intimes pensées de la bourgeoisie anglaise, parce qu'elles justifiaient ses procédés aux yeux du monde. Ces théories sont un plagiat, qui ne contient rien d'original ; malgré cela, Malthus a été proclamé grand homme et son nom est devenu le cri de ralliement de toute une école.

L'état de choses qui a provoqué la doctrine de Malthus au commencement de ce siècle ne s'est pas amélioré. Au contraire il n'a fait qu'empirer.

Pendant ces dix dernières années les terres ont continué à être absorbées par une minorité en Angleterre, en Irlande et en Italie. La population est complètement dépossédée et forcée d'aller chercher ailleurs des moyens d'existence.

Ces faits, ajoutés à ce qui a déjà été dit dans ce livre sur le mode de production capitaliste et sur ses conséquences, nous montrent que la détresse et la misère des masses ne sont pas le résultat d'un manque de moyens d'existence et de vivres, mais le résultat de leur inégale répartition.

Par conséquent les assertions des adeptes de Malthus n'ont de sens qu'au point de vue de la production capitaliste. Celui qui accepte ce point de vue est obligé de défendre la doctrine en question, autrement il s'égare.

Les économistes bourgeois disent que la tendance à l'accroissement indéfini de la population est générale, dans toutes les sociétés humaines. D'après eux, le socialisme, mieux que toute autre forme de société, saura régler les rapports entre l'accroissement de la population et ses moyens d'existence.

Un écrivain socialiste, sans s'en douter, est venu en aide aux dits économistes pour justifier leurs assertions. C'est M. Karl Kautsky

Bibliothèque - Les Passerelles du Temps - Lyon

dans son ouvrage « *L'influence de l'accroissement de la population sur la société.* »

En combattant Malthus, Kautsky lui donne raison de tout point. Comme Malthus il parle de la loi suivant laquelle le revenu du sol diminue. Il n'oublie pas d'ailleurs d'ajouter que, dans d'autres circonstances plus favorables, le sol produirait beaucoup plus qu'il ne produit à présent, etc., etc.

Malgré tout cela il en arrive à cette conclusion que l'État socialiste doit commencer par une *réduction de population* parce que les autres sociétés auront pris fin.

C'est une contradiction ; Kautsky ne peut prétendre que de bonnes conditions d'existence et une culture intellectuelle plus élevée produiront une diminution de naissance si prenant en considération la loi, suivant laquelle la productivité du sol diminue, il conseille de se servir de moyens préventifs pour empêcher une trop grande production d'enfants.

Plus loin, Bebel s'arrête avec plus de développements sur cette prétendue loi de décroissance continuelle de la productivité du sol ; il démontre que cette loi n'est pas soutenable, qu'il y a, au contraire, un superflu de terres, prêtes pour la culture et qu'il faut des millions et des millions d'hommes pour travailler ces terres.

Bebel, dans ses démonstrations, s'appuie sur Rodbertus et Liebig. Il dit que la loi doit être ainsi formulée : *La productivité du sol est en rapport direct avec la quantité de travail humain (science et technique comprises.*

Or, à l'exception d'une très petite partie, la terre n'est nulle part cultivée comme elle devrait l'être. On pourrait lui faire produire beaucoup plus que maintenant, non seulement en Angleterre, mais aussi en France, en Allemagne, en Autriche sans parler des autres pays de l'Europe.

La Russie d'Europe pourrait nourrir 475 millions d'habitants au lieu de 78 millions qu'elle en nourrit, et en proportion elle ne serait pas plus peuplée que l'Allemagne.

Etant peuplée comme la Saxe, la Russie d'Europe contiendrait 1000 millions d'habitants et elle pourrait les nourrir tous. S'il y a en Russie des espaces moins fertiles qu'en Saxe il y en a d'autres sur la grande fertilité desquels nous ne pouvons même pas nous faire une idée chez nous en Allemagne.

Ce qui est dit ici du nord de l'Europe est encore plus important pour le Sud : Portugal, Espagne, Italie, Grèce, les pays situés sur le Danube, Hongrie, Turquie, etc.

Actuellement, et cela durera longtemps encore, nous n'avons pas assez de population pour arriver à la résolution des plus hauts problèmes de culture.

Il est donc absurde de craindre un accroissement excessif de population.

Quand nous passons de l'Europe aux autres pays du monde, nous remarquons un manque de population par rapport au superflu du sol.

Par exemple, d'après certains calculs, l'Amérique du Sud pourrait nourrir quatre fois autant d'hommes qu'il en existe actuel

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

lement sur la terre. Et nous ne parlons là ni des États-Unis d'Amérique ni des pays de l'Afrique et de l'Asie qui sont plus ou moins connus.

Nous arrivons donc à cette inévitable conclusion :

Ce n'est pas le nombre excessif des hommes, qui est cause de la misère sociale, c'est la forme de production et de distribution des produits. Une question non moins importante est de savoir si les hommes peuvent se reproduire en nombre illimité et si cette reproduction est nécessaire.

Pour démontrer la production énorme des hommes, les adeptes de Malthus donnent comme exemples certaines familles ou certaines petites peuplades connues par leur productivité.

Ces exemples ne prouvent absolument rien. Car, en effet, d'autres familles et d'autres peuplades sont connues pour leur stérilité.

Il est même surprenant de voir comme certaines familles aisées s'éteignent vite.

Au contraire on a remarqué (Virchow, Karl Marx, etc.) qu'il y a surtout surpopulation là où la misère est plus grande. Cela n'est d'ailleurs pas étonnant car, comme l'a dit Virchow, les seuls plaisirs des populations pauvres sont la boisson et les rapports sexuels. Quoi qu'il en soit, nous savons que les contrées les plus pauvres de l'Allemagne sont en même temps les plus peuplées.

La théorie de la lutte pour l'existence, le fait que les germes existent en beaucoup plus grande quantité que les vivres nécessaires à l'entretien de tous les organismes qui pourraient naître de ces germes, n'est pas tout à fait applicable à l'humanité. Elle pourrait l'être dans le cas où les hommes, au lieu d'exercer leur cerveau, engraisseraient comme les animaux, et procéderaient, comme les singes, ouvertement et cyniquement à la satisfaction de leurs besoins sexuels.

La lutte pour l'existence se produit entre les hommes ; dans l'état social actuel il y en a un certain nombre qui ne peuvent satisfaire leurs besoins. Cela est vrai mais il n'en sera pas toujours ainsi. Sur ce point les darwinistes ne sont pas irréfutables. Ils ont étudié la zoologie et l'anthropologie, non la sociologie.

Il est incontestable que la manière de vivre et la nourriture exercent une influence très considérable sur la conception.

Tous ces faits sont très importants et quand leur influence sera précisée, ils serviront pour régulariser la reproduction de l'espèce humaine. De plus, on sait que toutes les femmes ne sont pas également capables de concevoir.

Il faut remarquer aussi que la situation de la femme dans la société future sera toute autre. Elle voudra profiter de sa liberté, de son indépendance plutôt que de rester la moitié ou les trois quarts de sa vie en état de grossesse ou de consacrer toute sa vie à un grand nombre d'enfants « *résultats de la volonté divine* ».

Il est certain qu'il n'existe pas beaucoup de femmes qui ne veulent pas avoir d'enfants, mais la plupart n'en veulent qu'un nombre modéré.

Toutes ces constatations serviraient plus tard ponr régulariser le

Université Lumière Lyon 2 - Les Passerelles du Temps - Lyon

nombre des hommes sans que les adeptes de Malthus soient obligés de s'occuper dès maintenant de cette question.

Dans l'avenir cette régularisation sera possible sans que l'on ait besoin d'avoir recours ni à l'abstinence, nuisible à la santé, ni aux moyens préventifs honteux et dégoûtants.

Nous voyons donc que la régularisation de la reproduction se fera, non par la crainte ridicule du manque de vivres, mais pour des raisons concernant les intéressés eux-mêmes.

K. Marx a raison lorsqu'il dit dans son « Capital », que « *chaque période économique possède sa loi de population.*

Dans l'état socialiste, les hommes seront pour la première fois véritablement libres, ils trouveront toutes les conditions nécessaires à leur développement naturel et dirigeront ce développement avec conscience selon les lois naturelles.

Le socialisme est la science appliquée avec complet savoir et pleine conscience sur tout le domaine de l'activité humaine.

CONCLUSION

L'ensemble de l'œuvre de Bebel montre suffisamment que, dans la pensée du socialiste allemand, il ne s'agit pas d'une transformation violente de l'état social actuel, qu'il s'agit au contraire du développement naturel et historique.

En outre, tout ce qui précède montre que nous sommes enfin arrivés au moment où les temps doivent s'accomplir.

L'Allemagne a subi un développement social caractéristique dans ces dix dernières années. Bebel dit que c'est l'Allemagne qui aura le rôle prépondérant dans la période de développement social qui va arriver.

Nous avons souvent parlé de surproduction bourgeoise et nous savons en quoi elle consiste. Ce phénomène est tout à fait particulier à la société bourgeoise et ne s'est jamais rencontré dans d'autres époques de l'histoire.

La société actuelle produit non seulement trop de marchandises ; elle produit aussi trop d'intelligence, trop d'hommes instruits, surtout en Allemagne.

Cette surproduction va lui coûter la vie.

C'est en 1848 que la Bourgeoisie allemande est née, mais elle était condamnée à rester sous l'influence de la politique pendant un certain nombre d'années. Son indépendance et son influence commencent à l'époque de la guerre entre l'Autriche et l'Italie. La Bourgeoisie semblait devenir révolutionnaire. Bismark l'apprivoisa.

Cela a favorisé le développement de la Bourgeoisie, sa prospérité ; et maintenant l'Allemagne occupe la deuxième place dans le monde par son industrie et son commerce.

Le petit commerce a disparu, la grande production a tout absorbé et l'abîme qui existe entre la possession et la non possession est devenu énorme.

En vue d'obtenir une place et de garantir son existence, une

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque de la Passerelle du Temps - Lyon

grande partie de la population s'abandonne à l'étude des sciences exactes ou non exactes.

Il en résulte un prolétariat de savants et d'artistes, prolétariat de soi-disant professions libérales qui augmente continuellement et porte le mécontentement et la fermentation dans les classes les plus élevées. L'ordre actuel est critiqué et miné de tous les côtés.

Il n'est pas douteux que l'Allemagne jouera un rôle prépondérant dans la prochaine lutte sociale : sa position au centre de l'Europe la prédestine à cela.

Ce n'est donc pas par hasard que les allemands K. Marx, Fr. Engels et Lassalle ont découvert les lois du développement de la société moderne, et reconnu que le socialisme est la forme sociale future.

Ajoutons que l'instruction supérieure s'est étendue dans toutes les classes et la science est devenue démocratique au plus haut degré.

A ce développement des masses a beaucoup contribué la littérature socialiste. Les fondements de l'ordre actuel sont minés, la révolution pénètre partout.

Aussi la femme ne doit-elle pas rester inactive, elle doit consacrer toutes ses forces à la Révolution qui approche, qui l'affranchira en même temps que les prolétaires ; car, avec son concours la victoire est certaine !

QUELQUES LÉGENDES DE FORAIN

Forain est un des plus impitoyables caricaturistes de la société bourgeoise en décomposition.

Nous ne résistons pas à la tentation de donner à nos lecteurs quelques-unes de ses légendes qui peignent cruellement les misères de notre milieu social :

Sur la morale,

Entre deux bourgeoises :

— *Eh bien ! votre aîné commence-t-il à être raisonnable ?*

— *Nous sommes ravis de sa conduite, il a une petite femme mariée très comme il faut.*

Sur l'honnêteté bourgeoise :

— *Il a été à Mazas, c'est vrai.... mais c'était pour banqueroute frauduleuse !....*

Sur les misères que fait naître le régime capitaliste :

— *Comment, tu te sors de ce froid-là?*

— *Mais maman, y manque 27 francs pour le terme.*

Une autre plus terrible :

— *Maman, ma petite maman, pleure plus... dis à papa que je retournerai chez le vieux.*

Bibliothèque - Les Passerelles du Temps - Lyon

Une fille à son client :
— *Où allez-vous à présent ?*
— *Je vais me coucher.*
— *Veinard !*

Cette dernière légende me rappelle un mot réel d'une pauvre fille qui vendait ses charmes pour vivre. Étant étudiant, je rentrais un soir vers minuit chez moi, rue Monge, accompagné d'un ami lorsque nous vîmes une fille qui avait l'air de chercher à accoster quelqu'un, puis qui s'arrêta net, comme ravisée, et rebroussa chemin en prononçant ces mots significatifs à haute voix !

— « *Ah ! m... je ne travaille pas ce soir !*

Je me suis toujours souvenu de cette terrible exclamation qui peint bien notre triste société.

Mais revenons à Forain

Voici deux autres légendes :

— *Venez donc plus souvent voir ma fille, je ne suis pas toujours là.* »

— *Maman, il est toujours derrière nous...*
— *Et le ménage qui n'est pas fait !..*

Une sur la charité bourgeoise :

A une souscription pour les pauvres :
— *Inscrivez ; M. Herzog de la Grande maison de bleu, 112, rue Charlot, 5 francs.*

Et deux autres pour finir :
— *Hortense, nous sommes ruinés !*
— *Ton père va mieux ?!!!*

— *Monsieur, voilà vingt fois que vous me faites venir. Vous me devez 7 termes, j'en ai assez !*
— *Mais vous ne pensez donc qu'à çà !*

P. A.

Le 1er Mai

Le 18 Mars 1886, Frédéric Engels, l'ami et le collaborateur de Karl Marx, écrivait de Londres aux socialistes révolutionnaires de Paris, alors assemblés pour célébrer l'anniversaire de la Commune : « On a cru tuer l'Internationale. Et à l'heure présente, l'union internationale des prolétaires, la fraternité entre ouvriers révolutionnaires de divers pays est mille fois plus forte, plus générale, qu'elle ne le fut avant la Commune. **L'internationale n'a plus besoin d'une organisation proprement-dite elle vit et grandit par la coopération spontanée et ardente des travailleurs d'Europe et d'Amérique** »

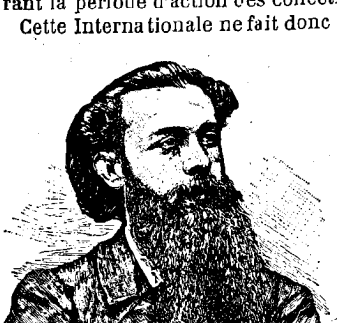
Je souligne à dessein ces dernières lignes : elles sont à méditer. Car elles traduisent, plus exactement que ce qu'on a dit

Numéro : Les Passerelles du Temps - Association

jusqu'ici, le caractère de la manifestation du 1er Mai. Ceux-là se tromperaient en effet, et se tromperaient étrangement — qui dans cette tentative de mobilisation en masse du prolétariat, dans cette désertion concentrée des usines et des ateliers, ne voudraient voir que l'exécution tapageuse d'un mot d'ordre vite oublié, qu'une journée sans portée sérieuse et sans lendemain.

Il y a autre chose, en vérité, dans cette « fête du Travail. » C'est, qu'on ne l'oublie point, l'Internationale même qui reprend forme et vie, une Internationale nouvelle, sans organisation propre, selon le mot de Engels, mais avec les organisations distinctes de tous les partis ouvriers des deux mondes ; débarrassée de toute action centraliste et personnelle, mais inaugurant la période d'action des collectivités.

Cette Internationale ne fait donc que continuer, par une évolution logique, l'œuvre déjà entreprise par ses devancières et un moment interrompue. Le cri que **l'Union des Communistes** par la plume de Karl Marx et de Frédéric Engels, inscrivait au bas de son manifeste : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous ; » va être répété par les milliers et les milliers d'hommes de tous pays et de toutes langues que le 1er Mai aura mis debout. Et la revendication formulée le même jour, à la même heure, auprès de tous les gouvernements d'Europe et d'Amérique, sera celle que faisait entendre le premier congrès de l'Internationale, en septembre 1866, quelques jours après le congrès de Baltimore : « limitation légale à huit heures de la journée de travail... — Il y a donc vingt-cinq ans, un quart de siècle, que la question est posée.



DUC-QUERCY.

Depuis, surtout dans ces dix dernières années, elle est devenue l'arme de combat de tous les groupements socialistes. Elle a inspiré la délibération du congrès du Havre qui inscrivait, en 1880, la journée de huit heures dans le programme du parti ouvrier français ; les délibérations du congrès de Roubaix qui, en 1884, appuyant une proposition du parti ouvrier suisse, demandait que la réduction de la journée à huit heures fût fixée par voie internationale. Enfin, elle a servi d'aliment à des agitations formidables, en Angleterre, et notamment dans l'Amérique du Nord où les travailleurs ont fini par imposer la journée de huit heures dans les ateliers de l'État, et par l'arracher à cer-

Source : Les Assemblées du Temps - Lyc

taines catégories d'employeurs, à la suite de longues grèves ou de mises à l'index répétées.

Pour quiconque a suivi de près ce mouvement, pour quiconque a vu s'unifier progressivement les divers programmes des partis ouvriers d'Europe et d'Amérique, la concentration définitive de tant d'efforts apparaissait fatale.

Il était certain qu'à une date plus ou moins lointaine, l'action corporative, l'action nationale devaient se fondre dans cette immense pression de classe qui étend déjà sa poussée par delà les océans et les frontières, et que le socialisme de partout prêche à ses adhérents comme la condition essentielle du salut. C'est un fait maintenant, et cela se constate, cette concentration de l'armée révolutionnaire de tous les pays.

Identité de revendications qui internationalise le mouvement, l'unité de direction et de but, voilà donc le fait de haute signification historique qui doit éveiller la curiosité intellectuelle et la méditative attention des clairvoyants et des sincères, dont l'œil et le cœur s'ouvrent aux vibrations et aux rayonnements de notre vie contemporaine.

Oui, de par le monde du travail désormais l'idée est commune ! D'un pays à l'autre, il n'y a que le mot, la phrase, la technologie qui varie ; et encore, les expressions types, les formules lapidaires sont-elles littéralement répétées dans tous les idiomes. Mais le spectacle auquel nous assistons n'est qu'un début, le lever de rideau d'une grande pièce à développement tragique, dont nul ne peut avec certitude prévoir la fin. Après la question des huit heures, qui fournira encore longue carrière à la propagande socialiste, d'autres viendront car le programme à peine abordé de la démocratie ouvrière n'est pas près d'être épuisé, et l'on verra de plus en plus, le prolétariat international s'accoutumer à ces colossales manœuvres d'ensemble auxquelles pour la troisième fois il s'essaye, sous le soleil de mai.

***

J'ai dit qu'il y avait là un événement de haute signification historique. N'est-ce-point, en effet, l'aube d'une ère nouvelle qui lentement se lève sur le vieux monde ? Après avoir passé des luttes religieuses aux luttes politiques, voici les nations en alerte devant le conflit social « Tous les siècles, disait Michelet, ont travaillé pour moi. » Le quinzième et le seizième ont tiré l'épée contre l'infaillibilité du dogme ; le dix-septième sur la cendre des bûchers mal éteints, a dressé ses presses et combattu pour la liberté philosophique ; le dix-huitième a fait « à coups de foudre » ce qu'on appelle encore la liberté politique; le dix-neuvième a sué la sueur du sang aux premières angoisses des déchirements sociaux. Attendons le vingtième.... Mais constatons que toutes ces grandes secousses, dont chacune marque une période de développement humain, ne sont, en réalité, sous leur apparence religieuse, philosophique ou politique, que l'expression d'un milieu donné dont elles tradui-

Numérisé par Les Passerelles du Temps - Lyon

sent les successives variations. C'est dans la situation économique, en effet, dans les rapports de production auxquels les hommes et les peuples se trouvent soumis, qu'il faut chercher la raison et le sens de ces longs ébranlements historiques.

Or, n'y a-t-il donc rien de nouveau dans la situation économique, dans les rapports de production, non pas seulement d'un peuple on d'une race, mais de l'humanité tout entière ? Est-ce un rêve, cette civilisation industrielle qui, de plus en plus aux travailleurs inconscients à muscles d'acier, asservit les travailleurs conscients en chair et en os ; qui, partout triomphante, plante ses cheminées d'usine sur les ruines du vieux monde, bouleversé et détruit ? Opposez le dix-neuvième siècle au dix-huitième : quel contraste ! Les hommes et les choses n'ont plus la même physionomie ; l'humanité se meut dans un autre cadre, dans l'élargissement d'un nouvel horizon.

Disparition des producteurs individuels d'autrefois, devenus d'obscures unités dans ces modernes armées industrielles que, prophétiquement, Fourier avait annonçées ; disparition des petits fabricants, des petits commerçants, des petits rentiers, de toute la classe moyenne, enfin, dévalisée, ou décimée par la faillite, et rejetée dans le prolétariat d'où elle était sortie ; concentration de la terre, concentration de l'outillage, concentration des capitaux, en un mot concentration de la matière et de l'instrument de travail entre les mains d'une minorité non productive, et de plus en plus réduite, voilà les phénomènes généraux qui apparaissent en-deçà et au-delà de toutes les frontières, et qui vraiment dominent et caractérisent le siècle. La forme gouvernementale n'y est pour rien. On les constate aussi bien dans la République unitaire de France que sous la monarchie constitutionnelle d'Angleterre ou d'Italie ; aussi bien en pleine République fédérative de l'Amérique du Nord que dans l'Allemagne à la fois féodale et bourgeoise. Ils diffèrent simplement d'intensité, selon que le travail à bras des salariés a subi plus ou moins la pénétration du machinisme. C'est là un fait d'observation directe que les prolétaires de partout ont noté ; et dès lors, puisque sous la plus grande *diversité* des formes gouvernementales, il y a *unité* de crise économique, identité de misère et d'oppression, ils ont fini par comprendre que les luttes purement politiques ne sont plus de ce temps, que la justice est avant tout sociale ; qu'elle se pose dans les mêmes termes d'une extrémité à l'autre du champ de travail où peine l'humanité ; qu'elle est internationale, et qu'à la domination internationale de la féodalité nouvelle d'outillage et d'argent il fallait opposer l'action internationale du prolétariat. Le voilà donc dans les origines économiques, ce moderne internationalisme qui trouble encore tant de bons esprits ; et quand les ouvriers des deux continents l'affirment, ils revêtent simplement d'un mot dans l'ordre idéologique, la série des phénomènes déterminés dans l'ordre matériel par le machinisme contemporain.

***

C'est le Congrès de Paris de juillet 1889, l'inoubliable Con-

Les Passerelles du Temps - Lyon

grès du Centenaire, qui décide que le 1er Mai, date antérieurement choisie par le prolétariat américain, marquerait chaque année la revendication collective des travailleurs des deux-mondes. Depuis, tous les congrès nationaux et la plupart des congrès corporatifs qui ont eu lieu dans les divers pays d'Europe ont adhéré à la manifestation, mais si les origines de l'agitation sont récentes, la question de la journée normale, qu'elle pose, est d'apparition déjà lointaine dans l'histoire du travail. La classique expérience de Robert Owen, dans sa fabrique de New-Lamark, remonte au commencement du siècle. Plus tard, en 1841, ce sont les manufacturiers d'Alsace qui réclamèrent eux-mêmes et qui obtinrent une loi limitant le travail des enfants à douze heures. En 1844, l'expérience de Robert Owen est reprise en Angleterre dans les fabriques de MM. Gardner, Horrock et Jackson et donne des résultats identiques ; de même en 1845, dans une mine de Yorkshire. Enfin, en France, dès 1848, la loi des douze heures intervient tandis qu'en Angleterre les bills se succèdent régularisant le travail des enfants, des mineurs et des femmes, puis des adultes ; mais ce sont là des faits bien connus et sur lesquels il est inutile d'insister. Ce qui en ressort jusqu'à la dernière évidence, c'est que dans l'industrie mécanique la réduction de la journée de travail ne correspond pas à une diminution de la production ; qu'elle entraîne, au contraire, le perfectionnement de l'outillage, en même temps qu'elle assure la conservation de l'espèce.

Avec une précision et une netteté de vues qui ne laisse rien à désirer, les organisations américaines énuméraient il y a plusieurs années déjà, les conséquences de la journée de huit heures établie par convention internationale, dans un manifeste qui peut se résumer ainsi :

« Le nombre des ouvriers occupés augmentera immédiatement ; là où il faut deux ouvriers pour 24 heures de travail, il en faudra trois, avec la journée de 8 heures ; l'armée de réserve sera donc absorbée dans les ateliers. Le taux du salaire s'élèvera, car les industriels ne trouveront plus de sans travail à tout prix pour faire concurrence aux ouvriers employés ; par suite de l'élévation du salaire, la puissance de consommation augmentera ; de plus, la surproduction qui est la cause de la crise actuelle cessera momentanément, car le travail étant devenu plus rare et par conséquent plus cher, on regardera à deux fois avant de le gaspiller dans une production folle. Enfin, l'ouvrier deviendra plus homme. Quiconque travaille dix, douze heures et quatorze heures par jour est trop épuisé pour avoir l'esprit ouvert aux grandes questions qui intéressent l'avenir de l'humanité : Une diminution de quatre heures de travail par jour fera de l'ouvrier un homme capable de se développer corporellement et intellectuellement ; et tous les travailleurs, même les plus récalcitrants, comprendront alors la nécessité de s'organiser pour la grande lutte qui doit les délivrer de l'oppression capitaliste. »

De l'ordre apporté sur le marché universel, périodiquement bouleversé par les crises pléthoriques, mais c'en serait assez pour

Bibliothèque - Les Passerelles du Temps - Lyon

que les patrons à leur tour élevassent la voix en faveur des huit heures : L'exemple de l'Australie, où la journée de huit heures est depuis de longues années entrée dans la pratique ; l'exemple de l'Angleterre, qui a réduit la journée légale à dix heures et qui reste les concurrents les plus redoutables des nations du continent est donc pour eux sans signification ? Pendant qu'on discutait la loi, les employeurs anglais, affolés, criaient à la ruine prochaine de l'industrie nationale ; et depuis que la loi a reçu son application, l'industrie anglaise, a pris un développement énorme, et dispose d'un outillage mécanique absolument supérieur. Toute la faiblesse de notre industrie continentale provient de l'infériorité de son outillage, infériorité surtout constatée là où le salaire est moindre et la journée de travail plus longue. L'exemple de l'Angleterre a paru si concluant, que certains économistes n'ont pas hésité à conseiller aux patrons, au nom même de leurs intérêts, de réduire la longueur des journées d'atelier.

Quant à la conservation de la race, c'est le souci profondément humain qui éveille dans tous les esprits la question des huit heures ! Il faut n'avoir vu jamais les pays de grande industrie, les villes sans lumière et sans air où le peuple de l'usine s'étiole, les chairs anémiées, la pensée lourde et la conscience obscure ramenée peu à peu au rachitisme et peu à peu à la bestialité primitive, il faut n'avoir vu jamais cet enfer pour ne pas se sentir pris aux entrailles d'une indicible pitié !

Ce sont des fils du siècle, des frères en civilisation, ces êtres fiévreux et hâves dont la machine a pompé le sang et violé les muscles ! La dégénérescence les a pris tout entiers, elle tue lentement leurs descendants, elle frappe à sa source même, la vie qu'à d'autres ils auraient voulu donner. La femme de l'ouvrier de fabrique est inféconde, ou si son flanc s'ouvre, c'est la misère physiologique qui pour elle procrée, et les petits mal venus sont « ces enfants au crâne blanc » dont Taine, l'analyste peu suspect de sensiblerie, parle avec épouvante !

Oh ! les socialistes ne se font pas d'illusions ; ils savent que cette journée des huit heures, par eux réclamée, n'est et ne peut être qu'une amélioration transitoire. Ils savent que par l'économie d'activité physique et intellectuelle ainsi réalisée, et par le perfectionnement de l'outillage mécanique ainsi obtenu, le temps viendra où les travailleurs produiront en huit heures ce qu'ils produisent aujourd'hui en dix et en douze heures de travail continu. Alors, les phénomènes économiques de l'heure présente reparaîtront et il faudra livrer des batailles, s'agiter encore, manifester partout, pour abaisser de nouveau la durée du labeur quotidien. Mais dans l'intervalle, allégée de sa fatigue et d'un peu de sa souffrance, la masse prolétarienne, se sera remise en marche, volontaire et obstinée, pour sa libération. Et ses pieds bientôt franchiront l'étape finale, et ses mains s'ouvriront, de toute entrave délivrées, à la grande moisson d'avenir.....

Cette moisson-là, aveugle qui n'en perçoit les germes ! Elle pousse sous nos pieds, serrée et féconde, crépitante de sève.

Bibliothèque Les Passerelles du Temps - Lyon

Devant « le voreux coulant à l'abîme » comme le vieux monde, Zola en eut l'éblouissante vision, tandis que sa plume achevait la page dernière de *Germinal* :

« En plein ciel, le soleil d'avril rayonnait dans sa gloire, échauffant la terre qui enfantait. Du flanc nourricier jaillissait la vie, les bourgeons couvraient des feuilles vertes, les champs tressaillaient de la poussée des herbes. De toutes parts, des prairies se gonflaient, s'allongeaient, gerçaient la plaine, travaillées d'un besoin de chaleur et de lumière. Un débordement de sève coulait avec des voix chuchotantes, le bruit des germes s'épandait en un grand baiser.... Aux rayons enflammés de l'astre, par cette matinée de jeunesse c'était de cette rumeur que la campagne était grosse. Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre. »

DUC-QUERCY.

LE RÊVE DU FORGERON

Le forgeron s'accoudait sur l'enclume,
Brisé des reins et tombant de sommeil ;
En songe alors, sa forge se rallume,
Un homme en sort et dit : Pense au réveil !

Cet homme est large et velu comme Hercule,
Un lion roux lui fournit un manteau,
En ruisseaux bleus son sang de fer circule,
Ses deux bras nus lèvent un lourd marteau.

« Je suis Travail, dit-il, mes reins humides
« Gardent encor les sueurs du passé ;
« J'ai, bloc à bloc, monté des pyramides.
« Les conquérants sur mon corps ont passé.

« Je fus jadis le paria, l'ilote,
« Le vil esclave aux murènes jeté,
« Le serf meurtri qu'à la glèbe on garrotte,
« Quatre-vingt-neuf me cria : Liberté !....

« Moi, libre ? Oh ! Non, j'appartiens au salaire,
« Maître sans nom qui paie au jour le jour ;
« Je suis encor le bétail populaire,
« L'œil sans lumière et le cœur sans amour.

« Pour gagne-pain, j'eus mes bras, mon échine,
« Les supprimant par un progrès trompeur

« Sur moi, l'usure a lancé la machine,
« L'écrasement marche à toute vapeur.

« N'est-il pas temps d'enrayer ce système
« Dégradant l'homme et la femme et l'enfant ?
« Mon rédempteur, l'unique, c'est moi-même,
« J'aurai raison du monstre en l'étouffant.

« Des parlements, j'ai trop payé les hontes,
« Je ne veux plus Judas pour agréé,
« Au capital, je dis : Réglons nos comptes !
« Tu m'appartiens, puisque je t'ai créé.

« Entre tes mains, ma vie est au pillage,
« La concurrence est un jeu meurtrier.
« Donc, je reprends mon immense outillage.
« L'outil doit être aux mains de l'ouvrier.

« N'ayant qu'un but, la force doit être une.
« Elle est en moi, la force, et pas ailleurs.
« Paris, martyr, proclamant la Commune,
« A, dans leur sang, sacré les travailleurs.

« Vaincus de Mai, que vos morts soient fécondes !
« Au grand rappel, quand vous vous lèverez,
« Morts radieux, portez dans les deux mondes,
« Le drapeau rouge aux peuples fédérés.

« Toi, compagnon, prends ces outils qu'on nomme,
« Raison, Progrès, Science, Égalité,
« Sois plus qu'un roi, sois ton maître, sois homme :
« O travailleur, deviens l'Humanité ! »

EUGÈNE POTTIER

LETTRES SOCIALISTES

de GERVAIS MARTIAL

Au citoyen Roger, dit : Pisse-froid

Où Gervais Martial savonne fortement son copain d'atelier, Roger, dit : Pisse-froid, au sujet de son coupable menfoutisme en matière politique et sociale.

Citoyen Roger, dit : Pisse-froid,

J'ai à causer sérieusement avec toi ; je ne suis pas satisfait du tout de ta contenance, citoyen.

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

Depuis pas mal de temps déjà, tes airs d'indifférence à propos de tout ce qui concerne la chose publique me déplaisaient singulièrement. Et tu as mis le comble à ma mauvaise humeur l'autre jour lorsqu'en prenant un verre avec quelques camarades nous avons parlé au dessert des événements du jour.

« Qu'est-ce que ça nous f... répétais-tu sans cesse, ça nous « est bien égal !... Qu'on fasse ce qu'on voudra, laissez-moi « donc tranquille !... J'en ai plein le dos !... Tout ce que « vous dites et rien, c'est la même chose !... En quoi tout « cela nous intéresse-t'il, puisque c'est toujours nous qui « sommes les dindons !... etc.. etc...

Tu sais, citoyen, que c'est très mal tout ce que tu dis là !...

Et je ne te l'envoie pas dire : tu fais de la très mauvaise besogne.

Si tu veux que nous restions bien ensemble, il faut changer ces manières là.

J'ai d'autant plus sujet de t'en vouloir de ta déplorable tenue que je t'ai connu tout autre dans le temps.

Il n'y a même pas des siècles.

Tu étais alors très d'aplomb. Tu prenais souci, comme nous, des choses qui sont les tiennes, et les nôtres en somme.

Lorsqu'il se commettait une injustice en haut lieu, tu te révoltais, et tu le disais carrément.

Quand nous parlions de nos espérances, tu t'enthousiasmais très bien.

Et souvent même, nous étions obligés de te calmer, parce que tu guculais plus fort que nous.

Depuis quelque temps, tu as tout à fait changé. Il semble que rien de ce qui se passe ne te regarde plus.

Quand on parle de ce que tu aimais ou de ce que tu détestais, tu hausses maintenant les épaules comme un homme devenu complètement insensible.

Nous avons craint un instant de perdre la République, tu disais : ça m'est bien égal !...

Aujourd'hui, nous l'avons, tu dis : Qu'est-ce que ça me fait ?

Pas plus loin que la semaine dernière, je t'ai demandé, comme nous sortions de l'atelier :

As-tu été vérifier si tu étais inscrit sur les listes électorales ?

Tu m'as répondu :

— Peuh !... pourquoi faire ?

A quoi penses-tu donc ?

Je tiens à avoir à ce propos une explication catégorique avec toi citoyen Roger. J'y tiens beaucoup.

D'abord, parce que ça me démonte de te voir comme ça.

Et puis, une autre chose m'inquiète.

Les Passerelles du Temps - Lyon

Il paraît que tu n'es pas le seul qui sois devenu ainsi.

On me dit que de tous côtés, dans nos rangs, ces désertions se produisent, et que le parti le plus puissant que nous ayons à redouter : le parti de la lassitude, se recrute chaque jour parmi nous et s'augmente de tous ceux qui lâchent pied, soit par fatigue, soit par manque de foi, soit par mollesse.

Voilà qui ne serait pas rassurant, par exemple !..

Ce ne serait vraiment pas la peine que nous nous soyons donné tant de mal pour voir l'avenir de notre cause compromis par de telles défaillances,

Voyons, causons, citoyen Roger.

Explique-moi un peu ce qui a pu te transformer à ce point et t'amener à ce degré d'avachissement qui t'a valu à l'atelier ce vilain surnom de : *Pisse-froid*.

On ne passe pas, comme tu l'as fait, de l'état chatouilleux à l'état ladre sans motifs.

Quelles sont les raisons de cette indifférence ? cherchons ensemble.

Je crois qu'avec un peu de bonne volonté, on doit aisément les découvrir.

Comme tu n'es heureusement, citoyen Roger, ni un pourri, ni un blasé, ni un sceptique, ce serait te faire une grosse injure que d'attribuer ton déplorable désintéressement des questions sociales à ton égoïsme. Tu vaux encore mieux que cela.

Tu n'as donc pu être amené à l'indifférence que par le découragement.

Depuis que tu es homme, tu as vu les événements et les révolutions auxquelles tu avais travaillé tourner tellement à l'envers de tes espérances légitimes ;

Tu as vu les institutions faire si souvent semblant de changer et rester au fond toujours les mêmes ;

Tu as vu tant d'intrigants triompher à tes dépens et si peu d'honnêtes gens ne pas être les victimes de ce qu'on appelait : leur candeur ;

Tu as été tellement trompé, tellement berné, tellement battu, tellement leurré ;

Qu'un beau jour, jetant le manche après la cognée, désespérant de voir la vérité triompher de l'erreur et les hommes de conviction des floueurs, tu t'es dit en bourrant ta pipe :

— Zut !.. au diable !... le mauvais sang que l'on se fait à voir sans cesse les mauvais écraser les bons !.. Les aspirations généreuses ?.. Chimères !.. La lutte ? Duperie !.. Que tout tourne et retourne, je ne m'en occupe plus !.. Nous sommes destinés à n'obtenir jamais rien, à voir éternellement les mêmes déshérités rester le jouet des mêmes repus !.. A quoi bon se ronger le sang au spectacle de toutes ces injustices ?

Numérisé : Les Passerelles du Temps - Lyon

Nous n'y pouvons rien, nous n'y pourrons jamais rien !.. Zut !.. douze fois : Zut !.. qu'ils s'arrangent, Moi, pour être tranquille, je me débarrasse de tout ce qui me gène et me rend malheureux. Je n'aurai plus ni zèle, ni indignation, ni enthousiasme, ni foi !.

Et depuis ce jour-là, en effet, tu ne t'es plus occupé de rien, mêlé de rien, passionné pour rien.

Pour rien de ce qui est grand et utile, s'entend.

Tu n'as plus lu de journaux ; ou, si tu en as lu, tu les as traités de *farceurs* en ricanant. — les bons et les mauvais. —

Tu as évité toutes les conversations qui auraient pu réveiller en toi, ce qui n'eût jamais dû s'éteindre : l'amour de la vérité, l'espoir en la Justice.

Tu as été jusqu'à déserter l'urne électorale ; car, je le sais, depuis deux ans, tu n'as pas voté une seule fois.

En un mot, défenseur d'une idée qui t'était chère, — comme à nous, — tu nous as laissés en route et tu t'es avoué vaincu avant la dernière cartouche.

Donc, ce n'est pas la peine d'aller par trente-six chemins, tu as déserté — tu as trahi ta cause.

Si je t'accuse rudement, citoyen Roger, je ne te condamne pas sans appel. Si je croyais qu'il n'y a plus rien en toi, je te laisserais tranquille.

J'essaie de relever un blessé, parce que j'espère en refaire un soldat. Et tu le redeviendras en maudissant bientôt une trop longue défaillance.

Oui, j'en conviens avec toi, le désespoir a pu souvent nous mordre au cœur ; nous avons eu trop de motifs pour craindre et pour nous décourager. Mais c'était une raison de plus pour rester debout et solide au poste. Quand donc se raidira-t-on si ce n'est quand on sent le pied glisser ?

J'appelle de toutes mes forces ton attention sur toi-même, citoyen Roger. Tu te tromperais cruellement si tu croyais qu'il existe une nuance entre l'indifférence et la trahison.

Celui qui n'est pas dans les rangs des défenseurs de la Justice combat pour l'erreur. Voltaire l'a dit dans un moment où il y avait pourtant beaucoup plus de besogne à faire qu'aujourd'hui :

« *Point de quartier aux méchants, aux corrupteurs et point* « **d'indifférence** *pour la cause des gens de bien,*

Et si tu veux savoir ce que pensait Diderot de ce sentiment qui est à la fois un vice et une lâcheté, relis ceci :

« *C'est quand* **l'indifférence** *est générale qu'elle devient* « *quelquefois incurable. Mais alors, elle annonce que le* « *peuple qui en est atteint touche à sa décadence.*

Tu vois, citoyen, que l'horoscope n'est pas rassurant.

Veux-tu remonter plus haut, — car il paraît que tu as eu

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France - Les Passerelles du Temps - Lyon

des prédécesseurs à toutes les époques.

Tu verras que Solon, pour combattre *l'indifférence* des citoyens de la République, avait édicté des lois qui ordonnaient à tout Athénien de prendre parti pour l'un ou l'autre camp dans les discussions politiques.

Solon avait compris, — 2 500 ans avant le 2 décembre 1851, qu'un peuple qui ne s'occupe plus de ses affaires ne tarde pas à trouver un sabre qui s'en charge.

Même quand les Césars triomphent, l'indifférence des vaincus est une des choses les plus dangereuses pour une nation, puisqu'elle consacre la défaite du droit et la victoire de l'usurpation par un silence servile.

A plus forte raison elle devient un crime, citoyen, dans les temps plus heureux où les peuples plus libres, ayant recouvré une partie de leurs droits, n'on plus qu'à conquérir le reste.

Au point où nous sommes arrivés, l'indifférent est un être inutile, nuisible, puisqu'il n'est bon ni à pousser la roue en avant, ni à résister à ceux qui veulent la tirer en arrière.

L'indifférence politique, — n'importe de quelles causes elle provienne, — est la preuve évidente de l'impuissance d'une nation. Et l'impuissance d'une nation appelle fatalement le joug d'un tyran.

Tu vois, citoyen, où tu nous mènes.

Pardon !... je veux dire : où tu nous mènerais ; car j'avais oublié à qui je parle.

J'avais oublié qu'en dépit d'une défaillance de laquelle cette explication aura raison, j'en suis sûr, tu es resté ce brave travailleur, cet excellent patriote ; en un mot, ce vigoureux citoyen, un instant rebuté peut-être, mais jamais découragé, qui retrouvera dans son cœur vaillant tous les trésors qu'il doit à la cause commune : L'amour de son pays, le courage et la foi.

Rentre en toi-même, citoyen Roger, ou plutôt, sors de toi-même, citoyen Roger, trop longtemps dit : Pisse-froid. Et tu reconnaîtras que ton indifférence n'est bonne qu'à faire le jeu des intrigants et des ambitieux.

Donc, c'est convenu, n'est-ce pas, à partir d'aujourd'hui, plus de menfoutisme. Pour commencer, tu vas aller demain te faire inscrire sur les listes électorales, ça va chauffer l'an prochain.

Et la première fois que je te tendrai mon verre pour trinquer à la santé de la République, de la bonne... de la Sociale !.. Tâche un peu que je te voie reluire quelque chose dans l'œil.!.

Salut et Fraternité.

Pour copie :

LÉON BIENVENU.

Site « Les Passerelles du Temps - Lyc

CRIME ET CRIMINALISTES

Qu'est-ce que le crime ? Question, *à priori*, d'une solution aisée. Et cependant, à la réflexion, combien difficile, elle apparaît : Tel acte que la loi, que nos mœurs qualifient criminel a été, est considéré comme normal en d'autres temps, en d'autres lieux. Quelques exemples : L'infanticide, chez les Grecs, était coutumier et en rien n'appelait la réprobation. Cela était *bien*. Le meurtre des vieillards autrefois se pratiquait en Europe même, aujourd'hui encore se pratique chez des peuplades sauvages. Cela est *bien* pour eux, cela est *mal* pour nous. La relativité du *Bien* et du *Mal* est donc, démontrant ainsi l'impossibilité de déterminer avec précision ce qu'on entend par ces termes.

Si la notion du Bien et du Mal est relative, variable suivant les Temps et les Lieux, elle n'en est pas moins la même, en ses généralités, pour tous les individus, vivant à la même époque, avec les mêmes mœurs, dans une société de même forme. Je dis « en ses généralités » car si la relativité du Bien et du Mal existe pour les collectivités, elle existe aussi pour les individus, parties composantes de ces collectivités. La manière d'être de chaque individu, produit de son organisme modifié par l'ambiant social, l'éducation etc., influe sur la notion du Bien et du Mal, produisant autant de variétés de cette notion qu'il y a d'individus. De même que physiquement il n'est pas deux êtres absolument semblables, de même il n'est pas deux cérébralités identiques et par conséquent les produits-idées de ces cérébralités ne peuvent être absolument identiques. La parfaite détermination du Crime, dérivant de la notion bien définie du Bien et du Mal est donc fort difficile à trouver. Je parle pour l'anthropologiste, le philosophe et le sociologue qui scientifiquement étudient les diverses manifestations humaines qualifiées crimes ; car pour le Juriste la question est d'une simplicité enfantine : Est crime ou délit, toute infraction aux lois. On ne peut scientifiquement discuter sur cette base, car les lois sans cesse se modifient, car les mœurs génératrices des lois, encore plus rapidement évoluent, car sans cesse des intellectualités développées battent en brèche les lois, montrant leur absurdité, leur nuisance. Il faut donc trouver une autre base que celle acceptée par les juristes pour définir le crime.

M. Garofalo, dans sa *Criminologie*, a tenté d'asseoir sur des fondements solides l'idée de crime, et pour cela il a eu recours aux deux sentiments de *pitié* et de *probité*. Pour lui, le crime est : *offense au sentiment de pitié ou d'humanité* (meurtre, assassinat, blessures, mutilations, mauvais traitements, excès ou nocivité de travail imposé aux enfants, défloration, rapt, emprisonnement arbitraire, calomnie, diffamation, séduction avec tromperie); *offense au sentiment élémentaire de probité*, (vol, incendie, extorsion, dévastation, escroquerie, abus de confiance, banqueroute, insolvabilité volontaire, plagiat, contrefacons, faux témoignage, etc.) Cette définition, vague, ne peut satisfaire complètement le

Bibliothèque - Les Passerelles du Temps - Lyon

savant car bien des actes offensant le sentiment d'humanité de personnes affinées ne sont pas compris dans la définition de M. Garofalo, définition dont la majeure partie est conforme à celle du juriste pour le crime-délit. Ainsi suivant la détermination de M. Garofalo n'est pas crime l'Acte du patron qui emploie des ouvriers dans un atelier malsain par causes d'économie, dans une usine où des accidents se produisent parce que le patron, pour davantage bénéficier, n'a pas usé des moyens de protection nécessaires. Cela n'est pas crime pour le criminaliste italien, alors que pour moi et pour bien d'autres cela est crime. La définition de M. Garofalo ne satisfait donc pas.

M. Tarde, dans sa *Philosophie Pénale*, a tenté à son tour de déterminer le crime et pour ce, il écrit : L'idée de crime implique essentiellement, naturellement celle d'un *droit* ou d'un devoir violé » Cette définition ne signifie rien si l'on ne connait la signification que l'auteur donne à ces termes : Droit, Devoir : M. Tarde s'y applique en plusieurs pages qui n'ont qu'un défaut, c'est d'être très obscures car elles ne sont que de la métaphysique. Il ne définit nullement le Devoir et le Droit par la raison simple qu'il les préjuge fixes, déterminés, alors que l'histoire, la Sociologie prouvent expérimentalement que Droit et Devoir varient dans le Temps et dans l'Espace. La définition du Crime par M. Tarde recule la difficulté mais ne la résout point puisqu'on se trouve acculé à la définition des termes de cette première définition. Lorsqu'on soulève le voile qui couvre cette terminologie du criminaliste français, on aperçoit le vide de la métaphysique et rien autre.

Dans son *Crime et Suicide*, M. A. Corre constate la difficulté de définir le crime et la grande variabilité de cette notion. On ne peut l'établir d'après l'Acte pas plus que d'après l'opposition de celui-ci aux sentiments qu'il offusque, comme Garofalo l'avait voulu faire : La variabilité des sentiments, dit il avec grande justesse, est précisément la cause de la variabilité des interprétations données à des actions corrélatives ou dérivées. Pour M. Corre « le Crime-délit s'entend de l'attentat contre le droit des autres qui se résume dans la liberté d'être et d'agir suivant certaines modalités conventionnelles, pour les individus et les collectivités. » Cette définition a le défaut d'employer le terme « droit » dont la signification n'est jamais bien déterminée. En outre, le crime est alors fonction de « modalités conventionnelles » c'est-à-dire que tel acte, réputé crime maintenant, pourra ne plus l'être demain. C'est tout à fait exact mais alors on a presque la définition du juriste, tandis que le savant doit s'appuyer sur une base moins fragile que celle donnée par la terminologie du légiste D'ailleurs M. Corre dans ses explications séquentes élargit étrangement sa définition. En effet il appelle Crime « toute nuisance à la collectivité ou à l'individu » que cette nuisance soit ou non reconnue par la loi. Alors comme synonymie du mot crime il use de cette expression : Acte antisocial.

Cette définition du crime, acte social, est jusqu'ici la meilleure définition qui ait été donnée. Elle est suffisamment large pour englober la masse des actes que la loi approuve et qui sont en fait antisociaux. Elle permet de classer comme crime toute cette série immense de nuisances légales, ou illégales mais indemnes, que

Corre a désigné sous le nom de crime occulte. Cette conception du crime a cependant un défaut, c'est que tels et tels actes pour d'aucuns seront antisociaux et pour d'autres seront sociaux. Les uns stigmatiseront ce que d'autres loueront. Point n'est besoin de donner des exemples, aisément chacun en trouvera.

Quoiqu'il en soit, je le répète, cette définition du criminaliste français me semble la meilleure. On voit que les criminalistes ne s'entendent pas sur la définition du crime, c'est-à-dire de la matière qu'ils étudient, dont ils traitent. De cette divergence de terminologie dérivent souvent des divergences de conception sur les criminels.

La différence qui existe entre le crime considéré scientifiquement et le crime considéré juridiquement a encore une autre influence qui, souvent, vient fausser les systèmes élevés par les savants superficiels. En effet, presque tous les criminalistes, pour établir leurs théories, se basent sur des statistiques que les diverses administrations pénitentiaires ou judiciaires ont établies. Or nécessairement ces statistiques ne comprennent que les criminels, juridiquement criminels et point du tout les auteurs de l'acte antisocial que la loi ne reconnait pas. Même le sociologue qui, avec soin, analyse les phénomènes sociaux peut, sans craindre d'être démenti. — car les preuves abondent — affirmer que nombre de juridiquement criminels n'entrent point dans ces statistiques par la raison simple qu'ils ne sont pas inquiétés et sont souvent très honorés. Le crime occulte dépasse de beaucoup le crime poursuivi, et à ma connaissance, sauf M. Corre, aucun criminaliste n'a signalé cette vérité éclatante. De là résulte que les statistiques n'ont qu'une valeur très relative et que les savantes déductions que l'on en tire n'offrent elles-mêmes qu'une très grande relativité. Les criminalistes actuels en général considèrent l'acte antisocial comme exceptionnel alors qu'en réalité il est la règle ; et il ne peut pas en être autrement car toute notre organisation sociale incite à le commettre. L'honnête homme, a dit un professeur allemand M. Paul Albrecht, en s'appuyant sur des considérations anthropologiques, est une *anomalie*. C'est le criminel qui est un normal. Cela a fait sourire les membres du congrès de Rome car, écrit M. Tarde, une assemblée est toujours indulgente à qui l'amuse. Nous aussi nous sourions mais ce n'est pas de M. Albrecht, c'est des membres du Congrès. Le moindre observateur des phénomènes sociaux constatera aisément que l'acte antisocial est bien plus fréquent que l'acte social, que par conséquent l'homme antisocial est bien la règle et l'homme social l'exception. En se basant sur des considérations sociologiques on peut dire : *le criminel est le normal et l'honnête homme une anomalie*. Je défie qu'on puisse réfuter cette assertion si, par criminel, on entend auteur d'une nuisance à la collectivité ou à l'individu.

Évidemment tous les actes antisociaux n'ont pas la même valeur, ne sont pas identiques. Ils varient autant qu'ils ont d'auteurs et c'est cette variabilité qui fait errer les criminalistes. En effet ils n'étudient que certaines manifestations de l'acte antisocial, celles qui dans notre état de civilisation révoltent le plus les sentiments de la moyenne humaine. Ils oublient d'étudier les autres manifestations du crime, manifestations plus graves que les précédentes mais ne paraissant pas telles parce que notre habitude à les voir perpétrer

Source gallica.bnp.fr / Bibliothèque nationale de France

nous empêche de concevoir combien elles sont nuisibles. Chacun peut s'en convaincre en parcourant les journaux, les revues de toutes natures, en lisant les œuvres des sociologues et socialistes de toutes les opinions. De là résulte que la généralité des criminalistes étudient ce que je puis qualifier de crime exceptionnel. Les crimes monstrueux les intéressent et ils en étudient leurs auteurs, déduisant de cette étude des considérations anthropologiques ou sociales qu'ils veulent appliquer à la généralité des criminels. C'est ainsi que M. Lombroso a établi son type d'homme criminel en se basant sur les quelques dizaines, centaines ou même milliers d'individus juridiquement criminels qu'il a observés, mensurés dans les prisons. Comme terme de comparaison, il observait, mensurait des individus dits honnêtes. Or qui prouve que ces individus juridiquement honnêtes n'étaient pas des antisociaux au premier chef? Evidemment rien. Or comme l'observation des phénomènes sociaux montre la fréquence des actes antisociaux et par suite le grand nombre de leurs auteurs, on peut établir, sans erreur probable, qu'une bonne partie des honnêtes gens examinés par M. Lombroso ou ses élèves, comme termes de comparaison, ne peuvent pas en servir parce qu'ils sont eux-mêmes antisociaux. La population des prisons et des bagnes pour un analyste profond de la société ne paraît pas plus antisociale que ne l'est une bonne partie de la population libre. Un aliéniste-criminaliste, M. Marandon de Montyel n'a-t-il pas écrit : « Chacun de nous porte en son cerveau, un criminel qui sommeille et dont le réveil dépend en partie de sa léthargie, en partie du degré de l'excitant, de sorte que le délinquant de demain, selon les circonstances sera peut-être vous, peut-être moi » M. Marandon donne au terme criminel, la signification qui plus exactement s'applique au monstre du crime. Combien alors cette pensée est plus vraie si le mot criminel signifie auteur d'acte antisocial. On peut même dire dans ce cas, que le criminel ne sommeille pas dans le cerveau mais qu'il y est fort bien réveillé.

Il résulte de cet aperçu que les conclusions anthropologiques ou sociales que les criminalistes tirent de leurs études des statistiques judiciaires et pénitentiaires, des mensurations de la population des prisons, sont de suite frappées d'impuissance. Elles reposent sur des exceptions et non sur la généralité des auteurs d'actes antisociaux. Je ne veux pas dire d'ailleurs que toutes ces conclusions sont fausses ; elles peuvent contenir une partie de vérité surtout en ce qui concerne l'étude des facteurs : milieu social, milieu cosmique. En effet le criminel légal peut dans ce cas être justement considéré comme un spécimen d'antisocial, sur lequel agissent les milieux social et cosmique dans les mêmes conditions que sur la généralité des antisociaux occultes. Par contre en ce qui concerne le facteur individuel, les conclusions déduites par les criminalistes sont viciées faute de terme de comparaison sûre ; de là résulte qu'on ne peut généraliser et établir un type criminel, tout au plus peut-on établir des types criminels.

De l'avis de tous les criminalistes contemporains le crime reconnait comme cause génitrices trois facteurs : milieu individuel, milieu social, milieu cosmique. Par milieu individuel, ils entendent la conformation craniale, cérébrale ; le tempérament ; la conformation du

corps, en un mot la manière d'être de l'organisme physique tout entier. Par milieu social ils entendent l'éducation, l'instruction, les mœurs et coutumes de la collectivité ambiante, les conditions de la vie économique, intellectuelle, morale. Par milieu cosmique ils entendent la température, l'état hygrométrique, électrique de l'atmosphère, physique du sol où vit l'auteur de l'acte antisocial.

Les criminalistes, suivant leurs études et leur disposition d'esprit, accordent la prépondérance à l'un de ces trois facteurs dans l'étiologie de l'acte antisocial. On peut observer que le crime étant généré sous l'influence de ces trois facteurs seuls, il n'est pas tenu compte de ce que les spiritualistes et les métaphysiciens appellent *Libre Arbitre*. Les criminalistes le nient en effet et de leurs observations déduisent que l'acte antisocial n'est pas conçu et perpétré en dehors de toute influence. Pour eux, et en cela ils ont raison, le Libre Arbitre n'existe pas. La faculté de vouloir et d'agir indépendamment de toute influence est une chimère, absolument en opposition à tous les faits observés, contraire à toute analyse. L'Homme est un produit du milieu atavique, modifié par le milieu cosmique et le milieu social. Il pense, il veut, il agit de telle ou telle manière, parce que sa cérébration, déterminée de telle ou telle façon sous l'influence des milieux, l'oblige à penser, à vouloir, à agir de telle ou telle manière.

Logiquement, étant donnée la négation du Libre Arbitre par les criminalistes, l'irresponsabilité des antisociaux devrait en être déduite. En effet la raison s'oppose à ce qu'on déclare responsable un homme qui a agi *obligatoirement*, toutes conditions individuelles, sociales, cosmiques, étant données. Rationnellement on ne peut *châtier* un individu, qui, toutes conditions étant données, ne pouvait pas agir comme il l'a fait. Je ne puis raisonnablement châtier la mer qui vient sur ses bords détruire les constructions que j'établis ; je ne puis raisonnablement punir la rivière qui en débordant ravage villes et campagnes. Cela serait contre la raison et c'est cependant ce que décident la majorité des criminalistes en concluant à la responsabilité pénale mitigée, sinon entière, des délinquants. Je ne parle pas de la responsabilité civile, car il est certain que notre sentiment de justice serait profondément froissé si un individu, auteur d'un préjudice à un autre individu ou à la collectivité, et *capable de le réparer*, ne le réparait pas.

Donc les criminalistes, négateurs du Libre Arbitre, affirment la responsabilité morale. Ainsi M. Tarde fait reposer la responsabilité sur l'Identité individuelle et sur la similitude sociale. Ce criminaliste emploie une vingtaine de pages fort alambiquées en leur métaphysique — cela est regrettable car il y a dans son livre d'excellentes choses fortement pensées — pour expliquer ce qu'il entend par identité individuelle et similitude sociale. En somme pour M. Tarde, « le malfaiteur sera responsable quand il sera forcé, par ses habitudes de jugement inspirées d'autrui et par sa communion sociale avec sa victime, de juger cet acte blâmable, quand il est aussi forcé de se reconnaître l'auteur même de cet acte. » Pour ce criminaliste l'individu parce qu'il est *conscient* de son acte est responsable, quoique pour ce criminaliste cet acte ait été généré par des influences qui ne pouvaient pas ne pas être, toutes conditions étant données.

Les Passerelles du Temps - Lyon

J'avoue ne pas m'expliquer une telle faiblesse dans le raisonnement. C'est en se basant sur cette même ou sensiblement même conception de la responsabilité que les criminalistes officiels, médecins légistes, concluent lors de l'examen de criminels à une responsabilité entière ou atténuée. J'avoue ne pas concevoir une responsabilité atténuée.

Si l'on analyse les causes qui peuvent conduire à un raisonnement si faux, à un tel illogisme, on est amené à constater que les criminalistes reculent épouvantés devant les conséquences, qui pour eux découleraient de l'irresponsabilité admise par tous. Ils voient la suppression du châtiment, de la pénalité et se figurent que le crime croîtrait en proportions infinies, Ils sont terrifiés à cette vision et l'homme propriétaire, l'homme bourgeois, le privilégié social l'emporte sur le savant. Alors par des considérations plus ou moins alambiquées, plus ou moins hypocrites ils cherchent à mettre d'accord leur négation du libre arbitre et leur volonté de punir. Ils font cela, inconsciemment je crois, tant est grande l'influence de l'éducation, tant est puissante l'influence du milieu où ils vivent. Ce n'est pas la faute du criminel, a dit substantiellement M. Dubuisson, s'il est mal né et s'il a été élevé pour le crime, mais on doit le punir, le châtier parce qu'il faut satisfaire la société, parce que la répression est légitime. Quant à prouver la *Justice* de la répression, de la satisfaction donnée à la société, M. Dubuisson n'y songe pas ; n'y a-t-il pas bien d'autres injustices sur terre contre lesquelles il sert peu de se révolter, par exemple des riches et des pauvres, etc. On le voit nettement par ce dire de ce criminaliste, l'intérêt du privilégié social l'emporte sur la sérénité du savant. L'école positiviste italienne, négatrice elle aussi du Libre Arbitre, est moins hypocrite que les criminalistes français officiels ; elle conclut à l'irresponsabilité complète, mais en vertu du principe utilitaire elle conclut à la répression et même à l'expiation ! Quelle logique !! Elle veut la peine de mort pour les grands criminels instinctifs auteurs d'assassinats. Ce sont des êtres nuisibles dont la société *doit* se débarrasser ou par la mort, c'est le moyen le plus sûr pour les soigner et les guérir, car ces *criminalistes* reconnaissent que ce sont des malades cérébraux, des aliénés pour ainsi dire. En vérité on reste confondu devant une telle conclusion de la part de savants qui, par leurs fonctions même, devraient étudier les questions avec sérénité, insouciants des conséquences sociales qui en découleraient contrairement à leur intérêt de membres de la classe capitaliste. Comme autres moyens de répression, ils veulent la prison, la déportation. M. Corre est à un moindre degré illogique car comme moyen de répression il demande des asiles pour les criminels plus ou moins aliénés, dégénérés, mais veut conserver le système pénitentiaire ; en un mot il maintient, dans *crime et suicide*, le châtiment alors que les criminels ne jouissant pas du libre arbitre sont nécessairement irresponsables malgré la délibération déterminante qui a amené la perpétration du crime.

L'observation et l'analyse de tous les faits sociaux et antisociaux prouvent indéniablement que le libre arbitre n'existe pas, que ces faits sont la résultante nécessaire de multiples causes Logiquement l'irresponsabilité se déduit de cette non existence du libre arbitre ; logiquement de cela découle l'injustice des châtiments, de la pénalité

Les Passerelles du Temps - Lyon

et par suite la nécessité de leur suppression.

Faut-il déduire de là que l'auteur d'un acte antisocial doit être laissé à lui-même, apte à recommencer sa nuisance ? Personne ne soutiendrait cette opinion. En effet la raison indique que la collectivité doit se préserver des atteintes de l'antisocial. La question est donc de savoir *comment* il faut s'en préserver. Si l'on étudie la genèse du crime, on observe qu'une très grande proportion des actes antisociaux reconnait pour cause l'ambiant social, le milieu individuel ne servant que de terrain où germent les idées antisociales sous l'effort des causes externes sociales. Ces actes antisociaux produits quasi uniques de la forme sociale actuelle, ne sont appelés à disparaître que le jour où cette forme sociale sera transformée. Tous les moyens de répression employés pour réduire cette criminalité ne serviront à rien par cette raison que nécessairement, toutes choses égales d'ailleurs, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Il faut donc s'attaquer à la Société — cause et non au criminel — effet. La très grande majorité des criminalistes implicitement reconnaît la vérité de cela mais n'ose le formuler et s'en tient aux moyens de répression individuels. Là encore le soi disant intérêt du privilégié social lutte contre la bonne foi du savant et là encore il l'emporte.

En ce qui concerne les actes antisociaux, ayant presque exclusivement pour causes génitrices les milieux individuels et cosmiques, actes qui sont en minorité, les criminalistes préconisent les moyens de répression dont j'ai parlé.

L'idée de responsabilité encore acceptée par la masse humaine hante encore les criminalistes d'autant que pendant leur enfance, leur jeunesse, ils ont été pénétrés peu à peu de cette idée, aussi demandent-ils une *répression* et non un *traitement* abortif des nouvelles conceptions antisociales. Ils veulent châtier, faire expier et non soigner. Là est leur irrationalité car la raison montre que pour se préserver de nouveaux actes antisociaux de cette sorte, on doit agir sur le milieu individuel puisque le milieu cosmique échappe à la puissance humaine. Cette action sur le milieu individuel dans notre actuelle société est minimum à cause de l'état de lutte dans lequel nous vivons avec de continuels intérêts antagonistes au lieu de vivre en une solidarité grande qui nous ferait bien plus puissant pour résister aux phénomènes naturels de toute sorte. Notre société fabrique les criminels même ceux chez lesquels le crime est généré par le milieu individuel ; en effet l'éducation n'a pu agir sur la cérébration de l'individu puisque le plus souvent cette éducation manque ou est mauvaise. Pour agir sur le milieu individuel, il faut employer l'éducation intellectuelle, morale, physique. Il faut se souvenir du grand principe de l'hygiéniste : *mens sana in corpore sano*. Quand sain sera le corps, quand sain sera l'esprit, la criminalité aura disparu en très grande partie, il ne restera plus que les criminels, monstres cérébraux comme les hommes à deux corps (Millié Christine, frères siamois, etc) sont des monstres corporels.

Par ces quelques aperçus on voit combien présente de difficultés une étude d'ensemble sur la criminalité. Pour le faire, il faut évidemment un esprit de méthode éminemment développé, un cerveau apte aux analyses minutieuses, et aux synthèses grandioses. Mais cela ne suffit pas, il faut nécessairement un caractère si

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France - Les Passerelles du Temps - Lyon

indépendant qu'on n'hésite point à choquer l'opinion non pas seulement, de la moyenne humaine, mais encore de la minorité intellectuelle qui s'adonne à ces travaux. Encore cela ne suffit pas, car il faut une indépendance de situation telle qu'on puisse affronter les colères des dirigeants, impuissants à vous empêcher d'exprimer votre pensée. Par suite, un savant, fonctionnaire de quelque ordre que ce soit, est dans l'absolue impossibilité d'écrire cette œuvre. S'il était inamovible, il perdrait tout espoir d'avancer en grade, de recevoir des récompenses académiques, des décorations et on sait qu'ils aiment fort toutes ces survivances du tâtonnage de nos ancêtres préhistoriques. S'il était amovible, il perdrait sa place et si son salaire seul le fait vivre, il risquerait fort de mourir de faim. Un médecin, professeur dans une faculté quelconque, un magistrat, en un mot un fonctionnaire quelconque ne dispose pas de la liberté nécessaire pour écrire semblable œuvre. Si même, on a cette liberté, ce caractère indépendant, cet esprit de méthode, d'analyse et de synthèse, il faut encore posséder une largeur d'esprit telle qu'on puisse procéder à cette étude en faisant table rase des conventions humaines, des préjugés sociaux empreints dans l'encéphale par l'éducation et l'ambiance sociale. Une telle œuvre, une telle *Sociologie criminelle* ou *Criminologie sociale* est très difficile à écrire, mais non impossible. Un socialiste — et sous ce terme je désigne aussi bien l'anarchiste — seul peut le faire. Quel est donc le savant socialiste qui s'attellera à ce grand travail, l'examen critique des théories criminalistes, l'édification d'une théorie étiologique du crime, englobant la criminalité occulte, l'édification d'une théorie thérapeutique du crime ? Quel est celui-là qui aura l'audace de n'espérer que des critiques acerbes, ou le silence pesant ? Mais aussi celui-là aura la certitude d'apporter sa pierre à l'édifice social que les socialistes préparent; il aura la certitude d'œuvrer grandement, utilement. S'en trouvera-t-il un ? Je le souhaite et je le crois.

A. Hamon.

CIPRIANI

Extraits de la cage où les magistrats les tenaient enfermés depuis deux mois, les socialistes italiens condamnés ont été réintégrés dans leur prison de pierre. Pour sa seule part, Cipriani a reçu trois ans de *carcere duro*.

L'histoire de ce procès est une des plus grandes infamies que mentionnent les annales judiciaires. Jamais, sauf au Dahomey où les victimes sont amenées ligotées sous le couteau royal, on n'a vu accusés roulés à l'audience entre des barreaux de fer.

Quelques rares journaux italiens ont protesté, l'immense majorité a trouvé très naturelle la chose. Tout est possible en

Bibliothèque - Les Passerelles du Temps - lyon

Italie, quand le gouvernement le veut, tout, en fait de crimes politiques. En comparaison de la justice italienne, l'ancienne justice de l'Autriche était modèle de probité.

Cipriani compte aujourd'hui vingt-cinq années de bagne ou de prison ; bagne français ou italien. Blanqui auprès de lui s'efface comme prisonnier et n'apparaît que dans un vague douceâtre.

A vingt-huit ans le socialiste italien combat pour la République française aux côtés de Flourens. Il voit son chef assassiné par le capitaine Desmarest, reçoit de graves blessures, est jeté aux conseils de guerre, puis au bagne calédonien. Il rentre à l'amnistie de 1881, mais bien vite il court en Italie recommencer sa lutte républicaine. On le saisit aussitôt pour un prétendu délit commis jadis à Tunis où il s'était défendu contre un mouchard italien, et le voilà replongé dans un bagne, un bagne d'Italie.

CIPRIANI

Pire mille fois que celui de France, car les Italiens s'entendent à raffiner les tortures. Pendant la traversée de Calédonie, Cipriani avait été attaché sur la chaudière où il avait failli rôtir, n'ayant pour rafraîchir ses lèvres brûlées que les maillons de la barre de justice; mais ce supplice n'avait duré que trois mois. Pendant huit années de bagne italien il fut enchaîné par le travers du corps. Le suffrage des électeurs avait beau l'élire et le réélire, le gouvernement s'acharnait d'autant plus jusqu'au jour où, prenant peur, il expulsa le député sept ou huit fois élu.

Cipriani revint en France, calme, souriant de cette belle tranquillité de grand lion qu'il partageait avec Garibaldi, se remit aux œuvres de propagande, jusqu'au jour où on lui dit : il faut revenir ; de l'étranger vous n'êtes qu'un nom, vous serez ici le capitaine.

La veille de son départ il vint nous trouver. C'est de la folie, dîmes-nous ; vous serez arrêté au premier pas hors de la frontière française. Souriant, il répondit : C'est mon devoir, et puis, mon cher Lissagaray, vous ne connaissez pas le peuple italien ; il est l'ami de la France ; nous n'avons que les aristocrates contre nous. Vous verrez ; allons, donnez-moi un permis jusqu'à Modane.

J'essayai de raisonner, de le convaincre : non, je n'aiderai pas à ce suicide. Il fallut bien céder. Il serait parti

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

à pied. Je savais sa ténacité, sa force de caractère ; bien peu de ses meilleurs amis, et encore par mille détours ingénieux, arrivaient à connaître sa farouche pauvreté.

Nos lecteurs se souviennent des lettres qu'il nous écrivit pendant sa prévention. Nous n'avons besoin de rien, disait-il ; gardez-vous de ceux qui demanderaient de l'argent en notre nom ; les socialistes italiens savent ce qu'ils doivent à leurs frères.

On en fera sans doute un député encore ; mais cela lui importe peu, étant de ceux qui aiment servir en combattants obscurs.

Non que Cipriani soit impropre aux discussions parlementaires. Peu de socialistes sont aussi capables que lui de jeter la lumière dans un débat. Il n'est pas un de ces vagues romantiques qui s'exclament sur les « loqueleux » les « miséreux » à la façon des panacheurs et des dondons qui chatouillent, à dix sous la ligne, la sentimentale clientèle des journaux de réaction ou de pornographie. Esprit juste, il connaît à fond les conditions économiques de la société actuelle ; il sait qu'on ne bouleverse pas à coup de phrases. Collaborateur de nombreuses revues socialistes, il a donné la mesure de la netteté et de l'étendue de ses idées

Seulement, et comme suivant le précepte de Diderot les idées ne se présentent jamais mieux qu'au bout de la baïonnette, l'homme d'études est complété chez lui par l'homme d'action.

Ils peuvent, les Quirinaux, pendant des années encore, river sa personne aux cachots, ils n'enchaîneront ni sa pensée de délivrance, ni l'effort de cette si étrange jeune Italie qui tend à la République par un socialisme tout particulier.

LISSAGARAY.

STATISTIQUES DIVERSES

L'exploitation capitaliste

De 1857 à 1877, les capitaux et le travail humain incorporés dans le sol irlandais ont augmenté la valeur de la propriété foncière de près d'un DEMI-MILLIARD, sans que les land lords aient mis la main à la charrue ou à la pioche.

D'après le *Journal of the Royal agricultural Society*, 1878, tome LIV, malgré cette immense plus-value donnée par le travail au sol possédé par quelques propriétaires, il n'en est pas moins arrivé que, en moins de trente ans, 270.000 des plus petites fermes ont été, en Irlande, fusionnées dans les larges fermes avoisinantes ; la moitié des petites fermes de 1845 ont disparu complètement ...

En 1846, la population en Irlande était de 8 1/2 millions ; cinq

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

ans après, elle était tombée à 6 1/2 millions, près du quart de la population ayant péri ou émigré. La population est tombée, en 1871, à 5 1/2 millions.

Il n'y a pas de page plus sombre que celle-ci dans l'histoire de ce pays, dans ce siècle ou dans le siècle dernier.

Et pourtant, si la situation des malheureux producteurs agricoles n'a fait qu'empirer, les propriétaires terriens n'ont qu'à se féliciter, eux, de leurs agissements, puisque, d'après le tableau officiel suivant, la valeur de leurs propriétés augmente en raison directe de la misère générale.

Accidents

Tableau comparatif des accidents de chemins de fer dans divers pays d'Europe :

	Tués	Blessés
France.....	1 sur 1.955.555	1 sur 496.551
Angleterre....	1 sur 5.257.290	1 sur 311.345
Belgique.....	1 sur 8.861.804	1 sur 2.000.000
Prusse.....	1 sur 21.411.178	1 sur 3.892 998

D'où il résulte qu'il périt sur nos lignes *cinq* fois plus de voyageurs qu'en Angleterre, *huit* fois de plus qu'en Belgique, *vingt et une* fois de plus qu'en Prusse !

Impôts

Un livre utile à lire, pour les esprits pratiques, est la *Révolution économique* de M. Jules Domergue.

L'auteur protectionniste à outrance, malgré ses attaches avec le parti opportuniste, avoue nettement que chaque Français est, en moyenne, du fait des charges publiques, endetté de 987 francs et doit payer, par an, 33 fr. 75 d'intérêts, alors qu'un Allemand ne paie que 7 fr. 50 ; que la France est endettée de 31 milliards, ce qui représente plus du quart de la dette de l'Europe entière — toutes vérités terribles pour l'opportunisme, au pouvoir depuis douze ans.

La misère à Londres

Il n'y a pas qu'à Paris, malheureusement, où les pauvres meurent de faim et de misère : toutes les grandes villes ont leurs drames et Londres en a peut-être plus que les autres.

Etant donné l'emotion que récemment avaient fait naître à Paris de tristes incidents, il parait instructif d'étudier les analogies qu'offrent au point de vue de la défectuosité de l'Assistance publique, d'autres capitales européennes.

Or, il résulte d'un rapport distribué récemment aux membres du Parlement anglais que, dans le courant de l'année dernière, il n'y a pas eu à Londres moins de vingt-sept cas d'inanition, dûment constatés par les jurys de coroner, dont dix dans le centre de la capitale, et trois dans le voisinage du palais de Westminster. Ajoutons que d'après un rapport de la *Fabian Society*, sur une population de 4.300.000 habitants, il y en a à

Bibliothèque - Les Passerelles du Temps - Lyon

Londres 300.000 environ qui ne gagnent en moyenne que 22 fr. 50 par semaine, de sorte qu'eux et leurs familles vivent toujours dans la misère. On a calculé que sur neuf habitants, il y en a un qui meurt dans des Workhouses et qu'un sur onze reçoit des secours de l'assistance publique. Parmi les enfants des écoles, il y en a au moins 50.000 qui manquent de la nourriture nécessaire. Plus de 30.000 habitants n'ont pas de gîte.

Le paupérisme agricole

A opposer au discours de Floquet à Laon, sur le prétendu affranchissement de la paysannerie française par la Révolution bourgeoise de 89.

M. Baudrillart a été chargé par l'Académie des sciences morales et politiques d'une enquête sur les conditions de nos classes agricoles, et ce qu'il est obligé de constater dans le travail qu'il livre au public et qui porte sur quinze départements du Maine, de l'Anjou, de la Touraine, du Poitou, *de la Flandre, de l'Artois*, de la Picardie et de l'Ile-de-France, c'est une diminution constante de la population rurale. Non seulement, devant l'impossibilité de vivre de la terre qu'il n'a jamais possédée que nominalement, le paysan émigre de plus en plus, la faim le chasse dans les ateliers des villes ; mais la misère de ceux qui s'obstinent à cultiver le sol est telle que le nombre des décès l'emporte sur celui des naissances.

Et le statisticien bourgeois ajoute : « Il est probable que le mal ira en s'aggravant. »

D'après l'*Economiste français* du 26 mai : « M. Baudrillart a aussi constaté l'existence d'un fléau jusqu'alors inconnu dans nos campagnes. Nous voulons parler du paupérisme. Les exemples qu'il donne ne paraissent malheureusement que très probants. Ainsi, dans la Mayenne, il cite des communes où le cinquième de la population reçoit les secours de l'assistance publique. *Mais c'est surtout dans la région des Flandres que le mal a fait des progrès effrayants.*

« Dans le département du Nord, on compte 250.000 individus secourus officiellement par les bureaux de bienfaisance, et dans ce nombre, l'élément agricole figure pour la majorité. »

Et maintenant, messieurs de la réaction blanche ou tricolore, continuez à tabler sur le paysan pour la défense de votre ordre — ou votre désordre — capitaliste contre l'ouvrier devenant de plus en plus socialiste et faisant son 89 ou son 93 — à votre choix ! Menacez-nous de la fourche de Jacques Bonhomme !

Les suicides en France

Une récente statistique du docteur Jacquet nous fait connaître la progression des suicides de 1827 à 1880. Il y a de curieux enseignements à tirer de ce travail.

Ainsi, de 1835 à 1880, le nombre des suicides d'hommes a été de 148.339 ; celui des femmes, de 42.950.

Cette augmentation de suicides chez l'homme indiquerait que

Les Passerelles du Temps - Lyc

les femmes se résignent plus facilement à supporter l'existence, malgré tous ses ennuis.

Quant aux moyens de suicide, on en compte sept principaux. En voici la nomenclature pour les hommes et pour les femmes de 1885 à 1880.

	Hommes	Femmes
Submersion	38.626	18.957
Pendaison	63.863	12.723
Armes à feu	23.198	367
Asphyxie par le charbon	8.299	5.653
Instruments tranchants et aigus	6.180	1.097
Poison	2.457	1.489
Chute d'un lieu élevé	4.794	2.436
Moyens divers	922	168

C'est en décembre que l'on constate le moins de suicides ; en janvier le nombre des sinistres augmente un peu pour descendre en février ; en mars il se relève pour atteindre, en juillet, un maximum absolu pour les hommes et en juin pour les femmes. Ensuite il redescend. De septembre à octobre, il y a ralentissement, puis la diminution s'accentue de nouveau jusqu'en décembre.

La moyenne est dépassée pendant les mois de mars, avril, mai, juin, juillet et août.

Quant aux causes des suicides, le docteur Jacquet, les divise en sept chefs différents, et il donne le chiffre des accidents que chacun d'eux a occasionnés :

	Hommes	Femmes
Misère et revers de fortune	19.827	2.634
Chagrins de famille	17.514	5.998
Amour, jalousie, débauche	7.905	3.719
Ivrognerie	15.817	1.735
Peines diverses	32.113	7.631
Maladies cérébrales	37.854	17.552
Suicid. après assassinat, empois.	4.115	99
Motifs inconnus	14.680	3.061

Que de tristes et lugubres drames cache cette simple phrase : Motifs inconnus !

UN VIEUX CLICHÉ

Le vieux cliché prétendu communiste « de chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins » tend à redevenir à la mode. En vain un de ses pères, M. Louis Blanc l'a compromis dans les fusillades de Juin 48 et les mitraillades de mai 71. Des socialistes du Parti ouvrier, sans que l'on puisse

Amérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

s'expliquer comment et pourquoi, l'ont repris à leur compte et l'opposent comme un pas en avant à la formule collectiviste : « de chacun selon les nécessités de la production, à chacun selon son temps de travail. »

D'autres vont plus loin encore et en font un idéal, le dernier mot de la justice productive et distributive.

En notre double qualité de communiste — comme but — et de collectiviste — comme moyen, c'est avec la plus grande peine que nous assistons à la résurrection d'une formule qui sous une apparence progressive cache une véritable rétrogradation.

Ceux qui l'ont de nouveau arborée ont sans doute obéi à une préoccupation de solidarité et d'égalité vraie. Ce qu'ils lui demandent c'est d'empêcher, comme ils le disent, que « les êtres humains ne souffrent ou ne bénéficient des *aléa* de l'hérédité physiologique, » ou, en d'autres termes, que ceux qui, physiologiquement peuvent plus, produisent plus sans recevoir plus que ceux qui, physiologiquement peuvent moins produisent moins sans recevoir moins.

J. GUESDE.

Ce n'est donc pas les intentions que j'incrimine. Je ne m'en prends, — comme toujours — qu'à la conclusion qui n'est pas seulement fausse, mais pleine de péril.

« De chacun selon ses forces. » Mais qui mesurera ces forces d'un chacun ? Ou le jaugeage se fera extérieurement, par un mètreur étranger : — et c'est l'arbitraire ; — ou il se fera intérieurement ; c'est chacun qui déterminera l'état de ses forces, ce qu'il devra donner à la production : — et c'est une prime à la paresse, et demain, c'est-à-dire au lendemain de la révolution qui les dépossédera de leur oisiveté capitaliste, il n'est pas un seul bourgeois qui, déshabitué comme il l'est de tout travail, ne se fasse entretenir par les ouvriers vainqueurs en invoquant son incapacité musculaire et cérébrale.

« De chacun selon ses forces », cela veut encore dire que si je puis produire *dix* je dois produire dix, que si je suis capable de douze heures de travail, il me faudra travailler douze heures. Mais pourquoi, à quel titre, dans quel but, si

Les Passerelles du Temps - Lyon

la satisfaction des besoins de la collectivité toute entière peut être obtenue au prix *minimum* de cinq ou six heures de travail pour chacun, devrais-je dépenser toutes mes forces ? L'idéal n'est pas, ne doit pas être d'extraire de l'homme le *maximum* d'efforts, mais bien au contraire de restreindre ces efforts et de lui laisser pour sa jouissance personnelle la plus libre disposition de ses forces ou facultés.

La deuxième partie de la formule : à chacun selon ses besoins » n'est ni plus égalitaire, ni plus socialiste. Si les objets nécessaires à la vie existent en quantité suffisante, pourquoi en limiter l'usage à des besoins déterminés du dehors ? Et si, au contraire, malgré l'extra-productivité du capital socialisé, une partie seulement des besoins de tous peut être satisfaite, comment reconnaître à chacun le droit de consommer selon ses besoins par lui-même constatés ? Comment ne pas limiter, ne pas rationner cette consommation individuelle ?

Combien la formule collectiviste — si provisoire doit-elle être — est supérieure à tous les points de vue !

Dans le domaine de la production c'est l'ensemble des besoins de tous, *statistiquement* fixé, qui détermine en même temps que la totalité des efforts humains nécessaires, la part de chacun dans ces efforts, S'il faut, dans l'état de l'outillage social, 90 millions d'heures de travail par jour pour loger, habiller, nourrir, chausser, la totalité des hommes, femmes et enfants, il suffira de diviser entre les membres valides de la collectivité cette somme d'heures de travail pour avoir la mesure du travail obligatoire pour chacun.

Plus la machine universalisée et perfectionnée réduira l'effort humain indispensable, et, moins l'homme, chaque homme aura à travailler, quelles que puissent être ses forces, dont il utilisera le surplus disponible pour son plaisir.

Cette égalité dans le temps de travail, plus ou moins productif selon les forces de chacun, empêchera les plus forts de bénéficier de leur *plus-force,* et les plus faibles de souffrir de leur *plus-faiblesse ;* car, dans la répartition des produits ce n'est pas la productivité individuelle — d'ailleurs impossible à établir, — qui servira de *mètre,* mais le temps de travail. Egal pour tous, sans distinction de sexe ni d'âge, il permettra la satisfaction des besoins — ou la consommation — égale pour chacun.

Quant à la société communiste qui ne deviendra une réalité vivante que lorsque les produits consommables existeront en quantité telle que la consommation des uns ne puisse ni entraver ni restreindre la consommation des autres, et qui sortira de l'ordre collectiviste avec des producteurs ou des hommes transformés par les conditions nouvelles du

Université Lyon - Les Passerelles du Temps - Lyon

travail, elle n'aura pas d'autre devise que celle inscrite par Rabelais à la porte de son abbaye de Thélème :

Fais ce que voudras.

Ni la production de chacun ne sera déterminée par ses forces, ni sa consommation par ses besoins.

De *chacun et à chacune selon sa volonté*, telle sera l'unique règle sociale — si règle on peut appeler cette absence de toute règlementation.

Et cette liberté dans la production et dans la consommation sera possible, je le répète, parce que la nourriture, le vêtement, etc., existeront alors pour tous dans la même proportion que l'air ou que la lumière aujourd'hui, et parce que le travail considérablement restreint, harmonisé avec les goûts, et accompli en commun ou en famille — la grande famille humaine réconciliée — sera devenue un attrait, un besoin auquel nul ne sera assez ennemi de lui-même pour vouloir se soustraire.

JULES GUESDE.

PENSÉES COMICO-PHILOSOPHIQUES

Ces pensées dont nous avons déjà donné un certain nombre dans les deux premières années de notre Almanach 91 et 92, contiennent souvent des idées très élevées quoique présentées sous une forme plaisante.

A l'école du malheur, les misérables sont les premiers de la classe.

***

Un homme vraiment pané est un homme qui manque de pain.

***

La plupart des projets de l'oie doivent être de fameuses bêtises.

***

Aujourd'hui l'homme ne donne guère sa main qu'à la femme qui lui graisse la patte.

***

A cause de la multiplicité de ses branches le commerce est une vraie forêt de Bondy.

***

En France ce qui représente l'honneur, est un petit ruban très étroit, très mince et très plat.

***

Lorsqu'on a faim on a des coliques sourdes, parce que ventre affamé n'a pas d'oreilles.

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

***

Les gens habiles se prêtent à tout, les plus habiles encore se vendent.

***

L'institution Monthyon démontre que l'on peut trouver de la vertu lorsque l'on y met le prix.

***

Il y a des gens qui arrivent à la fortune d'un seul vol.

***

Sans argent plus d'amour en ce siècle stupide.
Aujourd'hui Cupidon est devenu cupide.

***

La livrée de la misère se reconnait aux revers.

***

Croire aux miracles, c'est admettre que par une intervention divine, deux et deux font cinq.

***

L'assiette de l'impôt doit être une assiette joliment creuse.

***

Plutôt que de voir la liberté faire le tour du monde, nous voudrions la voir pénétrer dans la Société.

***

Plus la foule est pressée moins elle va vite.

***

Les extrêmes se touchent. Les hommes noirs veulent le drapeau blanc.

***

En 93 où l'on avait autre chose à faire, jamais la Montagne n'accoucha de souris.

***

Les idées creuses sont le contraire des idées profondes.

***

Ce n'est pas en se nourrissant d'arlequins que l'on fait une vie de polichinelle.

***

Mieux vaut entendre accorder l'amnistie qu'un piano.

***

Mieux vaut encore parler sec à quelqu'un que de lui cracher au visage.

***

Malgré sa chute en vérité.
Adam ne fut pas un infâme.
Il n'eut qu'un seul mauvais côté,
Celui duquel sortit la femme.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France - Les Passerelles du Temps - Lyon

***

Pour allumer une querelle un démenti vaut un soufflet.

***

Si tous les concierges devaient être pendus, je demanderais à tirer le cordon.

HIPPOLYTE BRIOLET

SCIENCE ET RÉVOLUTION

Toute évolution de l'humanité, d'un état inférieur à un état supérieur de civilisation, présente dans sa réalisation trois phases nécessaires :

Première phase. — L'instinct de l'homme le pousse à se procurer le plus de bien-être possible, à satisfaire ses besoins dans la plus large limite. Il recherche sans cesse les moyens de perfectionner son existence.

Deuxième phase. — Il les trouve dans la science ces moyens d'améliorer son sort ; les découvertes scientifiques venant augmenter ses ressources lui permettent d'accroître son bien-être.

Mais ces bienfaits de la science sont dès leur apparition accaparés par une infime minorité qui seule en profite.

Troisième phase. — Le restant des hommes voyant ces bienfaits leur échapper, entre en lutte contre leurs accapareurs, en s'en emparant par tous les moyens dont les seuls pratiques, la logique et l'histoire nous le prouve, sont les moyens révolutionnaires.

Chaque période de l'évolution est donc déterminée par de nouveaux progrès de la science, elle est terminée par une révolution.

La science engendre, l'évolution produit la grossesse, la révolution la finit, détermine l'accouchement.

Voilà pourquoi nous prônons la science qui droit nous conduit au communisme, et pourquoi nous sommes révolutionnaires, la révolution venant répartir également dans l'humanité entière, les bienfaits de cette science.

Actuellement les découvertes scientifiques se multiplient à l'extrême, le siècle qui vient de s'écouler a été marqué par un mouvement *évolutif* superbe.

Ce merveilleux machinisme poussé à l'extrême, les communications rendues si faciles, la pensée se transmettant aussi rapidement qu'elle s'engendre, l'instruction inondant le monde de ses lumières, tout cela pourrait nous donner une société bien meilleure que celle que nous subissons

Mais une infime minorité, la bourgeoisie, s'est emparée de

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France - Les Passerelles du Temps - Lyon

tous ces bienfaits, seule elle en profite et s'en sert pour exploiter le reste des humains.

La seconde phase de l'évolution est donc terminée, nous devons entreprendre la troisième, c'est-à-dire nous emparer de ces bienfaits de la science dont s'est accaparée la classe bourgeoise, et les répartir également entre tous, entreprendre la socialisation des moyens de production.

Pour y arriver, les moyens révolutionnaires doivent être employés, ce n'est pas la propagande pacifique qui arrivera à convaincre les bourgeois d'abandonner leurs privilèges pour que tous en profitent, toujours ils les défendront avec le plus grand acharnement, il faut les exproprier, s'emparer des bienfaits de la science et cela par la force révolutionnaire.

Il faut terminer par la révolution, l'évolution que notre siècle a nourrie dans son sein, il faut procéder aux crises, aux souffrances de l'accouchement.

Science et révolution, voilà les deux facteurs de l'évolution, voilà les deux mots qui doivent être gravés dans la tête de tout ami du progrès, de tout homme aimant l'humanité, de tout socialiste, de tout communiste.

J. L, Breton.

Misères du travail de fabrique

O misérable avortement des principes révolutionnaires de la bourgeoisie ! ô lugubres présents de son dieu Progrès !— Les philanthropes acclament bienfaiteurs de l'Humanité ceux qui, pour s'enrichir en fainéantant, donnent du travail aux pauvres : mieux vaudrait semer la peste, empoisonner les sources que d'ériger une fabrique capitaliste au milieu d'une population rustique.— Introduisez le travail et adieu joie, santé, liberté ; adieu tout ce qui fait la vie belle et digne d'être vécue.

Et les économistes s'en vont répétant aux ouvriers : travaillez, travaillez pour augmenter la fortune sociale ! et cependant un économiste, Destut de Tracy, leur répond : « les nations pauvres, c'est là où le peuple est à son aise ; les nations riches, c'est là où il est ordinairement pauvre » ; et son disciple Cherbulliez de continuer : « Les travailleurs eux-mêmes, en coopérant à l'accumulation des capitaux productifs, contribuent à l'événement qui, tôt ou tard, doit les priver d'une partie de leur salaire. » Mais assourdis et idiotisés par leurs propres hululements, les économistes de répondre : travaillez, travaillez toujours pour créer votre bien-être ! Et au nom de la mansuétude chré-

Bibliothèque Les Passerelles du Temps - Lyon

tienne, un prêtre de l'Eglise anglicane, le révérend Towsend, psalmodie : travaillez, travaillez nuit et jour ; en travaillant vous faites croître votre misère, et votre misère nous dispense de vous imposer le travail par la force de la loi. L'imposition légale du travail « donne trop de peine, exige trop de violence et fait trop de bruit ; la faim, au contraire est non seulement une pression paisible, silencieuse, incessante, mais comme le mobile plus naturel du travail et de l'industrie, elle provoque aussi les efforts les plus puissants. »

Travaillez, travaillez, prolétaires, pour agrandir la fortune sociale et vos misères individuelles ; travaillez, travaillez, pour que devenant plus pauvres vous ayez plus raison de travailler et d'être misérables. Telle est la loi inexorable de la production capitaliste.

P. LAFARGUE.

Parce que prêtant l'oreille aux fallacieuses paroles des économistes, les prolétaires se sont livrés corps et âme au vice du travail, ils précipitent la société toute entière dans ces crises industrielles de surproduction qui convulsent l'organisme social. Alors, parce qu'il y a pléthore de marchandises et pénurie d'acheteurs, les ateliers se ferment et la faim cingle les populations ouvrières de son fouet aux mille lanières. Les prolétaires abrutis par le dogme du travail, ne comprenant pas que le surtravail qu'ils se sont infligés pendant le temps de prétendue prospérité est la cause de leur misère présente, au lieu de courir aux greniers à blé et de crier : « Nous avons faim, nous voulons manger !... Vrai, nous n'avons pas un rouge liard, mais tout gueux que nous sommes, c'est nous cependant qui avons moissonné le blé et vendangé le raisin... »— Au lieu d'assiéger les magasins de M. Bonnet, de Jujurieux, l'inventeur des couvents industriels et de clamer : « M. Bonnet, voici vos ouvrières ovalistes, moulineuses, fileuses, tisseuses, elles grelottent sous leurs cotonnades rapetassées à chagriner l'œil d'un juif et cependant ce sont elles qui ont filé et tissé les robes de soie des cocotes de toute la chrétienté. Les pauvresses travaillant treize heures par jour, n'avaient pas le temps de songer à la toilette, maintenant

Bibliothèque des Passerelles du Temps - Lyon

elles chôment et peuvent faire du frou-frou avec les soieries qu'elles ont ouvrées. Dès qu'elles ont perdu leurs dents de lait, elles se sont dévouées à votre fortune et ont vécu dans l'abstinence ; maintenant elles ont des loisirs et veulent jouir un peu des fruits de leur travail. Allons, M. Bonnet, livrez vos soieries, M. Harmel fournira ses mousselines, M. Pouyer-Quertier ses calicots, M. Pinet ses bottines pour leurs chers petits pieds froids et humides. — Vêtues de pied en cap, et fringantes, elles vous feront plaisir à contempler. Allons pas de tergiversations ; — vous êtes ami de l'humanité, n'est-ce pas, et chrétien par dessus le marché ? — mettez à la disposition de vos ouvrières la fortune qu'elles vous ont édifiée avec la chair de leur chair. — Vous êtes ami du commerce ? — Facilitez la circulation des marchandises, voici des consommateurs tout trouvés ; ouvrez-leur des crédits illimités. Vous êtes bien obligé d'en faire à des négociants que vous ne connaissez ni d'Adam ni d'Eve, qui ne vous ont rien donné, pas même un verre d'eau. Vos ouvrières s'acquitteront comme elles le pourront ; si, au jour de l'échéance, elles gambettisent et laissent protester leur signature, vous les mettrez en faillite, et si elles n'ont rien à saisir, vous exigerez qu'elles vous paient en prières : elles vous enverront en paradis, mieux que vos sacs noirs au nez gorgé de tabac. »

Au lieu de profiter des moments de crise pour une distribution générale des produits et un gaudissement universel, les ouvriers, crevant la faim, s'en vont battre de leurs têtes les portes de l'atelier. Avec des figures hâves, des corps amaigris, des discours piteux, ils assaillent les fabricants : « Bon M. Chagot, doux M. Schneider, donnez-nous du travail qui nous tourmente ! Et ces misérables qui ont à peine la force de se tenir debout, vendent douze et quatorze heures de travail deux fois moins cher que lorsqu'ils avaient du pain sur la planche.

Et les philanthropes de l'industrie de profiter des chomages pour fabriquer à meilleur marché.

PAUL LAFARGUE.

MANUEL DU PARFAIT MAGISTRAT

Un vieux juge d'instruction, qui en a vu et condamné de toutes les couleurs, s'occupe à charmer les loisirs de la retraite en rédigeant, à l'usage de ses jeunes collègues, une sorte de *Vade mecum*, de *Bréviaire*, de l'accusation, grâce auquel ils seront assurés de ne jamais rester courts, quelles que puissent être les surprises de l'audience.

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

Si l'accusé est calme, dit l'auteur, *cela prouve un empire sur soi-même qui n'appartient qu'aux grands criminels*; s'il cède à un emportement provoqué par la violence de l'accusation, *il montre son mauvais naturel et ses instincts de brute*; s'il est réservé dans ses réponses, *c'est pour ne pas se compromettre*; s'il est loquace et entre dans les détails, *il veut embrouiller l'affaire*; si son maintien est simple et réservé, *c'est un rôle étudié*; s'il est impatient, agité, nerveux, *c'est le remords qui l'accable*; s'il discute, s'il tient tête à l'accusation, *c'est du cynisme*; s'il se tait, *son silence est un aveu*; s'il souffre, s'il se lamente, s'il pleure, *c'est l'expiation qui commence*; s'il rit, *c'est de l'impudence*; enfin s'il meurt, c'est *pour échapper au châtiment*.

LES BEAUTÉS DU MILITARISME ALLEMAND

Le gouvernement allemand s'est enfin ému des scandaleux procédés journellement employés dans l'armée allemande.

Le duc Georges de Saxe, sous la direction duquel une enquête vient d'être faite, a déposé son rapport, qui, évidemment peu suspect, jette un jour étrange sur les mœurs en pratique dans la disciplinée armée de Guillaume II.

Voici, prises au hasard, quelques-unes des mesures employées par les chefs de cette toute moderne institution :

Il a été constaté, dit le rapport, que des recrues, et même de vieux soldats, ont reçu, pendant des semaines, jusqu'à cinquante coups par jour.

Ces excès se sont produits surtout dans la 12e région d'artillerie à pied et dans le 6e régiment d'infanterie.

Le duc Georges cite ensuite le cas du sous-officier Zwahr, qui a fait verser du café bouillant sur la figure d'un réserviste.

Le premier soldat Hoffman a fait donner chaque jour au canonnier Dobert jusqu'à cent et même cent-cinquante coups de tige de botte. Un autre jour, il a fait exécuter à l'exercice mille huit cent quatre-vingt-neuf fois le même mouvement à sa victime, qui a dû être transportée à l'hôpital.

Le sous-officier Weise a fait coucher sur un tabouret le canonnier Lorenz et l'a frappé sans mesure, en lui faisant fermer la bouche par un autre homme, pour empêcher ses cris d'être entendus, jusqu'à ce que le malheureux fût dans un état qui exigeât son admission à l'hôpital.

Le sous-officier Zehme a réveillé ses hommes, une nuit du mois de janvier 1890, et leur a fait faire des exercices pendant une demi-heure, par un froid glacial, en ne leur permettant de se revêtir que de la chemise. Un soir, il a fait faire à ses hommes dix-huit cents fois le mouvement de s'agenouiller devant lui.

Le premier soldat Liebing a frappé un homme avec des lanières jusqu'à ce que la victime, ayant perdu connaissance

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

et saisie par une fièvre violente, dût être transportée à l'infirmerie.

Le sous-officier Lohel a cassé le bras au soldat Neubert, qui, à l'exercice, avait mal exécuté un mouvement et a donné des coups de poing au visage d'un autre homme qui avait dénoncé le fait.

Le sergent Pflug faisait saisir, à bras-le-corps, par des hommes qui lui étaient dévoués, des recrues qui n'avaient pas l'heur de lui plaire, et ces hommes recevaient l'ordre de frapper la tête des recrues contre le mur. Il forçait ces recrues qui avaient des chaussettes malpropres, à les mâcher pendant cinq minutes. Il en couchait d'autres sur deux chaises, de façon que la tête seulement appuyât sur l'une des chaises et les pieds sur l'autre ; puis il s'asseyait sur les genoux du malheureux et pesait dessus de manière à les broyer.

Le sous-officier Geilsdorf ordonnait aux hommes pris en faute de monter sur une armoire et de s'agenouiller neuf cent fois de suite sur l'armoire. La sueur des victimes coulait le long de l'armoire avec une abondance telle que le parquet en était tout mouillé. Les hommes qui voulaient échapper à ce supplice étaient tenus de lui faire des cadeaux.

Le sous-officier Kujan maltraitait le soldat Schwabe avec une cruauté telle que le malheureux, en le voyant approcher un jour, fut saisi d'une terreur folle et pris d'une indisposition par l'effet de laquelle son pantalon se trouva sali.

Le sous-officier força le malheureux à avaler ses propres excréments, après avoir ordonné à un autre homme de les saupoudrer de sel. Il avertit les hommes que ceux qui le dénonceraient seraient punis de mort.

Le rapport constate en outre, que, dans beaucoup de cas, les soldats maltraités n'osent pas se plaindre et souffrent en silence pendant des mois, par peur de la vengeance de ceux qu'ils dénonceraient ; mais, à la longue, ces excès produisent sur le moral des troupes et sur la discipline un effet désastreux.

Elle est belle, l'organisation militaire allemande !

Les marins martyrs

Le Reichstag a discuté, dans sa séance, le budget de la marine.

M. Metzger, député socialiste, a saisi cette occasion pour démontrer que les hommes de la marine ne sont pas mieux traités par leurs supérieurs que les hommes de terre. Il a dit que les officiers de la marine apportaient même dans les supplices qu'ils infligent à leurs subordonnés, un esprit de suite et de système qu'on ne remarquait pas dans l'armée de terre.

Il a cité, entre autres, un cas qui a été relevé le 11 septembre à bord du *Mars*, dans le port du Wilhelmshaven : des personnes qui passaient dans le port virent un homme suspendu par une corde, à ce bâtiment, et se balançant au-dessus des flots ; la suspension dura deux heures, sous les yeux des officiers, qui venaient de temps en temps voir si l'homme « tenait » toujours. Quand le supplicié fut détaché, il tomba dans une longue syn-

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

cope par suite du trouble apporté dans la circulation du sang.

A bord de l'OLDENBOURG, dans le même port, un machiniste et deux chauffeurs ont été frappés avec un câble et avec une violence telle que les lambeaux de chair se détachaient de leurs corps et que l'un d'eux suppliait qu'on le tuât pour l'empêcher de souffrir davantage. Chacun des suppliciés était forcé, avant que son tour vint, d'assister au martyre de ces camarades. Des cas pareils ont été signalés dans d'autres ports.

LA LIBERTÉ

Quel mot magique que ce mot de liberté ! et cependant la chose qu'il exprime est encore à réaliser, à définir, à bien comprendre ! Jamais la liberté véritable n'a existé, jamais le mot n'a été nettement défini et dès qu'on en prononce le nom, l'humanité tout entière se passionne.

P. BROUSSE.

Pour ce seul mot, depuis des siècles, les penseurs pâlissent dans les veilles, oscillant entre le « Libre arbitre » et la théorie de la « Nécessité » ; pour ce seul mot depuis des siècles les hommes d'État, épuisant en politique toutes les formes de l'absurde, se perdent au milieu des rouages, des mécanismes parlementaires, et le peuple, ce bon peuple qui jamais n'a connu la chose, descend dans la rue pour la défendre, prend les hôtels de ville, monte sur les barricades pour y saigner, pour y mourir !

« Je suis libre même dans les fers ! » s'écrie le philosophe. Quelques heures s'écoulent et sa liberté devient celle de boire la ciguë. Mais si le cri de Socrate est idiot, la définition de Jean-Jacques est imbécile ! « L'homme naît libre — dit-il — et partout il est dans les fers ! » Qui donc

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

voudra admettre cette liberté du fœtus ? S'il n'y avait pas là une société toute prête pour recevoir, soigner, sauver, nourrir, élever, instruire, enseigner, protéger cet enfant qui tombe, pensez-vous seulement qu'il eût quelques heures à vivre ? Non,n'est-ce pas ? C'est la société qui le sauve des forces destructives de la nature. La société, nous le démontrerons plus clairement tout à l'heure, est une des conditions essentielles de la liberté. Voici maintenant venir les hypocrites ; les hypocrites de la monarchie parlementaire, avec leurs frères et amis, les hypocrites de la république constitutionnelle et bourgeoise. Écoutez un peu ce pathos : « La liberté est le droit de faire ce qui n'est pas défendu..... par les lois et les règlements. » — « La liberté des uns a pour limite la liberté des autres. » — « Il ne faut pas laisser la liberté dégénérer en licence. »..... etc.., etc... Ces gens-là ont toujours la liberté à la bouche et sous leur régime il n'y a que leur liberté qui existe. Au lieu d'être libre, le prolétaire s'éreinte, s'étiole, meurt, se suicide ou s'il se révolte on le suicide ; le bourgeois, au contraire, a toutes les libertés, il flâne, il va, il vient, il mange, il dort, il arrondit à la fois sa bourse et son ventre.

Pour celui-ci liberté toute entière, jusqu'à l'exploitation, jusqu'au meurtre ; pour celui-là liberté restreinte, liberté restreinte jusqu'à la misère,liberté restreinte jusqu'à la mort! Il a raison le dicton populaire ! et comme son gros bon sens dépasse les pensées creuses des philosophes et la phraséologie légale des avocats !

« Que parlez-vous de liberté ?

« La pauvreté,c'est l'esclavage ! »

Oui, nous rions de la liberté du philosophe qui se réalise en pratique par la prison et la ciguë ; nous ne voulons pas de la liberté de Jean-Jacques, nous sommes trop profondément humains pour méconnaître les services de la société ; nous tenons peu aux libertés politiques qui consistent pour nous à mourir esclaves à côté et par les libertés des autres ; nous voulons la liberté du dicton populaire, c'est-à-dire les moyens et le droit d'exécuter notre volonté.

... Que faut-il donc pour être libre ? des moyens plutôt que des droits, des moyens économiques plutôt que des droits politiques. Avec les moyens on peut toujours conquérir les droits ; avec les droits seulement, il est rare que l'on parvienne à se procurer aussi les moyens.

Au sein de la société économique actuelle où une minorité a tout et la majorité rien, les libertés politiques ne servent qu'à la minorité. Ce sont des objets de luxe, bons pour le riche, nuls pour le pauvre. Au riche elles servent : pour le

Fonds numérique - Les Passerelles du Temps - Lyc

pauvre elles restent à l'état de lettres noires et mortes sur le papier.

Pour le pauvre il vaudrait mieux cent fois qu'elles n'existassent pas ! Entre le pauvre et le riche il existe continuellement cette lutte que Darwin appelle la « concurrence pour vivre. » Dans ce combat, plutôt que de combattre à armes inégales, il vaut encore mieux que de part et d'autre, il n'y ait pas d'armes du tout. La liberté quand elle existe d'un seul côté change de nom et s'appelle : La tyrannie !

PAUL BROUSSE.

MOUVEMENT SOCIALISTE INTERNATIONAL

FRANCE

La manifestation électorale du 1er Mai.— Après les dernières élections municipales, les journaux du gouvernement semblaient avoir reçu l'ordre de masquer au public les victoires communales des Socialistes, et de les mettre simplement au compte des Républicains sans indiquer de nuance.

En effet, la plupart des statistiques officielles ont signalé l'augmentation des voix républicaines, mais ont omis d'indiquer l'accroissement des suffrages socialistes.

Il est donc utile de mettre les points sur les i et de prouver que les dernières élections municipales ont été un véritable triomphe pour le parti socialiste.

Voici tout d'abord la communication que nous devons à l'obligeance du citoyen Jules Guesde :

Le Parti ouvrier a engagé la lutte dans 82 communes et recueilli 107.279 suffrages, se répartissant comme suit : Roubaix, 6125.— Caudry, 1042.— Calais, 3761 — Lille, 7651.— Armentières, 1490.— Tourcoing, 810.— Fourmies, 912.— Wignehies, 398.— Beauvais, 414.— Sains du Nord 460.— Loos, 500.— Commentry, 1870.— Montluçon, 3203.— Montvicq, 413.— Bézenet, 595.— Desertines, 341.— Marseille, 11539.— La Ciotat, 1186.— Lyon, 11411.— Cours, 1178.— Thisy, 602. — L'Arbresle, 380.— Roanne, 1400.— Jarnosse, 210.— St-Etienne, 3150 — Tarare, 850.— Carmaux. 1750.— Narbonne, 2444.— Toulouse, 507.— Figeac, 434.— St-Girons, 670.— Bordeaux, 4691. Lormont, 369.— Marmande, 1222.— Nantes, 1229.— St-Nazaire, 1271.— Amiens, 4093.— St-Quentin. 2788 — Fresnoy-le-Grand, 460.— St-Eloy-les Mines, 541.— Reims, 1717. — Troyes, 799.— Béziers, 900.— Beaucaire, 1060.— Montpellier, 4153 — Cette, 1996.— Soissons, 300.— Givors, 337.— Caudebec-lès-Elbœuf, 466.— Deville-lès-Rouen, 207.— Doyet, 250.— Le Bouscat, 319.— Villers-Bretonneux, 620.— St-Macaire, 58.—

Numérisé par Le Pôle Ressource - Les Passerelles du Temps - Lyon

Charlieu, 309 — Rozières, 115. — Blaye-de-Carmaux, 250. — Lurcy-Levy, 350. — Darnetal, 727. — Bonneville, 127. — Maromme, 129. — Croix 438. — Castres, 337. — Lesquin, 256. — Sailly, 180. — Touffers, 150. — Grenoble, 3173. — Le Houlme, 185. — Wattrelos, 650. — Houplines, 389. — Belmont, 300. — Ecoche, 250. — Lagresle, 200.

Les nouveaux élus sont au nombre de 215.

Le parti ouvrier a, de la sorte, conquis encore la majorité dans les conseils municipaux de Roubaix, Montluçon, Marseille, Tarare, Desertines, Thizy, Croches, Belmont, Sotteville, Jarnosse, etc.

A cette liste des succès électoraux remportés par la fraction socialiste dénommée « Parti ouvrier » il convient d'ajouter les succès remportés çà et là, soit isolément, soit grâce à l'union socialiste par les autres fractions du socialisme français.

A Châtellerault, la fédération des travailleurs socialistes a réussi à faire passer quelques-uns des siens.

A Saint-Denis, à St-Ouen, comme à Marseille et à Toulon, et dans l'Est à Saint-Privé, à Fraisans, à Lamarche, à Blanzy, etc., c'est encore la liste socialiste qui a passé.

De plus il faut tout particulièrement féliciter les citoyens J.-B. Clément et Baudin, à qui nous devons en grande partie les résultats obtenus dans les Ardennes et dans le Cher.

Les municipalités sont dans les Ardennes, à Revin, Nouzon, Etion, Vivier-en-Court, Luines, Escombres, Braux, Château-Regnaut, Auchamp, Foisches, Vrigne-aux-Bois, Neufmanil, Saint-Menges, Harancourt, Saint-Laurent. — A Rethel, à Sedan, et surtout à Charleville le nombre des suffrages remportés par la liste ouvrière a été très-fort.

Voici les communes socialistes du Cher : Saint-Amand, Plon, Dun-sur-Auron, La Guerche, Jonet-sur-l'Aubois, Mornay-Berry, Menneton-Couture, Saint-Hilaire-de-Joindilly, La Chapelle, Hugon, Meillant, Grossouvre, Ursay-la-Venon, Chalivoy-Milan, Saint-Loup, Aigny-Vallenay, Charost, Mareuil.

N'est-ce pas qu'il était utile de préciser, surtout depuis que les cléricaux crient : Vive la République, et que nous voyons l'opportunisme et le cléricalisme se souder de plus en plus au même tronc, qui est le parti conservateur.

La peur parachèvera cette œuvre monstrueuse de conjonction, finira par cimenter cette alliance intéressée du patron clérical, et du bourgeois voltairien. La peur de perdre les pouvoirs conquis, la peur de perdre le bénéfice de ces pouvoirs, la peur de perdre les privilèges et les abus inscrits par tous les gouvernements au profit des riches contre les pauvres, au profit des rentiers contre les déshérités, au profit des parasites contre les travailleurs.

En face de l'anarchie économique actuelle, en face du mensonge bourgeois et du mensonge religieux, se dresse heureusement le grand parti réparateur de l'émancipation humaine, le parti de l'avenir, le parti socialiste.

Le parti clérical est destiné à voir ses troupes passer à l'opportunisme.

Numérisation : Les Passerelles du Temps - Lyon 2

Quant au parti radical, il est condamné à périr. Il a abdiqué en lâchant le programme de 1869. Aussi ses adhérents se dispersent-ils de jour en jour. Les uns vont à l'opportunisme, les autres au socialisme. Et ces derniers qui viennent se fondre dans nos rangs ne sont pas les moins ardents.

Malgré les coalitions, les petites combinaisons et autres billevesées dont les vieux partis ennuient le public, rien n'arrête la marche ascendante du Socialisme.

L'avenir est aux socialistes. C'est le grand-prêtre de l'économie politique officielle, M. P. Leroy-Beaulieu lui-même qui l'a reconnu avec tristesse dans l'*Economiste français*.

Rien ne tempère l'amertume de ses mélancoliques constatations. Partout, le nombre des suffrages socialistes augmente. Çà et là les conseils municipaux sont entièrement socialistes ; ici, les socialistes ont la majorité, là, ils détiennent une forte minorité, soit par le nombre, soit par la qualité des élus ; le socialisme est en progrès dans tous les esprits, il s'est fait jour dans presque toutes les localités.

Cependant, le Socialisme ne triomphera pas sans une lutte énorme, car, à présent qu'il devient redoutable, il groupe contre lui tous les partis qui se disputent la première place au banquet de la Société ! et cela n'est pas étonnant, puisqu'il entend ne plus permettre que la puissance, les privilèges, la richesse, tous les avantages de la communauté humaine soient l'apanage d'un petit nombre de parasites, au détriment de ceux qui produisent.

Or, il appartient justement aux Socialistes d'écourter et de rendre aussi douce que possible aux populations la période de transition entre la situation présente et la réalisation de l'idéal de justice collectiviste.

Comme nos aïeux de la Révolution, les Socialistes ont un grand rôle à jouer. L'humanité les préserve d'imiter les défauts des héros de 93 ! Il ne faut pas que l'histoire puisse écrire de la révolution intégrale socialiste ce que l'on a dit de la Révolution française : La Révolution est comme Saturne, elle dévore ses propres enfants.

Trêve de toutes nos dissensions intestines! Grâce pour les masses qui ne les comprennent pas ! Elles y verront bientôt la cause de l'ajournement de notre triomphe, c'est-à-dire du retard dans l'avènement des réalisations justicières.

Et puisque nous avons fait allusion à la Révolution française, n'oublions pas que c'est par le paysan qu'elle s'est faite, et que la nôtre devra se consolider. Les ouvriers des villes sont avec nous ; ceux qui n'ont pas encore rallié le feront bientôt, au spectacle des bénéfices que retireront leurs camarades qui ont eu la clairvoyance d'envoyer des socialistes aux conseils communaux.

Les municipalités socialistes peuvent beaucoup pour la propagande, non seulement parmi les ouvriers, mais encore parmi les paysans.

De leur savoir-faire, de leur tact dépend le succès des prochaines élections législatives. Tout le monde n'a pas le temps de lire et d'approfondir les questions sociales ; mais n'importe qui peut se rendre compte des bienfaits d'une sage administration, pratiquant le socialisme expérimental dans le domaine restreint de la commune.

Numérisé par Les Passerelles du Temps-Lyon

La nécessité du rayonnement des idées socialistes dans les plus petits villages est incontestable et la gestion socialiste des communes qui nous sont acquises, surtout dans les petits bourgs, ne peut que favoriser la conquête du paysan.

Car il n'y a pas que dans les mines, les usines, les ateliers que des exploités souffrent.

L'oppression terrienne vaut l'oppression industrielle. Que de mendiants le long des routes ! Que de malheureux ruinés par une gelée inattendue ou une grêle malencontreuse, et que de hideux recors viennent expulser de leurs demeures patriarcales !

A la campagne comme à la ville, les fils deviennent de la chair à canon. Quant aux filles, elles quittent le toit familial pour aller se faire servantes, ou pis encore, dans les villes.

Que de milliers de prolétaires agricoles peinent de l'aurore au crépuscule pour une misérable croûte de pain.

Quand les *Jacques* aux visages hâlés par le grand air tendront la main aux misérables serfs de l'industrie moderne, quand tous les ouvriers marcheront vers leur délivrance, ils imposeront leurs volontés à l'infime minorité de parasites qui trouvent seulement leur force dans notre désunion.

Bien des préjugés sont encore à déraciner, bien des convictions à ébranler Mais pas n'est besoin de grand discours pour convaincre les ouvriers des champs de l'urgence à marcher avec nous. Peu de phrases, beaucoup de faits...

Ce que les « libéraux » et les républicains bourgeois n'auront pu faire parce qu'ils n'avaient pas de programme économique sérieux, parce qu'ils se bornaient à faire de la politique négative, nous le ferons avec le concours des municipalités socialistes.

Profitant des leçons de l'histoire, le Prolétariat, tout en poursuivant ardemment le groupement syndical, ne fait que suivre l'exemple donné par la Bourgeoisie, laquelle ne doit son affranchissement révolutionnaire et la puissance dont elle jouit depuis cent ans qu'à la conquête préalable des Communes.

Commune ! Commune ! mais Commune agrandie au point de vue territorial, comme au point de vue économique. Commune maîtresse des services de traction, d'éclairage et des eaux. Commune expropriant à son profit et au bénéfice de tous les Compagnies accapareuses et voleuses. Commune surveillant, réglementant et hygiénisant le travail.

Commune mettant ordre aux abus du propriétariat urbain, et garantissant contre ses exactions et ses sordides économies la santé et la moralité publique, pour aboutir graduellement à municipaliser le service des logements.

Commune ! Commune ! c'est-à-dire réalisation progressive du programme collectiviste qui se dégage de ce mot : « Commune ».

Commune ! c'est-à-dire anéantissement des escroqueries commises par les compagnies vautours au détriment de la communauté.

Commune ! Commune ! c'est-à-dire arrachement de cette première monade de la communauté humaine aux sévices capitalistes.

Commune ! Commune ! c'est-à-dire liberté individuelle, égalité

Bibliothèque de la Ville de Lyon - Les Bibliothèques de Lyon

fraternelle et solidarité justicière ! Commune ! Commune ! Commune ! tel était le cri poussé au moyen-âge par les précurseurs de la Révolution française, et qui en effet fut le cri de ralliement qui parvint à saper la féodalité nobiliaire.

Commune ! Commune ! A elle est la synthèse du mouvement insurrectionnel de Paris en 1871, lequel, sous le simple titre de réforme communale, contenait en germe toute la génération sociale.

Commune ! Commune ! c'est-à-dire inauguration d'une ère nouvelle de politique positive et scientifique.

Commune ! Commune ! c'est-à-dire fin du vieux monde gouvernemental et clérical, du fonctionnarisme bourgeois, de l'exploitation, de l'agiotage, du privilège, des monopoles auxquels le prolétariat doit son servage.

Commune ! Commune ! c'est-à-dire guerre à la nouvelle féodalité terrienne, industrielle, commerciale et financière !

Bref, la commune trop sacrifiée par la monarchie et la bourgeoisie, ces deux triomphatrices des derniers siècles, est devenue le cri de guerre et d'espérance des royalistes et la légitime préoccupation de tous les politiques éclairés.

La Commune sociale, telle qu'elle devrait fonctionner pour répondre aux besoins nouveaux, est tout entière à créer, sa constitution est l'œuvre la plus urgente. — Les Socialistes l'ont bien compris. Voilà pourquoi c'est surtout vers la conquête des municipalités qu'ils portent aujourd'hui leur effort électoral. Voilà pourquoi le 1er mai dernier ces efforts ont déjà été récompensés par de très appréciables succès.

Haro sur les iniquités et les insuffisantes pratiques du vieux droit municipal bourgeois ! Place aux initiateurs de la fraternelle communauté collectiviste ! Place à la Commune socialiste !

BELGIQUE

Qui eût dit, il y a six ou sept ans que des ouvriers des Flandres, du pays wallon et du Brabant se réunissant à quelques-uns, malgré des diversités de tempérament, de métier et de langage, auraient en peu de temps modifié absolument la situation du pays ?

Malgré toutes les difficultés, l'union de ces prolétaires se fit et le parti ouvrier se constitua. Aujourd'hui il a imprimé une direction nouvelle à la politique du pays.

Le peuple travailleur, encore privé de ses droits et par conséquent dans l'impossibilité d'exercer une influence directe dans les affaires publiques, est à la veille d'intervenir d'une manière directe dans le gouvernement.

Sous son action, les partis conservateurs, aussi bien le clérical que le doctrinaire, se sont convertis à la révision, et le parti progressiste, qui n'admettait pas le suffrage universel et adoptait la formule du savoir lire et écrire, s'est rallié au suffrage universel pur et simple.

Chaque semaine de ces sept années a été marquée de la griffe du parti ouvrier et des associations socialistes fédérées qui le constituent. Chaque acte de la procédure révisionniste a été enlevé par

Source : Les Passerelles du Temps - Lyon 2

la force populaire ; la bourgeoisie ne marchait que lorsque les grandes manifestations, les campagnes de meetings, les grèves, la terrorisaient.

Ce fait est plein d'enseignement, maintenant que partout on parle de réconciliation des classes, parce que les ouvriers sont forts, tandis que les mêmes bouches en 1848, en 1871, en 1886 et en 1887 hurlaient la mort aux socialistes.

De cette intervention victorieuse de la démocratie socialiste dans la vie nationale, de cette poussée irrésistible du prolétariat socialiste avec son programme gros de réformes profondes, il résulte la preuve de la puissance formidable qui réside dans la masse productrice destinée à se débarrasser de tous les esclavages.

***

Volders résume ainsi la situation ouvrière de son pays en trois points : 1° Nulle part la classe laborieuse n'a moins de droits ; 2° Nulle part elle ne travaille plus longtemps ; 3° Nulle part elle n'est plus mal distribuée. Aussi, lors du *Premier Mai*, nulle part, excepté à Londres, ne furent plus nombreux les manifestants de tout s catégories, à Bruxelles, à Anvers, et dans tous les centres miniers et métallurgiques. Beaucoup de promeneurs portaient à leur coiffure la carte des Trois-Huit. Et dans les cortèges, beaucoup de citoyens étaient porteurs d'inscriptions dans le genre de celles-ci :

La réduction de la journée de travail amènera la réduction de l'alcoolisme.
La journée de huit heures est une question d'hygiène sociale.
La journée réduite amènera moins d'accidents de travail.
Le salaire le plus élevé correspond à la journée de travail la plus courte, (Angleterre, Amérique, Australie).
Le salaire le plus bas correspond à la journée de travail la plus longue.
Une journée limitée est nécessaire pour la santé et la vie des travailleurs.
La limitation de la journée s'impose comme une réforme humanitaire.
Le capitaliste ne demande pas à son cheval quinze à seize heures de travail par jour.
Si vous ne voulez pas la grève générale, donnez-nous le suffrage universel.

Par la force même des circonstances politiques, le mouvement de la démocratie belge visant avant tout à des buts très pratiques, les manifestations du 1er Mai n'ont pas seulement été faites en faveur des Trois-Huit ; elles ont aussi eu leur signification pour l établissement du suffrage universel, dont l'obtention, selon les pessimistes, ne pourra sans doute pas être arrachée tout au moins sans un commencement de grève générale.

***

A signaler dans le cours de l'année 1892 : 1° La reprise de l'accord, de plus en plus large des libéraux et des socialistes en faveur de l'agitation pour l'obtention du suffrage universel ; — 2° L'apparition du journal républicain, le *Suffrage universel* rédigé par les frères Defuisseaux ; — 3° L'heureuse transformation de l'organe de la démocratie socialiste le *Peuple* en un journal quotidien à grand format à 5 centimes, — et la fondation d'un petit quotidien à 3 centimes sous le titre d'*Echo du Peuple* ; — 4° Le premier congrès international d'étudiants et anciens étudiants socialistes ; — 5° La nette compréhension dans les milieux ouvriers de cette vérité que

Bibliothèque numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

dans la poussée socialiste, il y a un côté informulé, vague, presque mystique que l'art seul peut traduire, et, partant, la constitution à la *Maison du Peuple*, d'une section nouvelle : la « Section d'Arts » destinée à rapprocher l'Art et le Peuple, qui ont, pour l'instant, le même ennemi, la bourgeoisie réactionnaire.

Le Congrès socialiste du 21 février. — Jamais situation n'a été plus grave pour le parti ouvrier belge, mais jamais non plus elle n'a été plus pleine d'espérances. Encore quelques assauts, et l'obstinée ténacité, avec laquelle ont été menés les destins du parti ouvrier, recevra sa récompense. Sous la pression populaire et grâce aux efforts convergents de tous les Démocrates, le suffrage universel finira par être obtenu très prochainement. Et ensuite ?

Ensuite les socialistes belges n'auront plus qu'à profiter des leçons politiques que leur a prodiguées l'histoire du suffrage universel français.

Au surplus nous sommes certains que les premiers succès ne les troubleront pas et que leur intelligence politique et leur esprit d'entente et d'union continueront à être à la hauteur des événements, qui vont se succéder avec rapidité. Bref, le courageux passé méthodique des Socialistes belges nous est un sûr garant de leur avenir.

ANGLETERRE

Le Congrès international des mineurs. — Le but du congrès était d'organiser en une seule fédération les mineurs d'Europe et d'Amérique, et de décider si la grève générale ne serait pas le meilleur moyen d'obliger les gouvernements à accepter le principe de la réduction légale de la journée de travail à huit heures.

Le premier congrès international des mineurs a eu lieu à Jolimont (Belgique) en 1890, et le second à Paris en 1891. A ce dernier 909.167 mineurs étaient représentés, dont 448.636 étaient anglais, mais appartenaient uniquement à la « Fédération des mineurs de la Grande-Bretagne ». En effet, les mineurs du Durham ne font pas partie de la grande Fédération, car jusqu'à ce jour ils ont repoussé l'intervention de l'Etat pour la réglementation de la journée de travail.

La misère des récentes grèves va sans doute changer cette opinion et être la cause de la fusion de « l'Union nationale des mineurs du Durham dans la grande Fédération des mineurs de la Grande-Bretagne, dont elle a d'ailleurs reçu pendant les grèves un secours de 725.000 francs.

Cette fusion renforcerait encore la puissance considérable des mineurs anglais, et ne serait pas de nature à diminuer leur prépondérance dans la fédération universelle.

Sur la question de la grève générale, la motion Delnet est votée par 64 voix contre 9 : « Le congrès de Londres estime que la grève générale des mineurs doit figurer partout à l'ordre du jour et qu'il y a lieu d'en poursuivre la réalisation ; si les moyens parlementaires n'aboutissent pas à faire obtenir aux mineurs les huit heures de travail ».

Un autre ordre du jour, déposé par le citoyen Delnet, est soumis à l'assemblée. Il est ainsi conçu :

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2

La Fédération déclare sympathiser avec les ouvriers de tous les métiers et de toutes les nationalités qui veulent obtenir la journée de huit heures de travail.

Un délégué anglais l'appuie par un très ferme discours et la motion est agréée sous forme de vœu.

Les dernières élections. — Il y a de 3 1/2 à 4 millions d'ouvriers anglais qui sont électeurs, qui ont, comme on dit en Angleterre, le droit de « Franchise ». En présence de ceux-ci, il y en a de 2 à 2 1/2 millions qui sont « disfranchissed » c'est-à-dire qui ne sont pas électeurs. Près des deux cinquièmes de la classe ouvrière n'ont donc pas pu prendre part aux élections, et cependant les candidats du travail ont réussi à réunir un nombre total de près de 75000 voix.

Un fait significatif, c'est la défaite piteuse de MM. Broardhurst et Georges Hovell, les trop célèbres représentants du trade-unionisme démodé, les adversaires acharnés de la journée de huit heures, toujours à la remorque du parti libéral, lequel n'a pas manqué de verser un pleur en apprenant leur échec.

Sans compter les honorables citoyens Abraham Fenwick et Burt qui ont été réélus, plusieurs autres citoyens qui se sont présentés sous ce titre : *labours candidates*, ont été élus.

Les socialistes qui, dans toutes les circonscriptions où ils ont engagé la lutte, ont rencontré comme adversaires et les hommes de Gladstone et les hommes de Salisbury, auront donc huit représentants sincères à la chambre des communes.

Le 1er Mai à Londres — Le fait le plus caractéristique de l'année à Londres est la manifestation du 1er Mai. Rarement on a vu une telle manifestation.

Nous pouvons affirmer, sans aucune exagération, que 500 000 manifestants se sont réunis à Hyde-Park le jour de la manifestation Plus de cent musiques et fanfares accompagnaient les manifestants.

Hyde-Park, avec cette foule compacte, présentait un spectacle unique au monde, spectacle émouvant en même temps que grandiose.

Deux cents orateurs prirent la parole du haut de seize tribunes préparées à l'avance et disséminées dans l'immense parc.

La délégation française se composait à cette manifestation des citoyens Prudent Dervilliers, conseiller municipal, délégué du Parti Ouvrier Broussiste, Roussel, délégué de la Bourse du Travail, et P. Argyriadès, délégué du Comité Socialiste Révolutionnaire Central.

Les trois délégués ont pris la parole au milieu des applaudissements des camarades d'Angleterre et tous ont constaté avec une grande joie mêlée d'émotion au cours de cette grandiose manifestation que l'union internationale des travailleurs s'accentue de plus en plus.

La présence des délégations étrangères au milieu des amis socialistes de Londres en est la preuve.

Les orateurs ont parlé des desiderata de tous les prolétaires et ont engagé les assistants à poursuivre avec énergie la réalisation de la réduction de la journée de travail à huit heures qui facilitera l'avènement du socialisme.

A 7 heures du soir, pendant que par une porte les premiers manifestants s'éloignaient, d'autres entraient encore par une autre, escortés de musiques.

Droit numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

IRLANDE

Tendances socialistes.— En lisant dans les journaux quotidiens les atrocités qui accompagnent chaque jour les féroces expulsions des fermiers insolvables, on se demande comment l'Irlande n'est pas en état d'insurrection permanente, et nul ne s'étonne de voir s'affirmer de plus en plus les tendances socialistes du mouvement Irlandais. Voici, résumé, un programme publié dans le « Labour World » (Monde du Travail). Il est dû à un homme que nous citions tout à l'heure pour son désir d'union avec les députés socialistes anglais, M. Michaël Davitt.

1° Une organisation meilleure et plus démocratique du travail ; 2° l'attribution à la communauté et non au propriétaire de l'immense plus-value annuelle qui est dûe au travail et à l'initiation de tous ; 3° l'extension du contrôle municipal et celui de l'Etat ; 4° la prise de possession par l'Etat et les municipalités de tels monopoles que les corporations publiques peuvent gérer dans l'intérêt commun.

Ci-dessous quelques lignes qui donneront une idée de l'allure du style de M. Michaël Davitt :

« Il n'est nul besoin d'étudier l'économie politique pour être convaincu, « quand on est doué de raison et de sens commun, que là où la récolte man- « que, les fermages doivent manquer aussi : « Pas de récoltes, pas de fermages, « c'est de l'humanité pratique et politique en ce qui concerne l'Irlande, et « c'est aussi la saine économie politique.

« Quelqu'un veut-il nous dire de quelle utilité un propriétaire est à la société « et quels services rendus à l'Humanité et à l'Etat donnent le droit à un « millier d'individus de cette classe, de prélever un impôt de 2 millions de « livres sterlings par an, sous forme de loyer payé par les travailleurs de « Grande Bretagne et d'Irlande. »

HOLLANDE

A la Noël 1891, à Amsterdam, le congrès socialiste a adopté les résolutions suivantes : 1° Le conseil central ou comité exécutif siégera à Amsterdam ; — 2° Notre ami Cornélissen est élu secrétaire pour les pays étrangers ; — 3° Domela Nieuwenhuis est nommé rédacteur du journal du parti, *Le Droit pour tous*, et le citoyen Vliegen, rédacteur de la *Tribune populaire*.

Depuis, ont été fondés deux nouveaux journaux socialistes hebdomadaires : *de Arbeider*, et, à Arnhem, le *Voorwurts*.

Dans le courant de février 1892, le referendum dans le parti socialiste révolutionnaire hollandais, s'est prononcé sur les résolutions adoptées ou rejetées par le congrès du parti.

Voici les résolutions principales qui ont reçu l'assentiment du parti. Elles expriment parfaitement le caractère du parti socialiste en Hollande.

« Le premier jour de mai sera un jour de fête qu'on célèbrera autant que « possible par des réunions publiques, des conférences agréables et des marches.

« Dans les élections le parti n'appuiera que ses propres candidats.

« Le parti maintiendra la tactique révolutionnaire.

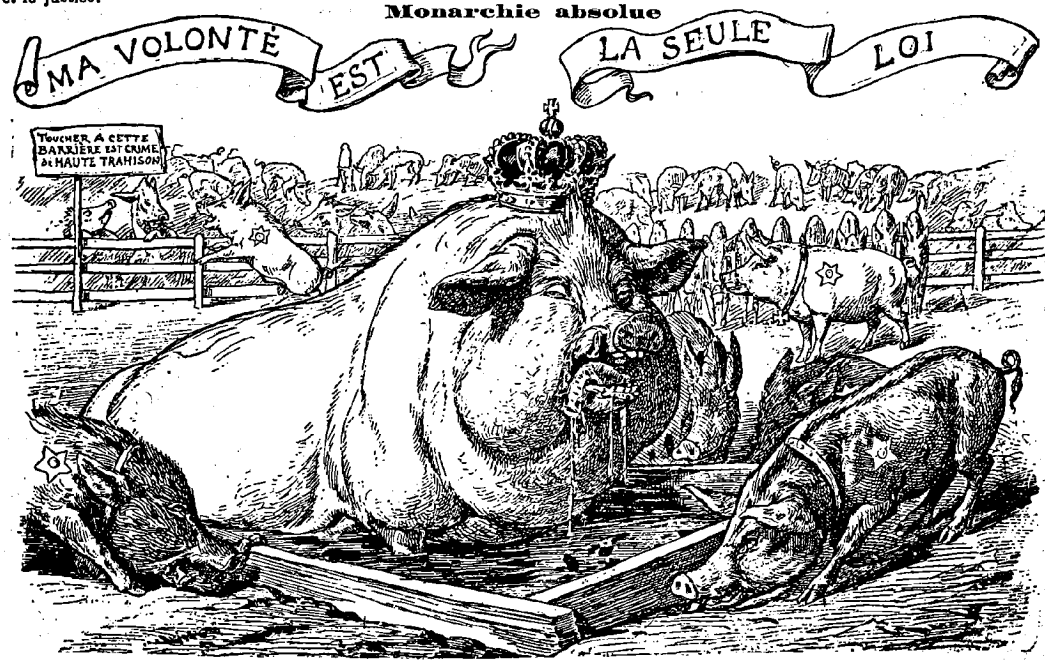
« Les sections du parti ne peuvent pas se joindre constamment à une com- « binaison quelconque, d'un caractère politique ou économique, qui a pour but « de réaliser une partie du programme socialiste » (Par cette résolution le parti socialiste hollandais a rompu définitivement avec le soi-disant parti du peuple « Volkspartij. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France - Les Passerelles du Temps - Lyon

LES QUATRE RÉGIMES POLITIQUES ET SOCIAUX

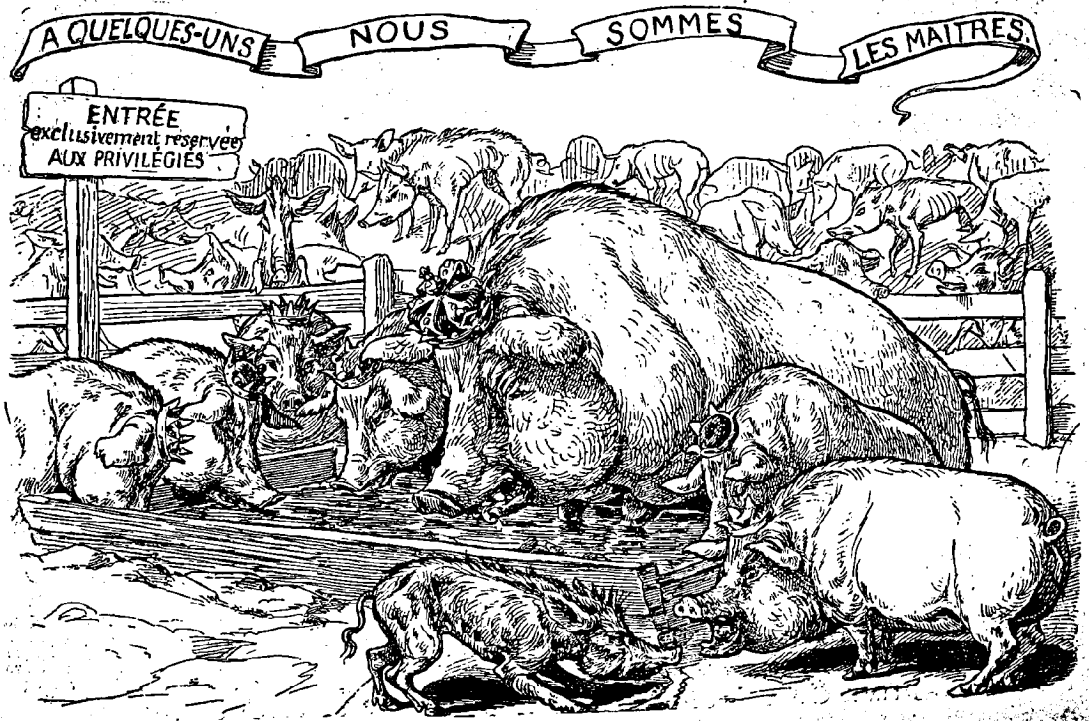
Les quatre dessins suivants servent d'illustrations à une brochure hollandaise laquelle les a reproduits d'après une publication américaine. C'est un dialogue en vers, intitulé : **Leçon de choses**, dans lequel un ouvrier explique à un paysan, dont il fait l'éducation politique, les beautés de la *Sociale*, qui ne veut pas être confondue avec l'anarchie. L'absolutisme et le parlementarisme, qu'il soit monarchique ou républicain, y sont présentés sous un jour réellement peu avantageux. La République sociale seule présente l'ordre et la justice.

Monarchie absolue

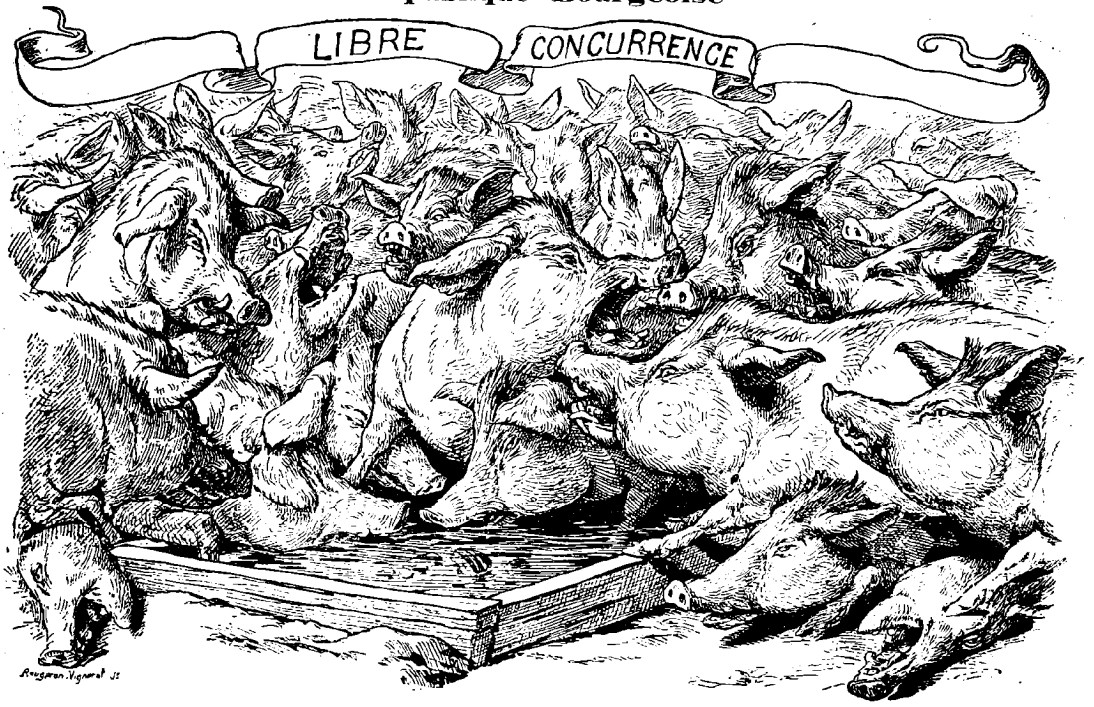


Copyright Numérique - Les Passerelles du Temps - Tous droits réservés

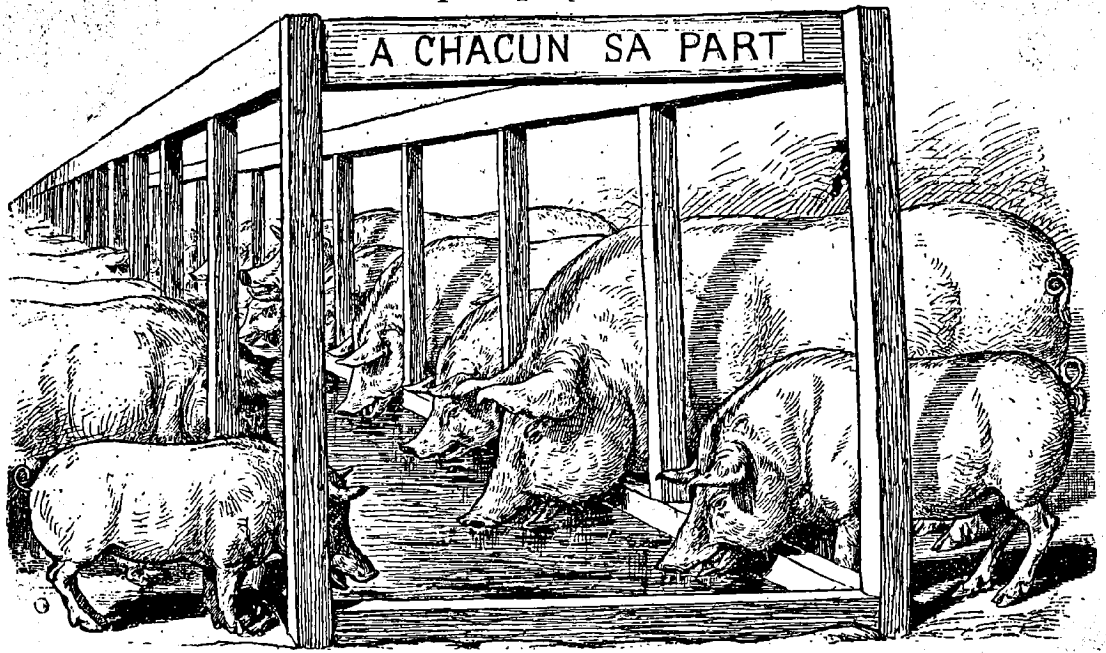
Monarchie Constitutionnelle



République Bourgeoise



Copyright numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon 2009


A CHACUN SA PART

« Le parti appuiera la tactique des délégués hollandais au con-
« grès de Bruxelles, quant à la résolution proposée par eux sur
« le militarisme et il entretiendra pour cette résolution une vive
« propagande. »

Nous reproduisons ci-dessous le texte de la proposition non votée, de Domela Nieuwenhuis, sur la position et les devoirs de la classe ouvrière vis-à-vis du militarisme :

Le Congrès,

Considérant que les divergences nationales ne sont jamais dans l'intérêt du prolétariat, mais dans celui de ses oppresseurs ;

Considérant que toutes les guerres modernes, exclusivement suscitées par la classe capitaliste, dans son intérêt, sont un moyen dans les mains de celle-ci de lasser la force du mouvement révolutionnaire et de consolider la suprématie bourgeoise par la continuation de l'exploitation la plus honteuse :

Considérant qu'aucun gouvernement ne saurait invoquer comme excuse qu'il a été provoqué, attendu que la guerre est le résultat de la volonté internationale du capitalisme ;

Le Congrès international ouvrier socialiste de Bruxelles déclare que les Socialistes de tous les pays répondront à la proclamation d'une guerre avec un appel au peuple, pour proclamer la grève générale.

***

Quant au *Volkspartij* (parti du peuple), voici : 1° ce que nous écrivait à son sujet Christ Cornélissen ; 2e les deux premiers articles de ses statuts.

Après avoir été vilipendé, le socialisme commence a être accepté en Hollande. Il vient même d'éclore une nouvelle école socialiste assez modérée, dont le collectivisme diffère peu du socialisme d'Etat. Le but des fondateurs, c'est la réglementation du travail, par un gouvernement issu du suffrage universel. Ils prétendent vouloir fonder un parti démocrate-socialiste hollandais, basé sur le programme du parti démocrate-socialiste allemand.

Ce parti qui porte le titre de *Volkspartij* (parti du peuple) s'est formé surtout dans la Frise et il s'est développé en concluant une sorte d'alliance entre les sections de la *Ligue pour le Suffrage Universel et le Referendum* (Bond voor Algemeen Kies en Stemrecht) et celles de *l'Association générale des Ouvriers Hollandais* (Algemeen Nederlandsch Werkliedenverbond) Cette dernière association est la plus ancienne, mais la moins importante. On peut aussi compter comme adhérent a ce parti, la *Ligue pour l'Association du sol* (Bondvoor Landnationalisatie), dont les principaux représentants en Hollande sont : M. Stoffel à Déventer et M. De Clerq à Haarlem, disciples eux-mêmes de M. Michaël Flurschsheim qui participa au *Congrès international agraire* de Paris en 1889.

Nous ne pensons pas comme les groupements précités. Ce que veulent les travailleurs révolutionnaires hollandais, ce n'est pas une république parlementaire où le gouvernement réglera la production, mais c'est une république sociale à base fédérative et à but communiste. »

Bibliothèque Les Passerelles du Temps - Lyon

Cette association de ligues formant le « parti du peuple » est basée sur les principes suivants :

Art. 1er.— La ligue, reconnaissant que la cause de l'inégale distribution du produit du travail gît surtout dans la possession individuelle du sol, s'efforcera de démontrer que le sol doit devenir propriété de l'Etat ou de la commune, et que cette socialisation devra s'opérer par voie de rachat

Art. 2 — La ligue veut atteindre son but exclusivement par des voies légales.

ALLEMAGNE

Le régime capitaliste. — Nous prenons dans le rapport pour l'année 1891, de l'inspecteur de fabrique Sprenger, du district de Magdebourg, les renseignements suivants qui se passent de commentaires ; Les établissements industriels du district ont utilisé en 1891, 4888 jeunes ouvriers de 14 à 16 ans, soit 4069 garçons et 819 filles ; l'année précédente, le nombre correspondant n'avait été que de 4501. — Par contre, le nombre d'ouvriers adultes qui, en 1890, était de 69509 n'était plus que de 69096, en 1891 ; 413 ouvriers faits ont donc été éliminés des usines et leur place a été prise par 387 enfants.

La journée de huit heures et les accidents du travail. — Les renseignements et réflexions qui suivent sont empruntés au *Peuple* de Bruxelles, à un article de notre ami Louis Bertrand.

« La statistique des accidents du travail a été dressée en Alle-
« magne en tenant compte du sexe, de l'âge, de la profession de la
« victime, et aussi de *l'heure à laquelle l'accident est survenu.*

« Or, il résulte de cette dernière constatation, que la prolongation
« du travail est une des causes principales de la fréquence des acci-
« dents.

« La journée de travail, on le sait, est divisée en deux parties.
« La première se termine à midi ; la seconde recommence à une
« heure pour finir le soir.

« Voici donc, d'après la statistique des accidents du travail en
« Allemagne, classée par heure, quel a été en en 1889 le nombre
« des accidents aux différentes heures de la journée :

De 6 à 8 h. du matin,		1.229	accidents.
De 8 à 10	—	1 884	—
De 10 à 12	—	3.188	—

« Ce qui ressort de cette première série de chiffres, c'est que
« pendant les *deux* heures de travail s'effectuant de 10 heures à
« midi, il y a autant d'accidents que pendant les *quatre* premières,
« c'est-à-dire de 6 à 10 heures du matin.

« Quelle pourrait bien être la cause de cette différence considéra-
« ble, si ce n'est la fatigue de l'ouvrier, conséquence d'un travail
« trop excessif, trop prolongé.

« Mais continuons notre examen par la statistiqae des accidents
« survenant dans l'après-midi.

« Ici, faisons le calcul par heure et non par deux heures comme

BnF, Département des Sciences et techniques - Les Passerelles du Temps - Lyon

« ci-dessus :

De 1 à 2 h. du soir 645 accidents
De 2 à 3 h. — 1037 —
De 3 à 4 h. — 1243 —
De 4 à 5 h. — 1198 —

« Il y a ici une diminution dûe au repos d'un quart d'heure ou « d'une demie-heure accordée aux ouvriers pour leur goûter.

De 5 à 6 h. du soir 1.306 accidents.
De 6 à 7 — 979 —

« Si de 6 à 7 heures, il y a moins d'accidents, cela ne dérange « en rien la règle indiquée ci-dessus. La cause de cette diminution, « c'est qu'un grand nombre d'ateliers ferment à 6 heures et que par « conséquent le nombre d'ouvriers occupés est moindre et les acci- « dents aussi.

« Il ressort donc clairement mathématiquement pourrait-on dire, « de ces chiffres, que les longues journées de travail sont les plus « meurtrières, non-seulement en ce qu'elles usent davantage la « force ouvrière, mais en ce qu'elles tuent et blessent de nombreux « travailleurs.

« Si la journée de travail était réduite à 8 heures, il y aurait « donc moins d'accidents de travail, moins d'ouvriers tués, bles- « sés, estropiés, et, par suite, moins de veuves et d'orphelins, « victimes de l'industrialisme moderne.

« Dans ces conditions, tous ceux qui s'opposent à la réduction « des heures de travail sont, qu'ils le veulent ou non, des tueurs « d'hommes. »

DANEMARK

Dans ces derniers temps le socialisme a fait de grands progrès en Danemark. En 1872, il n'y avait à Copenhague que 3.000 ouvriers dûment organisés, dans les associations fondées par l'internationale. Au Congrès socialiste convoqué à Copenhague en 1890, on a présenté un rapport, d'où il ressortait que le parti socialiste comptait 109 associations politiques et 281 associations professionnelles, avec 45.000 membres Aujourd'hui il y a au moins 50.000 ouvriers qui font partie des associations politiques, auparavant ils étaient 14.000 environ.

Aux élections législatives, les socialistes ont remporté des succès. Ainsi, en 1872, lorsque pour la première fois, le parti a présenté des candidats à lui, ceux-ci n'ont obtenu qu'un nombre de voix absolument insignifiant, tandis qu'en 1884, déjà 6.000 voix environ se réunissaient sur le nom de M. Mohu ; et, en 1890, sus candidats ont obtenu 17.000 voix, et trois d'entre eux, MM Mohu, Mourdum et Jensen ont pu entrer à la Chambre des députés.

A signaler également l'active propagande du journaliste révolutionnaire Petersen, qui eut même, cette année, les honneurs de l'emprisonnement.

RUSSIE

Quelques chiffres. — Le salaire de l'ouvrier russe est de 450 0/0

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

inférieur à celui de l'ouvrier américain et de 350 0/0 à celui de l'ouvrier anglais. — La proportion pour la Russie et la France est de 8 à 33. — Dans certaines fabriques les salaires sont de 35 copecks (1 fr. 05) par jour pour les hommes, 25 copecks pour les jeunes garçons, 20 copecks pour les femmes. — Ce salaire se trouve encore diminué par de fréquentes amendes. Çà et là, le surveillant doit « s'arranger de manière » à infliger 200 amendes de 5 copecks par nuit. Les amendes atteignent souvent 40 0/0 des salaires. — Le fabricant vend de tout aux ouvriers, naturellement plus cher qu'au marché et avec un préjudice pour l'ouvrier de 26 à 100 pour 100. — En moyenne l'ouvrier dépense pour sa nourriture de 6 à 8 roubles par mois. Trente centimes par jour !

Contre le taux ridiculement bas des salaires, contre la nourriture mauvaise et insuffisante, contre la mauvaise hygiène des ateliers, contre le travail excessif, bref, contre une exploitation éhontée, sans nom, aucun recours, devant le patron, l'ouvrier est absolument sans défense. Les syndicats sont inconnus. Les grèves prohibées. Aucun droit politique.

GRÈCE

Le socialisme en Grèce se développe de plus en plus. La propagande fut commencée pour la première fois en 1885 par le citoyen Platon Dracoulis qui fonda alors le Journal *Arden* « *De fond en comble* » qui dura plus de deux ans. L'apostolat du citoyen Platon Dracoulis fut fructueux, car, à partir de la création de son journal, plusieurs groupes se formèrent et deux autres journaux continuèrent la propagande, après l'*Arden* qui cessa sa publication faute d'argent, écueil auquel sont exposées toutes les feuilles socialistes.

Le premier de ces deux journaux fut le *Socialiste* qui fut fondé par le citoyen Kallergis, dont l'énergie a rendu de grands services à la cause depuis quelques années. Après la fondation de son journal, il s'occupa avec quelques autres citoyens de la création d'une ligue socialiste qui se ramifia dans toute la *Grèce* ; l'organe de cette ligue portait un titre assez curieux : *La Société peut et doit se transformer de fond en comble.* Très long, mais significatif.

La ligue dura plus longtemps que son journal, qui disparut pour la même cause que l'*Arden*. Mais le *Socialiste* de notre ami Kallergis reprend sa publication. Nous venons en effet de recevoir le 1er N° de sa nouvelle série. Bon courage aux amis de la Grèce.

AUTRICHE-HONGRIE

Le Congrès socialiste. — Le congrès socialiste autrichien a tenu sa première séance le dimanche de la Pentecôte, à Vienne. 128 délégués et 200 invités, parmi lesquels le député autrichien Pernerstorfer et le député allemand Auer. Seuls, les socialistes tchèques, qui n'ont pas voulu fraterniser avec les Allemands, étaient absents.

Néanmoins, d'après le rapport de M. Neumann, le nombre des associations socialistes serait de 361 au lieu de 279 au dernier congrès.

Le lendemain 6 juin, à l'ouverture de la deuxième séance, on a

Université Lyon 2 - Les Passerelles du Temps - Lyon

procédé à la nomination d'une commission de 24 membres, chargée de discuter la question des scissions existant au sein du parti et de rédiger un rapport au sujet de l'exclusion éventuelle de M. Hanner, chef de l'opposition.

Conformément à la conclusion du discours de M. Adler, l'assemblée a adopté une résolution suivant laquelle le parti s'en tiendra au programme élaboré, il y a quatre ans, à Hainfeld.

Le congrès a cependant voté la proposition de M. Pokorni tendant à organiser le parti dans un sens fédéraliste. — Les communes éliront des délégués qui formeront les conseils d'arrondissement. Ceux-ci réunis nommeront les conseils provinciaux, qui, à leur tour, éliront les délégués en congrès. Ce dernier choisira le comité directeur du parti, qui sera placé sous la surveillance d'une commission également désignée par le congrès.

Provisoirement, le congrès a élu un comité-directeur de neuf membres et décidé que le siège de la direction sera à Vienne.

SUISSE

Antimilitarisme. — Les journaux socialistes protestent contre les dépenses occasionnées par les fortifications sur divers points du territoire helvétique. Ces dépenses ont déjà absorbé la somme de neuf millions et ne sont pas terminées. « Voilà, dit le *Grütli* de « Lausanne, ce que nous devons à l'Allemagne qui, par l'annexion « de l'Alsace-Lorraine, malgré les protestations des Socialistes, a « lancé tous les peuples de l'Europe dans la voie des folles dépenses « d'un militarisme écrasant. »

Le minimum de Salaire. — Le conseil communal de Zurich, où se tiendra le Congrès international socialiste de 1893, — a adopté pour les ouvriers adultes, utilisés aux services communaux, un minimum de salaire de 4 fr 50 pour une journée de dix heures de travail (L'on se souvient que dans l'industrie privée, la journée légale est de onze heures.) — Une clause analogue sera introduite dans les cahiers des entreprises et des travaux effectués pour le compte de la commune.

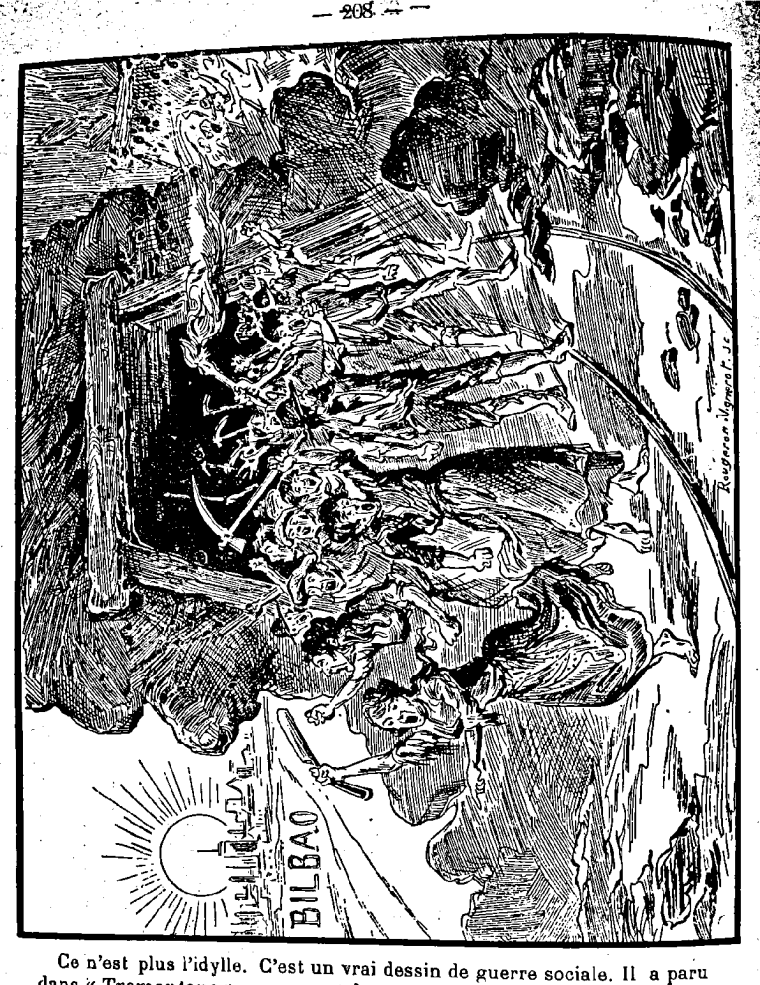
Le congrès corporatif d'Aarau. — Le Congrès des syndicats de la Suisse allemande s'est tenu les 17 et 18 avril à Aarau.

La Gewerkschaftsbund (Fédération générale des organisations syndicales) a eu, comme la plupart des organisations, des débuts pénibles En 1882, le premier Congrès ne réunissait que 9 délégués, à Olten. L'année suivante, à Aarau, il y en avait douze. Depuis, le nombre des adhérents augmentait rapidement. Le premier congrès important fut celui d'Olten, en 1890. Au dernier congrès, à Aarau, il y avait cent délégués représentant 196 sections, et 7000 adhérents.

ESPAGNE

La quadruple exécution de Xérès. — On a pu lire dans tous les journaux le récit véritablement saisissant de la mort des condamnés de Xérès et les préliminaires de leur exécution qui rappelle la mise en scène de l'Inquisition. Or quel était le plus grand crime

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon



Ce n'est plus l'idylle. C'est un vrai dessin de guerre sociale. Il a paru dans « *Tramontana* » au moment des grèves de Bilbao. Comme légende, ces quelques vers, en catalan :

Aujourd'hui le bourgeois détient la terre;
Elle sera au travailleur demain.
C'est l'espoir qui sort de dessous terre.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

de ces quatre malheureux travailleurs, condamnés au supplice du garrot. C'était de s'être laissé prendre par la police, qui éprouvait le besoin de faire des exemples.

En Espagne, comme dans tous les pays où l'instruction est peu répandue, le socialisme n'est pas raisonné ; on ne connaît rien de l'évolution sociale. Quand on est mécontent, on se dit socialiste parce qu'on l'est instinctivement ; quand on est encore plus mécontent on crie : Vive l'Anarchie ! Et, les passions méridionales aidant, si l'on se trouve en face de provocations, l'on a recours à la violence.

Jetez les yeux sur les journaux espagnols, leur lecture est édifiante. Des feuilles même monarchiques ont assuré que les troubles de Xérès, les grèves de Bilbao et l'agitation de l'Andalousie n'ont pas eu d'autre cause que le manque de pain.

On ne dit pas assez quelle est la terrible situation des ouvriers agricoles, même lorsqu'ils ne chôment pas. L'ouvrier agricole ne reçoit souvent pour lui et sa famille que cinquante centimes par jour, une mesure d'huile de mauvaise qualité et du pain si dur que, presenté à plusieurs reprises comme preuve devant les tribunaux, ceux-ci ont dû punir les exploitants qui le donnaient comme salaire.

Tous, ouvriers de Barcelone, de Bilbao ou de Xérès, prisonniers et condamnés, ont été traités d'anarchistes :

La vérité, c'est qu'au delà des Pyrénées, l'anarchiste, tel qu'il est connu en France, n'existe qu'à l'état d'exception. La vérité est qu'on a sciemment accolé l'épithète frauduleuse d'anarchiste à toute une population d'ouvriers uniquement surexcités par les détestables conditions du travail et par une misère inexprimable.

Pas de pain ! Pas de droits à l'existence ! bref, la faim, la voilà la grande coupable, la seule responsable de ces soulèvements ouvriers qui préparent la Révolution sociale.

Et l'homme qui a eu le triste courage d'assumer la responsabilité de l'exécution de Xérès est précisément celui qui, moins que tout autre, avait le droit de se montrer intraitable. Car la néfaste politique de M Assouas n'a-t-elle pas été la cause occasionnelle d'une recrudescence de la terrible crise économique qui sévit sur l'Espagne.

On s'est traîné aux genoux du premier ministre, on s'est traîné aux genoux de la Reine régente. On a voulu de sanglantes représailles. Eh bien ! L'on en aura. La haine vengeresse va maintenant se répandre et se propager. Et à l'encontre des sorcières de Macbeth, que de femmes espagnoles ne pourraient déjà prophétiser et crier au fils de la reine : « Tu ne seras pas roi. »

ITALIE

Aujourd'hui tous les voiles sont déchirés : la triple ou quadruple alliance a été et reste dirigée moins contre la France révolutionnaire que contre les Républicains Italiens. D'intérêt purement dynastique, elle est pour la famille royale la garantie qu'elle ne sera pas chassée du Quirinal..... — Au nom de l'Humanité, soyons recon-

Digitalisé par numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

naissants aux patriotes révolutionnaires d'Italie de la grandeur des efforts qu'ils font contre les alliances monarchiques et pour la République Italienne, préface de la République Latine.

***

L'an dernier à Milan (la ville la plus socialiste d'Italie), cette année-ci à Palerme et à Gênes, Démocrates-Socialistes et Mazziniens, unis pour proclamer les droits des travailleurs et l'acheminement vers le « *self-government* du travail », ont jeté les bases d'une puissante machine de guerre, qui ne tardera pas à se signaler par de prochaines victoires politiques, grâce à la fédération des organisations ouvrières. Le mouvement socialiste grandit journellement et nous approchons du dénouement : La République sociale.

***

Le procès des Révolutionnaires. — Amilcare Cipriani a joué le premier rôle dans ce procès machiavéliquement retardé ; quoique, au dire de tout le monde, il se soit efforcé, le 1er mai 1891, d'exercer une influence modératrice. — A côté de la physionomie si expressive de Cipriani, nous avons distingué, parmi les soixante-deux accusés, l'anarchiste Palla, un peu violent celui-là, — le fougueux orateur Ettore Bardi, — l'ouvrier Cartoneri (un traître payé par la police) — les tribuns Gnochetti et Calcagno — puis la curieuse et sympathique figure de l'étudiant allemand Korner que la tuberculose emporte pièce par pièce et qui fait penser au type de Sigismond Burck de *l'Argent* de Zola.

Tout fut bizarre dans ce procès : la longue détention préventive des soixante-deux inculpés, l'arbitraire de l'instruction, le savant échafaudage des accusations, les calomnies du ministère public, l'odieuse partialité du tribunal, le procès continué hors la présence des accusés, le grotesque et déloyal autoritarisme des juges, la liberté de parole contestée aux avocats, sans parler de l'immense cage de fer, dans laquelle des sbires du moyen-âge ont eu la barbarie d'enfermer les accusés.

ÉTATS-UNIS

Deux grandes associations se partagent le monde des travailleurs, la Fédération du Travail, *Américan Fédération of Labour*, et les chevaliers du Travail, *Knights of Labour*.

La Fédération du Travail. — Les organisations ouvrières qui font partie de la *Fédération of Labour* comptaient, en 1890-91, 675, 117 membres.

L'association la plus importante, celle des charpentiers et menuisiers, compte à elle seule presque 70,000 membres ; vient ensuite l'association des ouvriers des usines métallurgiques et aciéries avec 60,000 membres.

Neuf organisations ont plus de 20,000 membres ; quatorze de 10 à 20,000, etc. De même que dans la plupart des pays civilisés, les organisations les plus puissantes sont celles des charpentiers et me-

Numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

nuisiers, des ouvriers en métaux, des mineurs, ouvriers chapeliers, etc.

Les chevaliers du Travail. — Jusqu'ici, les puissantes organisations ouvrières des Etats-Unis étaient demeurées étrangères au mouvement socialiste. Préoccupés presque exclusivement des intérêts de leur corporation, leurs chefs cherchaient dans des compromissions peu honnêtes avec les partis bourgeois les moyens et l'influence nécessaires pour en avancer les affaires ; maintenant, l'expérience pourrait les avoir convaincus, qu'en suivant une pareille tactique, l'émancipation des travailleurs n'aurait jamais été obtenue, et que le capitalisme aurait de plus en plus exploité les prolétaires, et qu'il fallait désormais se placer carrément sur le terrain de la lutte des classes et combattre résolument et toujours les partis bourgeois, quel qu'en soit le nom, pour délivrer la classe ouvrière de l'oppression séculaire dans laquelle elle gémit, et pour qu'elle puisse un jour arriver à la conquête des pouvoirs politiques, le seul moyen de hâter l'avènement du socialisme et d'en assurer le succès en leur donnant une sanction légale.

Voici, en effet, de quelle manière s'exprimait M. Powderdy, le président de la fédération des Chevaliers du travail, l'association ouvrière la plus puissante des États-Unis, dans un meeting tenu récemment à Broothlyn, en vue d'établir le nouveau programme :

« Les chevaliers du travail réclament la socialisation des mines, chemins de fer, télégraphes, téléphones, etc., pour être exploités, non dans l'intérêt des particuliers, mais dans l'intérêt général. On dira que je suis socialiste, et je ne m'en dédis pas. La grande majorité de la population des Etats-Unis se prononce de plus en plus pour un régime meilleur que celui aujourd'hui en vigueur ; cette nouvelle organisation ne peut être que le socialisme. »

SÉRIE DE FAITS

La grève sanglante d'Homestead. — Les détails de cette grève épique sont trop connus pour que nous en surchargions encore ce trop long mouvement social. Nous en tirerons simplement cette conclusion que le jour où tous les ouvriers seront aussi unis, aussi décidés que les grévistes d'Homestead, point ne sera besoin de répandre le sang des policiers. Personne ne tentera la lutte. Tous les bourgeois et leurs domestiques feront spontanément leur soumission. Il suffira au prolétariat de dire : Que la Révolution soit ! Et la Révolution sera faite.

Les huit heures. — Le Président de la République des Etats-Unis a enfin signé la loi limitant à 8 heures le travail journalier des mineurs et des ouvriers à la solde de l'État.

Les travailleurs agricoles. — D'après un rapport publié par le ministère de l'agriculture des États-Unis les salaires mensuels des travailleurs agricoles sont aujourd'hui les suivants, en dollars (le dollar vaut fr. 5,25) : Etats de l'Est, 26,46, du centre, 23,33, du sud, 14,86 ; Etats de l'Ouest, 23,61 ; la Montagne, 32,16, le Pacifique, 36,15.

Digitalisation numérique - Les Passerelles du Temps - Lyon

La moyenne mensuelle des salaires ressort ainsi à 18,60 dollars, c'est-à-dire 8,07 moins qu'en 1860 où elle a été la plus élevée, et 2,60 plus qu'en 1879 où elle a été la plus faible.

Dans la période 1840-1865 les salaires ont plus que doublé, mais depuis cette dernière année on les a vus baisser de 30 0/0 environ, d'ailleurs pendant la dite période les travailleurs agricoles étaient presque toujours occupés, tandis qu'il n'en est plus ainsi de nos jours, de sorte que, si on tient compte de cette circonstance, on verra que leurs salaires sont aujourd'hui au-dessous de ceux payés en 1840.

Quelques chiffres. — Nous trouvons dans le rapport annuel publié par le bureau de statistique de Washington, quelques données intéressantes.

La journée de huit heures a été votée par 499 organisations et rejetée par 24 seulement.

Sur les 6,258 grèves éclatées dans la dernière année, 5,433 ont été arrangées à l'amiable, et 464 sont tombées d'elles-mêmes. Par suite de grèves les salaires ont augmenté dans 1,941 établissements, tandis que dans 2,058 on obtint une réduction de la durée de travail.

Les pertes causées par les grèves se montent à 481,524 dollars pour les patrons, et à 1,389,164 dollars pour les ouvriers. Sur le total des grèves, 5,566 ont abouti complètement, 164 en partie seulement, tandis que 465 ont été un insuccès pour les travailleurs ; l'issue de 58 est inconnue. Le nombre des ouvriers qui ont pris part aux grèves a été de 93,984.

Un secrétariat ouvrier du Travail. — C'est seulement cet été que s'est tenue la première conférence des représentants des diverses organisations ouvrières et socialistes des Etats-Unis, en vue de la constitution d'un Secrétariat national du Travail, conformément à la décision du Congrès international de Bruxelles.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Le premier congrès Ouvrier. — Parmi les opérations importantes qui furent traitées dans ces réunions, où les délégués de plusieurs associations internationales ont pris la parole, nous citerons : 1° l'organisation des travailleurs agricoles. — 2° les grèves. — 3° la statistique ouvrière.

D'autre part *El Obrero*, organe du Parti ouvrier à Buenos-Ayres, nous apprend que le Congrès a adopté l'envoi d'une pétition aux pouvoirs publics pour la réduction de la journée de travail à huit heures.

Une réflexion du même journal : « La corruption de la bourgeoisie dans notre pays est tellement enracinée que pour la guérir il « faudrait le remède héroïque d'une révolution comme le 10 août « 1792 de Paris. »

BRÉSIL

D'après le docteur Antonio Lanzoni, ex-directeur de la *Revista taliana del Socialismo*, actuellement au Brésil, — les masses ou-

vrières du Brésil, jusqu'à présent éloignées du mouvement politique du pays, commençent à s'éveiller, à se compter, à s'organiser.

Le développement de l'industrie, l'accroissement du prix des objets de première nécessité et des logements (pendant que les taux des salaires restent stationnaires) la concurrence des ouvriers étrangers introduits gratuitement par le gouvernement sont les causes les plus puissantes de la naissance du monvement socialiste. — Ajoutez à cela la révolution politique qui vient de s'accomplir et les revirements qu'elle a introduits dans les esprits, le levain qu'elle a infiltré dans la société brésilienne, levain qui est puissamment fécondé par les livres et journaux européens. — Aussi le Brésil va-t-il déjà avoir, avec la collaboration de Benoît Malon, un journal socialiste, non pas un petit hebdomadaire, mais un grand journal quotidien, je dis bien quotidien, *Operaio*. Ce journal de lutte sociale fera une large part à l'exposition doctrinaire du Socialisme encore imparfaitement connu dans le Brésil.

AUSTRALIE

Un gouvernement culbuté. — Bien que ce fait se soit passé en 1891 nous croyons bon de le signaler, à cause de l'enseignement qui s'en dégage. Le cabinet présidé par sir Henri Parkes a été renversé parce qu'il avait repoussé l'introduction dans une loi sur le travail des mines d'une clause établissant le travail de 8 heures. Le vote hostile s'est ainsi produit : Les députés socialistes avaient réussi à faire passer un amendement fixant la journée *maxima* de travail à 8 heures. Un député ministériel a proposé l'ajournement de la discussion pour que l'assemblée pût revenir sur ce vote. Cette proposition fut appuyée par le gouvernement, mais une majorité composée de socialistes et de radicaux la rejeta par 49 voix contre 41. C'est la première fois qu'un vote socialiste a jeté un gouvernement par terre, et cela grâce à l'habitude des parlementaires socialistes d'Australie. En tous pays la meilleure tactique pour les députés socialistes n'est-elle pas avant tout d'être entièrement indépendants et des conservateurs et des progressistes ? n'est-ce pas le seul moyen d'obtenir des réformes des deux partis, et finalement de les détruire ?

Les conditions du travail. — Le personnel des chemins de fer, à quelques exceptions près, a la journée de huit heures : la durée la plus longue du travail hebdomadaire ne dépasse pas 55 heures. Dans les mines d'argent on ne travaille que huit heures par jour ; dans les mines d'or le travail ne dure pas au delà de 44 heures par semaine. Dans la Tasmanie ainsi que dans les colonies Victoria et de la Nouvelle Galles du Sud, la journée de huit heures est appliquée partout ; même les cuisinières, les cochers et les domestiques ne travaillent pas plus de huit heures par jour.

Quant aux salaires, les ouvriers eu métaux et dans le bâtiment gagnent 15 francs par jour en moyenne ; les ouvriers de l'horlogerie et de la bijouterie gagnent 500 francs par mois. On trouve les salaires les plus bas dans l'industrie textile ; ils ne touchent que 62 fr. 50 par semaine, tandis que leur travail hebdomadaire est de 60 heures.

ghre - Une rue - Les Passerelles du Temps - Lyc

En terminant cette imparfaite revue du mouvement socialiste international que l'on nous permette une courte dernière réflexion qui sera sans doute aussi venue à l'esprit du lecteur : Triomphe prochain de la marée populaire qui, brisant toutes les digues élevées par la Religion et la Propriété, monte toujours, portant ses flots silencieux comme sur ses vagues irritées le Socialisme libérateur : voici l'avenir.

ADRIEN VEBER

LES FILS DE DON QUICHOTTE

... Est-il mort tout entier, le brave hidalgo? Non certes ; il a laissé une lignée authentique et immortelle. Les armes ne sont plus les mêmes, les ennemis non plus ; l'inspiration de ce grand cœur est restée parmi nous. Vous rappelez-vous cette première chevauchée de don Quichotte avec Sancho dans la plaine de Montiel ? « Il était fort grand matin, et les rayons du soleil ne les gênaient pas encore. » Combien j'en ai connu de ces vaillants qui partaient eux aussi, un beau matin, armés de pied en cap pour la bataille de la vie, bien résolus à servir en toute rencontre le bon droit, l'honneur, toutes les belles causes et les nobles amours ! C'était l'aube de la vie qui se levait pour eux, la riante et la fraîche jeunesse. Sortis à peine de leur premier rêve, ils allaient l'âme intrépide, animant la solitude d'illusions divines, éveillant l'écho par leurs chansons naïves, aspirant l'air des hauts sommets, appelant les périls inconnus, défiant les géants, provoquant les oppresseurs, s'emparant du monde par la pensée, mais pour le sauver, pour l'affranchir de cette double servitude, l'ignorance et la misère.

Ah ! les chevaliers de l'idéal, noble race ! mais avec quels rudes adversaires ils ont à se mesurer de nos jours, l'Intérêt, l'Envie, l'Esprit positif ! C'est bien autre chose que les géants et les enchanteurs d'autrefois. Et de tous les points de l'horizon, les ennemis arrivent ; leurs légions se pressent ; c'est une multitude.

Ce ne sont plus les coups de lance et d'épée, les blessures du fer qui meurtrissent et déchirent le chevalier errant ; ce sont les railleries, les huées qui l'accablent, c'est la ruse plus meurtrière que la violence.

Pour la plupart, la chevauchée n'est pas longue ; les pauvres chevaliers rentrent au logis éclopés, tirant de l'aile. Plusieurs reviennent si durement maltraités qu'ils se surprennent à maudire leur sotte équipée et se jurent bien de laisser à l'avenir le monde aller son train et se gouverner à sa guise.— D'autres, faut-il l'avouer ? âmes légères, déguisées à elles-mêmes par l'enthousiasme frivole d'un instant, prennent en dégoût leur court accès d'héroïsme et passent avec armes et bagages dans le camp ennemi.— Quelques-uns (mais comme ils sont rares !) s'obstinent à garder comme leur plus beau titre de noblesse cette folie de l'idéal dont le monde affecte de rire, quand il ne l'écrase pas. Ils ne veulent pas en guérir, et ils ont raison.

Source : Les Passerelles du Temps - Lyon

Ceux-là seuls étaient marqués pour les grandes entreprises ; ils réussiront demain ; ils vaincront à leur tour, parce qu'ils n'ont pas désespéré de leur glorieuse chimère. Ce sont les élus de l'art, de la science, de la charité, de l'héroïsme ; ce sont les seuls dont les hommes garderont les noms et qui représenteront un siècle devant l'histoire. Ils ont eu la vraie vie ; celle de l'esprit ; ils ne la perdront pas.

E. Caro.

Le Triomphe de l'Ordre.

La magnifique gravure originale que nous donnons dans l'almanach et qui a pour titre : *Episode de la semaine sanglante* n'est qu'un tout petit coin du magnifique tableau de notre ami Pichio dont nous parlions en ces termes dans notre Almanach de 1892 :

On sait que, seul parmi tous les artistes, il osa stigmatiser les massacreurs de mai 1871 dans son admirable tableau le *Triomphe de l'ordre*, représentant les derniers massacres au pied du mur du Père-Lachaise où les socialistes vont chaque année raviver leurs haines et échanger leurs espoirs.

Un détail historique ignoré à propos du fameux tableau : *le Triomphe de l'ordre* : En 1873, alors que la France tremblait de la sanglante répression, au moment où l'affreux gredin nommé Thiers était à l'apogée de sa puissance, Pichio venait de terminer son œuvre. Il en fit exécuter une reproduction et l'envoya à Thiers avec cette dédicace significative : *L'auteur du tableau à l'auteur du massacre.*

Nous reproduisons ici une lettre de notre regretté poète Eugène Pottier qui jugea le tableau mieux que nous ne pouvons le faire nous-mêmes.

Paris, 4 juin 1885.

Cher citoyen Argyriadès,

.....A propos de la semaine sanglante, j'ai été revoir hier le sublime tableau d'Ernest Pichio, sur le massacre du Père-Lachaise. Avez-vous vu cela ? Si vous ne l'avez pas vu, il faut le voir, le tableau est vendu pour l'Amérique ; c'est quelque chose de magnifique, d'émouvant, de grandiose, de terrible, de dramatique, dont il faut parler dans votre revue et qu'il faut voir, parce que cela vaut toutes les apothéoses d'Hugo. C'est une page dantesque qui vous fait rêver. Lisez à ce sujet mon sonnet le *Triomphe de l'ordre*, et voyez ce tableau.

Eugène Pottier

Le citoyen Pichio a fait une magnifique gravure reproduisant son immortel tableau. Cette gravure exécutée de main de maître se vend au prix de 20 fr. chez l'auteur 1, rue du Figuier à Paris.

Nous la recommandons à tous nos amis.

Voici le sonnet dont parle le poète :

Digitalisé par Google - Les Passerelles du temps - Lyon

Le Triomphe de l'Ordre

à Ernest Pichio.

Némésis secoua le peintre frémissant,
Il eut de l'abattoir la vision sublime,
Ramassa la cervelle et le caillot de sang
Et des tons du massacre il chargea sa palette.

Sous sa brosse, on revit les canons vomissant ;
La cigarette aux doigts, le meurtre en épaulette,
Les croix, le mur sinistre et le talus glissant,
Et les martyrs sur qui l'avenir se reflète.

Le *Triomphe de l'Ordre* ! O travailleurs, voyez !
Resterez-vous ainsi mutilés, foudroyés ;
Sentez-vous pas en vous courir Quatre-vingt-treize ?

Cadavres, par les trous qu'ont fait les biscaïens
Dans vos chairs, vous criez : Aux armes, citoyens !
La mort à plein fossé chante la *Marseillaise* !

31 décembre 1880.

BIBLIOGRAPHIE

Livres et Brochures reçus par la *Question Sociale*

DANS LE COURANT DE L'ANNÉE 1892.

Ministère et Mélinite, par MM. Hamon et Bechot.
Liminaires par Paul Redonnel
Propagande et mouvement social, brochure par Musoiu de Bucarest.
Socialisme utopique et socialisme scientifique, traduction roumaine par Musoiu
La question des travailleurs et des femmes d'aujourd'hui, brochure de Clara Zetkine traduite par Sophie Nadejde en langue roumaine.
L'Evolution de la Propriété de Lafargue traduite en langue roumaine par Vera
L'organisation ouvrière et les chevaliers du Travail par Jules des Essarts.
L'organisation ouvrière et le Socialisme cléricat, du même auteur.
Suffrage universel et Bourgeoisie, du même *Suffrage universel et commerçants*, du même *Requisitoires de l'Hte de France, 1600-1892.*
Adultères royaux par Martial d'Estoc.
Socialisme intégral (2me partie). B. Malon.
Dépopulation et repeuplement de la France par G. Diamandy.
Les Evangiles de la Messe annotés par Edmond Groult.
Les dix commandements de la classe possédante (Die Zehn Gebote und die besitzende Klasse) en allemand par Adolf Hoffmann.
Gli anarchici sono malfattori ? brochure défense de Cipriani par Vittorio Lollini, avocat.
Babeuf et le Babouvisine par V. Advielle.
L'enseignement professionnel du menuisier par Léon Jamin.
Essai de constitution morale et sociale brochure publiée par le groupe d'études sociales du Hâvre.
La Marianne chanson de O. Souêtre.
Organisation Républicaine par Ch. Poysset.
La conversion d'André Savenay par Georges Renard.
Œuvres diverses de G. Tridon, ancien membre de la commune de Paris.
Conditions du travail, lettre ouverte au pape Léon XIII par Henry Georges.
Associations professionnelles d'artisans et ouvriers en Belgique par Emile Vandervelde.
La société Collectiviste, par Henri Brissac.
Mlle *Rondecuir* Henri Bossanne.
Qu'est-ce-que l'anarchie par Sch. Janovsky.
Les erreurs de la démocratie socialiste en Allemagne.
The socialist labor Party.

Archives Anarchistes Bibliothèque Internationale - Lyon

Précis élémentaire de Droit constitutionnel par Louis Martin, avocat.
La lutte des Sexes, Désiré Descamps.
L'Avocat du locataire par Me Philésis.
Guillaume II, son peuple et son armée à la fin 1891 par le baron Heckedorn.
L'Internationale économique ; libre-échange ou protection par M. D.-B.
Testamento político de Garibaldi par E. Croce.
Projet d'organisation d'un asile-hôtel enseignant par Chappaz.
Projet d'organisation d'asiles-hôtels pour tous les corps de métiers, du même.
La Propriété devant le droit par Joleaud Barral.
Guides des Postes, Télégraphes et Téléphones par Paul Artigues.
Le Mur, Mars-Avril, 1871 par Maurice Montaigut.
Guerre à la guerre. — Les petits plaidoyers contre la guerre. — Correspondance cosmopolite par Ed. et Eugène Potonié-Pierre.
La conquête du pain par Pierre Kropotkine.
Stabilité des constructions en fer et en acier, et calcul de leurs dimension par J.-J. Weyrauch.
La Bohême tragique par Noël Amaudric.
Die moderne Sphinx par Alexandre Beer.
O Socialismo na Europa par Magalhães Lima.
Les différents courants de la Démocratie socialiste allemande par F. Domela Nieuwenhuis.
L'Anarchie littéraire par Anatole Baju.
L'Alsace Lorroine vingt ans après par Maurice Charmay.
Le faux et le vrai socialisme par P. Verdad, élucubration cléricale.
Lit de Cabot par Henry Kistemaeckers, fils.
Les petits martyrs, par Georges Berry.
La Paix pour la vie par Emile Saint-Lanne et Henri Ner.
Les grands fiefs modernes, le monopole du gaz, A. Serf.
Les crimes de la Misère, Désiré Descamps.
L'Evolution Religieuse, Ch. Letourneau.
Anarchistes, John Henry Mackay.
Auguste Comte par R. P. Gruber.
Les chants du divorce, Henry Ner.
El Evangelio del Hombre, par Ubaldo Romero Quinones.
La Constituante et le Régime représentatif par Guillaume de Greef.
Die Moderne Sphinx par Alexander Beer.
Der Klassenkampf in der deutschen Sozialdemokratie par Hans Mueller.
Bedeutung des Gleaving par Karl Scheimpflug.
Nucher im modernen Geldwesen und Geldverkehr par le même.
Sozialpolitisches Handbuch par Dr H. Lux.
Lichtstrahlen Heft, 24.
Manifestul Communist, Si Chestiea Evreeasch.
Echos de notre système planétaire.
Nécessité et bases d'une entente, par S. Merlino.
La paix dans l'usine par la participation, par J. Boivin.
Le Chant du soldat. O. Souêtre.
Lac lasse ouvrière devant le socialisme.
Les Ravachols de la loi, par Auguste Dumont.
Balzac Socialiste, par Robert Bernier.
Quelques idées philosophiques, en réponse au manifeste des archevêques.
What's to be done ? par Andreas Scheu.
L'idéal Social.
La Communauté universelle ou le socialisme rationnel avec plan pour le réaliser.
Journalistes et policiers, par Désiré Descamps 40 c.
Le suffrage universel, par Désiré Descamps 10 c.
Les étapes de l'avenir de l'humanité, par Désiré Descamps 15 c.
La Réduction de la journée de travail, par Désiré Descamps 15 c.
La lutte des Sexes, par D. Descamps 30c.
Les Crimes de la Misère, par Désiré Descamps 55 c.

LISTE GÉNÉRALE

DES

JOURNAUX SOCIALISTES DU MONDE ENTIER

FRANCE

Revue Socialiste, 8, rue des Martyrs, Paris, mensuelle, socialiste collectiviste, 6e année. Dir., Benoit Malon. Abonn. 18 fr. pour la France et 20 fr. pour l'étranger.

La Question Sociale, 5, boul. Saint-Michel, Paris, bi-mensuelle socialiste. Dir., P. Argyriadès. abonnement annuel, 5 fr.

Le Parti Socialiste, 49, Rue de Rivoli, Paris.

Bibliothèque Fonds Ancien - Les Passerelles du Temps - Lyon

Le Socialiste, hebdom., Paris.
La Révolte, 140, rue Mouffetard.
Le Parti Ouvrier, 51, rue Saint-Sauveur, Paris, socialiste. Dir., J. Allemane. Abonn. 12 fr.
Le Prolétaire, 49, r. de l'Arbre-Sec.
La Marseillaise, 16, rue, du Croissant, quot. républ. social.
La Citoyenne, 107, r. du Mont-Cenis. Paris, Journal de la revendication du suffrage des femmes Dir. Mme Maria Martin.
Le Père Peinard, 120 r. Lafayette, Paris, communiste anarchiste, hebdom., écrit en langue verte (argot parisien). Abonn. 6 fr. par an. Nous recommandons ce journal à M Larchey, qui y trouvera plus d'un mot pour son dictionnaire.
L'Autonomie, 27, r. de la Procession, Paris, socialiste libre-penseur, hebdom. Dir., A. de Okeckl. Ab. 5 fr. Paris, 6 fr. départements.
L'Esprit de la Femme, 51, r. Saint Sauveur, Paris.
La Revue Européenne, 64, rue de Turenne, Paris, socialiste.
Bulletin de l'Union universelle des Femmes. 9, rue Gager-Gabillot Paris. Dir., Mme Maria Chélliga-Loévy.
Les Réformes, 174, rue Faubourg-Saint-Denis, mensuel, Paris.
Le Droit des Femmes, 4, rue des Deux-Gares, Paris, paraissant tous les deux mois.
Le Peuple, 1, rue Mazard à Lyon.
La Voix des Travailleurs, 24, rue du Jardin-National, à Albi, socialiste, hebdom. Abonn. 3 f. 50.
La Voix du Peuple du Var, à Toulon, socialiste hebdomadaire.
La Question Sociale, 4, rue La Boëtie, Bordeaux, collectiviste, hebdom. Abonn. 1 fr. pour dix numéros.
L'Idée Ouvrière, Roubaix, révolut^ne.
Tire-Pied, 17, r. Héré, Nancy. Tribune libre, organe des travailleurs et des revendications sociales. Abonn. 3 fr.
Le Tocsin, rue Saint-Antoine, à Commentry (Allier).
Le Tirailleur Algérien, à Alger.
Le Radical Algérien, à Alger.
La Revue Algérienne, à Alger.
Le Tocsin, r. de la Kasbah, Alger.
La République sociale, 8, place Voltaire Narbonne, collectiviste.
La Défense des Travailleurs, à Fourmies.
Le Réveil Social, organe de concentration radicale et ouvrière socialiste à Rouen.
Le Devoir, à Guise (Aisne) revue des questions sociales.
Bulletin mensuel de la Fédération nationale des Syndicats et Groupes corporatifs ouvriers de France, 16, rue Sullivan, Bordeaux.
L'Emancipateur, rue de Gonzague, à Charleville, heb.
La République sociale, 50, rue de la Monnaie, Troyes.
L'ouvrier corse, 9, rue Fesch, Ajaccio, hebdomadaire.
La République de l'arrondissemen Saint-Claude (Jura).
L'ouvrier syndiqué, Bourse du Travail, Marseille.
La Voix de l'ouvrier, Bourse du Travail, Nîmes.
Le Progrès des Cuisiniers, Bourse du Travail, Paris.
Bulletin officiel de la Bourse du Travail, Paris.
Le Réveil des Mineurs, place Marengo, Saint-Etienne.
L'Emancipation des Deux-Charentes, 41, rue de la Loire, Angoulême.
Le Progrès, route Nationale, à Souillac (Lot), heb.
Le Travailleur, 21, Place Saint-Croix, à Cholet (Maine-et-Loire), heb.
L'Atelier, 5, rue des Poissonnaux, à Lille, (Nord), heb.
Le coup de Feu, à Montdidier (Somme), mensuel.
La vraie République, 31, rue Autran, Châtellerault (Vienne).
Le Travailleur, à Epinal (Vosges), heb.
La Fraternité, rue Saint-Amand, à Auch.
La Revue Sociale, à Dijon.
L'avant-Garde, à Toulouse, 20, rue de la Colombette.
Roubaix Socialiste, à Roubaix.
L'Eclaireur de la Vienne, 8, rue Colbert, *L'a* Châtellerault.
Eclaireur de l'Ouest, à Nantes.

ALLEMAGNE

Altenbourg : *Der Wœhler*, Brudergasse, 2 (hebdom.)
Gant : *Die Nord-Wacht*, Adolfstrasse, 1 (hebdom.).
Norddeutsches Volksblatt, Adolfstrasse, 1 (3 fois par semaine).
Berlin : *Vorwœrts*, Beuthstrasse, 2, S. W. (quotid..)
Volksblatt für Teltow, etc, Elisabeth-Ufer, 55 — 3 f. par semaine.
Berliner Volkstribune, Elisabeth-Ufer 55 — hebdom.
Sozialpolitische Centralblatt, Verlagsbuchhandlung, S. W. 48.
Der Socialiste.
Die Jugend, Elisabeth-Ufer, 55 — toutes les six semaines.

Numérisé par Les Passerelles du Temps - Lyon

Bielefeld : *Volkswacht*, Obernthorwall, 23 — quotid.
Brandenbourg : *Volksblatt für Ostund Westhavelland*, St Annenstrasse, 33 — quotid.
Brême : *Bremer Bürger Zeitung*, Martinistrasse, 44 — quotid.
Breslau : *Schlesische Volkswacht*, Weissgerbergasse, 64 — quotid.
Schlesische Nachrichten, Weissgerbergasse, 64 — hebdom.
Brunswick : *Braunschweigische Volksfreund*, Kannegiesserstrass — quotid.
Der Landbote, Kannegiesserstrasse, 13 — hebdom.
Burgstædt : *Die Volkstimme*, Augustusstrasse — 3 fois par semaine.
Cassel : *Volksblatt für Hessen*, Schæfergasse, 26 — 3 fois par semaine.
Chemnitz : *Die Presse*, Gartenstrasse, 16 — quotid.
Cœthen : *Volksblatt für Anhalt*, Madgebourg, Schmiedehofstrasse, 5/6 — quotid.
Cologne : *Kœlner-Arbeiter-Zeilung*, Thieboldsgasse, 66 — bi-hebdom.
Crefeld : *Niederrheinische Volkstribüne*, Grabenstrasse 58 — bi-heb.
Darmstadt : *Hessische Volksstimme*, Schirmgasse, 16 — quotid.
Dortmund : *Westfœlische Freie Presse*, Lindenstrasse, 25 — quotid.
Volksstimme, Gelsenkirchen, Friedrichstrasse, 47 — 3 f par semaine.
Dresde : *Sæchsische Arbeiterzeilung*, Gerbergasse, 1 — quotid.
Mitteldeutsche Arbeiterzeitung, Gerbergasse, 1 — hebdom.
Oberlausitzer Arbeiterzeitung, Gerbergasse, 1 — hebdom.
Berlin S. O : *Lichtstrahlen*, Belle-Alliancestrasse — bi-mens.
Düsseldorf : *Düsseldorfer Arbeiter-Zeitung*. Neustrasse, 49 — 3 fois par semaine.
Elberfeld : *Freie Presse*, Kleine Klotzbahn, 10 — quotid.
Erfurt : *Thüringer Tribune*, Gartenstrasse, 7 — 3 f. par semaine.
Francfort-s/M. : *Frankfurter Volksstimme*, Mainstrasse, 15 — quotid.
Francfort-s/O. : *Mærkische Volksstimme*, Junkerstrasse, 13 — 3 f. par semaine.
Fürth : *Fürther Bürger-Zeitung* — quotid.
Geestemünde : *Norddeutsche Volksstimme*, Schulzstrasse, 16, — 3 fois par semaine.
Gelsenkirchen : *Gelsenkirchner Arbeiterzeitung*, Friedrichstrasse, 47 — 3 fois par semaine.
Gera : *Reussische Tribune*, Kurrestrasse, 16 — 2 fois par semaine.
Gotha : *Gothaisches Volksblatt*, Kinsleberstrasse, 11 — 3 f. p. s.
Hagen : *Hagener Arbeiter-Zeitung*, Gelsenkirchen, Friedrichstrasse 47 — 3 fois par semaine.
Halberstadt : *Sonntagszeitung*, Grudenberg, 3 — hebdom.
Halle-s/S. : *Volksblatt für Halle*, Bœlbergasse — quotid.
Hambourg : *Hamburger Echo*, Grosse-Theaterstrasse, 44 — quot.
Der Gesellschafter, Grosse Theaterstrasse, 44 — hebdom. et illustré.
Hanau : *Hanauer Volkszeitung*, Langstrasse, 40 — quotid.
Hanovre : *Volkswille*, Marktstrasse, 45 — quotid.
Iserlohn : *Mærkische Arbeiter-Zeitung*. Grabenstrasse, 56 — 3 fois par semaine.
Langenbielau : *Der Proletarier aus dem Enlengebirge* — 2 f. p. s.
Leipsig : *Der Wæhler*, Dœriensstrasse, 9 — quotid.
Magdebourg : *Volksstimme*, Schmiedehofstrasse, 5/6 — quotid.
Mannheim : *Volkstimme*, T. 3 b 4 — quotid.
Mayence : *Mainzer Volkszeitung*, Deutschausgæsschen, 1 — quot.
Mulhouse : *Elsass-Lothringische Volkszeitung*, Bourggasse — 3 fois par semaine.
Munich : *Münchener Post*, Senefelderstrasse, 4, I — quotid.
Arbeiter-Zeitung, Senefelderstrasse 4, I. — hebdom.
Suddeutscher Postillon, Senefelderstrasse, 4, I. — mens., humorist.
Nordhausen : *Nordhæuser Volksblatt*, Altendorfstrasse, 16 — bi-hebdom.
Nurenberg : *Frænkische Tagespost*, Weizenstrasse, 12 — quotid.
Arbeiter-Chronik, Weizenstrasse, 12 — hebdom.
Bayrische Wochenblatt, Weizenstrasse, 12 — hebdom.
Offenbach : *Offenbacher Abendblatt*. Frankfurterstrasse, 36 — quotid.
Offenbourg-i/B. : *Volksfreund*, Metzgerstrasse, 268 — 3 f. p. sem.
Ottensen : *Norddeutsche Volkszeitung*, gr. Rainstrasse, 23 — 3 fois par semaine.
Plauen-i.-V. : *Vogtlændisches Volksblatt*. Fürstenstrasse, 32 — 3 fois par semaine.
Riesa : *Der Volksfreund*, Albert-platz, 6 — 3 fois par semaine.
Rudolfstadt : *Thüringer Volksblatt*, Untere Marktstr 35 — bi-hebd.
Saalfeld : *Saalfelder Volksblatt*, Rosmarinstrasse, 15 — 3 f. p. s.
Solingen : *Bergische Arbeiterstimme*, Kaiserstrasse, 29 — 3 fois par semaine.
Sonnenberg : *Thüringer Volksfreund*, Kœhlerhof — bi-hebd.

Digitized by Google Bibliothèque Université de Genève

Stendal : *Allmærk.* : *Sozialdemokrat*, Schœnebeckerstr. 16 — bi-mens.
Stettin : *Stettiner Volksbote*, — 3 fois par semaine.
Stralsund : *Stralsunder Volkistimme*, — 3 fois par semaine.
Stuttgart : *Schwœbische Tagwacht*, Furthbachstrasse, 12 — quotid.
Der wahre Jacob, Furthbachstrasse 12 — bi-mens., humorist.
Die Neue Zeit, Furthbachstrasse, 12 — hebd, revue scientifique.
Wilkau : *Allgemeine Anzeiger*, Kirchbergerstrasse, 139 — 3 fois par semaine.
Zeitz : *Der Volksbote*, Neumarkt, 38 — 3 fois par semaine.
Glückauf, Neumarkt, 38 — hebdom.

ITALIE

Il Muratore. Milan, collectiviste.
L'Emancipazione, Rome républicain socialiste.
L'Avvenire. Novare
Tribuna dell' Operaio, Tipografia la Popolare à Prato — Toscana — socialiste hebd.
Il fascio ferroviario, alla sede del Fascio à Gênes.
L'Ecco del popolo, Léonide Bissolati à Cremona (Italie).
La Lotta, via Torri, 16, à Forli, directeur : Balduci, avocat.
La Plèbe, à Terni.
Il socialismo popolare, Calle della Testa 6125 à Venise (Italie), mensuel, socialiste illustré.
L'Italia del popolo, corso Vitt. Em. n° 15, Milan, démocratique.
La Rivendicazione, Forli (Romagne).
La Riscossa, via dei Vespri, 28, Trapani (Sicile).
Il Riscatto, Messine (Sicile).
L'Operaio, Reggio (Calabre).
L'Ottantanove, Venise.
Spartacus, Gênes.
Favilla, Mantoue.
Avanti, Palerme, anarchiste.
Il sole dell' avvenire, Ravenne.
L'Amico del Popolo, 24, via Cavalleria, Bologne.
Ferruccio, corso Garibaldi, 288, Reggio (Calabre).
La Giustizia, à Reggio-Emilio, collectiviste.
La Campana, Macerate, anarchiste.
Il Lavoratore Comasco, à Come.
Il Tipografo, à Milan, ouvrier.
La Tipografia Milanese, à Milan.
Le XXe Siecle, socialiste.
L'Unione, à Catania.
Il Panattiere, à Turin, ouvrier.
La Riscossa, à Trapani.
Mefistofele, à Benevento.
Il Calzolaio, à Milan.
Secolo, à Milan, démocratique.
La Critica sociale, à Milan, revue.

HOLLANDE

Recht voor Allen, Roggeveenstraat, 54 St-Gravenhage La Haye; Dr Domela Nieuwenhuis, organe du parti démocratique social.
De Klok, Wolvega en Frise.
Friese Volksblad, Leeuwarden.
Radical Weekblad, à Amsterdam.
Licht en Waarheid, à Middelburg.
Seingever, à La Haye.
De Sigarenmaker, à La Haye.
Volksvriend, à Zwolle.
Recht door Zee, à Hengels.
Volkstribunn, à Maestricht.
Volkszaak, à Winscholen.
Kalk en Steenwerker, à Amsterdam.
De Backersgezel, à Amsterdam.
Diamantwerker, —

AUTRICHE

Arbeiter Zeitung, VI, Gumpendorferstrasse, 60, Vienne.
Backer Zeitung, 9, Rochgasse, Vienne.
Volkspresse, VII, Kaiserstrasse, 117, Vienne.
Glühlichter, I, Am Bergel, 1, Vienne.
Volksfreund, *Arbeiterstimme*, *Rownort*, Brünn.
Heslo Myslikova, ul c. 12, *Soriolny Demokrat* ; *Freigeist*, Reichenberg, Prague.
Hlas Lydu, Prossnitz.
Der Textilarbeiter, Reichenberg, Bohême.
Rasple, *Odborny list delnictva textilniho*, *Cervanky*, à Brünn.
Nazdar Rakousky Kovodělnick, *Bic*, *Fruhlarske listy*, *Pekar*, *Obuvnik*, *Casopis stavebniho delnictva*, à Prague,
Delnické Listy, à Vienne.
Odborny list Krejcicl, à Prossnitz.

SUISSE

La Journée de huit heures, Spalenvorstadt, 3, à Bâle, collectiviste. Abonn. 5 fr. pour la Suisse, 6 fr. 25 pour la France, 5 m. pour l'Allemagne, 5 sh pour l'Angleterre.
Arbeiterstimme, à Zurich très avancé.
Basler Arbeiterfreund, à Bâle.
Grütlianer, à Zurich.
Grutléen, à la Chaux-de-Fonds.
Grutli, à Lausanne.
Obscheje Delo, 3, rue des Alpes, Genève.
L'Aurore, 15, chemin Dancet, Genève.
Schweizerische Sozial Demockrat, à Berné.
Stadtanzeiger, à Saint-Gall.
Typographia, à Berne.
Gutenberg, à Lausanne.
Uhrenarbeiter, à Bienne.
Secretariat ouvrier suisse, à Zurich.

BELGIQUE

La Société Nouvelle, 18, r. d'Edimbourg, Bruxelles.
Le Peuple, rue du Persil, Bruxelles.

De Opstand, 7, Waaistraat, Liège.
Voorwit, Gand, collectiviste.
De Werker, 146, Diedestraat, Anvers.
La *Raison*, 33, rue des Poissonniers, Bruxelles.
La Philosophie de l'Avenir, 7, rue Marie-Thérèse, Bruxelles.
L'Avenir, revue populaire hebdom, Liège.
Les Coopérateurs Belges, Bruxelles, organe mens. de la coopération.
Het Volksrecht, Gand heddomadaire.
Het Diamantwerk, Anvers, professionnel bi-mensuel.
L'étudiant Socialiste, Bruxelles, revue bi-mensuelle.
Le Conscrit et *Le Loteling*, Bruxelles, journaux contre l'impôt du sang.

ANGLETERRE

Freedom, Canal street, Merrow street, Walworth, Londres S. E, anarchist.
The Workers Friend, 40, Berner st., Commercial Road Londres E, anarchiste, écrit en langue hébraïque.
The Herald of Anarchy, Londres.
The Vorker's Cry, 33-36, Impérial Bridting, Londres
The Trades Unionist, rédacteur Tom Mann, Londres.
Die Autonomie, 96, Wardour street, Soho square, Londres W., anarchist.
Figoro's Chronik, 18, sun Street Finsbury, Londres. E. G.
To Day, 13, Paternoster, Londres.
The Christian Socialist, 185, Fleet street, E. C., Londres.

DANEMARK

Sozialdemokraten, Copenhague quotidien.
Rannen, Copenhague, heb., illustré.
Arbeideren, Copenhague, hebdom., socialiste.
Demokraten, Aarhus, quot., soc. dém.
Horsen-Arbejderblad, Horsens, quotidien, socialiste démocrate.
Randers-Arbejderblad, Randers, quotidien socialiste démocrate.
Nordjyllands-Arbejderblad, Aalborg, quotid., social. démocrate.

SUÈDE

Arbetet, Norregatan, 36, Malmo quotidien.
Proltæren Nowkoping.
Social-Demokraten, Stockholm.

NORVÈGE

Social-Demokraten, Kristiania.
Arbeiderens-Rœst, Bergen.

BULGARIE

Dena à Choumla.

ESPAGNE

El Democrata Social, calle Corredora Baya, 43, Madrid.
El Socialista, 8, calle Fernan Cortès, Madrid, organe officiel des marxistes Espagnols.
El Ideal del Pueblo, à Sabadel,
La Neuva-Espana Espiritu santo 41, pral Centro, Madrid.
El Obrero, 32, calle de Poniente, piso, 1, Barcelone.
El Socialismo, 33, Encarnacion, à Cadix.
El Obrero, Taglesia, 2220 à Ferrol.
La Guerre Sociale, calle del Olmo, 10, 1er, Barcelona.
El Grito del Pueblo, calle de Liorna, 14, Alicante
La Lutte des classes, calle de la Laguna, 6, Bilbao.
El Productor, San Alegario, 2, 1°, Barcelone.
El Socialismo, à Madrid.
La Union Obrera, 64, calle de la Magdaleina, à Ferrol, collect.
Los Trabajadores, calle de Campo, Sagrodo, 22. Barcelone.
Los Desheredados, calle del Jardino, 41, Sabadell.
La Tramontana, carrer de Poniente, Barcelone.
El Cosmopolita, calle del Sabano, 17, Valadolid, collectiviste, anarchiste.
La Revolution sociale, Magallanes, 53, Barcelone.
El Proletario, à San-Felur de Quixols.

PORTUGAL

Seculo, à Lisbonne, républicain, socialiste. Directeur, Magalhaès Lima.
A Revolia, Troades des Guindais, 32, à Porto.
A voz de operario, S. Vicente, 28, à Lisbonne, marxiste.
O protesto operario, rue de Jaoa Braz, à Lisbonne.
A Aurora do cavado, à Barcellos.
Fura Vidas, 177, rua dos Douradores, 2° à Lisbonne.
A Folha do Povo, rua dos Mouros, Lisbonne.
A Vanguarda, Chiado, Lisbonne.
A *Revoluçao de Janeiro*, rua dos Flôres, Lisbonne.
A *Voz de Publica*, Porto.

GRÈCE

Le Socialiste, à Athènes rue du Stade, chez M. Kallergis.

Digitized by Google Original from Université de Lausanne Bibliothèque de l'Université de Lausanne

ROUMANIE

Munca, strada Academiei, à Bucarest, collectiviste.
Revista Sociala, à Jassi, collect.

ETATS-UNIS

Der Anarchist, 719, S. 2th. Street, Saint-Louis — (Mo), écrit en langue allemande.
Volné Listy, 455, E. 78th. Street, New-York, langue tchèque.
Vorbote, 28, Randolph st., Chicago, Socialiste.
The Standard, 25, Ann st., New-York, Henry George.
Twentith Century, 4, Naren st., New-York, individ.-anarchiste.
Flair Play. Walley Falls — Kansas, socialiste.
Liberty, B. R. Tucker, P. O. Box 3366, à Boston, anarchiste.
Coaast Seamen's Journal, 513 1|2 East street, à San Francisco.
Der Sozialist, 25 East Fourth street. New-York City.
Lucifer, M. E. C. Walker Valley Falls, Jefferson County — Kansas libre-pensée.
Volsk Anwalt, Cincinnati — Ohio socialiste.
Znavria, 293, Madison street New-York, socialiste.
Der Arbeiter Zeitung 31, Henry, street New-York, social. Juif.
Der Arme Teufel Détroit — Michigan anarch. indiv.
Kaweah Commonweal Kaweah Colony. Box 427 Visilia — Cal. socialiste.
The Beacon 319 Fifth street San-Francisco — Cal. libre-pensée.
The Truth Seekes New-York.
Die Fackel, 28, Market street, Chicago, socialiste.
New Yorker Volkszeitung, 184, William street New-York socialiste.
Saint-Louis Tageblatt. Saint-Louis, — Mo. socialiste.
Cincinnatier-Zeitung, 28-32, West-Court str, Cincinnati, — O., social,
The People. 184, Williams street, New-York, socialiste,
Indiana-Tribune, Indianapolis, — Ind., socialiste.
Arbeiter-Zeitung, Buffalo— N.-Y, soc.
Volksfreund, Cleveland — Ohio, soc.
Journal of United Labor, organe des Chevaliers du travail, Philadelphia — Pa
Bakers' Journal, New-York, organe des travailleurs boulangers.
Wood-Workers' Journal, New-York, organe des menuisiers de l'Amérique.
La Cronica, Los Angeles — Cal.
The Irish World, 17, Barclay str., New-York, irlandais.
Southern Industry, à Nouvelle-Orléans.
Arbeiter-Zeitung, 1153, Mission str., à San Francisco, — Cal.
The Truth, 65-67, Suffolk street, New-York, langue hébraique.
L'Egoïsme, à San-Francisco.
Paterson Labor Standard, at 88, Washington street, Paterson.
Tgui — Liberté —, à San-Francisco, écrit en langue japonaise, S. Shikilzu, 314, O'Farrel street.
Craftsman, à Washington.
Arbeiter Zeitung, à Chicago, Randolph, Market str.
Tagblatt, Philadelphie, quot., soc.
Freiheit 167, William str., New-York, anarchiste.
Proletar, 635, E. 11th str., New-York.
New-England Anzeiger, 227, Steat, str., New-Haven — Connectitut.
Budoucnost. V. Furck, 741, Loomis str., à Chicago.
The United Irishman, réd. O. Donavan Rossa, 12, Chamber st., New-York.
Free Press, Baltimore — Maryland.
The Cincinnati Unionnist, 31 1|2 W. Third str., Philadelphie.
The Labor enquirer, Denvers, 363, Larimer street. — Colorado.
Bezvladi, 445 E 78 St New-York.
Truth, 805, Markand, 1236-215 152, San-Francisco, — Californie.

MEXIQUE

El Reproductor, à Orizaba, Estado de Vera-Cruz.
El Obrero, calle del Quince de Mayo, Monterey.
La Razon del Pueblo, Mérida.
El Mentor de los Minos, Guadalejara
El Socialista, calle de la Escalerilas. — Mexico.
El Pensamiento libre, calle del Carmen, 12, à Arizabo.

AMÉRIQUE DU SUD

El Artesano-Comercio 86, Rosario — République argentine.
La Revista de la Fraternitade Buenos-Ayres République Argentine.
El Perseguido, cassilla del Correo 1818 Buenos-Ayres — République Argentine.
Los Principios à Santa-Fé — République Argentine.
El Reformista, à Juarez — République Argentine.
La Montana, Cordoba — République Argentine.
Il Bersagliere, Rosario — République Argentine.
El Corondino, Coronda — République Argentine.

Source : Les Passerelles du Temps - Lyon

Los Andes, Mendoza — République Argentine.
La Justicia, Buenos-Ayres — République Argentine.
El Républicano, Tucuman — République Argentine.
La Tribuna Popular, Montévideo — Uruguay.
El Tipografo, Hundezas — Uruguay.
La Razon, à Santiago — Chili.
Discussão, à Pelotas — Brésil.
Libertador, à Céara — Brésil.
El Eter, 182, Calle de Arequipa, à Lima — Pérou.
El Porvenir, 7, Calle commercio num. 24 à Carmelo — République Dominicaine.
El Cronista, à Panama — Colombie.
La Republica, à Tegucigalpa — Honduras.
La Nacion, à Tegusigalpa — Honduras.
La Union, 36, Calle de la Aurora, à San-Salvador — Salvador.
El Maestro, à San-José — Costa-Rica.
El Artesano, 21 Calle de Merced, à San-José — Costa-Rica.
La Agricultura, 6, Novela avenida Norte — Guatemala.
El Cualemalteco — Guatemala.

ANTILLES

El Productor, 39, Dragones, La Havane — Cuba.
El Pueblo, à Ponce — Porto-Rico.
Le Peuple, à Port-au-Prince — Haïti.
El Propagador, à Puerto de Plata — Saint-Domingue.
El Buscapié, Manuel Fernandes Juncos, 55, Fortaleza à Porto-Rico.

ILE DE MADAGASCAR

La Cloche, à Tamatave.

AÇORES

O Açorino à Horta.
O Independiente, rue de S. Francisco, Caes do Pico.

INDES FRANÇAISES

Le Progrès, 8, rue Montorsier, à Pondichéry.

AUSTRALIE

The Worker, Socialist League International Reading Room, 533, George street, Sydney.
The Australian Radical, au local de The Australian socialist League, 533, George street, Sydney.

Journaux Corporatifs

Le Réveil des Mouleurs, hebd., 14, rue des Amandiers, Paris.
Le Réveil Typographique, bimensuel, 51, rue St-Sauveur, Paris.
L'Ouvrier Chapelier, bimensuel, 25, rue des Rosiers, Paris.

Journaux de la Libre-Pensée et Républicains avancés

Bulletin mensuel de la Fédération française de la Libre-Pensée, rue Jarente, 6, Paris.
*L'Écho du V*e, rue Guy de la Brosse, Paris, hebd.
La République des Paysans, 4, rue Bazillac, Auch.
L'Union républicaine démocratique du Doubs, 15, rue Ronchaud, Besançon.
Le Ralliement, 47 bis, rue du Mail, à Angers.
Republicain de la Vienne, rue Thibaudeau à Poitiers.
Les Annales gauloises, revue littéraire, Paris, chez Savine, éditeur.
Le Petit Dracenois, 4, place Claude, à Draguignan.
Le Patriote de l'Est, 28, place des Chanoines. Commercy.
Las Dominicales, Madrid — Espagne.
El Matin, Madrid — Espagne.
El Pais, Madrid — Espagne.
El Libre Pensamiento, Madrid — Espagne.
La Lhu manera, à Barcelone — Espagne.
Revue de l'Est, à Barcelone — Espagne. — Psychologique.
La Autorcha Valentina, Valencia.
El Républicano, à Palma — Espagne.
El clamor Sciabenze, à Jativa — Espagne.
El Racionalista, à St. Felur de Quixoix — Espagne.
Associazione Razionalista, Pisa — Italie.
El Pueblo Soberano, Barcelone — Espagne.
National Reformer. Londres.
La Aurora, Alella — Espagne.
Neues freireligiöses Sonntagsblatt, Magdebourg.
Le Tintamarre, hebd., directeur Léon Bienvenu, 24, rue Chauchat, Paris.

Bibliothèque de - Les Passerelles du Temps - Lyon

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avant-Propos	3
Annuaire pour l'année 1893	4
Calendrier	5-16
Les Cycles, LOUISE MICHEL	17
Aux détracteurs du socialisme P ARGYRIADÈS	19
A un ami, poésie, CHARLES RAYMOND	28
Utilité d'un seul parti socialiste français, J-B. Dumay	29
Egalité, A Scholl	30
Le problème social se pose, V. CONSIDERANT	32
Le 21 Janvier 1793, EUG. POTTIER	34
Le socialisme et les forces morales, B. MALON	35
Les travailleurs intellectuels, E. VANDERVELDE	40
Deux mots de théorie, GEORGES RENARD	43
Aux loups ! J-B CLÉMENT	46
Un danger E. VAILLANT	47
Sans travail, LUCIEN DESCAVES	52
Démocrite d'après LUCRÈCE, E. CHAUVIÈRE	56
Science et religion, Dr LETOURNEAU	58
L'élection de Lille, P. A.	62
Le droit à l'avortement, PAULE MINK	63
La guerre, poésie L. ACKERMANN	69
Le droit à la résistance, DOMELA NIEUWENHUIS	72
Portrait de Blanqui, A. DELVAU	79
Proverbes Roumains	81
La méthode de Karl Marx H. DENIS	81
Fait divers	83
La semaine sanglante, DECKHERR	84
Administration maternelle JACLARD	86
Républicains, socialistes et libres-penseurs, MAGALHAÈS LIMA	90
Les droits de l'homme, A. VEBER	91
Filles du peuple, J. RICHEPIN	94
Les Révolutions, JULES BROURZ	97
Pensées, maximes, mots de combat	104
Esclaves et maîtres, J. ALLEMANE	106
Le duel et le point d'honneur A. SCHOPENHAUER	110
Mourir ou vivre pour le Socialisme, CONST. MILLÉ	115
Un peu de religion	116
Léon Cladel, A. MORLIN	118
Discours prononcé par EM. ZOLA sur la tombe de Léon Cladel	121
Revanche ! LÉON CLADEL	123
La femme et le socialisme (traduction analytique de l'ouvrage de Bebel) par P. ARGYRIADÈS	131
Quelques légendes de Forain P. A.	152
Le 1er Mai, DUC-QUERCY	153
Le Rêve du Forgeron, Eug. POTTIER	159
Lettres Socialistes de Gervais Martial, LÉON BIENVENU	160
Crime et criminalistes A. HAMON	165
Cipriani, LISSAGARAY	172
Statistiques diverses	174
Un vieux cliché, JULES GUESDE	177
Pensées comico-philosophiques.	180
Science et révolution, J.-L. BRETON	182
Misères du travail de fabrique, P. LAFARGUE	183
Manuel du parfait magistrat	185
Les beautés du militarisme allemand	186
La liberté, PAUL BROUSSE	188
Mouvement socialiste international, A. VEBER	190
Les fils de Don Quichotte, E. CARO	214
Le triomphe de l'ordre	215
Bibliographie	216
Liste générale des journaux socialistes du monde entier	217

GRAVURES ET PORTRAITS

Souvenir de la fête du 1er Mai	2
Portrait de P. ARGYRIADÈS	21
— de V. CONSIDERANT	33
— de B. MALON	36
— d'Ed. VAILLANT	48
— d'E. CHAUVIÈRE	57
L'élection de Lille (*Caricature de Constans*)	62
Portrait de Domela NIEUWENHUIS	73
Episode de la Semaine Sanglante par E. PICHIO	85
Portrait de J. ALLEMANE	107
— de Léon CLADEL	118
— de DUC-QUERCY	154
— de CIPRIANI	173
— de J. GUESDE	178
— de LAFARGUE	184
— de BROUSSE	188
Les quatre régimes politiques et sociaux	199-200-201-202
Guerre Sociale (*Episode de la grève de Bilbao*)	208

ERRATA

Page 83. 4me ligne du bas, lire : *pendre* au lieu de prendre.
Page 87. 10me ligne du bas, lire : *ça court les rues* au lieu de : *ça court des rues*.
Page 111 9me ligne du bas, lire : *climax* au lieu de climat.

Imp. BARÉ à Guise (Aisne).

Source : Les Passeurs du Temps - Lyon